

Hélène JASMÉ



Les Iris de Colombe



roman

Les Iris de Colombe

Roman

Hélène Jasmé

OceanofPDF.com

Copyright © 2022 HÉLÈNE JASMÉ

Tous les droits sont réservés

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs.
Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est
fortuite et non voulue par l’auteure.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, ni stockée dans un
système de récupération, ni transmise sous quelque forme ou par quelque
moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou
autre, sans l’autorisation écrite expresse de l’éditeur.

Pour contacter l’auteure :
helenejasme@gmail.com

Édition : Hélène Jasmé, 2023 – Yonne

« Imprimé à la demande »

ISBN/ 9798375655222

Dépôt légal : juin 2023

OceanofPDF.com

Agathe et Emma.
À mes amies.
À vous qui me lirez.

OceanofPDF.com

*Le cœur humain ne peut contenir qu'une certaine quantité de désespoir.
Quand l'éponge est imbibée, la mer peut passer dessus sans y faire entrer
une larme de plus.*

Victor Hugo

Prologue

Le carrousel de la vie ne s'arrête jamais de tourner, quoi qu'il arrive. Nous devrions pouvoir le stopper, revenir en arrière et prendre un nouveau départ. Anticiper tous les drames, toutes les pertes. Personne ne sait comment il va réagir face au pire. Personne ne le sait, jusqu'à ce qu'il se produise.

Devant la tombe ouverte, soutenue par ses parents, eux aussi dévastés, Colombe est l'ombre d'elle-même. Un fantôme qui lui ressemble plus ou moins.

Des larmes, elle n'en a plus, la source est tarie. La douleur atroce qui lui oppressait la poitrine depuis deux semaines a disparu. Elle ne ressent plus rien. Derrière ses lunettes de soleil, on aperçoit à peine ses yeux gonflés et cernés. Elle fixe le cercueil en bois clair, presque blanc, sans vraiment le voir.

Le cimetière rennais est noir de monde : des jeunes, des moins jeunes et des familles en larmes agglutinés les uns contre les autres. Des sanglots brisent le silence glaçant. Ceux qui accompagnent les obsèques, les adieux à des êtres chers. Ceux que l'on ne voudrait jamais vivre et que l'on déteste. Ceux que l'on voudrait très vite oublier, mais qui restent à jamais gravés dans nos mémoires.

Les discours se succèdent. Colombe n'entend rien, tout juste un bourdonnement lointain qu'elle ne tente pas de comprendre. Que peuvent-ils bien dire, raconter qu'elle ne sait déjà ?

Comme une poupée désarticulée, elle dépose un iris blanc sur le cercueil. En fixant le ciel, elle caresse de sa main glacée malgré la chaleur, le bois lisse et brillant. Le ciel est si bleu, lumineux, indécent au milieu de tout ce noir et ce gris. Elle est là, sans être là. Personne n'ose la brusquer. Son papa s'approche, elle doit laisser la place aux nombreuses personnes présentes. Il l'entraîne avec douceur, elle le suit telle une malvoyante avec son guide.

Ses amis essaient de lui parler, de l'embrasser, elle ne répond pas à leurs étreintes. Ils l'étouffent, l'oppressent. Antonin s'agrippe à elle en

sanglotant, Colombe n'a pas un geste, pas une parole pour le réconforter, sa peine est trop grande pour pouvoir consoler qui que ce soit. Quand enfin il la lâche, elle vacille, son papa la rattrape de justesse avant qu'elle ne heurte une tombe. La chaleur de cette belle journée d'août, l'odeur entêtante de toutes ces fleurs lui ont fait perdre pied quelques secondes.

Capucine abandonne sa famille, rejoint Colombe. Elle glisse sa main dans la sienne, pose sa tête sur son épaule. Emportés par une brise légère, leurs cheveux se mélangent dans un contraste saisissant.

Enveloppées d'un flou nauséeux, assises sur le bord d'un monument tombal, elles assistent à la fin de la cérémonie, les yeux fermés.

Les prémices d'une belle année

Trois ans plus tard...

Au volant de sa Coccinelle noire, Colombe vient pour la première fois à Concarneau. Sans même connaître cette belle cité bretonne, elle a accepté un poste de professeur d'arts plastiques dans un collège. Certains pourraient apparenter son choix à un saut dans le vide, il n'en est rien. Une seule chose lui est essentielle : la proximité d'un centre équestre. Excellente cavalière, Colombe monte depuis l'âge de sept ans.

Après un premier tour de la ville, elle n'est pas déçue. Conforme aux images qu'elle a consultées sur internet, Concarneau lui plaît. Fenêtre grande ouverte pour en saisir le parfum iodé, le vent lui boucle les cheveux. Elle s'arrête non loin du port et tout en admirant la beauté des voiliers amarrés, elle programme son GPS en y entrant les coordonnées de son futur lieu de vie. Deux mois plus tôt, elle a répondu à une annonce. Une jeune professeure loue le rez-de-chaussée de la maison qu'elle occupe : un meublé de 50 m² avec un jardin.

Sur place en quinze minutes, une jolie plante d'un mètre soixante-dix et aux yeux noisette vient à sa rencontre. Ses cheveux bruns mi-longs volent autour de son visage. Un grand sourire aux lèvres, elle approche en refermant le roman qu'elle lisait en l'attendant sur une chaise longue. Son côté classique pourrait donner une image d'elle plus âgée.

— Salut, je suis Bénédicte. Tout le monde m'appelle Béné.

— Salut, je suis Colombe... Désolée, pas de diminutif connu, lui sourit-elle à son tour.

— Tu veux bien qu'on se tutoie ?

— Je préfère.

— Je te fais visiter le château ?

— Béné, j'ai oublié de te demander. Les chats ne te provoquent pas d'allergies ou de phobies ?

— Non, pourquoi ?

— Une petite boule de poils partage ma vie. Je vais la chercher le week-end prochain chez mes parents. C'est un problème pour toi ?

— Aucun !

Le sourire toujours affiché, Bénédicte lui fait signe d'entrer la première. Elles accèdent au jardin par une grille en bois blanche, elle grince lugubrement lorsqu'elle la pousse. À l'exception d'un rosier grimpant sur la façade et d'un massif d'hortensias, aucune touffe d'herbe à l'horizon. Le jardin est recouvert d'un gravier assez gros composé de différents gris, c'est une bonne nouvelle. Ses compétences en matière de passage de tondeuse et autres travaux de jardinages sont limitées. Elle lève le regard sur la maison en pierre sur deux étages, conforme aux photos envoyées par la propriétaire.

L'entrée donne accès à une pièce à vivre avec une cuisine ouverte correctement équipée : réfrigérateur, plaque à induction, four, micro-onde, et même un petit lave-vaisselle. L'espace est agencé de manière fonctionnelle avec de grands rangements. Colombe a la sensation de se promener dans les allées d'un magasin Ikea. Et cela lui va. Le mobilier ancien, en bois, elle n'est pas fan et l'odeur de la cire, lui soulève le cœur. Elle sourit en voyant le canapé et les deux fauteuils vert olive.

— S'ils ne sont pas à ton goût, tu peux facilement commander une autre couleur, l'informe Bénédicte en plissant le nez. Par chance, ils sont déhoussables.

— Au contraire, j'aurais pu choisir ces meubles. J'aime tous les verts, les bleus aussi. Je m'arrête là, toutes les teintes vont y passer, la rassure Colombe en riant.

Elles poursuivent dans la chambre de taille normale avec un placard à portes coulissantes et la salle de bains blanche, équipée d'une douche italienne. Elles reviennent dans la pièce principale.

— La cuisine a été rénovée l'année dernière. La précédente locataire n'est restée que quelques mois et j'étais contente de la voir faire ses valises. Du rap H24, j'étais à un cheveu d'en perdre mon flegme légendaire. Ça te convient ?

— C'est parfait ! Tout ce que j'aime : simple, clair, moderne, pratique ! Rassure-toi, le rap ne figure pas dans mes playlists !

— C'est une belle journée ! Mes oreilles et ma santé mentale te remercient. Je vais t'aider à décharger ta voiture et je te laisse t'installer. Ce

soir, on dîne chez moi. Je te ferai visiter ma boîte à bijoux, propose Bénédicte avec un clin d’œil.

La Coccinelle est vidée en quinze minutes. Tout est entassé dans le milieu de la pièce. Une chose intrigue Bénédicte. Elle fixe la selle de Colombe depuis plusieurs minutes.

— Tu es cavalière ?

— Quand je galope, plus rien n’existe. C’est presque une question de survie, je ne peux plus m’en passer. Et toi ?

— Oula non ! J’ai une trouille bleue des chevaux. Tu possèdes ta propre monture ?

— En quelque sorte. Je m’en occupe depuis trois ans comme si elle était la mienne.

— Ah, c’est une fille... Elle s’appelle comment ?

— Rubis. Elle arrive en fin de semaine. Tu connais le haras des dunes ?

— Vaguement...

— Elle va vivre là-bas. Si j’ai la chance d’avoir un emploi du temps suffisamment cool, je pourrai la monter souvent. D’après mon GPS, il est situé à cinq minutes, entre la forêt et la plage. Deux endroits extra pour les balades.

— Je te laisse t’installer. En général, ma cuisine est mangeable. Si je ne fais pas tout cramer, ça devrait le faire ! ajoute-t-elle en émettant un petit rire aigu. Viens quand tu veux !

Colombe ouvre en grand toutes les fenêtres et la baie vitrée. Le soleil déclinant illumine la pièce à vivre, elle se sent bien. Ce lieu de vie l’inspire et la conforte dans l’idée qu’elle a fait le bon choix. Sa voisine pétillante et rigolote lui plaît déjà.

Après avoir envoyé un message à son papa pour le rassurer, elle range ses vêtements dans le dressing. En prenant son temps, elle plie soigneusement ses tenues d’équitation, ses jeans, ses marinières, ses pulls marins. Le motif écossais est sa marotte. Elle les mélange au gré de ses humeurs, de ses envies. Jamais vêtue de manières classiques, Colombe est une jeune femme originale et n’a pas peur de la couleur. Depuis presque huit ans, elle décolore ses cheveux blonds pour obtenir un platine, presque blanc. Il donne à son visage une douceur céleste qui s’harmonise merveilleusement avec le myosotis de ses yeux.

En deux heures, l'affaire est bouclée. Il lui reste quelques cadres à accrocher pour se sentir vraiment chez elle : cela attendra. Après une douche rapide, elle file retrouver sa voisine.

Pour accéder à son appartement, Bénédicte dispose d'un escalier extérieur en bois. La porte grande ouverte, des odeurs de cuisine l'accueillent. Colombe l'appelle depuis l'embrasure.

— Entre... fais comme chez toi !

Sur une surface identique à la sienne, une jolie bonbonnière de fille, très bien rangée. Des étagères avec beaucoup de livres recouvrent la totalité des murs. Un intérieur simple dans les tons gris et blanc, un grand bureau ancien avec des pieds sculptés trône dans un coin. Le salon est meublé de deux fauteuils et d'une chauffeuse en rotin. Son hôtesse revient de la cuisine avec du cidre, et toutes sortes de petites choses à grignoter qu'elle dépose sur la table. Vêtue d'une djellaba turquoise, ses longs cheveux bruns relevés en un chignon flou, elle fait beaucoup plus jeune.

— Installe-toi...

— Ton intérieur est douillet. Tu occupes cette maison depuis longtemps ?

— Trois ans, elle appartient à ma tante. Toute ma famille habite Quimper et j'y suis née, mais j'aime vivre ici. Concarneau est une ville agréable. Et toi, d'où viens-tu ?

Bénédicte s'assied face à Colombe en tailleur sur le tapis beige à grosses bouclettes. Elle lui serre du cidre et l'invite à se servir d'acras, de gougères, de blinis recouverts de tarama.

— J'ai grandi à Rennes, mais j'ai étudié à Paris, à la Sorbonne.

— C'est ton premier poste ?

— Le premier comme titulaire. Quelle matière enseignes-tu ?

— L'histoire et la géographie et j'ai étudié à Rennes, ajoute Bénédicte avec un clin d'œil. Je m'y plaisais, mais le contact avec l'océan me manquait. Je ne te demande pas ta matière. Au hasard... arts plastiques ?

— Tout juste !

— J'ai vite compris en voyant ta table à dessin.

Colombe déguste une petite gougère en mimant l'extase.

— C'est délicieux ! C'est toi qui les as préparées ?

— Oui, celles de ma maman sont de pures merveilles.

— Parle-moi de notre collège.

— À l'exception de deux ou trois, nos collègues sont sympas. Notre proviseur est un beau mec, jeune, ouvert et célibataire ! l'informe-t-elle en piquant un fard. Une seule obsession connue : la ponctualité. Il se poste à l'entrée de l'établissement tous les matins. En cas de récidives de retards, les élèves et les professeurs sont sévèrement réprimandés. Comme partout, certains collégiens sont faciles, d'autres plus problématiques. Idem pour les parents. Combien d'heures enseignes-tu ?

— C'est une question détournée pour savoir si je suis agrégée ?

— Si on veut, confirme Bénédicte avec un mouvement de tête.

— Quinze heures. J'ai passé l'agrég' l'année dernière.

— Je préfère te prévenir, ton collègue est un vieux ronchon obsédé par les programmes. Travailler avec lui en binôme, je ne vois pas la chose possible. Proche de la retraite, il ne supporte pas les jeunes enseignants. Et alors physiquement, c'est une caricature de monsieur Le Quesnoy. Si tu connais le film : *La vie est un long fleuve tranquille*, tu vas rapidement comprendre. Avec ton look original, tes triples boucles d'oreilles, ça va faire des étincelles !

— Je sais parfaitement recadrer ceux qui me marchent sur les pieds. Et toi, raconte-moi tes collègues !

— Nous sommes quatre, deux en lycée et deux en collège. Pour le moment, je préfère enseigner en collège. Je prévois de passer mon agrég' cette année. Tu as un amoureux, un homme dans ta vie ?

— J'ai eu, je n'ai plus. Je ne suis jamais restée très longtemps dans la même ville. Les relations sérieuses ne survivent pas à la distance. Et toi ?

— Idem ! *Elle rigole en se bouchant le nez*. Je travaille à faire craquer notre proviseur, mais soit il est gay, soit je ne lui plais pas. Je ne devrais pas te dire ça. Si ça se trouve, il va flasher sur toi !

Colombe éclate de rire.

— J'ai vu sa photo sur le site de l'établissement, je pense pouvoir résister. C'est un beau mec, mais le costard et la cravate, ce n'est pas franchement mon truc !

— Ce cliché ne l'avantage pas, il est mieux en vrai.

Pendant près de trois heures, elles discutent de tout et de rien, comme des amies de longue date. Bénédicte a fait preuve de modestie, elle est bien meilleure cuisinière qu'elle ne le laisse entendre. Colombe s'est régalée de ses tagliatelles fraîches au saumon. À son contact, elle se sent bien et cela

semble réciproque. Elle la trouve légère, spontanée. Sans être une femme pulpeuse, ses courbes s'harmonisent en une jolie silhouette. Colombe songe à la prendre pour modèle. Quand elle se raconte, Bénédicte ne s'encombre pas de détails inutiles et assommants. Elle a l'art et la manière de mettre en valeur ses récits, qu'elle ponctue de son rire haut perché. Lorsqu'elle cherche ses mots, elle plisse le nez à la manière d'un enfant espiègle. Tous les voyants clignotent au vert, les prémices d'une belle année scolaire.

Colombe apprécie son célibat, sans pour autant être réfractaire à une vie de couple. Son style se veut particulier et peut ne pas plaire au plus grand nombre. Des amoureux ont traversé sa vie. Certains n'ont fait que passer, d'autres ont tenu plus longtemps. Aucun avec qui elle ait eu envie de construire une famille. Titulaire de son poste, si elle le souhaite, elle pourra prendre racine dans cette ville bretonne au bord de l'océan. Si c'est écrit, le reste suivra.

Le haras des dunes

À son réveil, Colombe n'est pas dépaylée. Déjà habituée à l'odeur de son nid, elle a bien dormi. La literie est douillette, confortable, seule lui manque sa petite boule de poils. Son objectif du jour : rendre une visite au propriétaire du haras des dunes. Le ciel est voilé, on aperçoit à peine le soleil. Après un petit-déjeuner rapide – deux biscottes et un thé qu'elle boit devant la baie vitrée –, la cavalière enfle une culotte beige d'équitation, de longues chaussettes à damier turquoise et un sweat dans la même teinte. Elle saute dans ses bottines, charge sa selle et tout son matériel dans sa voiture.

En empruntant le chemin de terre, elle observe les chevaux dans les prés en espérant pouvoir monter. Elle stoppe sa Coccinelle dans une grande cour carrée, des box de différentes tailles en font le tour. À son arrivée, le sable vole, des jeunes se retournent. Un homme d'une quarantaine d'années en tenue d'équitation vient à sa rencontre. Le teint hâlé de ceux qui passent leurs journées au grand air – les cheveux poivre et sel et le sourire franc –, il affiche une bienveillance qu'elle ressent immédiatement. Sans même l'avoir déjà vu, elle sait qui il est.

— Bonjour, je suis Colombe. Nous nous sommes parlé au téléphone.

— Bonjour... Paul, le propriétaire du haras. Quand arrive Rubis ?

— À la fin de la semaine. Il me serait possible de faire une balade ?

— Aucun problème. Je vais vous montrer votre box, vous pourrez y déposer votre selle et tout votre équipement.

Entretenu et propre, le futur logement de sa pépette lui offre toute satisfaction.

— Vous pouvez monter la jument à côté. Je vous laisse, un groupe part en promenade à poney.

Colombe est plus qu'enchantée. Sympa et accueillant, Paul lui donne une excellente impression.

Facile à approcher et à caresser, la jument qu'il lui propose répond au nom de Sultane. Sa robe baie ressemble à celle de Rubis. En deux temps et trois mouvements, elle la selle. Du haut de son mètre soixante, le petit bout

de femme se cherche un montoir, histoire de grimper plus aisément. Elle l'entraîne près d'un escalier. Docile, Sultane ne bouge pas d'un sabot. Avec facilité, elle glisse un pied dans l'étrier, se hisse sur son dos. Tout en lui parlant, elle ajuste les rênes et prend la direction d'un chemin, puis de la forêt. Un peu de trots, un peu de galop, pas d'excès. Avec les chevaux qu'elle ne connaît pas, elle s'impose la prudence. Colombe s'arrête un instant dans les dunes, admire le paysage. Et il est grand, époustouflant. Vivre en bord de mer est un rêve qu'elle réalise. Au loin, des enfants font voler des cerfs-volants et les vacanciers, encore très présents, marchent les pieds dans l'eau. Les cris lui parviennent en écho et le vent emporte avec lui des odeurs de crème solaire. Les serviettes sur la plage sont trop nombreuses pour s'y rendre.

Le galop au ras des vagues, pas aujourd'hui ! Rien ne presse. Concarnoise pour une année, je l'espère beaucoup plus, cette plage n'aura bientôt plus de secrets pour moi.

À son retour dans la cour, elle flatte Sultane, lui retire sa selle. Avec douceur, elle la brosse en lui parlant : son rituel avec les chevaux qu'elle monte. Encore sa bombe sur la tête, après lui avoir donné à boire, elle s'apprête à la rentrer dans son box. Un gros véhicule tout-terrain noir fait son entrée de manière rapide. La portière claque. Un homme de grande taille, les épaules larges, la chevelure en bataille et grisonnante, l'interpelle de sa voix grave. Colombe sursaute, plisse le front en le voyant arriver à grandes enjambées.

— Qui vous a autorisé à la sortir ? Vous l'avez montée ?

Statique, la jument à ses côtés, Colombe ne comprend pas son agressivité. Elle le fixe en papillonnant des yeux, seules quelques boucles platine dépassent de sa bombe. Sur le coup, il n'avait pas remarqué qu'elle était une jeune femme. Les zygomatiques contractés, il grogne à nouveau.

— Vous avez perdu la parole ?

— Il va se calmer le cow-boy ! Je n'aime pas la manière dont vous me parlez !

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, les mains sur les hanches, il la toise.

— Voyez-vous ça ! Vous montez ma jument sans mon autorisation et je devrais prendre des gants ?

— Paul me l’a donnée...

— C’est ce qu’on va voir !

Il tourne les talons, revient avec lui.

— Excusez-moi, Colombe, ce n’était pas Sultane que vous pouviez monter, mais Zéphir, dans l’autre box.

Elle pivote lentement pour comprendre son erreur et revient au grand mec, les cheveux en pétard.

— Il n’y a pas de quoi fouetter un chat ! Nous avons fait une petite balade. Je l’ai bouchonnée, elle va bien. Je monte depuis l’âge de sept ans, je sais m’occuper d’un cheval !

— Elle prend ma jument sans autorisation et ne s’excuse même pas ! Le culot ! Vous pouvez monter depuis cent deux ans, ça n’y change rien !

Dans un geste d’agacement, Colombe retire sa bombe en libérant ses boucles platine.

— M’excuser... mais de quoi ? La pauvre n’est pas vernie avec un propriétaire comme vous ! Paul, ils sont tous aussi cons ? La cohabitation s’annonce difficile !

— Je rêve ou elle vient de me traiter de con ?

Stupéfait, il la pointe du doigt tout en jetant un regard oblique à Paul. Colombe se redresse en le foudroyant.

— Mais non, vous ne rêvez pas ! La connerie à une telle dose, excusez ma surprise ! Félicitations ! Quand tous les cons défileront, vous tiendrez la banderole !

Paul ne sait plus où se mettre. Il se contente de les écouter chacun leur tour en comptant les points.

— Ne vous approchez plus de ma jument ! C’est clair ?

— Rassurez-vous, je ne commets jamais deux fois la même erreur ! Sultane est une bête magnifique, mais la seule chose dont je me souviendrai, c’est de son propriétaire hystérique. Faut vous calmer ! Ce soir avant de vous coucher, prenez une camomille !

Il la fixe dans les yeux un moment, puis sans se gêner, il la détaille de la tête aux pieds.

— Ça va ? Vous m’avez suffisamment reluquée ?

Sa bouche s’étire légèrement vers un coin.

— Reluquée ? Vous n’êtes pas mon style !

— En voilà une bonne nouvelle, vous n'êtes absolument pas le mien ! J'évite autant que possible les dingues qui hurlent sur tout ce qui bouge ! Très belle journée ! conclut-elle en prenant la direction de sa voiture.

Les deux hommes se retournent ensemble pour la regarder partir. Sans attendre de réponse, elle quitte la cour en pestant.

— Paul... qui est cette fille ?

— Colombe. Elle vient d'emménager à Concarneau. Écoute, je l'ai vue revenir, c'est une excellente cavalière. Sultane était dans de bonnes mains.

Le grand mec émet un petit rire.

— Elle n'a rien d'une colombe... Un chat sauvage, oui ! Que fait-elle dans la vie ?

— Prof. C'est une nouvelle recrue de Max.

— Eh ben... Ses élèves ont intérêt à se tenir à carreau ! Elle n'a pas la langue dans sa poche !

— Désolé. Elle n'est en rien responsable, c'était sa première fois au haras. Sa jument arrive en fin de semaine. Je préparais les poneys pour les balades, je ne l'ai pas vue partir.

— Le souvenir de sa dernière blessure m'a fait monter dans les tours. C'est oublié ! conclut-il en posant sa main sur son épaule.

De retour chez elle, Colombe peste encore contre le grand mec et un peu contre elle-même.

Je me suis précipitée... Dès le premier jour, je me fais remarquer !

Elle est à peine sortie de sa douche, Bénédicte vient aux nouvelles.

— Alors... le haras, ton impression ?

— Très bon contact avec Paul, j'ai hâte d'y installer ma pépette. Mais un connard m'est tombé dessus, je ne te raconte pas la séance !

Sans trop rentrer dans des détails inutiles, elle lui résume l'altercation.

— Comment il s'appelle ?

— Aucune idée. J'espère juste pouvoir l'éviter autant que possible !

— Je vais en courses, tu m'accompagnes ?

— Volontiers ! Merci, Béné. Remplir mon frigo et mes placards est une question de survie.

Pendant deux heures, elles sillonnent les rues commerçantes. Son amie lui indique les jours de marché, les petites boutiques qui regorgent de spécialités odorantes, aussi bien sucrées que salées. Sous un ciel turquoise,

agrémenté de cumulus boursouflés, elles traversent le pont. La ville close est incontournable, les touristes ne s'y sont pas trompés. En fin de périple, elles passent en voiture devant leur établissement : une grande bâtisse à l'écart du centre-ville.

— Le parking sur la gauche nous est réservé. Certains jours, c'est bien appréciable.

— Le bâtiment semble un peu austère...

— C'est un ancien couvent. L'intérieur est sublime et le cloître vaut le détour. De l'autre côté, une partie est plus récente.

Le parking du supermarché est bondé, Bénédicte parvient avec difficulté à se garer.

— Pendant la période estivale, c'est un peu la foire d'empoigne. Tu peux comparer ça aux heures de pointe dans le métro parisien. Après quatre ans à Paris, je suis certaine que cela te parle ! ajoute Bénédicte avec un certain fatalisme. Vivre dans un cadre exceptionnel a ses inconvénients.

— Ton exemple est parlant !

Même à treize heures, circuler dans les rayons est une épreuve. Avisées, elles font le choix de prendre un seul caddie et se répartissent la liste de Colombe. Comme de petites abeilles butineuses, elles accomplissent la corvée en un temps record.

Le coffre de la voiture blindé de victuailles, elles sont de retour devant chez elles. Colombe est anormalement silencieuse. En déchargeant les courses, après plusieurs allers-retours, Bénédicte la sent troublée.

— Quelque chose te contrarie ?

— J'ai le blues, sans trop savoir pourquoi. Ça va passer.

— Demain pour notre prérentrée, je t'emmène. À dix heures, le dirlo sonne le clairon et il enchaîne avec son speech, l'accueil des nouveaux. Après, je te ferai visiter. On déjeune tous ensemble, histoire de faire connaissance. En général, on est libérés à quinze heures.

— Merci, Béné. Il est presque quatorze heures, je vais nous préparer une salade avec de la viande froide. Ça te va ?

— Je monte mes courses dans mon frigo, j'arrive...

Leur petite maison est située à l'extérieur de Concarneau, presque en lisière d'une forêt. Les quelques voisins sont des personnes âgées très

calmes. Par un chemin, elles peuvent se rendre sur la plage en passant par les dunes.

En milieu d'après-midi, le ciel s'assombrit, mais elles décident d'y faire une balade. Par sécurité, elles prennent avec elles leurs cirés. À défaut de les protéger de la pluie, ils leur serviront pour s'asseoir sur le sable. Le sentier longe la forêt, Colombe hume en fermant les yeux.

— Tu sens ces effluves délicieux de résine ?

— Les pins maritimes possèdent cette particularité d'avoir une odeur très forte. Ma grand-mère me disait souvent qu'ils favorisent la santé des voies respiratoires.

— J'aime les recettes qui se transmettent entre les générations.

En à peine dix minutes, installées sur le sable face à l'océan, sans se parler, les deux collègues profitent de la vue à couper le souffle. Au loin, elles observent les dériveurs de l'école de voile, les marcheurs sur la plage, un gros chien à la fourrure noire, à qui son maître lance un frisbee qu'il lui ramène fièrement. De temps en temps, les cris des goélands brisent le silence. Le vent souffle au ras du sol en provoquant de petits tourbillons dorés çà et là.

Des hennissements leur font relever la tête. Deux adolescentes se rapprochent, Colombe reconnaît aussitôt Sultane. La miss qui la monte est une jolie petite minette blonde, frisée comme un mouton. Des multitudes de tortillons dépassent de sa bombe, virevoltent autour de son visage. Elle passe à quelques mètres, suivie par sa copine.

— Regarde Béné, c'est la jument de ce matin. Elle doit être la fille du mec, l'informe Colombe à voix basse.

— J'ai la trouille des chevaux, mais je le reconnais, ils sont beaux. Celui à la crinière blonde est magnifique.

— C'est une robe palomino... une très belle bête ! Petite, c'était mon rêve.

— Le haras ne doit pas être très loin.

— Juste derrière, je peux même y aller à pied.

— Tu as l'air passionné. Pourquoi ne pas avoir fait carrière dans ce domaine ?

— Oula... ma mère a freiné des quatre fers, ajoute-t-elle en haussant les sourcils. Dans ma famille, on fait médecine. Mes parents, mes deux frères

et mes deux grands-pères – malheureusement plus de ce monde – sont médecins. Prof de dessin, je suis l'anomalie de la fratrie.

— Je sais, mes parents sont tous les deux enseignants, confirme-t-elle d'un hochement de tête. Mon père est prof de français, ma mère professeure des écoles et je suis fille unique. Je mentirais en disant qu'ils ne m'ont pas poussée dans cette voie. Malgré cela, je me sens à ma place. J'aime mon métier.

— À la fac, lorsque mes amis me questionnaient sur mon futur, j'expliquais invariablement que je souhaitais enseigner. La plupart du temps, j'avais des visages horrifiés par ma réponse. Tous me répliquaient qu'ils ne l'envisageaient pas de manière heureuse et spontanée. Et depuis que j'enseigne, ce n'est pas mieux. Beaucoup le font sans avoir la vocation. Une prof qui tient le même discours que moi, c'est une première et je m'en réjouis.

Bénédicte lui claque la paume de la main en signe d'accord.

La rentrée

Sous un ciel laiteux, mais lumineux, les deux nouvelles amies font leur entrée dans le bâtiment.

Bénédicte arbore une robe cache-cœur en liberty à fleurs roses et au décolleté généreux. Pomponnée comme jamais, le brushing impeccable, elle déambule en se dandinant sur ses sandales compensées. Égale à elle-même, Colombe a enfilé un jean noir soulignant sa fine silhouette d'écuyère. Légèrement maquillée, ses cheveux platine en pétard, elle a fait l'effort de porter une chemise et des Converse blanches. Ne souhaitant pas se faire remarquer outre mesure le premier jour, elle fera preuve d'originalité une autre fois. Avec son allure juvénile, elle pourrait passer pour une étudiante.

Les premières minutes dans un nouvel établissement sont importantes. D'expérience, sa première impression est souvent la bonne. Elle saura immédiatement si elle s'y sentira bien ou pas. Les miss traversent le cloître, pour sûr, magnifique, Colombe prend des clichés. Au centre, le petit jardin bien entretenu est interdit aux élèves. Des rosiers, des massifs d'hortensias côtoient une statue de Jeanne d'Arc. Sous le charme, la nouvelle venue continue sa série de photos. Bénédicte la presse sans ménagement.

— À la bourre le premier jour, ça fait tache ! En avant pour écouter notre beau dirlo dans l'amphithéâtre ! ajoute la belle brune en faisant danser ses épaules.

La plupart de leurs collègues sont déjà dans la place. Bénédicte en salue quelques-uns tout en présentant sa consœur, puis elles s'installent tout en haut.

Colombe a toujours adoré l'école. À chaque rentrée, et davantage depuis qu'elle enseigne, elle pense à ce poème de Maurice Carême : *L'école*. Elle le connaît encore par cœur. De l'école primaire à la fac, elle y a vécu ses meilleures années, y brillait par sa sociabilité. Dès la maternelle, elle y était dans son élément. Lors de son premier jour, son papa lui a raconté qu'elle n'avait pas versé une larme. Dans l'espoir de faire cesser les tsunamis lacrymaux, les petits passaient des bras de la maîtresse à ceux de l'assistante maternelle. Les boîtes de Kleenex rivées à leurs mains, elles

mouchaient à tour de bras. Colombe s'était installée à une petite table. On lui avait donné une grande feuille, elle l'avait gribouillée avec application. Son papa en était parti sur la pointe des pieds et cela ne l'avait pas chagrinée plus que ça.

Par la suite, elle n'était pas une écolière et encore moins une collégienne et une lycéenne très assidue. Sur ses bulletins, les professeurs notaient souvent : « Peu mieux faire. Colombe est à cinquante pour cent de ses capacités ». Après son bac, elle s'était tout naturellement orientée vers l'enseignement. Sa deuxième passion étant le dessin, les arts plastiques s'étaient imposés comme une évidence. Elle aime l'odeur des salles de classe, l'animation dans les couloirs ; particulièrement les premiers jours de cours, découvrir les visages de ses futurs élèves. Le zébulon, qu'elle sera continuellement obligée de reprendre pour qu'il se tienne tranquille. Le timide qui l'observera avec des cœurs dans les yeux. Les minettes joyeuses et les pipelettes qui piqueront des fous rires, et les plus sérieuses qui râleront parce que son voisin aura fait bouger la table en ruinant sa peinture. Le trac des rentrées, elle ne connaît pas. Le milieu scolaire, elle s'y est toujours sentie à sa place.

Après avoir consulté sa montre, le micro à la main, le chef d'établissement prend la parole avec décontraction et un charisme certain. Costume bleu marine, il en jette. Les yeux noisette de Bénédicte lui sortent presque des orbites.

— En plus, il est bronzé, soupire-t-elle. Retiens-moi !

Colombe lui sourit en la voyant sous le charme. Elle le reconnaît : le jeune proviseur n'est pas mal du tout. Son discours est concis, rapide. Il se contente de souhaiter la bienvenue aux nouveaux et chacun se déplace pour qu'il leur remette son emploi du temps. Bénédicte descend les marches, rouge comme une tomate, et frise la syncope. Elle échange deux mots avec lui, regagne sa place en se ventilant avec la feuille. Vient le tour de Colombe. Il lui serre une poignée de main énergique accompagnée d'un grand sourire.

— Ravi de vous accueillir parmi nous... et de vous revoir, Colombe.

Me revoir ? Mince... me voilà bien !

Plus que surprise, elle soude ses lèvres en fouillant ses souvenirs, sans trouver où et quand, ils se sont rencontrés.

— Pardon... Je n'ai pas la mémoire des visages !

— Ma sœur étudiait avec vous à la Sorbonne. Noémie Lenoir. Vous aviez passé un week-end à la maison. Nous nous sommes juste croisés.

— Bien sûr. Comment va Noémie ?

— Très bien, elle est prof à Paris, ajoute-t-il en souriant. Avez-vous besoin d'une bonne âme pour vous diriger dans l'établissement ? Je peux vous servir de guide ?

Il rigole ? Je ne vais pas me mettre Béné à dos dès le premier jour.

— Merci. Bénédicte s'est déjà proposée pour la visite.

— Vous montez toujours ? Noémie m'en avait touché deux mots et Paul m'a dit que votre jument arrive samedi.

Punaise... Les nouvelles vont vite dans cette bourgade !

— Paul vous a parlé de moi ?

Voyant son expression stupéfaite, il l'attire à l'écart.

— Il est mon compagnon, mais je préfère rester discret. Nous vivons au haras, nous allons nous croiser souvent.

— Je comprends.

Elle regagne sa place, Bénédicte la fusille du regard.

— Je ne le crois pas ! Tu viens à peine d'arriver et tu l'as déjà mis dans ta poche ?

— Béné, respire ! Tes lèvres ont changé de couleur, la cyanose te guette ! Je vais tout te raconter.

Elle s'assied, lui attrape la main pour l'inciter à faire de même.

— Un, on se connaît. Sa sœur étudiait avec moi à la Sorbonne. Deux, tu avais tort et raison. Le beau dirlo n'est pas célibataire, mais il est gay !

— Oh non... Ne me dis pas ça !

La malheureuse s'affaisse sur sa chaise en se frottant le visage.

— Si, désolée, confirme Colombe avec une moue.

— Comment tu le sais ?

— Il est le compagnon de Paul, le proprio du haras.

— Le sort s'acharne ! L'équitation n'est pas pour demain. Elle est pourrie cette rentrée ! déclare-t-elle au bout de sa vie en s'enfonçant sur son siège, comme une collégienne renfrognée.

Pendant plus d'une heure, à un rythme soutenu, Bénédicte lui fait visiter toutes les classes, tous les étages. À treize heures, les enseignants se retrouvent au self pour un buffet froid. Chacun se sert et s'installe où il

veut. Très vite, Colombe repère son binôme de dessin et la description de son amie lui apparaît fort réaliste.

Sans demander la permission de s'asseoir à leur table, il pose son plateau.

— Bonjour ! Étienne Blondeau. Bénédicte vous a parlé de moi ?

— Bonjour... Elle aurait dû ? réplique Colombe tout juste aimable.

— J'ai certaines habitudes et je souhaiterais m'en entretenir avec vous...

Colombe lève immédiatement la main pour stopper son monologue.

— Vous avez vos habitudes, je n'en suis pas dépourvue. Ne pas laisser envahir mon espace vital en est une. Je suis la professeure des sixièmes et des cinquièmes. Vous avez choisi les quatrièmes et les troisièmes, grand bien vous fasse ! Je n'ai pas l'intention de suivre vos directives. Vous travaillerez comme bon vous semble, et je ferai de même dans le respect des programmes.

Sidéré par son laïus, le sosie de monsieur Le Quesnoy vire au vert en ajustant ses lunettes de forme carrée en monture métallique.

— Ne me prenez pas de haut... Vous pourriez avoir besoin de mes lumières !

— Je suis parfaitement éclairée ! Mon amie et moi-même aspirons à terminer notre repas sans des discours assommants. Vous aimez donner des leçons, je vais à mon tour vous en apprendre une. Lorsque vous souhaitez vous asseoir à la table de deux personnes déjà installées, il est d'usage de demander la permission avant d'y prendre place !

— Pour qui vous prenez-vous ? J'en ferai part à notre proviseur !

— Mince ! ajoute-t-elle une main devant la bouche. Vais-je en perdre le sommeil ? Je ne le pense pas !

Écarlate, il se lève, part en direction d'une autre table.

— Tu ne viens pas de te faire un copain ! rigole Bénédicte.

— Je ne suis pas là pour ça...

— Mon petit doigt me dit que sous ton côté angélique, se cache l'âme d'un dragon. Tes élèves vont avoir intérêt à filer droit !

— Quand on me marche sur un pied, je ne tends pas le deuxième. Je connais ce style de vieux grincheux, j'avais un spécimen du même genre, l'année dernière. J'espère qu'il a compris !

Heureusement, les autres collègues relèvent le niveau. Les deux amies sont les plus jeunes, et trois nouveaux trentenaires viennent de rallier les rangs de l'établissement.

Elles sont sur le point de quitter le self, le directeur les bloque avant leurs sorties.

— Colombe, je peux te... vous voir deux minutes ?

Bénédicte fait quelques pas pour leur permettre de discuter librement.

— Si c'est pour le vieux schnock, je ne regrette aucune parole. Je ne vais pas me laisser emmerder par lui.

— Non. Étienne râle beaucoup, il y a bien longtemps que je n'écoute plus ses doléances. Avec Paul, nous aimerions t'inviter à dîner ? Si tu as quelqu'un dans ta vie, il est le bienvenu.

Sans même s'en rendre compte, il est passé au tutoiement.

— Je suis seule.

— Mercredi prochain ?

— Avec plaisir !

— Bonne rentrée demain.

Dès qu'il a tourné les talons, Bénédicte se précipite pour savoir de quoi il retourne.

— Il t'a passé un savon pour Étienne ?

— Ben non... Il veut m'inviter à dîner avec son mec.

— Pff... Son mec, je ne m'en remets pas ! Remarque, tu peux y aller tranquille, tu ne risques rien, glousse-t-elle en se dandinant.

Elles passent le reste de la journée ensemble. Colombe en profite pour décorer son appartement. Bénédicte n'est pas une bricoleuse au top. Elle laisse facilement échapper les objets qu'elle tient dans ses mains. En voulant installer les tréteaux, elle se coince les doigts, puis se prend les pieds dans le tapis qu'elles viennent de poser au sol en faisant voler la totalité d'une boîte de perles. Elle les ramasse pendant dix minutes en riant d'elle-même. Entre les deux professeures se noue une amitié réciproque.

Aujourd'hui, c'est l'accueil des sixièmes : des petits plus vraiment petits, mais pas vraiment grands. Réunis dans l'amphithéâtre avec leurs parents pour la matinée, les enseignants se présentent et répondent à quelques questions. La présence du vieux schnock l'intrigue. Colombe sent qu'il va lui faire un tour de cochon. En parcourant du regard l'assemblée, ses yeux se stoppent sur la blondinette frisée qui montait Sultane. Un grand mec aux cheveux gris est assis à côté d'elle. Discrètement, elle se penche à l'oreille de son amie.

— Béné, au troisième rang à gauche, tu reconnais la minette de l'autre jour sur la jument. Son père se tient à côté d'elle. C'est lui qui m'a incendié.

— Oh putain ! Tu vas l'avoir dans ta classe et tu vas te le taper ! Ma belle, il t'a repérée. Ses lasers sont braqués sur toi. Une prière est de mise. Espérons que sa femme soit plus sympa !

Colombe ne veut pas se laisser décontenancer par leurs présences.

Alors que personne ne s'y attend, le vieux schnock prend la parole. Dans un discours de dix minutes, il détaille en long en large et en travers le programme. Puis il s'arrête net et demande à Colombe si elle souhaite ajouter quelque chose. Sans lui répondre, elle lui arrache le micro des mains et se place au centre de la pièce.

— Bonjour à tous et à toutes. Je suis Colombe Desmarais, professeure d'arts plastiques des classes de sixième et cinquième. J'assure l'option arts pour les lycéens. Le laïus de mon collègue n'engage que lui. Certes, je suivrai le programme à la lettre, mais sa façon de travailler n'est pas la mienne. Vos enfants auront une heure de cours avec moi chaque semaine et je suis ouverte à toutes les demandes. Nous pourrons réaliser des projets avec des perles, de la laine, du bois. Tous les supports et matières qu'ils souhaitent découvrir, si cela est possible, nous les utiliserons. Mes cours se veulent ludiques, mais j'ai pour habitude d'être stricte sur leurs comportements. Le chahut en classe, ils peuvent oublier. Si certains ont des questions, je peux y répondre, sinon, vous me trouverez dans ma salle au deuxième étage.

Aussitôt, une main se lève au premier rang, une jeune maman souriante.

— Vous avez déjà enseigné ?

— Oui. En région parisienne et à Lille. Je suis titulaire de l'agrégation depuis peu.

Une autre main se lève. Un ado et il rigole d'avance.

— Je peux avoir votre numéro de portable ? C'est pas pour moi, c'est pour mon grand frère, rit-il aux éclats en faisant marrer l'assistance.

— Comment t'appelles-tu ?

— Enzo...

— Enzo, tu aimes rire, moi aussi. Je vais te donner un conseil. Reste à l'intérieur de la ligne ! En la franchissant, tu t'exposes à une inconnue. Je laisse la parole à mes collègues. Belle rentrée à tous !

Elle reprend sa place à côté de Bénédicte.

— T’es super à l’aise... Chapeau !

Elle agrandit ses mirettes en regardant par-dessus son épaule.

— Étienne se ramène... Je crois voir de la fumée s’échapper de ses narines et de ses oreilles !

Colombe fait demi-tour pour se retrouver face à lui, prête à engager le duel.

— Vous m’avez ridiculisé !

— Rassurez-vous, vous n’avez pas besoin de moi pour ça ! De quel droit parlez-vous à ma place ? Ces élèves ne sont pas les vôtres et je ne suis pas sous vos ordres. Votre présence ce matin est motivée par le désir de me saborder. Je n’ai aucun compte à vous rendre. Vous allez me lâcher la grappe ! Trouvez-vous quelqu’un d’autre à emmerder !

— Quel langage pour une professeure !

— Là, ce n’est rien. Vulgaire, je peux l’être davantage !

Il tourne les talons sans demander son reste, en arborant un visage furieux où se mélangent le rouge et le vert. Ce cher monsieur Blondeau vient clairement de la positionner dans le camp ennemi.

Adossées au mur, les deux amies écoutent leurs collègues se présenter. En souriant, Colombe parcourt plusieurs fois l’assemblée des yeux en évitant soigneusement le regard du grand mec aux cheveux gris et en pétard.

Tous les parents se lèvent pour faire la visite des différentes classes et des professeurs. Colombe est à peine dans la sienne, qu’en courant, Boucle d’or rapplique, suivie du grand mec.

— Bonjour, je m’appelle Iris. Je suis en sixième A.

Sa vue se brouille un instant, Colombe reprend le contrôle en déglutissant bruyamment.

— Bonjour. Bienvenue en sixième !

Mignonne comme un cœur, ses grands yeux bleus la détaillent. Deux petits points forment de chaque côté de sa bouche des bébés fossettes.

— Vous avez monté Sultane ?

— Oui.

Colombe adopte une mine confuse.

— Je me suis trompée de jument. Ton papa était très mécontent.

— Ce n’est pas grave. Sultane s’est blessée l’année dernière. Un garçon lui a fait sauter un obstacle trop haut, mais ça va mieux. C’est pour ça qu’il

était fâché. Hein, Martin ? lui demande-t-elle en se tournant face à lui et en glissant sa main dans la sienne.

— Bonjour !

Il la détaille avec un petit sourire ironique.

— Comme on se retrouve ! J'ai adoré votre speech... votre collègue, beaucoup moins !

Colombe ne lui répond pas, contente-toi de sa fille.

— Comment avez-vous trouvé Sultane ? continue la miss sans tenir compte de la remarque de son père.

— Elle est douce, on a fait une balade très agréable. Je t'ai vue sur la plage avec une amie. Sa jument à la robe palomino est très belle.

— C'est ma copine Garance. On va souvent ensemble au haras, j'espère qu'elle sera dans la même classe que moi.

— Tu veux que je regarde ?

Elle attrape ses listes.

— Garance Bordes ?

La miss sourit de toutes ses dents.

— Elle est avec toi.

— Vous allez régulièrement au haras ?

— Aussi souvent que possible, ma jument arrive samedi.

— Vous en avez une ! Elle s'appelle comment ?

— Rubis. Elle ressemble beaucoup à Sultane.

— Je pourrai la monter ? Des fois, on pourrait les échanger ? s'emballe, Boucle d'or.

— Avec l'autorisation de ton papa... ou de ta maman.

Colombe se reprend rapidement. Elle sent le regard de Martin qui la détaille de la tête aux pieds avec insistance. Elle s'agace intérieurement sans rien laisser paraître.

— Martin, t'es d'accord ?

— Sa jument ne fait pas exception. Tu ne montes pas les chevaux que tu ne connais pas. On verra.

Il marmonne plus bas dans sa barbe.

— Si elle a aussi mauvais caractère que sa propriétaire, je crains le pire !

Reste calme, Colombe ! Reste calme ! Je ne vais pas m'engueuler avec un parent d'élève le jour de la rentrée.

La petite miss se retient pour ne pas rire, puis enchaîne pour rattraper le coup.

— Vous montez depuis longtemps ?

— Dix-huit ans.

— J'aime bien être au haras, mais des fois, Martin n'a pas le temps de m'y emmener. Je pourrai y aller avec vous ? On pourrait faire les balades ensemble ?

— Iris, elle ne doit pas avoir vocation à se trimbaler ses élèves !

Lui ai-je demandé la messe ?

À présent, c'est elle qui le mitraille en répliquant à Iris.

— Tu as un portable ?

— Oui, c'est mon cadeau de rentrée.

— Je te donnerai mon numéro. Il est top secret, pas de diffusion auprès de tes camarades. Tu pourras m'envoyer un message et je viendrai te chercher. Avec l'autorisation de ta maman, évidemment.

— Bon... On y va, se contente-t-il de répondre.

— À samedi, sourit Iris. Je viendrai au haras faire la connaissance de Rubis.

— À samedi. Bonne rentrée !

Quel connard ! Comment sa fille peut-elle être aussi mignonne avec un père pareil ?

À dix-sept heures, Colombe retrouve sa maison et sa voisine. Bénédicte accourt en la voyant se garer.

— Alors, tes premières impressions ?

— Très bonnes. Hormis le papa de Boucle d'or, ils sont sympas.

— C'est un beau mâle avec un petit côté Brad Pitt. Un truc dans son sourire me fait penser à lui, ajoute Bénédicte en roulant des yeux. Je ne fais pas dans l'homme marié, mais il m'a semblé cool !

— Cool ? Ne cherche pas, ma tête ne lui revient pas. Ce mec me déteste ! En plus, sa minette veut monter avec moi. Je n'allais pas le lui refuser, elle est craquante. Il lui a marmonné que si ma jument avait aussi mauvais caractère que moi, il craignait le pire. J'avais envie de le défoncer. Tu connais sa femme ?

— Non. La petite s'appelle Iris, mais je n'ai rien retenu d'autre. D'ailleurs, je ne me souviens pas qu'il se soit présenté.

— Viens, entrons chez moi, on va fouiller sur internet.

Colombe regarde sur sa liste le patronyme d'Iris, Bénédicte prend en charge l'ordinateur en s'asseyant en tailleur sur le tapis.

— Iris Deschasse. Cherche un Martin Deschasse.

Bénédicte dodeline de la tête en tapant rapidement son nom de famille.

— Martin... j'adore... Ça lui va super bien !

— On voit bien que ce n'est pas toi qu'il a incendié. Alors, tu trouves ? s'impatiente Colombe en se penchant par-dessus son épaule.

— Inconnu au bataillon, il n'y a aucun Deschasse à Concarneau ! Ma collègue vit ici depuis dix ans, tu veux que je me renseigne auprès d'elle ?

— Non, laisse tomber ! Si Iris va souvent au haras, je finirai bien par rencontrer sa femme à un moment ou à un autre.

— J'aime bien son style. Il est à la fois classe et décontracté. Une sorte de *gentleman-farmer*. Lorsqu'il s'est levé dans l'amphithéâtre, j'ai vu le regard des mamans. Un fort magnétisme se dégage de lui et ses cheveux gris ne collent pas avec son visage. Pour moi, c'est un trentenaire.

— Il peut très bien avoir quarante ans et en paraître dix de moins. Il est papa d'une minette de onze ans.

Toute la soirée, Martin alimente leur conversation et titille leur curiosité. Après un dîner chez Bénédicte, les miss se souhaitent bonne nuit. L'année scolaire commence véritablement le lendemain, il convient d'être en forme.

Rubis

La journée d'hier s'est passée sans encombre pour Colombe, mais sa nuit fut plus agitée. Rubis n'est plus toute jeune. Parcourir un si long trajet dans un van est une épreuve pour sa jument. Elle ne sera rassurée qu'une fois Rubis installée dans son box.

À quatorze heures tapantes, Colombe foule le sable de la cour du haras. Sans regarder le bolide noir de Martin, elle fonce en direction du box de Rubis. Paul vient de la prévenir de son arrivée, mais elle brille par son absence. Au loin, sous un auvent, elle reconnaît Iris et Martin à côté d'elle. Colombe rapplique dare-dare et l'interpelle sans préambule, sans même le saluer.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Bonjour ! répond-il en retirant son stéthoscope de ses oreilles. Je l'ausculte, ça ne se voit pas ?

— Depuis quand Rubis a besoin d'être auscultée ? articule-t-elle, une pointe d'agressivité dans la voix.

Paul se précipite à grandes enjambées.

C'est pas vrai... Ils remettent ça !

— C'est moi qui le lui ai demandé. C'est une règle avec les chevaux qui intègrent le haras.

— Et pourquoi lui ?

— Peut-être parce que je suis vétérinaire ! ajoute Martin avec un signe d'évidence.

Alors là, je suis poursuivie par le mauvais œil. Il ne manquait plus que ça ! Pourquoi ne l'a-t-on pas trouvé sur internet ? Vétérinaire, il devrait y être ! C'est qui... ce zigoto ?

— Bonjour, Colombe ! Je peux vous appeler Colombe ? demande la jolie miss en souriant.

— Tu peux même me tutoyer, mais pas en classe. Nous devons faire preuve de discrétion avec tes camarades.

— Je vais préparer Sultane... On fait une balade ?

— Si je peux récupérer ma jument. J'attends le feu vert de ton papa !

Boucle d'or part en courant, lui se tourne vers elle avec une grimace.

— Iris n'est pas ma fille.

— Je ne savais pas... Votre belle-fille ?

— Non plus !

— Votre petite-fille ? poursuit-elle dans un éclat de rire.

— Très drôle !

— Peu importe ce qu'elle est... Puis-je récupérer ma jument ?

Martin se radoucit pour lui donner son avis.

— Trois heures dans un van, c'est assez pour aujourd'hui. Vous la montez tous les jours ?

— Non, je travaille. Aussi souvent que possible. Pourquoi ?

Il m'inquiète avec ses questions à la con.

Martin se gratte un instant le sourcil.

— Pour son âge, elle est en forme. Je ne vais pas vous faire un cours. La sortir, la chouchouter, c'est très bien, mais limitez les grandes promenades. Il est probable qu'elle fatigue plus vite.

Colombe peut enfin s'approcher d'elle. Elle enroule ses bras autour de son cou, l'embrasse, lui parle doucement.

— Ma beauté... tu m'as manqué.

La jument se laisse caresser de longues minutes.

— Tu vas te reposer et lundi, on fera une petite balade. C'est lui qui l'a dit. Je vais te brosser et t'installer.

Sans un regard pour Martin, elle prend la direction de son box.

— Iris, je ne peux pas venir. Ton... le vétérinaire préfère qu'elle fasse une pause.

— Mince ! marmonne-t-elle toute déçue. Tu ne peux pas monter un cheval de Paul ?

— Il en a besoin pour ses cours... une autre fois !

— Pas de bol !

La déception s'abat sur Iris. Elle s'affaisse sur elle-même, puis comme électriée par une idée, elle se redresse, pivote en direction de Martin.

— Ah non non non... Je vois déjà ton œil qui frise. C'est non !

— Allez ! Juste cette fois !

— Je ne veux pas avoir sa mort sur la conscience. Ta copine est minuscule. Enfin... ta prof...

— C'est de moi qu'il parle ? demande-t-elle à Iris.

— Martin a un cheval... le grand noir là-bas. Tu te sens capable de le monter ?

— J'ai pris la foudre une fois, je ne tiens pas à récidiver. Le pauvre... Imagine si je le traumatise en le sortant de son box !

Martin affiche un sourire ironique.

Pourquoi pas ? La blondinette est bien sûr d'elle. Je ne suis pas contre une petite partie de rigolade.

— Montez-le si vous voulez... À vos risques et périls !

Lui, il commence à me chauffer avec son petit rire et ses insinuations.

Elle le prend au mot en s'approchant du box lentement, suivie par Martin et Iris. Colombe n'est pas impressionnée par sa taille et sa couleur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Black. Ce n'est pas original, mais ce n'est pas moi qui le lui ai donné !

Elle fait glisser le loquet en lui parlant

— Salut mon tout beau... Tu veux bien qu'on fasse une balade ?

Black commence par reculer, mais très vite, il se laisse caresser. Elle le fait sortir tout en continuant à lui parler.

— Vous avez une selle ? La mienne n'ira pas sur lui.

— Vous voulez vraiment le monter ? s'étonne-t-il.

— En dix-huit ans, je n'ai pas eu pour monture que des poneys !

En se réjouissant des scènes qui vont suivre, il lui apporte sa selle.

— Je vais la lui mettre, vous ne pourrez pas la porter à bout de bras.

— Laissez-moi le sangler, il doit s'habituer à moi.

Elle règle les étriers beaucoup trop bas, puis lui caresse doucement les nasaux.

— Alors... on peut y aller ?

Elle enfle son gilet de cross – une protection en cas de chute –, et sa bombe.

Martin aide Iris à grimper sur sa jument. Son genou dans sa main, il la fait décoller d'un mouvement sec.

— Martin ! éclate-t-elle de rire en s'agrippant à sa selle. Tu m'envoies trop haut exprès.

— Mets bien tes pieds dans les étriers.

— Mais oui... t'inquiète !

Il se tourne vers Colombe.

— J'ai hâte de voir comment vous allez grimper sur Black !

Si tu crois que j'ai besoin de ton aide, tu vas être déçu !

Sans lui répondre, elle l'approche de la petite marche.

— Je vais monter... ne bouge pas !

Son pied droit dans l'étrier, Colombe décolle comme une plume.

— Allez... On y va !

Au pas et en défiant Martin du regard, Colombe traverse la cour sur le bel équidé noir de jais. Paul rapplique en riant.

— Tu t'es fait avoir. Les quatre fers en l'air... pas aujourd'hui !

Black est un cheval puissant, Martin préfère attendre qu'elles soient de retour de balade. Il en profite pour donner quelques conseils à Paul. Deux heures s'écoulaient, les filles tardent trop à son goût.

— Paul, je vais aller les chercher. Elles devraient déjà être revenues.

— Elles arrivent, je viens de les apercevoir sur la plage.

Tout sourire, Iris franchit la première l'entrée en pierre.

— C'était génial ! Tu aurais vu Colombe au galop sur Black. Un truc de dingue ! Même toi, tu ne vas pas aussi vite !

— Normal, rigole Colombe. On ne fait pas vraiment le même poids !

Elle retire ses pieds des étriers, rabat sa jambe droite sur la gauche et se laisse glisser le long de la selle.

— Merci, Black. Tu es extra ! lui murmure-t-elle en lui caressant les nasaux.

— Vous auriez pu vous abstenir de partir deux heures ! ronchonne-t-il en attrapant les rênes de son cheval. J'avais prévu une balade avec Iris.

— Je n'ai pas de boule de cristal ! répond-elle sur le même ton.

— De montre non plus, apparemment !

Il file ranger sa selle dans le box, Colombe se tourne vers Iris en faisant claquer ses mains sur ses hanches.

— Il ne peut pas me blairer !

— Je suis sûre que non... Il ne t'aurait pas laissé monter son cheval.

— Il l'a fait uniquement pour me voir me vautrer !

— C'est pas faux ! glousse la miss, une main devant la bouche pour étouffer son rire.

Boucle d'or a une idée derrière la tête. Sitôt sa jument dans son box, elle fonce en direction de Martin, s'agrippe à son bras.

— On peut inviter Colombe à dîner ?

Elle a entendu et réagit aussitôt.

— C'est gentil Iris, mais je ne suis pas libre ce soir.

— Dommage...

— Une autre fois.

— Et demain ?

— Je vais récupérer ma boule de poils chez mes parents à Rennes.

— Oh... Comment il s'appelle ?

— C'est une fille. Scarlett est une persane grise très câline.

— Je peux venir avec toi ?

En fermant un œil, Colombe cogite.

Cette petite minette me semble bien collante.

— Iris, Rennes est à plus de deux heures de route. Tu as autre chose à faire de ton dimanche !

— J'ai pas envie de passer la journée avec Olympe !

Les bras croisés, la miss boude en repoussant le sable de son pied.

— On lui dira de ne pas venir.

Colombe ne sait pas qui est Olympe et ne veut pas le savoir. Elle ne pense qu'à deux choses : une bonne douche et un roman pour la soirée. Elle a menti, l'invitation n'existe pas, mais elle a assez vu Martin pour aujourd'hui.

— En plus, t'es de garde demain, insiste Iris en enroulant ses bras autour de sa taille pour l'amadouer.

Il fixe Colombe en escomptant une réaction de sa part, tout en caressant les bouclettes de sa miss.

— Je suis censée dire quoi ? La télépathie ne figure pas dans mon domaine de compétence !

— Elle peut venir ?

— Oui, elle peut !

Il tourne la tête en direction de sa Coccinelle.

— Vous n'avez pas l'intention de faire l'aller-retour dans votre tacot ?

— Bien sûr que non, mon hélico m'attend ! ironise-t-elle en soufflant.

— Vous allez prendre ma voiture.

— Votre voiture... Le tank noir ?

— En plus, mademoiselle est difficile !

— Ah non, faut pas déconner ! Je suis bien gentille, mais je ne conduis pas ce truc ! Elle vient dans la mienne ou pas !

— Vous avez tort. Elle est confortable, agréable à conduire.

— Je vous crois sur parole !

— Votre tacot est équipé de ceintures de sécurité ? marmonne-t-il dans sa moustache en fixant la Coccinelle.

— Je vais m’abstenir de répondre. Iris, je passe te prendre à neuf heures et demi. Ça te va ?

— Merci, Colombe ! s’emballe-t-elle, en se détachant des bras de Martin et en fonçant dans les siens.

Après avoir déposé un baiser sur son front, elle monte dans sa Coccinelle, part sans le regarder.

— Je connais une Colombe qui va avoir du mal à venir te chercher. Te souviens-tu lui avoir communiqué notre adresse ? éclate-t-il de rire.

Et qui fait son retour dans la cour : la Coccinelle. Elle se gare juste à côté d’eux, descend sa vitre.

— Inutile de vous marrer... C’est quoi votre adresse ?

— Donne-moi ton numéro de portable, je vais te l’envoyer, rigole Iris.

— Bonne soirée. À demain.

Dans quoi je m’embarque ? Bénédicte n’a pas fini de se foutre de ma poire.

Sa voisine passe le week-end dans sa famille à Quimper. Seule au château, cela ne la gêne pas. Sa semaine a été bien remplie, Colombe apprécie le moment.

Désireuse de ne pas débarquer avec la petite miss sans les prévenir, elle en a averti son papa par message. Sa présence ne les dérangera pas, ses parents forment un couple accueillant. Pour son prénom, elle sait déjà qu’ils vont tiquer.

Après avoir préparé ses cours pour les jours à venir, elle grignote une salade et termine son roman, blottie sur son canapé. Colombe est intriguée par Martin et Iris. Manifestement, ils vivent ensemble, mais qui sont-ils l’un pour l’autre ? Ils ne portent pas le même nom et le fait qu’elle l’appelle Martin et non papa ne l’a pas étonnée. Elle aussi a pour habitude de nommer ses parents par leurs prénoms. Poussée par sa curiosité, elle connaît à présent son patronyme, l’a trouvé facilement sur internet. Des vétérinaires répondant au prénom de Martin, il est le seul à Concarneau. Et son nom sonne bon la Bretagne. Martin Legwen.

Ses pensées s’attardent sur la minette blonde. Elle lui plaît et pas seulement parce qu’elle s’appelle Iris. Joyeuse, bavarde, très tactile, elle a

une repartie incroyable pour son âge. Tenace, elle sait ce qu'elle veut et fait en sorte d'y parvenir. Et il y a cette passion qu'elles ont en commun. Colombe a pour habitude de monter seule, mais elle a apprécié la balade avec cette petite bulle sautillante. Elle n'en reste pas moins surprise qu'il la laisse partir avec une personne qu'il connaît depuis trois jours et avec qui il ne cesse de se chipoter.

En se glissant sous sa couette, elle pense au lendemain, elle a hâte. Elle va retrouver Scarlett, qu'elle a adoptée il y a cinq mois. Après cela, sa locomotive et tous les wagons seront sur les rails, avec devant elle : une belle année en perspective.

OceanofPDF.com

Barbie

Dans sa voiture depuis quelques minutes, elle boucle sa ceinture, tourne la clé de contact et rien ne se passe. Sa Coccinelle ne démarre pas. Même pas un ronronnement, rien. Colombe n'y connaît pas grand-chose et elle déteste la mécanique. Quand les garagistes tentent de lui expliquer les réparations à prévoir, elle se demande souvent s'ils s'adressent à elle dans une langue étrangère. Depuis longtemps, elle doit la remplacer. Attachée à sa vieille auto, elle ne parvient pas à trouver un véhicule qui lui plaît autant.

À tous les coups, c'est la batterie ! Papa m'avait mise en garde.

Elle prévient aussitôt la petite miss.

— Iris, ma voiture ne démarre pas. Nous devons reporter à une autre fois.

— Je vous l'ai dit, c'est un tacot. Prenez ma voiture ! lui répond une voix grave.

— Je croyais que c'était le portable d'Iris !

— Qu'est-ce que ça change ?

— Mon état d'esprit ne me permet pas d'écouter vos discours pénibles et stériles. Prévenez Iris qu'on ne peut pas y aller aujourd'hui.

— Prenez ma voiture !

Elle réfléchit quelques secondes.

Après tout, laisser Scarlett une huitaine de plus chez mes parents ne m'emballer pas vraiment.

— Alors ?

— OK pour votre tank !

— On arrive !

— Où ça ?

— Chez vous !

— Vous connaissez mon adresse ?

— Une Coccinelle noire, pourrie, il n'y en a pas cinquante à Concarneau.

À tout de suite !

Il raccroche sans lui laisser la possibilité de répondre.

Je suis là depuis une semaine et il sait où j'habite ! C'est qui ce mec ?

À peine a-t-elle le temps de sortir de voiture que le bolide de Martin déboule au coin de la rue.

Leur maison n'est vraiment pas loin.

Martin stoppe le véhicule à sa hauteur, mais Colombe ne monte pas. Après quelques secondes, il descend la vitre, tapote son volant de ses doigts en signe d'impatience.

— Vous attendez quoi ?

— Je me mets en condition... Je n'ai pas mon permis poids lourd !

— Des patients m'attendent à la clinique. Si vous pouviez accélérer le mouvement !

Elle claque la portière, il démarre en trombe. Colombe boucle sa ceinture à la vitesse de la lumière.

— Bonjour, Iris. Tu vas bien ?

— Trop bien... Je suis trop contente de partir avec toi. Et toi, tu es contente ?

— Elle est trop trop trop contente, se moque Martin. Iris, je te l'ai déjà dit, vas-y mollo avec les « trop ».

— Je suis « trop » contente de retrouver Scarlett et « trop » contente d'y aller avec toi. Et alors, conduire la bagnole de Martin... TROP TROP TROP CONTENTE ! ironise-t-elle en lui tirant la langue.

— Totalement puérile ! Vous avez l'âge mental de vos élèves !

— Je préfère avoir le leur que le vôtre !

— Martin n'est pas vieux, il a juste les cheveux gris. J'adore ta couleur. Tu fais comment pour les avoir presque blancs ?

Il accroche son regard dans le rétroviseur intérieur.

— Iris... on a déjà eu cette conversation. Pas de décoloration, je me fâche tout rouge !

— J'ai l'impression d'entendre ma mère, ricane Colombe.

À cheval sur le trottoir, il se gare devant la clinique vétérinaire.

— Vous m'appellez dès votre arrivée !

Il descend de voiture, Colombe le sent inquiet. Elle prend sa place derrière le volant, Iris s'installe à côté d'elle. Elle avance le siège à fond, règle les rétroviseurs. La voix de Martin se fait plus grave, presque douce.

— Ne rentrez pas trop tard, Iris se lève de bonne heure demain matin.

— Ça tombe bien... moi aussi !

Et là, arrive à fond la caisse une décapotable... rose.

— Oh putain ! Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclame Colombe en remontant ses lunettes de soleil sur le dessus de la tête.

Sur des stilettos de douze centimètres, une bombe anatomique en tailleur rose impeccable descend de voiture en remplaçant sa chevelure blonde. Dans un geste parfaitement maîtrisé, elle ajuste ses gigantesques lunettes de soleil.

— Barbie en chair et en os ! Ne lui manque que le jet, le camping-car et elle a toute la panoplie !

Sans même s'en rendre compte, Colombe s'est parlé tout haut. Iris pleure de rire à ses côtés.

Barbie est vive. Même avec des rollers, elle aurait été moins rapide. La voix pointue et manifestement agacée, elle fonce sur lui.

— Martin, je vous cherche depuis un quart d'heure !

— J'ai oublié de te prévenir, lui répond-il sur un ton détaché, sans vraiment la regarder.

Elle retire ses lunettes, se tapote la paume de la main, puis lui indique les filles.

— Que font-elles dans ta voiture ?

— Elles partent pour la journée.

— Qui est cette personne ?

Elle le dévisage en pointant du doigt Colombe.

— Une amie. Sa voiture est hors service, elles vont prendre la mienne.

— Je devais passer la journée avec Iris ! insiste-t-elle d'un battement de cils largement englués de mascara.

— Tu ne la passes plus ! réplique Martin avec un signe d'évidence.

Contrariée, Barbie n'a pas l'intention d'en rester là.

— C'est quoi cette manière de faire ? J'ai fait en sorte de me libérer et vous me plantez au dernier moment ? Où vont-elles ? Je peux très bien les accompagner !

Elle rêve ! Je ne vais pas me traîner Barbie !

— Très belle journée ! s'exclame Colombe à l'intention de Martin en levant les sourcils.

Les miss prennent aussitôt la route en le laissant se dépatouiller avec Barbie. Dans son rétroviseur, elle la voit continuer de gesticuler en remplaçant ses cheveux et sa veste de tailleur. Iris ne s'arrête plus de rire.

— T'inquiète pas pour lui. Martin va la planter là et partir travailler !

— Au fond de moi, une petite voix me dit que je ne devrais pas demander. Qui est Barbie ?

— C'est Olympe... la copine de Martin. Enfin, je ne sais pas vraiment. Elle rêve de lui passer la corde au cou, mais lui n'est pas chaud, bouillant.

— Elle devrait se faire embaucher par Mattel... Incroyable !

— Je peux pas la sentir ! Si elle le pouvait, elle m'expédierait en pension pour être seule avec Martin.

— Qui est Martin pour toi ?

La miss tourne la tête, observe défiler le paysage.

— Mon oncle...

— Vous vivez tous les deux ? Où sont tes parents ?

— ...

— Excuse-moi... Ça ne me regarde pas.

Colombe change immédiatement de sujet.

— Alors, raconte-moi. Depuis combien de temps montes-tu ?

— J'ai commencé à cinq ans, avec Martin. L'année dernière, il m'a acheté Sultane et je la monte vraiment toute seule depuis six mois. Il a l'air d'un ours, mais il est très gentil et cuisine super bien. Même des fois, on fait des gâteaux. T'as un amoureux ?

— Je suis une vieille fille avec ma minette ! constate-t-elle en riant.

— Tu vas peut-être en rencontrer un à Concarneau ? Martin, tu le trouves comment ?

Colombe esquisse un sourire sans quitter la route des yeux.

— Tu essaies de me caser avec lui ? Je ne suis pas son style. Barbie a des atouts que je n'ai pas !

— Il est beau quand même. Tu as vu ses yeux verts ? Et il est musclé. Mes copines me disent qu'il est trop canon.

— J'avoue, je n'ai pas vraiment regardé. Il passe son temps à m'engueuler ou à se payer ma tête. Ne te monte pas le bourrichon, tu risques d'être déçue.

— Ils sont sympas tes parents ?

— Mon papa est adorable. Ils sont tous les deux médecins et mes deux frères aussi. Tu ne les verras pas, ils travaillent dans le sud de la France.

— Ils s'appellent comment tes parents ?

— Guillaume et Hélène. Ma grand-mère paternelle sera là. Tu vas voir, c'est un phénomène. Elle transforme tout ce qu'on dit pour nous faire croire

qu'elle est dure de la feuille.

Colombe ne regrette pas d'avoir emprunté la voiture de Martin. Elle est très confortable et sa taille n'est pas un problème. Elle imagine déjà la tête de ses parents à son arrivée.

Les kilomètres défilent vite. Iris est une déferlante de vie. Elle parle, se raconte et ponctue ses exclamations d'un rire aigu et parfois gras qui lui sort du fond de la gorge. Cette petite pipelette la fait sourire. Elle est comme un parfum à la fois frais et sucré, qu'on respire les yeux fermés.

OceanofPDF.com

Mamie Suzette

En banlieue de Rennes, Colombe emprunte une minuscule route et stoppe la voiture devant une maison en pierre sur deux étages. Presque seule au monde, aucun voisin à l'horizon. Le jardin est grand, bien entretenu. Des massifs énormes d'hortensias en fin de floraison bordent la façade.

— C'est le bout du monde... Le chemin s'arrête ici ?

— Oui... C'est marrant.

Hélène et Guillaume sortent immédiatement les accueillir.

— Colombe, tu n'as plus ta Coccinelle ? lui demande son papa en la prenant dans ses bras.

— Je suis tombée en panne ce matin. Martin, l'oncle d'Iris m'a prêté la sienne.

À l'annonce du prénom de la miss, ses parents se fixent, tout juste s'ils respirent. Colombe s'y attendait et fait mine de ne rien remarquer.

— Je te présente Guillaume et Hélène. Regarde qui se précipite pour nous dire bonjour !

Une petite boule de poils grise arrive tout *schuss*. Colombe la prend dans ses bras.

— Mon bébé, me voilà ! Ce soir, tu rentres avec moi !

— Elle est trop belle, sourit Iris de tout son visage. Comme elle est douce. Ses yeux sont de la même couleur que les tiens. C'est trop marrant !

Ses parents continuent de les observer, sans savoir s'ils doivent rire ou pleurer.

— On meurt de faim ! dit-elle à sa maman pour la faire réagir et reprendre une contenance. Mamie est là ?

— Dans le salon... elle t'attend avec impatience.

— Viens, je vais te la présenter, pouffe-t-elle en l'entraînant dans la maison.

Dès qu'elles passent la porte d'entrée, Iris aime l'atmosphère de leur intérieur, très différente du leur. Beaucoup de meubles anciens, un peu partout des lampes aux abat-jour colorés. Une décoration au charme désuet,

mais qui colle tout à fait aux parents de Colombe. Elle remarque aux murs de nombreuses peintures représentant des paysages marins.

Une petite dame toute fluette aux cheveux blancs se tient sur une banquette en velours vert. La peau fine et parfaitement coiffée d'un chignon banane savamment apprêté, elle leur sourit. Dès qu'elles entrent dans le salon, une odeur de rose et d'une autre chose leur titille les narines.

— Mamie, tu as encore forcé sur la laque !

— Arrête de dire des bêtises et viens m'embrasser !

Colombe s'assied à côté d'elle, la prend dans ses bras.

— Qui est cette petite ?

— Je te présente Iris, elle est mon élève.

— Tu ne gagnes pas assez bien ta vie... tu fais en plus du baby-sitting ? Ton papa t'avait dit de faire médecine, rétorque-t-elle avec un sourire convenu.

— Mamie, Iris n'a plus besoin qu'on la garde. Son oncle est le vétérinaire de ma jument.

— Tu vis avec son oncle grabataire ? Enfin... Colombe !

Elle adopte aussitôt une attitude exagérément choquée, les miss sont pliées de rire.

— Il est vétérinaire... médecin des animaux... et je ne vis pas avec.

— C'est quoi comme spécialité, médecin des animaux ?

— Mamie, tu me fais marcher... Tu le sais très bien !

Elle se penche près de son oreille, lui parle à voix basse.

— Pour le déjeuner, ta maman a cuisiné de la blanquette de veau. Elle le fait exprès, je déteste ça ! Sens-tu cette odeur de brûlé ? On va manger du charbon, peut-être du goudron !

— N'importe quoi ! éclate de rire sa petite-fille. Ça sent le poulet rôti et les pommes de terre sautées, et on meurt de faim !

Avec toute l'affection qu'elle porte à sa grand-mère, Colombe lui donne le bras pour la conduire à sa place. La maison de ses parents n'est pas immense, mais le séjour salon est vaste. Sa maman dresse toujours de jolies tables, la vaisselle y est raffinée.

— Mademoiselle, installez-vous près de Colombe, lui indique Guillaume de sa voix grave en lui souriant.

Iris remarque immédiatement qu'il est le cœur tendre du couple. Sa fille ne lui ressemble pas, mais ils ont quelque chose en commun dans le sourire.

Encore un bel homme, Guillaume s'entretient en jouant au tennis deux fois par semaine dans l'espoir que disparaisse sa petite bedaine naissante.

— Merci, monsieur, lui répond-elle sur le même ton.

Très bien assortis, Guillaume et Hélène forment un ménage classique, mais pas trop. On sent chez eux les bonnes manières, l'habitude de recevoir. Iris fixe un instant les mains d'Hélène, elles sont fines, joliment manucurées de beige. Presque aussi grande que son mari, elle lui fait penser à une actrice, sans parvenir à se souvenir de son nom.

— Ta rentrée, Colombe, raconte-nous ? lui demande sa maman en lui passant un plat de crudité.

— Mon ange, j'étais tellement déçue pour toi d'apprendre que tu avais raté ton bac. Ne t'inquiète pas. Cette année, c'est la bonne ! lui sourit sa grand-mère en posant sa main sur la sienne.

Hélène lève les yeux au plafond accompagné d'un léger soupir.

— Mamie, je n'ai jamais loupé mon bac et j'ai terminé mes études depuis longtemps. Je suis professeure d'arts plastiques.

Colombe fait un clin d'œil à Iris pour lui signaler que mamie leur sort le grand jeu.

— L'art du tantrisme ! s'exclame Suzette, horrifiée. Guillaume, Hélène, je ne vous saisis pas. Vous auriez pu orienter cette petite vers un métier plus... Je ne trouve pas le mot !

Ils se regardent tous en riant, Iris se bidonne.

— Mamie... tu as très bien compris. Je suis professeure de dessin !

— Eh bien, dis-le ! Au lieu de me parler de tantrisme ! continue-t-elle avec un sourire en coin. Ton amoureux, comment va-t-il ?

— Lequel ? rigole Colombe.

Elle pose sa fourchette, la foudroie.

— Tu en as plusieurs ?

Elle tourne lentement la tête en direction d'Iris.

— Le père de ta fille !

— Mamie, as-tu pris tes gouttes ce matin ? éclate-t-elle de rire. Il y a cinq minutes, j'étais au lycée. D'un coup, je suis mère de famille ?

— Mon petit, tes parents ne t'ont pas donné l'éducation qu'il te fallait. Avoir une enfant, si jeune... Ne nous méprenons pas, j'adore mon arrière-petite-fille, mais tu étais beaucoup trop jeune !

Hélène et Guillaume se jettent un regard en se demandant si elle déraile vraiment ou si elle se paye leurs têtes. Colombe décide de rentrer dans son jeu.

— Mamie, grande nouvelle ! Je suis enceinte ! Tu vas à nouveau être arrière-grand-mère !

— Si tu crois que je vais gober un bobard pareil ! Mais j’aimerais bien...

Mamie ne perd pas la boule. Elle adore attirer l’attention et être le centre des discussions. Se voyant peu, lorsqu’elles sont ensemble, elles aiment y jouer.

Tout le reste du repas, Colombe leur raconte son installation à Concarneau, sa voisine et l’arrivée de Rubis.

Au moment du café, Guillaume la prend à part dans son bureau.

— As-tu besoin de mon aide financière pour Rubis ? Son transport a dû te coûter une fortune. Veux-tu que j’en paye une partie ?

— Je m’en sors très bien.

— N’hésite pas à me demander !

— Je sais. Merci, papa.

Hélène fait son entrée. Aussitôt, Colombe se crispe.

— Ma puce, explique-moi la petite Iris ?

— Ne dis rien. Par pitié, ne dis rien ! Elle est mon élève, point. Ne commence pas ta psychanalyse à deux balles et ne me fais pas regretter d’être venue aujourd’hui !

Colombe quitte le bureau en claquant la porte et retrouve Iris sur le canapé à côté de sa grand-mère, Scarlett confortablement installée sur ses genoux.

— Tu la brosse souvent ?

— Tous les jours. Elle aime bien, ça lui retire les poils morts.

— Nous aussi on a un chat. Philibert vit au cabinet, il préfère. Martin l’a trouvé en balade avec Black dans les dunes. On n’a jamais compris comment il avait atterri là. Sûrement des monstres qui l’avaient abandonné. Si Martin ne l’avait pas remarqué, il n’aurait survécu que quelques heures. Je suis triste quand j’y pense. Il était si petit, couvert de sable. Martin lui a donné le biberon un moment. Il est trop beau, noir avec le tour des yeux blancs. On croirait qu’il a des lunettes.

Les parents de Colombe viennent s’installer à côté d’elles.

— Tu devrais faire voir Scarlett, elle ne cesse de secouer la tête. Sans trop m'avancer, je pense à une otite à l'oreille droite, lui indique Guillaume.

— Je vais demander à Martin de l'ausculter en rentrant.

Mamie s'ennuie, et quand elle s'ennuie, elle lance un sujet surprenant.

— Ma Colombe, je m'interroge depuis un certain temps. Tu es jolie comme un cœur et tu es seule. Si tu préfères les femmes, tu peux nous le dire. Rien ne me choque ! Je me pose également la question pour tes frères. Sur trois enfants, aucun n'est casé. Il y a un loup !

Contente de sa sortie, Suzette observe la réaction de son fils et de sa belle-fille. Guillaume sourit, Hélène manifeste des signes d'agacement, mais ne moufte pas.

— Mamie, je ne suis pas lesbienne, ricane Colombe. Je n'ai tout simplement pas trouvé chaussure à mon pied.

— Si en plus il doit vendre des chaussures... tu ne trouveras jamais ! Tu te souviens de mon amie Rosa ?

— Parfaitement, mamie.

— Figure-toi qu'elle vient de rencontrer quelqu'un sur internet. À quatre-vingt-deux ans... Qui l'eût cru ! Je vais lui demander de t'inscrire.

Colombe éclate de rire.

— Merci, mamie, mais je n'en suis pas là. Pourquoi ne pas faire cette démarche pour toi ?

— Mon ange, je ne suis pas tombée de la dernière pluie. Il y a bien longtemps que j'y suis.

Le sourcil haut, elle soupire.

— Ceux qui m'écrivent manquent d'imagination. Leurs missives débutent toutes par... Chère Crêpe.

Sans bouger la tête, les yeux d'Iris prennent l'apparence d'un point d'interrogation.

— Mamie s'appelle Suzette... Les crêpes Suzette, tu connais ?

— Ah ben oui, je suis d'accord ! Une fois, ça va ! Moi, c'est pareil. L'année dernière, j'avais un amoureux. Il m'écrivait des petits mots, toujours avec des histoires de fleurs. J'ai fini par lui dire d'aller voir dans un autre jardin si j'y suis. Toi aussi, Colombe, tu dois avoir le même genre ? Nos deux prénoms vont bien ensemble, tu ne trouves pas ? L'oiseau et la fleur...

Sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour stopper le processus, ses yeux prennent l'eau. Le visage d'Iris se fige en pâissant.

— J'ai parlé de quelque chose qui t'a fait de la peine ?

Colombe s'essuie rapidement le visage, sa grand-mère pose délicatement sa main sur la sienne.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien.

Sa maman la foudroie et sous prétexte de lui donner la nourriture pour Scarlett, elle lui demande de l'accompagner à la cuisine. À peine la porte fermée, le ton monte.

— Qu'est-ce que tu cherches avec cette petite ?

— Une fois dans ta vie, pourrais-tu écouter quand je te dis non ? Et même si un jour j'ai envie d'en parler avec quelqu'un, ce ne sera pas avec toi !

— Colombe... tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ton bien !

— Tu l'as fait pour ton bien à toi, pour ne plus m'avoir dans les pattes ! Si papa n'avait pas été là, je serais encore en train de moisir dans une maison de repos. Si je viens ici, ce n'est pas pour toi. Lâche-moi, sinon je ferai en sorte de voir mamie et papa ailleurs !

— Tu es parfaitement injuste. Je t'ai portée à bout de bras pendant des mois.

— Papa et mamie m'ont portée ! Toi, tu étais tellement occupée à suivre les brillantes études de mes frères, rien ne devait les perturber dans leur parcours. Ce qui est fait est fait. Inutile de te débattre dans tous les sens, le passé est écrit, rien ne pourra le changer.

Le sac de croquettes sous le bras, elle rejoint le salon, s'installe à côté de son papa qu'elle prend par le cou.

— On ne va pas tarder à partir. Je vais charger la voiture avec le restant de mes affaires. Le tank de Martin est grand, je n'aurai pas d'autres voyages à faire. Quand viens-tu à Concarneau ?

— Le week-end prochain, je suis de garde, sans doute le suivant, dit-il en lui caressant la joue.

— Mamie, je te ramène chez toi ? La bagnole de Martin est extra !

— Volontiers. Merci, mon ange. J'ai assez vu tes parents pour aujourd'hui.

Hélène revient sur leurs paroles en s'approchant d'elles.

— Quelle idée lumineuse ! Tu veux qu'elle se casse le col du fémur en descendant de voiture ! Colombe, tu es inconsciente. Cette auto est

beaucoup trop haute pour ta grand-mère !

— Hélène, à l'avenir, mêlez-vous de vos oignons ! J'ai peut-être un pied dans la tombe, j'aimerais bien que l'on ne me marche pas sur le deuxième !

Ils rigolent tous dans leurs moustaches en voyant l'attitude outrée d'Hélène.

Le tank est rapidement chargé : essentiellement de cartons, quelques cadres et deux valises contenant les vêtements d'hiver de Colombe. Scarlett est installée sur le siège arrière dans sa caisse de transport. La voiture étant équipée d'un marchepied, y prendre place à l'avant n'est pas une difficulté pour Suzette. Iris s'apprête à monter rejoindre Scarlett.

— Merci beaucoup, monsieur. J'ai passé une très bonne journée, dit-elle à Guillaume en lui claquant la bise.

— Jolie Iris, j'ai été ravi de te rencontrer !

— Merci, madame. Votre déjeuner était excellent.

Elle n'embrasse pas Hélène. Iris sent quelque chose qui la repousse, une hostilité à son égard, elle n'insiste pas. Colombe prend longuement son papa dans ses bras, se contente d'un baiser à sa maman.

— Quel bolide !

Fière comme un pou, Mamie Suzette se redresse.

— Je regrette de ne plus conduire, j'aurais fait sensation en arrivant dans ma rue.

Colombe la dépose dans le centre-ville, au pied d'un immeuble ancien. Elle l'embrasse tendrement, ainsi que la petite.

— Boucle d'or, j'ai été ravie...

— Moi aussi, madame.

— Appelle-moi mamie Suzette. Mon intuition me dit que l'on va se revoir très bientôt, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

— Fais-nous signe du balcon, on attend que tu sois chez toi.

Prestement, elle rentre dans son immeuble et à peine cinq minutes plus tard, elle leur souhaite bonne route en leur envoyant un baiser.

Sur l'autoroute, mamie revient sur le tapis.

— Elle est trop marrante, Suzette...

— Elle me fait beaucoup rire.

— Elle a toujours été comme ça ?

— Quand j'étais petite et qu'elle me lisait des histoires, souvent, elle changeait la fin. Lorsque je lui faisais remarquer, elle me disait qu'elle

l'estimait trop prévisible et manquait de suspense. Les repas trop silencieux, avec des conversations mornes, ce n'est pas pour elle. Alors depuis quelques années, elle fait le show. Elle trouve toujours un sujet désopilant qui réveille tout le monde et en choque certains.

— Pourquoi tu ne t'entends pas avec ta maman ?

Colombe souffle lentement sans quitter la route des yeux.

— Tu n'es pas obligée de répondre. Martin me dirait qu'on ne pose pas ce genre de question.

— Je ne suis pas l'enfant dont elle rêvait. Une fille en perle et col de dentelle, qui lui ressemble. Elle me demande continuellement pourquoi mes cheveux sont si blancs et pourquoi mes vêtements ne sont pas plus classiques, féminins. J'ai passé l'âge d'avoir ces remarques.

— Hélène me fait penser à une actrice, mais je ne me souviens pas de son nom ?

— Tu as un film en tête ?

— Non plus. Sa fille est actrice aussi, elle a un prénom italien.

— Catherine Deneuve et sa fille Chiara ?

— Oui, c'est ça ! Tu ne trouves pas que ta maman lui ressemble.

Colombe éclate de rire.

— Tu ne trouves pas et c'est pour ça que tu rigoles ?

— J'imagine la tête d'Hélène si tu lui disais qu'elle ressemble à une femme de quatre-vingts ans. Elle est très belle, mais ma maman est beaucoup plus jeune et elle a les yeux bleus. Mais je le reconnais, il y a quelque chose au niveau de la forme du visage et de la bouche.

— Exactement, c'est le sourire ! Toi, tu as celui de Guillaume. Il t'aime beaucoup, ça se voit !

— C'est un merveilleux papa. Il m'a laissé faire mes choix, sans critique. Parfois, il me mettait en garde, mais toujours de manière bienveillante.

Le portable d'Iris sonne et se connecte aussitôt au système de la voiture. C'est Martin.

— Vous rentrez bientôt ?

— On est en route, on sera là dans une heure.

— Je suis à la clinique, venez me récupérer ici.

— Ça tombe bien, Scarlett a mal à une oreille. Tu pourras regarder ?

— J'espère qu'elle est plus docile que sa maîtresse. La prudence s'impose. Je vais préparer des gants, conclut-il en rigolant.

— Je vous entends... Scarlett est très facile !

— Soyez prudentes !

Iris observe la réaction de Colombe.

— Il est marrant... Tu ne trouves pas ?

— Très... je suis morte de rire !

— C'est pas flagrant ! ricane Iris, la bouche en coin en saisissant l'ironie de sa réponse.

— Mon hilarité est intérieure, je ménage mes abdominaux. Dans une heure, ça va être la grosse rigolade, les points de côté et tout le reste !

— Mouais, t'es dure avec lui, mais je le reconnais... Il ne t'épargne pas non plus, ajoute la miss en souriant.

Philibert, le Rhett Buttler de Scarlett

Peu avant dix-huit heures, elles se garent devant la clinique : un bâtiment ultramoderne sur une petite place à l'extérieur de Concarneau. Martin sort immédiatement.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ? s'exclame-t-il en faisant le tour de sa voiture et en s'ébouriffant les cheveux.

— J'en ai profité pour ramener toutes mes affaires.

Honteuse de l'avoir fait sans son accord, Colombe se contente de hausser les épaules.

— Je constate qu'un tank peut s'avérer très utile ! rétorque-t-il avec un sourire convenu. Je sens que je vais être de corvée pour le vider.

— Pas du tout, je peux très bien le faire seule. Je veux juste que vous regardiez l'oreille de Scarlett.

L'espace de réception est clair, les murs bleu layette. Martin les dirige rapidement vers une salle d'examens. Colombe pose la valise sur la table, Martin se charge de sortir la boule de poils.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-il en la caressant. Très jolie...

D'un coup, un chat noir grimpe sur la table en faisant sursauter Colombe.

— Philibert... tu lui as fait peur ! le sermonne Iris en lui grattant la tête.

La seule chose qui l'intéresse, c'est de se coller à Scarlett. Ils leur jouent un concert de miaulements énamourés, et la belle n'est pas farouche.

— Sacré Philibert... je te comprends ! rigole Martin. Elle a de beaux atouts.

Sans les séparer, il regarde ses oreilles.

— Elle a une petite otite à droite, rien de bien méchant. Je vais vous donner des gouttes à lui mettre trois fois par jour. Vous me la ramènerez en fin de semaine pour un contrôle.

— Colombe, tu veux voir le bloc et la salle de convalescence ?

— Si tu veux...

Elle abandonne Scarlett en soins, collée à Philibert.

Iris prend plaisir à lui faire visiter les lieux. Toutes les salles sont propres, très bien organisées. Elles s'arrêtent un moment pour observer une maman

chihuahua avec ses minuscules bébés, Martin les rejoint.

— Ils sont nés cet après-midi, leur maîtresse les récupère demain matin.

— Qui les surveilles cette nuit ?

— Mon assistant assure la garde, et veille sur eux.

Après trente minutes de visite, ils regagnent la salle d'examen, mais les tourtereaux ont mis les voiles.

— Les portes sont fermées ? s'inquiète Colombe. Scarlett ne sort jamais seule.

— Pas de panique, ils ne peuvent pas être bien loin.

Au bout de dix minutes, ils les retrouvent bien planqués dans la réserve et pas vraiment disposés à se quitter.

— Eh ben... C'est le coup de foudre ! ricane Martin en écoutant les miaulements réprobateurs de Scarlett emportée par sa maîtresse. Philibert la suit à la trace.

— Scarlett, tu viens de le rencontrer !

— J'ai comme l'impression que Scarlett a trouvé son Rhett Butler, constate Iris en hochant la tête.

— Tu connais le film *Autant en emporte le vent* ?

— Ah oui, on l'a vu avec Martin. Trop belle histoire ! Scarlett est une super cavalière. Bon, c'est triste aussi quand leur fille meurt. Avec Rhett, ils n'arrêtent pas de se chipoter au début. C'est marrant, ça me fait penser à deux personnes que je connais, ajoute la miss en levant les yeux au plafond.

Ni Martin ni Colombe ne relèvent sa remarque.

Sous les miaulements intempestifs de sa minette qu'elle vient de coller dans sa valise, ils regagnent la voiture.

— Martin, Philibert est tout triste. On peut le prendre avec nous ce soir ?

— Si tu veux, va chercher sa cage !

La petite miss file, revient aussitôt avec l'amoureux transi et dépose sa cage à côté de celle de Scarlett.

— Comment on fait ? chuchote, Colombe.

— Qu'elle est bonne, cette question ! Il n'y a pas cinquante réponses. On va chez vous et on vide ma voiture. Allez, montez ! J'aimerais prendre une douche avant deux heures du matin.

— Pff... Comment tu fais pour le supporter ? Qu'est-ce qui l'énerve chez moi ? Ma couleur de cheveux ?

Iris se bidonne sur le siège arrière.

Devant la maison, le premier étage est allumé, Bénédicte est rentrée. Rapidement, Colombe ouvre toutes les portes et le ballet commence.

— Vous avez quoi dans ces cartons ? Vous transportez des pierres ? grimace Martin en entrant dans le séjour.

— Des livres...

En quinze minutes, la voiture est vidée et la pièce totalement envahie.

— J’aime bien chez toi, sourit Boucle d’or en faisant le tour du propriétaire.

— Iris... on attend l’autorisation avant d’aller partout.

— Je la lui ai donnée !

— Il est tard... Remercie Colombe !

— Tu vas au haras mercredi ?

— Je pense, oui...

— Je peux t’accompagner ?

— Si tu veux. Tu termines tes cours à quelle heure ?

— À onze heures.

— Moi aussi. On peut déjeuner ici et après on va galoper.

Martin la mitraille, elle se ressaisit.

— Si Martin est d’accord...

— Iris aura sans doute des devoirs. Je ne veux pas qu’elle prenne l’habitude d’y passer tous ses mercredis après-midi.

— Je vais m’avancer. Je serai à jour, je te le promets !

— On verra mardi soir... Bonne nuit.

— Bonne nuit, Colombe. Et merci.

Avec un sentiment étrange, elle les regarde partir. La présence de la petite miss l’enveloppe d’une douceur, d’une légèreté qu’elle n’a pas ressentie depuis longtemps.

La jeune professeure n’est pas une grande cuisinière. Souvent, elle déjeune ou dîne en faisant autre chose. Pour ce soir, ce sera jambon blanc accompagné de riz, tout en rangeant ses livres et le reste de ses vêtements. En miaulant, Scarlett prend possession de son nouveau logis. Colombe décide d’installer ses tréteaux, son bureau dans le séjour près de la baie vitrée. Pendant la période hivernale, y dessiner sans lumière artificielle sera très agréable.

Vers vingt-deux heures, son portable bipie, le signal d’un message. Sous sa couette, bercée par les ronronnements de Scarlett en boule à ses pieds,

elle est plongée dans un roman. Colombe l'attrape sur la table de nuit, sourit en l'ouvrant : c'est Martin.

« Merci pour Iris, elle est ravie de sa journée. Apparemment, vos parents sont très sympas et votre grand-mère “ rock'n'roll ” ! Vous devez tenir d'elle ! Je dépose Iris au collège à huit heures. Voulez-vous que nous passions vous chercher ? »

La neuneu... J'avais complètement oublié la panne de ma voiture.

« Merci, Martin. J'irai avec ma voisine. Ma grand-mère est effectivement hors norme, à bien des points de vue. Mais qu'est-ce que la norme ? Je n'ai jamais souhaité ressembler à qui que ce soit et sûrement pas à une poupée. On m'accepte comme je suis ou l'on ne m'accepte pas ! »

Iris est derrière. Elle a dû le tanner jusqu'à ce qu'il craque.

Nouveau message.

« Arrêtez de prendre comme des remarques tous mes commentaires. Surtout quand ce sont des compliments ! »

« Manifestement, vous n'avez pas l'art et la manière ! »

« On me prend comme je suis ou l'on ne me prend pas ! »

« Vous êtes insupportables ! Pauvre Iris... »

« Elle s'est plainte de moi ? Ce n'est plus du second degré ? »

« Absolument pas, je ne voulais pas vous inquiéter. Faire de l'ironie par message n'est pas une bonne idée. Une chose m'intrigue. Vous êtes très protecteur avec Iris, mais vous l'avez laissée partir avec une personne que vous connaissez à peine ! »

Pas de réponse, je l'ai vexé.

Cinq minutes plus tard. Martin n'était pas vexé, mais sous sa douche.

« Je ne suis ni stupide ni inconscient. J'ai mes sources ! »

Ses sources... De quoi il parle ?

« Vous vous êtes renseigné sur moi ? Auprès de qui ? Je viens d'arriver à Concarneau ! »

« La sœur de Max est une mine d'informations. Manifestement, elle vous aime bien. »

« Vous la connaissez ? »

« Je l'ai rencontrée plusieurs fois chez Paul et Max. »

« Et ? »

« Et ?... Vous voulez savoir si je l'ai collée dans mon lit ? »

Colombe éclate de rire.

« Je ne me permettrais pas. Nous ne sommes pas intimes à ce point. Qui vous a dit qu'elle me connaissait ? »

« Le jour de notre rencontre – un grand, un très grand moment de convivialité –, Paul m'en a parlé. »

« Je vois... Bonne nuit, Martin. »

« Bonne nuit, Colombe. »

Elle n'est pas froissée par sa démarche, c'est le contraire qui la chagrinait. En souriant, elle s'enfouit sous sa couette avec délice, abandonne définitivement son roman. Malgré leurs chipotages et la blonde Barbie, Colombe est attirée par Martin. Sous son côté rustre, elle sent en lui un homme sensible et sa relation avec Iris la touche. Il est attentif, très doux. Colombe aime sa façon de s'adresser à elle, même quand il lui dit non. Pour pouvoir dormir sereinement, elle le chasse de ses pensées. Malgré cela, il peuple sa nuit.

Barbie est une garce

Colombe prend son rythme avec facilité. La proximité de l'océan lui donne le sentiment d'être continuellement en vacances. Elle se rend presque tous les jours au haras, parfois juste pour embrasser Rubis. Les journées de ce début d'automne sont encore longues, elle en profite avant l'hiver et en goûte chaque seconde.

Son binôme de dessin a enfin compris qu'il devait la laisser travailler à sa guise. L'ambiance avec ses collègues lui donne toute satisfaction, ses élèves sont mignons et réceptifs. Iris a un comportement exemplaire. Pendant son cours, personne ne peut supposer qu'elles se connaissent et se voient à l'extérieur. Elle a fait un rapide résumé à Bénédicte de ses découvertes concernant Martin et Iris. Un reste de mystère plane encore autour d'eux, mais elles savent : pas de madame Legwen. Colombe ne s'est pas étendue sur l'affaire « Olympe ». Elle s'est contentée de la lui décrire et Bénédicte a immédiatement compris de qui il s'agissait. Une Barbie à Concarneau, elle est la seule, et ne se fond pas dans la masse.

Sa Coccinelle a été dépannée, elle tourne à nouveau comme une horloge. Colombe vient de passer l'après-midi au haras avec Iris et s'apprête à y retourner dîner avec Paul et Max. Colombe s'en réjouit, elle s'entend très bien avec son proviseur. Très souvent, ils déjeunent ensemble au self. La rumeur d'une idylle commence à se répandre. Ils le savent et s'en amusent. Le cœur de Bénédicte ne vibre plus pour lui. La belle l'a bien compris : l'affaire n'aura jamais la suite qu'elle espérait. Un autre professeur attire toute son attention. Jérôme est lui aussi un petit nouveau dans l'établissement, il enseigne l'éducation sportive.

En sortant de sa douche, ses cheveux ne sont que des boucles. Elle les sèche en les ébouriffant et en leur donnant un mouvement sur le côté. L'envie de se faire jolie pour les deux garçons la pousse à choisir un pantalon écossais rouge et un blazer noir cintré sur un chemisier à col victorien. Après une brume de son parfum fétiche – *Mitsouko* de Guerlain – et un maquillage léger, elle embrasse Scarlett, prend la direction du haras.

Sur le chemin, elle rattrape le tank de Martin et dans la cour, mauvaise, très mauvaise surprise : la voiture de Barbie est déjà là.

À tous les coups, ils sont aussi invités ! Tirer les vers du nez à Max et à Paul pour apprendre des trucs sur lui ne sera pas nécessaire. Ma curiosité va être satisfaite, pas de la manière dont je l'espérais. Si elle est présente, c'est qu'ils sont en couple.

Elle se gare à côté de Martin, ils sortent ensemble de leurs véhicules. La blonde ne lui laisse pas le temps de dire ouf.

— Je t'attends depuis quinze minutes. Fais-moi penser à t'offrir une montre !

En jetant une œillade à Colombe, elle essaie de se pendre à son cou. Martin la repousse sèchement, à la limite de l'agacement.

— J'avais une urgence !

Max et Paul se précipitent pour les accueillir. Rapidement, tout le monde prend place dans une vaste pièce avec une cheminée. Le feu y crépite en diffusant une légère odeur de fumée et une douce tiédeur. Tout y est rustique. Max invite Colombe à s'asseoir à ses côtés sur un canapé marron, au cuir vieilli. Paul s'assied près d'Olympe sur celui qui leur fait face et Martin s'installe sur un chesterfield.

— Tu connais Martin et Olympe ?

Colombe acquiesce d'un signe de tête. La blonde, raide comme un cure-dent, ne cesse de la scanner en pinçant ses lèvres ultra-brillantes.

— Je n'ai pas compris votre prénom !

— Colombe.

— C'est un prénom ? Moi qui croyais que c'était un oiseau, ricane-t-elle en basculant la tête en arrière.

— Olympe n'est pas la plus haute montagne de Grèce avant d'être un prénom ? lui rétorque aussi sec Max.

— C'est exact et c'est aussi la déesse ! Je l'adore... Tout le monde trouve qu'il me va merveilleusement bien.

Barbie te va beaucoup mieux ! Elle doit embrasser son reflet dans le miroir plusieurs fois par jour tant elle s'aime.

Par égard pour ses hôtes, Colombe a bien l'intention de lui parler le moins possible. Olympe n'est pas de cet avis.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Professeure d'arts plastiques.

— Je n'ai jamais compris pourquoi cette matière était enseignée. Apprendre le dessin devrait être une activité extrascolaire.

Si je lui réponds, la conversation va partir en cacahuète. Même sa voix traînante m'insupporte. Elle fait de l'effet de loin, mais de près, c'est autre chose. Elle doit poser son fond de teint à la truelle et son gloss corail me fait penser à la copine de Suzette. Comment fait Martin pour fricoter avec cette poupée hautaine et désagréable ?

La blonde ne désarme pas. Les garçons présentent des signes d'irritations. Paul jette des regards obliques à Max en tapotant nerveusement sa coupe de champagne de son index.

— Vous enseignez combien d'heures par semaine ?

— Quinze.

Dans l'espoir qu'elle comprenne, Colombe se contente de réponses courtes, mais ses questions deviennent de plus en plus agressives, sans se départir de son sourire.

— Et vous avez un salaire complet ?

Max est clairement indisposé par ses remarques, il se passe les doigts sur les lèvres.

— Colombe est professeure agrégée. Elle enseigne quinze heures comme le prévoit le barème.

Contrairement à Paul, à qui elle a vendu plusieurs terrains, Olympe connaît peu Max. En papillonnant des yeux, elle adopte une voix chaude pour s'adresser à lui.

— En tant que proviseur d'établissement, ne trouvez-vous pas cela trop peu ?

— Avant d'être proviseur, j'enseignais le français. Les préparations de cours, les corrections, les heures de conseils de classe et les diverses réunions font un temps complet.

Elle émet un petit ricanement en levant ses sourcils beaucoup trop bruns.

— Soyons sérieux ! Comparer ces deux matières n'est pas possible. Entre enseigner le français et le dessin, il y a un océan. Elle ne doit pas crouler sous les corrections !

En avalant une gorgée de champagne, Colombe la fixe. Tout le monde espère la fin de la joute. Passablement agacé, Martin s'agite sur son fauteuil en se grattant la barbe.

— J’avais trop d’ambition pour me cantonner à l’enseignement. À vingt-sept ans, j’avais déjà mon agence immobilière. Que font vos parents, ils enseignent aussi ?

Colombe jette un regard furtif à Max pour lui signaler que le point de saturation est proche. En la transperçant de son regard bleu, sa réponse claque.

— Mes parents, mes deux frères et mes deux grands-pères sont ou étaient tous médecins. Ma grand-mère aime le bridge et elle vient de s’inscrire sur un site de rencontre. À quatre-vingts ans, elle croit encore en l’amour. J’ai un chat et une jument. Je la monte plusieurs fois par semaine. Mon métier me permet d’avoir du temps pour elle. Vive l’enseignement ! Et quand j’étais petite, j’ai toujours détesté les Barbie ! Autre chose ?

Les trois garçons se marrent, mais Olympe n’est point à terre. Avec un rictus qui veut tout dire, elle replace de la main une mèche de cheveux.

— Vous êtes là depuis peu. En geste de bienvenue, laissez-moi vous faire une fleur. Mon coiffeur est un magicien, vous irez de ma part. Votre coupe et votre couleur de cheveux sont un désastre. Ne désespérez pas, Joël peut faire des miracles.

La stupeur claque comme un coup de tonnerre. En faisant tinter ses prothèses ongulaires contre son verre, Barbie se transforme en Terminator et sort le lance-flamme.

— Max, une tenue correcte n’est pas exigée dans votre établissement ? Une professeure dans un accoutrement de clown n’est pas un bon exemple pour vos élèves. Une pétition des parents vous pend au nez ! Quel dommage que je ne puisse la signer !

Colombe cligne des yeux en digérant les derniers mots. Les trois garçons sont sciés, outrés. Elle pose sa coupe de champagne qu’elle a à peine touché, se lève.

— Une migraine intense vient de s’abattre sur moi, je vais devoir vous quitter. Subir un interrogatoire et des remarques au ras des pâquerettes d’une poupée ridicule et sans cervelle, j’ai passé l’âge.

— Ma chère, cela s’appelle une conversation.

Max s’éjecte du canapé le visage rouge, passablement énervé.

— Ça n’a rien d’une conversation, revoyez votre vocabulaire ! Ça s’apparente à des tirs à vue ! Votre attitude est inadmissible !

Il suit sa collègue jusqu'à la porte en s'excusant. Le regard de Paul envoie des éclairs à Olympe. Elle se contente d'esquisser un sourire suivi d'une moue satisfaite de sa prestation.

En pestant contre la blonde, Colombe traverse la cour, s'apprête à monter en voiture. Martin la rejoint et bloque sa portière. Ils n'ont jamais été aussi proches l'un de l'autre, se touchent presque. Elle photographie en détail son visage. Son grain de beauté au-dessus de la lèvre, un autre sur sa pommette, ses yeux verts qui accrochent les siens. Colombe est troublée.

— Je suis désolé, Olympe ne supporte pas la concurrence. Je ne savais pas qu'ils l'avaient invitée. Max et Paul ne vont pas la louper et moi non plus.

— Comment pouvez-vous imposer cette conne à Iris ? Elle pue la prétention et l'arrogance. Elle m'insupporte tellement, je n'ai qu'une envie... foncer sous ma douche !

— Elle est jalouse.

— Je rêve ou vous lui cherchez des excuses ? Jalouse... de qui ? Elle et moi ne sommes pas dans la même catégorie !

— Bien sûr que si... vous le savez très bien !

— Vous avez vu un ophtalmo récemment ?

— Dans un style différent, vous êtes plus jolie. Vos cheveux sont parfaits... j'adore, susurre-t-il en pressant une boucle entre ses doigts.

Un ange passe. Les coins de sa bouche s'étirent lentement pour finir par un sourire.

— Vous pourriez me dire merci. Je viens de vous faire plusieurs compliments ! ajoute-t-il d'une voix douce et suave.

— L'émotion, sans doute ! Laissez-moi le temps de m'habituer...

— Bonne nuit, Colombe.

Il pose un baiser appuyé sur son front, part en direction de la maison en soufflant.

Son cœur résonne dans ses tempes. La proximité de Martin, la douceur de sa voix, lui a fait ressentir un émoi. Elle sent encore la tiédeur de ses lèvres sur son front et ses narines ont accroché son parfum. Un parfum d'homme avec une note d'agrumes et d'épices, elle pourrait le porter. Martin est beau et il le sait, aime sans doute en jouer. Elle fait taire les sentiments naissants qu'elle éprouve pour lui.

En arrivant chez elle, Colombe regrette de ne pas avoir explosé Barbie. En y réfléchissant, après avoir retrouvé son calme, elle fait le constat suivant : c'est elle la garce de la soirée. Elle retire ses vêtements, et par des gestes mécaniques – tout en grignotant à même la boîte du taboulé –, elle s'installe devant sa planche à dessin. Les traits du visage de Martin tout frais dans sa mémoire, en quelques heures, elle réalise son portrait.

Vers vingt-deux heures, Bénédicte rentre d'un dîner en ville avec ses collègues. Elle frappe doucement à la vitre de la baie, Colombe coulisser aussitôt l'ouverture.

— Tu es déjà rentrée ?

— Viens, je vais te raconter.

Les deux amies s'installent sur le canapé. Colombe leur prépare une infusion, revient de la cuisine avec deux tasses fumantes. Faire le récit de sa soirée, elle en a envie, elle en a besoin. Avec tous les détails, Colombe lui conte l'apéritif catastrophique dû à la présence de la blonde.

— Mais c'est qui cette nana ?

— Béné, tu n'as pas pu la loucher... une décapotable rose !

— Je me suis mal exprimée, je vois très bien qui elle est. Ma question est : qui est-elle pour Martin ?

— Sa nana, peut-être... je n'en sais rien. Elle se positionne de cette manière contrairement à lui. Il y a un truc mal défini entre eux. Ses griffes sont acérées. Je voyais dans son regard qu'elle rêvait de me lacérer le visage.

— Si elle se sent en danger, c'est qu'elle a compris que tu lui plais ! Et les garçons, comment ont-ils réagi ?

— Max et Paul ne savaient plus quelle attitude adopter, c'est clair. Martin m'a rejoint au moment où je partais. Il m'a embrassé sur le front en me disant qu'il était désolé. Il avait l'air sincère.

Bénédicte plisse le nez un instant.

— Je ne parviens pas à identifier ton trouble. Tu es agacée de ne pas avoir explosé Barbie, ou c'est autre chose ? Genre, tu craques pour Martin et l'affaire s'annonce corsée ?

Elle éclate de rire en piquant un fard, ne souhaite pas mentir à son amie.

— Un peu des deux. Craquer, je ne sais pas. Il ne me laisse pas indifférente, mais les histoires tordues, ce n'est pas pour moi. Et il y a Iris.

Je dois garder la tête froide. Martin a peut-être un harem autour de lui. C'est souvent le cas pour les beaux trentenaires célibataires. Je ne tiens pas à faire partie de son tableau de chasse.

— Je te comprends. Malheureusement, il est parfois difficile de le savoir avant. En général, ces hommes-là ne s'en vantent pas. Ils susurrent les paroles que tu veux entendre, adaptent leur discours à la femme qu'ils convoitent.

Colombe baisse les yeux, son regard se trouble.

— Ne te méprends pas, je ne parle pas de Martin. Je ne le connais absolument pas. J'ai bien essayé de glaner quelques infos auprès de ma collègue. Il vit seul avec Iris depuis un moment, c'est tout ce qu'elle sait.

Bénédicte marque une courte pause, sa voix se fait moins forte.

— Quand j'étais étudiante, j'ai eu une mauvaise expérience et j'en ai gardé des séquelles. Je suis peut-être exagérément méfiante.

— Tu me racontes ?

Elle pose sa tasse en soupirant, remonte ses genoux contre sa poitrine qu'elle entoure de ses bras. Son langage corporel indique un malaise.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Ce n'est pas la meilleure période de ma vie et je ne m'en vante pas, commence Bénédicte dans un soupir. Une relation toxique entre un prof et son élève. Il n'était pas d'une beauté incroyable, c'est son charisme et son charme qui m'ont fait fondre. Très vite, il m'a donné rendez-vous pour boire un verre, puis un deuxième. Il s'est proposé de m'aider dans mes cours et nous sommes devenus amants. Sans que je me pose la moindre question, en quinze jours, il était dans mon lit. Il m'éblouissait, je ne voyais que ça. Les deux premiers mois, j'ai vécu une folle passion. Une dépendance tellement forte, tu pourrais la comparer à une addiction à la cocaïne.

— Il avait quel âge ?

— Quarante-deux ans, il en paraissait trente. Et moi, oisillon de dix-neuf ans sortant du nid, j'ai totalement perdu mes repères. J'avais eu des amoureux, mais là, c'était un homme. Une personnalité forte, brillante.

Raconter ce passage de sa vie est difficile pour Bénédicte. Colombe pose sa main sur la sienne en signe de soutien.

— Du jour au lendemain, notre relation a changé. Il trouvait des excuses pour ne plus me rejoindre dans mon studio. Son indifférence brutale me rongea et il m'est venu l'idée de le suivre en sortant d'un cours. Je l'ai vu

retrouver une étudiante dans un bar, partir avec elle. Et j'ai compris. Je n'étais pas son amoureuse, juste une nénette qui l'a amusé un temps. Une, parmi tant d'autres. Ces hommes-là n'éprouvent rien pour personne. La chasse les excite. À la limite, tu les intéresses les premiers mois, mais très vite, ils doivent trouver une autre proie. Avec les étudiantes, c'est facile. Elles sont jeunes, impressionnables.

— Comment ça s'est terminé ?

— Mal. Il a cessé de me parler et de m'appeler. Je suis passée à la trappe. Même dans l'amphi, il ne me regardait plus, ne me voyait plus.

— Sans te donner d'explications ?

— Oh si ! Il s'est fait plaisir. C'était un orateur, il choisissait ses mots. J'ai eu droit à un cours particulier magistral. Dans une autre vie, il a dû suivre des cours de psycho. L'explication était tellement convaincante et son discours ficelé, rodé. Le regard brillant, il m'a susurré qu'il agissait pour mon bien en mettant en avant notre différence d'âge. Avant de partir, il m'a dit que j'avais une place à part dans son cœur et que nous ne devions garder que le beau de notre histoire. Avec une dextérité qui force le respect, il m'a enfumée. Le but étant bien évidemment que je ne fasse pas de vague à la fac.

Bénédicte essuie une larme, ce passage de sa vie la remue encore. Après une grande respiration, elle poursuit d'une voix monocorde.

— Les premières semaines, je sentais la folie me gagner. Ne plus manger et ne plus dormir, ton organisme t'offre en plus des hallucinations. Mes angoisses étaient d'une telle force, j'étais à deux doigts d'arrêter mes études. J'ai tenu bon pour mes parents, tout en refusant de leur en parler. Cette situation grotesque et pathétique me couvrait de honte.

— Je comprends, ma Béné. Même avec les meilleurs parents du monde, verbaliser est parfois impossible.

— Et il s'est passé une chose horrible. Une fille qu'il avait séduite a fait une tentative de suicide, elle était enceinte. L'affaire a fait scandale. Du jour au lendemain, le queutard a disparu des écrans radars. Ne plus l'avoir sous les yeux m'a libérée et j'en ai parlé à mes parents. Sur leurs conseils, j'ai suivi une thérapie pendant presque un an.

— Ce mec est un prédateur, il profite de la faiblesse de ses étudiantes. Enseigner devrait lui être interdit. C'est délicat parce qu'elles sont

majeures, mais quand même. Tu n'as pas à avoir honte. C'est sur lui qu'est la honte !

Colombe la serre dans ses bras en l'embrassant.

— Je m'en veux d'avoir été si naïve. Quarante-deux ans, célibataire, il avait le profil du parfait queutard. Tout le monde à la fac le savait, ils fermaient les yeux depuis des années.

— La jeune femme s'en est sortie ?

— Oui. Elle a quitté la fac peu de temps après. T'en parler m'a fait du bien, dit-elle en se redressant avec un semblant de sourire. Bon, ne fais pas le parallèle avec Martin ! Pour le moment, le seul truc qui cloche, c'est la blonde !

Après de telles confidences, Colombe se dit qu'elle aussi doit se livrer un peu.

— On traîne tous des trucs bizarres dans nos parcours amoureux. Je vais te raconter une expérience, loin d'être dramatique comme la tienne. Elle va te faire sourire.

En reniflant, Bénédicte est tout ouïe.

— Au lycée, je tombais amoureuse tous les deux jours, souvent des garçons plus vieux que moi. Inutile de le préciser, les flirts ne faisaient pas long feu. Trois ans d'écart, c'était trop. Une petite minette en classe de seconde, je ne les intéressais pas et j'avais déjà un look particulier. En terminale, j'ai eu une longue relation avec un garçon que je connaissais bien. Je ne me projetais pas avec lui, mais je l'aimais bien. Nous savions tous les deux qu'en quittant le lycée, notre histoire prendrait fin. Il partait à Grenoble suivre des études d'architecture, et je m'installais à Paris. Et je l'ai bien vite oublié. En arrivant à la Sorbonne, j'ai immédiatement flashé sur un garçon dans les mêmes cours que moi. Il avait tout ce que j'aimais à l'époque : beaucoup de piercings sur le visage, plus de boucles d'oreilles que moi et de nombreux tatouages. Un style surprenant. Impossible de le croiser sans le remarquer, sa personnalité atypique le rendait attirant. J'ai tout fait pour l'avoir et je l'ai eu. Notre romance a duré toute la première année. À la fin du dernier semestre, j'envisageais de le présenter à mes parents avec un certain délice en imaginant la tête de ma maman.

— Je sens le « hic » arriver, rigole Bénédicte.

— Quinze jours de vacances étaient prévus à Rennes. La veille, il m'a téléphoné pour me dire qu'il ne viendrait pas.

— Il avait une autre nana ?

— En quelque sorte. Pendant un stage dans une galerie, il avait rencontré un garçon.

— Il t’a plaquée pour un mec ?

Colombe se plie de rire en voyant sa mine catastrophée.

— Il ne se savait pas gay. Il est tombé amoureux, voilà !

— Ben la vache ! Et tu l’as revu après ?

— Bien sûr. Nous sommes restés amis. Pour tout te dire, je pense que j’étais avec lui pour une mauvaise raison. Le désir de choquer mes parents en débarquant avec lui prévalait sur le reste.

— Toi, au moins, tu n’as pas eu besoin de suivre une thérapie.

— Avec le recul, ça me fait sourire. Je ne regrette pas, c’est un garçon génial. J’étais jeune. Je ne savais pas quels étaient les hommes qui m’attiraient vraiment.

Bénédicte se retient pour ne pas rire.

— Aujourd’hui, tu es plus dans le beau mal grisonnant au regard émeraude. Le mec bien bâti qui n’a pas sa langue dans sa poche.

— En quelque sorte !

Elles rient de bon cœur. Bénédicte jette un œil à sa montre, il est plus de vingt-trois heures trente. Elle se lève aussitôt, enfile ses escarpins.

— J’ai encore des cours à préparer pour demain. Bonne nuit, Colombe.

— Bonne nuit, ma Béné. Je suis contente de t’avoir pour voisine et pour amie.

— Merci. Moi aussi...

Cette petite séance de confidences soude un peu plus leur amitié naissante. Malgré un début de soirée merdique, Colombe parvient à en retirer une satisfaction. Dans une confiance réciproque, elle leur a permis de s’ouvrir l’une à l’autre. Pas encore prête à tout lui raconter, Colombe avance dans la bonne direction.

Après le départ de Bénédicte, elle se couche rapidement, s’endort en se remémorant leur discussion. Dès qu’elle ferme les yeux, c’est Martin qui prend toute la place dans ses rêves.

Si c'est un tombeur, ça change tout !

Quinze jours sont passés.

Pendant cette période, Colombe n'a pas revu Martin, tout juste aperçu de loin son gros véhicule déposant Iris devant le collège. La petite pipelette lui a raconté la fin de soirée au haras. Aux dires de la miss, Martin était vert de rage contre Olympe. Paul et Max lui avaient clairement signifié qu'elle devait quitter leur maison sur-le-champ. Emportée par sa jalousie, la blonde n'avait pas envisagé ce scénario. Elle avait bien essayé de faire son mea culpa, Martin ne lui avait pas pardonné. Elle était *persona non grata*, ce qui réjouissait Iris. Ce soir-là, le dîner avait été exclusivement masculin. Barbie avait gâché la soirée de tous, surtout celle de Max et Paul. Depuis, Max se refuse à la saluer lorsqu'il la croise.

La semaine dernière, Colombe a passé une excellente soirée avec les garçons. Cette fois, ils n'ont pas reproduit la même erreur, ils étaient seuls. Adorables, leurs discussions sont diverses et variées. Mais après l'apéritif catastrophe, les questionner sur Martin et Olympe, elle n'a pu s'y résoudre. Colombe en est partie enchantée, avec deux nouveaux amis, mais encore dans le flou en ce qui concerne le beau grisonnant.

Depuis deux jours, Scarlett l'inquiète, elle n'est pas comme d'habitude. Le traitement pour ses oreilles a bien fonctionné, mais sa boule de poils a grossi. Elle ne cesse de réclamer de la nourriture et n'est plus aussi vive. La crainte d'un gros problème la pousse à prendre rendez-vous pour la fin d'après-midi.

Dans la salle d'attente, Scarlett miaule sans discontinuer, l'amoureux transi rapplique. Assis comme une statue au pied de Colombe, il patiente sagement qu'elle la sorte de sa valise.

La porte s'ouvre sur Martin tout sourire en voyant Philibert vers Colombe. Dans un haut de pyjama de bloc bleu marine, elle le trouve encore plus beau et tente de le cacher derrière un visage impassible.

— En avant les amis...

Colombe pose Scarlett sur la table, aussitôt, Philibert se colle à elle.

— Comment va son oreille ? Je vous attends toujours pour la contrôler, la sermonne-t-il gentiment.

— Ce n'est pas ce qui m'amène. Scarlett n'est pas dans son état normal. Elle mange et elle dort, comme si elle était sous calmant.

Martin pince les lèvres.

— Alors Miss... Tu es contente de retrouver Philibert ? Scarlett a quel âge ? Vous avez son carnet de santé ?

— Huit mois.

Martin tourne rapidement les pages, le rend à Colombe.

— Je vais lui faire une échographie, je reviens...

Colombe sent son cœur battre dans ses tempes.

S'il fait une échographie, c'est qu'il craint une maladie grave.

L'angoisse lui provoque une arythmie. Appuyée contre la table d'examen, elle se projette dans une série d'hypothèses morbides.

La minette dans ses bras, il fait son retour.

— Bonne nouvelle, rien de grave !

— Super !

Elle aurait presque envie de lui sauter au cou.

— Pourquoi elle dévore ?

Il arrondit la bouche en papillonnant des yeux.

— Elle va avoir des petits...

Elle marque une pause en penchant légèrement la tête sur le côté.

— Vous avez trouvé votre diplôme dans une pochette-surprise ? Elle ne peut pas être enceinte, elle a huit mois ! C'est une ado et elle ne sort jamais de la maison.

Martin baisse son regard en direction de Philibert.

— Mon petit doigt me dit qu'ils n'ont pas fait que se planquer dans la réserve ! l'informe-t-il dans un éclat de rire et en caressant son chat.

— Oh putain... C'est pas vrai ? Et ça le fait marrer !

Colombe doit s'asseoir un moment, puis revient vers la table, ne s'adresse qu'à sa minette d'une voix sifflante.

— Scarlett, il ne te ressemble même pas ! Je n'ose imaginer le mélange de vous deux ! Tomber amoureuse du premier qui passe. C'est n'importe quoi !

Son cerveau fonctionne à toute vitesse en fixant le sol.

— Elle peut avorter ?

Martin marque son désaccord en balançant la tête de gauche à droite.

— Pourquoi ne pas la laisser avoir ses petits ?

— Répondre à une question par une question va vite m'énerver !
Combien de bébés ?

— Deuxième bonne nouvelle... seulement deux !

— Elle pourrait en avoir combien ?

— Six ou huit, c'est courant.

— Ma grand-mère a raison... Je vais finir vieille fille avec mes chats !
bredouille-t-elle en se massant les tempes.

Martin continue à se marrer de plus en plus fort.

— Vieille fille, je ne sais pas. Avec des chats, il y a des chances !

— Vous trouvez ça drôle ? C'est votre Philibert... le responsable ! Vous devriez me chercher une solution au lieu de vous payer ma tête. Pousse-toi ! ordonne-t-elle au matou. Terminés les mamours... Faut pas déconner !

— Si tu ne veux pas les garder, on trouvera une solution.

Martin continue de caresser les amoureux en souriant.

— On peut se tutoyer... On fait partie de la même famille !

Les éclats de rire de Martin se succèdent. C'est la première fois qu'il voit Colombe totalement déstabilisée.

— Quand vous retrouverez Iris dans votre lit avec un copain de classe, vous vous souviendrez de ce moment !

Il la fixe, ouvre grands ses deux émeraudes.

— Ça sent le vécu. Raconte-moi ça !

— Ne vous emballez pas, on n'est pas suffisamment intime ! l'informe-t-elle avec une grimace forcée. Vous avez vu la tête de votre chat ? Qui va vouloir d'une bestiole, mélange de ces deux-là ?

— Je les garderai. Iris sera très contente si l'un d'eux ressemble à Scarlett.

— Comment je vais faire ? Les voir partir après les avoir dorlotés pendant trois mois ?

— Tu en gardes un et nous prenons le deuxième.

— T'as un Lexomil, un truc pour humain dans tout ton bazar ? Je suis au bord de la crise d'angoisse ! souffle-t-elle en se ventilant avec son foulard.

Et qui fait son entrée sans tambour ni trompette ? Iris !

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Scarlett est malade ?

— Demande à Martin, répond Colombe en se laissant tomber sur le tabouret. C'est lui, le spécialiste !

— Scarlett va avoir deux petits !

Martin continue ses éclats de rire en pointant du doigt Philibert, toujours collé à Scarlett.

— Non ! Trop trop trop cool ! Le truc le plus cool de la journée ! s'exclame-t-elle avec une petite danse.

— Je suis tombée chez les fous.

Colombe ne cesse de se masser les tempes.

— Tu n'as pas de Lexomil, mais peut-être une molécule pour la migraine ? Un pic-vert cherche à extraire une chose de mon cerveau !

Le sourire aux oreilles et sans bouger les épaules, Iris tourne lentement la tête en direction de Martin.

— Je rêve ou elle te tutoie ?

— Va demander à Claudie un cachet de paracétamol et un verre d'eau.

Toute en caressant les deux chats, il la regarde.

— Alors... qu'est-ce qu'on fait ?

— Arrête de te marrer, ce sera un bon début !

Iris revient aussitôt avec le verre d'eau, Colombe avale le cachet illico.

— Ma puce, Martin t'a expliqué l'importance du préservatif ?

Ils se regardent du coin de l'œil, Iris attrape le verre qu'elle vient de lui donner et le sent.

— C'était bien de l'eau ! T'as picolé avant de venir ? glousse-t-elle en se tenant le ventre. J'ai onze ans !

— Mieux vaut prévenir que guérir ! On sous-estime la précocité de certaines ados. Regarde Scarlett ! Hier, elle était un bébé, aujourd'hui, elle est une future maman.

Pour la calmer, Iris lui tapote doucement la main en lui parlant avec douceur.

— Ça va aller. Philibert est beau gosse, Scarlett a bon goût. C'est un tombeur, les minettes sont toutes raides dingues de lui.

— Si c'est un tombeur... Ça change tout ! souffle Colombe en écartant les bras.

— Martin, il y en a combien ? Ils vont naître quand ? Je pourrai en avoir un ? C'est quoi la lettre cette année ? Je vais préparer une liste. Je suis tellement contente...

Iris est en orbite autour de la planète bonheur et Colombe l'observe presque en souriant avec tendresse. Martin comprend immédiatement. Jamais elle ne fera une chose pouvant l'attrister.

— Il y en a deux. La lettre c'est le T. Tu verras avec Colombe si elle t'en donne un.

— S'il y a une fille, on pourra l'appeler Tara ? Ça va bien avec Scarlett... Hein, Colombe ?

— C'est très mignon. Ton oncle a intérêt à être dispo pour l'accouchement !

— Son oncle ? De qui elle parle ?

En prétextant qu'elle va récupérer Scarlett et Philibert qui se sont fait la malle, Iris disparaît dans la réserve.

— Tu sniffes le désinfectant ? Si tu ne sais pas qui est son oncle, je ne peux rien pour toi !

— Je ne suis pas son oncle !

Elle le détaille plusieurs secondes en rassemblant péniblement les infos.

— Je vais essayer de résumer, ma migraine ne va pas passer ! Tu n'es ni son père ni son beau-père. Tu n'es pas son oncle et encore moins son grand-père.

Elle réfléchit deux secondes.

— Son cousin, son frère ?

— Nous n'avons aucun lien de parenté. Je suis son tuteur depuis sept ans et elle est la personne la plus importante de ma vie.

À cet instant, la carapace se fissure, Colombe ressent son émotion. Iris lui avait dit qu'il était son oncle, elle ne lui en parle pas. Désarmée face à ses questions, elle a trouvé cette échappatoire.

De retour, les matous dans les bras, Iris adopte une petite moue suppliante.

— Colombe, ce serait bien s'ils restaient tous les deux. Tu veux bien prendre Philibert chez toi, le temps qu'ils aient leurs bébés ?

— Combien de temps avant que je sois grand-mère ?

— Cinq, six semaines...

— Et après, je vais avoir quatre chats à la maison... Je vais me flinguer ! déclare-t-elle en ébouriffant ses cheveux.

— Philibert est très propre, lui précise la miss en posant sa main sur son bras. On va prendre un grand panier, ils pourront dormir tous les deux. T'es d'accord Martin ?

— Oui.

Iris est tellement contente, Colombe l'observe avec une infinie tendresse.

À coup sûr, elle va compter les jours.

— Je peux venir avec toi les installer ?

— Oui, Martin viendra te récupérer ce soir.

La Coccinelle chargée des deux chats, d'un panier familial, de croquettes et de vitamines pour Scarlett, la folle équipée regagne la maison de Colombe.

Bénédicte s'apprête à partir en soirée, elle se stoppe en la voyant sortir les deux chats.

— Bonsoir, madame ! la salue poliment Iris.

— Bonsoir, Iris. Colombe, tu as un deuxième chat ?

N'y tenant plus, Boucle d'or se charge de l'informer.

— Scarlett est enceinte de Philibert, notre chat. Ils vont vivre ensemble chez Colombe. C'est une belle histoire... vous ne trouvez pas ?

Impossible pour Bénédicte de se contenir, son rire cristallin résonne dans la nuit qui tombe. Après quelques minutes, elle reprend son souffle, ajoute en douce sans être entendue par leur élève.

— Excuse-moi ! Punaise... Si seulement le maître pouvait être aussi rapide !

— La sorcière blonde m'a jeté un sort, je ne vois que ça !

Colombe la détaille un instant.

— Tu es drôlement pomponnée ! Tu sors ?

Sur des talons de dix centimètres et moulée dans une petite robe noire, Bénédicte est une bombe.

— Pas du tout. Je me suis habillée comme ça pour faire la vaisselle ! déclare-t-elle avec un geste d'évidence. J'ai un rencart avec Jérôme !

— Oh... Belle soirée alors !

— Tu ferais mieux de me souhaiter une bonne nuit !

Elle éclate de rire, disparaît au volant de sa voiture.

Après quelques tergiversations, le panier du couple est installé dans un coin tranquille, pas loin de la chambre de Colombe. Iris dépose une couverture bien douce dans le fond en prenant plaisir dans ces préparatifs.

— Je meurs de faim. Les émotions, ça creuse ! Demande à Martin si vous voulez dîner avec moi ce soir.

Malheureusement, le beau véto doit pratiquer une opération urgente sur un chien qui vient de se faire renverser par une voiture. Les filles dînent seules. Deux croque-monsieur et une salade plus tard, à vingt heures trente, Colombe raccompagne Iris chez elle. Ils habitent à deux kilomètres, une maison moderne, avec seulement quatre voisins en bout de rue. Colombe s'étonne de la trouver dans le noir.

— Martin n'est pas rentré ?

— Mince, j'aime pas être toute seule le soir !

— Comment tu fais quand il a des urgences la nuit ?

— À la clinique, il m'a aménagé une chambre. Des fois, je dors chez Garance.

— Je vais attendre avec toi, il ne devrait plus tarder.

Colombe laisse sa voiture devant la maison, Iris n'a pas le bip pour ouvrir le portail. Elles accèdent au jardin par une petite grille blanche. Dès l'ouverture de la porte d'entrée et des lumières, Colombe est sous le charme. L'intérieur est aussi moderne que l'extérieur. Manifestement, le maître des lieux ne s'encombre pas de bibelots et autres babioles inutiles. Dans un style épuré, pas un meuble ancien : le blanc domine avec quelques touches bleues. La cuisine ressemble à un laboratoire. Tout est nickel et le plan de travail est totalement vide. L'électroménager est caché par des placards qui coulissent. Elle grimpe rapidement à l'étage et il est composé de quatre chambres. Martin et Iris ont chacun leur salle de bains. Dans celle du beau grisonnant, Colombe y reconnaît son parfum. Au bout du couloir, la chambre de la miss est grande, beaucoup de mauve et de rose se mélangent dans un joyeux bazar. Celle de Martin est plus petite, dépourvue de meubles à l'exception de deux tables de nuit en bois presque noir. Un parquet moderne au sol, le pan de mur bleu canard derrière la tête de lit est la seule touche de couleur. Boucle d'or lui fait visiter chaque pièce avec un plaisir qu'elle ne cherche pas à dissimuler. Elle lui montre son doudou. Un ours de couleur miel.

— Tu sais comment il s'appelle ?

— Non.

Iris retourne la peluche en lui désignant une étiquette bleue, un peu délavée.

— Martin ! C'est l'ours Martin, éclate de rire Iris. Tu sais qui me l'a offert à ma naissance ?

— Martin ! Il est en excellent état pour un ours de onze ans !

— J'en avais deux. L'autre est rangé, il est plus amoché. Tous les deux, on a vécu de folles aventures !

— Votre maison est extra !

— On a tout choisi ensemble.

— Quelqu'un vous aide pour le ménage ?

— T'as vu sa clinique ? Tout est au carré, ici c'est pareil. Martin est maniaque. La maison a été pensée pour être pratique. Il me dit toujours : « Iris, tout à une place. Range ce que tu utilises au fur et à mesure ! ». Ma chambre, il me laisse dans mon petit foutoir. Des fois, on fait le ménage ensemble. Il ne veut pas que quelqu'un le fasse pour nous. Je dois apprendre à me débrouiller par moi-même.

— Va vite prendre ta douche. Tu as des leçons à réviser ?

— Non, je me suis avancée.

Colombe patiente à l'étage en attendant qu'elle sorte de la salle de bains. Dans sa chambre, une photo sur sa table de nuit attire son attention. Un couple avec un bébé de quelques mois dans les bras. Les petits tortillons qui composent la chevelure de la jeune femme ne laissent aucun doute, elle est sa maman. Ils sont beaux, souriant. Colombe est de plus en plus intriguée.

Où sont-ils ? Pourquoi est-ce Martin qui élève leur fille ?

Tel un ourson dans sa combinaison pyjama en pilou-pilou et le visage rosi par la douche, Iris est prête pour la nuit.

— Prépare ton sac pour demain et au lit ! Je ne partirai pas avant son retour.

Le sourire aux lèvres, elle s'installe au milieu de ses peluches.

— Tu peux dormir avec moi, Martin ne sera pas fâché.

— Il ne devrait plus tarder.

Colombe pose un baiser sur son front.

— Bonne nuit, petite fleur.

— Bonne nuit, Colombe. Merci de rester avec moi.

Iris dort depuis deux heures, Martin est toujours aux abonnés absents. Elle retire ses baskets, s'allonge sur le canapé. Elle allume la télé quelques minutes, puis surfe sur les réseaux sociaux avec son téléphone avant de sombrer.

À une heure, profondément endormie, Colombe ne sent pas la couverture qu'il dépose sur elle. Il se contente de la regarder. La dévorer des yeux

conviendrait davantage.

Quand elle émerge, elle essaie de se souvenir où elle est. Tout ce qui se trouve autour d'elle lui est étranger. La petite voix d'Iris la ramène à la réalité. Ils papotent et rient dans la cuisine.

Assise sur le bord du canapé, elle s'étire.

Dormir avec mes vêtements n'est pas une expérience à renouveler. Je ne l'ai pas entendu rentrer, encore moins déposer la couverture sur moi. J'espère que je ne ronflais pas. Martin va m'asticoter pendant des semaines !

Elle enfile ses baskets, les rejoint en replaçant ses boucles.

— Bonjour. Tu as bien dormi ?

Iris se lève aussitôt pour l'embrasser.

— Si on veut.

Douché et beau comme un dieu dans son polo vert bouteille, Martin la détaille en souriant.

Il m'énerve. Il s'est couché en milieu de nuit et il est frais comme une rose, alors que moi je ressemble à un épouvantail qui émerge d'un after bien arrosé.

— Tu veux du thé, du café ? On est en panne de lait, donc pas de chocolat !

— Un thé sera parfait, lui dit-elle en prenant place à côté de la petite miss, le sourire jusqu'aux oreilles.

Martin fait le service. Il lui propose des toasts, qu'elle refuse. Voyant Iris la fixer, elle sourit à son tour.

— Qu'est-ce qui te met de si bonne humeur ?

— Rien. Je suis contente que tu sois encore là !

— Ne traîne pas, ma puce, lui dit gentiment Martin. Tu vas être en retard. Colombe pose sa tasse d'un geste brusque.

— Il est quelle heure ?

— Sept heures et quart.

Elle se redresse, ajoute d'une voix aiguë.

— Sept heures et quart ! Et j'ai cours à huit heures !

Elle s'éjecte de son siège, ferme un œil en réfléchissant tout haut.

— Je suis venue comment ? J'ai ma voiture ?

— Les chevaux n'étant pas accrochés à la grille du jardin, ton tacot ne doit pas être bien loin. Oh quelle chance, je le vois ! Il est garé juste devant la maison, se gausse Martin en le pointant du doigt à travers la baie vitrée de la cuisine.

— Je file. Je ne serais jamais à l'heure au collège !

— Je peux te faire un mot d'excuse, ça marche assez bien pour Iris, se moque-t-il encore. En dernier recours, j'ai le numéro de portable de Max !

— T'as avalé un clown, ce matin ? Désolée, je n'ai pas le temps de chercher un truc ironique à te répondre. Merci pour tout... et à bientôt !

Elle embrasse Iris, se contente de lui dire salut et disparaît au volant de sa Coccinelle.

Ils se regardent en rigolant.

— Tu l'aimes bien ?

— Elle est marrante. Pourquoi cette question ?

— Elle croit que tu ne l'aimes pas. Je l'ai entendue ronchonner l'autre jour. Elle se parlait tout haut : « Ce mec me déteste... il doit régulièrement rêver qu'il me roule dessus avec sa grosse bagnole ! »

Martin n'argumente pas. Il se contente de sourire en terminant son café.

— Tu la trouves jolie ?

— Qui ?

— T'es chiant... Colombe !

— Iris, ne me parle pas comme ça !

— Réponds, s'il te plaît ?

— Elle est très jolie. Elle a un style, surprenant !

— C'est sur... ça change d'Olympe la Barbie !

— Pourquoi tu ne l'aimes pas ?

— Elle a le rire d'une hyène.

Il hoche la tête en ouvrant le lave-vaisselle.

— Ce n'est pas faux. Je crois qu'elle t'aime bien.

— C'est ce qu'elle aimerait te faire croire. Elle crève d'envie que tu lui passes la bague au doigt !

— Je te l'ai déjà dit plusieurs fois et elle le sait. Personne ne vivra avec nous !

— Je l'ai entendue discuter au téléphone avec une copine. Elle était dans le jardin sous ma fenêtre de chambre et lui disait qu'elle était en train de me mettre dans sa poche, et qu'après ça, te décider sera un jeu d'enfant !

— Ça n’arrivera pas !

— Olympe essaie de te piéger !

— Soit tu lis trop de romans policiers, soit tu as une imagination débordante !

— Ce jour-là, elle a dit à sa copine qu’elle se croyait enceinte, mais qu’elle venait de faire un test et qu’il était négatif. Ne déconne pas... je ne veux pas vivre avec elle !

Il se contente d’ouvrir des yeux comme des soucoupes, toussote plusieurs fois.

— Merci pour tes mises en garde, mais je ne suis pas en couple avec Olympe.

Les paroles de Martin l’ont boostée pour la journée. Si Olympe n’est pas son amoureuse, la place est libre...

En arrivant chez elle, Bénédicte rentre elle aussi. La chevelure hirsute et pas gênée pour deux sous, elle y va de son commentaire en détaillant Colombe.

— Les mêmes vêtements qu’hier et les cheveux en pagaille, t’aurais pas oublié de me raconter un truc ?

— T’as bonne mine, mon crayon ! Tu t’es regardée ? T’as dormi avec ta robe ?

— La meilleure nuit depuis longtemps, confirme la miss en s’étirant. Et non, j’étais à poil ! Je peux te demander où tu as passé la tienne, et si elle a été bonne ?

Colombe claque la portière de sa voiture, lui décroche une moue déçue.

— J’ai dormi sur le canapé, habillée !

Bénédicte se stoppe, se met face à elle.

— Martin est gay ? Ma parole, on les attire !

— Ben non... il est avec Olympe !

— Une nana canon dort chez lui... et il la fait dormir sur le canapé ! Plusieurs infos me manquent. Il n’a pas une chambre pour ses invités ? Es-tu sûr de sa santé mentale ?

Colombe souffle bruyamment.

— On est super en retard, je te raconterai à midi.

— T’as intérêt. Et je veux tous les détails ! la menace-t-elle en poussant la grille du jardin.

— Ne sois pas trop impatiente, rien de bien croustillant à l’horizon. Ça ne semble pas ton cas ! Je vais compter les minutes, glousse-t-elle en ouvrant la porte de chez elle.

Installé de tous leurs longs sur le canapé, son petit couple d’amoureux ronronne de concert. Après avoir vérifié qu’ils ont à boire, les croquettes pour la journée, elle file sous la douche et saute dans ses vêtements à la vitesse de la lumière.

OceanofPDF.com

Black a le dos large

Très en retard, les collègues se garent ensemble devant le collège. Les grilles sont fermées, elles vont devoir sonner.

C'est sans compter l'arrivée d'une décapotable rose qui se gare sur les chapeaux de roues. Colombe le sent très mal et Bénédicte voit approcher les emmerdes.

— Elle est là pour toi, ma belle, je vais attendre pour rentrer. J'espère qu'elle n'a pas une arme planquée dans son mini-sac à main rose. Barbie flingueuse, elle existe ?

En quatre enjambées et en faisant claquer ses talons sur le trottoir, elle se plante devant Colombe, sans un regard pour Bénédicte.

— Si vous cherchez la guerre, vous allez la trouver ! Qu'est-ce que vous foutiez la nuit dernière chez Martin ?

Colombe la toise en esquissant un sourire ironique.

— Vous vous prenez pour qui, ma mère ? Je n'ai aucun compte à vous rendre !

Sa voix se fait plus forte et plus aiguë. Elle martèle chaque mot. La haine lui déforme les lèvres.

— Je suis la compagne de Martin. Jusqu'à présent, j'étais bien gentille, mais si vous persistez, vous allez avoir de sérieux problèmes !

Bénédicte n'a pas bougé d'un poil. Max a vu la blonde se garer depuis la fenêtre de son bureau, il les rejoint fissa. Colombe en a assez entendu.

— Vos menaces ne m'impressionnent pas. Martin est libre de faire ce qu'il veut, avec qui il veut, et jusqu'à preuve du contraire, vous n'êtes personne ! Je n'ai pas l'intention de changer quoi que ce soit, que cela vous plaise ou non ! Dégagez votre pétard osseux de mon soleil et cherchez-vous quelqu'un d'autre à persécuter ! Les Ken, ce n'est pas ce qui manque ! Une chose est sûre, le vôtre n'est pas Martin !

— Petite garce... tu vas me le payer ! Je vais t'écrabouiller ta gueule d'ange !

— Barbie vulgaire ? Je ne la connaissais pas, celle-là ! Eh ben, quand le vernis craque... Ce n'est pas joli joli !

Colombe part dans un éclat de rire en la voyant monter comme une folle dans sa voiture rose et démarrer en trombe.

Cloués au sol, Max et Bénédicte mettent plusieurs minutes à réagir.

— Colombe, viens dans mon bureau, s'il te plaît. Bénédicte, foncez dans votre classe, un surveillant vous attend !

Elle a fait face à Olympe sans désarmer, mais elle n'en reste pas moins contrariée. Elle est attirée par Martin, ne cherche plus à faire semblant, et elle sait qu'il ressent la même chose. Leur petit jeu – je te pique, tu me piques – a laissé la place à autre chose qui grandit doucement. Olympe est une ombre au tableau, mais elle n'est pas la seule. Le lien qu'elle a tissé avec Iris est important pour elle. Si les choses tournent mal, quelle sera sa réaction. Devant cette projection inconnue, elle prend peur.

Ils traversent lentement le long cloître côte à côte, sans se parler. Une fois dans son bureau, Max l'invite à s'asseoir.

— Ne t'inquiète pas pour ta classe, elle est sous la garde d'un autre professeur.

— Merci, Max. Je suis désolée. Cette scène devant l'établissement n'était pas correcte. Elle est folle !

— Aucun élève n'était présent, il n'y a pas mort d'homme. Colombe, je voulais te voir, une chose m'inquiète. Quelqu'un se renseigne sur toi.

— Comment ça ?

— En fin de semaine dernière, ma secrétaire a eu un mec au téléphone qui lui a posé des tas de questions. Il s'est fait passer pour quelqu'un du rectorat, mais après vérification, il est inconnu au bataillon.

— Tu crois que c'est elle ?

— Je n'ai aucune preuve. J'en ai parlé avec Paul, et pour lui, elle en est capable. Méfie-toi d'elle !

— Peu importe... Je m'en fous !

Max hésite un instant.

— Je ne sais pas ce qu'il y a entre toi et Martin et cela ne me regarde pas. Si vous êtes ensemble, ou si vous en avez l'intention, ne tarde pas à lui parler d'Iris.

Ces yeux s'emplissent de larmes.

— C'est ta sœur qui te l'a raconté ? demande-t-elle en reniflant.

Max lui tend une boîte de mouchoirs, la prend dans ses bras.

— Oui, il y a longtemps... une grande tristesse pour tout le monde.

— C'est trop tôt...

— Si Olympe cherche, elle va vite trouver et s'en servira contre toi.

— Il n'y a rien entre nous, ajoute-t-elle en séchant ses larmes.

— Tu es proche de Bénédicte, lui en as-tu parlé ? Je ne veux pas faire de gaffes en sa présence.

— Pas encore. J'avance doucement.

— Tu n'as pas cours cet après-midi, prends ta matinée !

— Je vais rentrer. Merci, Max !

Sa tristesse se mélange à la contrariété. Elle passe chez elle le cerveau embrumé. Il fait beau, l'air est doux, elle décide d'aller au haras. Monter est son médicament, sa thérapie.

En arrivant, Paul la rejoint près du box de Rubis.

— Salut, Colombe. J'allais lâcher Black dans le terrain de cross. Tu ferais plaisir à ce beau brun si tu l'emmenais en balade. Martin est OK pour que tu le montes.

— Pourquoi pas ?

Paul l'aide à le seller, à grimper sur son dos et ils partent tranquillement. Après une heure sur le chemin forestier, ils font un passage sur la plage pour vérifier qu'il n'y a pas de trous dans le sable. La grande taille de Black – un mètre soixante-dix au garrot – lui permet de dominer l'étendue sableuse. La vue y est exceptionnelle. Colombe observe le vol des goélands jusqu'à ce qu'ils disparaissent au loin. La marée est haute, les vagues se brisent dans un vacarme assourdissant. Elle retire sa bombe, laisse le vent ébouriffer ses cheveux bouclés, un frisson la parcourt. En fermant les yeux, elle gonfle ses poumons, parfois une rafale l'oblige à se cramponner à la selle. Une fois devant les rochers, elle replace sa bombe, fait demi-tour. Penchée sur lui, elle lui caresse le cou, lui parle doucement en s'approchant de ses oreilles.

— Un passage au ras des vagues, le plus vite que tu peux !

De petits tas de sable volent à chaque soulèvement de sabot. Elle le sent heureux de cette folle chevauchée. Sans voir le gros véhicule noir qui l'observe de loin, au-delà des dunes, Colombe fait corps avec lui.

Trois heures plus tard, ils sont de retour au haras. Martin est là, il l'attend. En accrochant ses myosotis, il la rattrape lorsqu'elle glisse le long de la selle. Un rayon de soleil fait briller ses cheveux argentés et sa peau paraît plus hâlée que jamais. Lentement, Martin lui dégrafe sa bombe, libérant ses

boucles blondes. Du bout des doigts, il lui caresse le visage, le cou. Sa peau est d'une somptueuse douceur. Colombe le laisse faire en suivant les mouvements de ses yeux. Il approche son visage. Les yeux mi-clos pour décupler ses sensations, il frotte le bout de son nez contre le sien. Leurs lèvres s'effleurent, sans vraiment se toucher. Martin attend qu'elle prenne l'initiative d'un baiser. Sa peur lui dit non, mais elle n'écoute pas. Colombe se hisse sur la pointe des pieds, pose lentement ses lèvres sur les siennes. Ils les entrouvrent aussitôt. Le plus doux, le plus passionné des baisers. Pendant plusieurs minutes, leurs lèvres restent soudées. Colombe et Martin se goûtent, se savourent sans retenue. Seuls les hennissements de Black leur rappellent où ils sont.

Et il y en a un, qui n'a rien loupé de la scène : c'est Paul. Depuis un box, le buste penché en avant, il vient d'assister à un truc surréaliste. Tout sourire, il a hâte de le raconter à Max.

Ils ont bien progressé ! À leur première rencontre, ils s'écharpaient dans la cour, maintenant ils se bécotent. Ils m'auront tout fait, ces deux-là !

Martin s'écarte, lui retire son gilet de cross.

— Max m'a appelé, je t'ai cherché partout. Sur la plage avec Black, tu vas trop vite !

— Tu avais donné ton accord.

— Quand je t'ai vu au galop, j'ai regretté.

Il approche son visage du sien, lui murmure.

— N'écoute pas Olympe ! Elle te laisse entendre qu'elle est l'officielle, l'indétrônable, mais elle ne l'est pas et ne l'a jamais été. Elle s'est fait une projection qui n'est pas la réalité.

— Elle n'a pas l'air au courant.

Je vais devoir être plus explicite.

— Entre Olympe et moi, il n'y a jamais rien eu d'autre que du sexe. Tout a toujours été clair, dès le début.

Martin la prend tendrement dans ses bras, respire ses cheveux, s'imprègne de son odeur si particulière : un mélange à la fois sucré et épicé. Colombe se laisse faire en glissant ses mains glacées sous sa chemise. Elle lui effleure le dos, le sent frissonner sous ses doigts. Martin l'embrasse à nouveau. Un baiser d'une telle fougue, elle n'en a pas le souvenir. Un baiser d'éternité.

— La nuit dernière, j’avais envie de t’embrasser, de te toucher, lui murmure-t-il. Malgré ma fatigue, j’ai tourné dans mon lit pendant plus d’une heure. Te savoir à l’étage inférieur, je devenais fou...

— Tu aurais dû ! Ça m’aurait évité une nuit sur le canapé.

— Quand Iris t’a vue ce matin, tous les pores de sa peau transpiraient de bonheur.

— Ça me fait peur...

— Pourquoi ? Elle t’adore.

— Votre relation est particulière, elle ne souhaite personne entre vous.

— Ça m’étonnerait, elle est en boucle, avec toi. Tu la trouves jolie ? Tu l’aimes bien ? Pourquoi on ne l’invite pas plus souvent ?

— Elle veut surtout se débarrasser de Barbie. Ne lui dis rien, s’il te plaît !

— Ça va être pratique ! C’est une petite sangsue, en permanence collée à toi !

Martin l’embrasse, la couvre de baisers passionnés, fait glisser ses doigts dans ses boucles. Un élément perturbateur – son portable – stoppe ces merveilleuses effusions.

— C’est ma secrétaire.

Il décroche et soupire longuement.

— Ma salle d’attente est bondée. Je vais beaucoup penser à toi...

Colombe se contente de lui sourire sans répondre. Il dépose un baiser sur ses lèvres et disparaît au volant de son bolide.

Accrochée aux rênes de Black, elle est là, plantée, sans réaction. Prendre conscience de ce qu’il vient de se produire n’est pas une chose aisée. L’équidé lui fait comprendre qu’il aimerait bien qu’on s’occupe de lui. Doucement, il la pousse de sa tête.

— Excuse-moi, je perds les pédales et c’est ton maître le responsable !

En souriant, elle lui retire sa selle, manque de s’effondrer sous son poids. Elle lui rince les sabots, le brosse et lui fait rejoindre son box. En le caressant, elle le remercie pour la balade, puis passe à Rubis. Dans le terrain de cross, elle la lâche. Colombe s’installe à cheval sur la barrière et la regarde gambader de longues minutes. Une pluie fine les oblige à rentrer. Trempée, elle regagne sa bonbonnière, accueillie par les miaulements des amoureux. À cet instant, Colombe comprend qu’il ne repartira pas. Philibert et Scarlett se sont trouvés, elle en est heureuse. Parfois, elle s’absente la journée entière. Sa minette ne sera plus jamais seule, c’est très bien ainsi.

Son appartement est assez grand pour deux chats. Quatre, ce sera plus problématique. Chaque jour suffit à sa peine, elle avisera le moment venu.

Des coups sourds à la porte, une petite voix l'appelle. Colombe sort de sa douche. Pieds nus et en peignoir, elle se précipite pour ouvrir. Iris – trempée jusqu'aux os et les bouclettes dégoulinantes – lui fait face.

— Entre vite ! Tu es venu à pied du collège ?

— La maman de Garance m'a déposée au bout de la rue, mais il tombe des cordes !

— Tu as prévenu Martin ?

— Pas encore...

— File dans la salle de bains et retire tes vêtements, je vais lui envoyer un message.

« Iris est avec moi. Je dois la raccompagner ou tu viens la chercher ? »

Il répond aussitôt.

« Même pas, je t'embrasse... tu me manques... je pense à toi. Tu es cruelle ! Je passerai la chercher, j'ai besoin de te serrer dans mes bras. »

Elle esquisse un sourire. Son visage béat intrigue la miss.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien de spécial...

— Je me suis inquiétée... Pourquoi t'as pas fait cours ce matin ?

— J'avais des réunions avec le proviseur.

— Tu as été au haras ?

— J'ai monté Black. On a fait du galop au ras des vagues.

Colombe lui tend un caleçon, un tee-shirt et un sweat.

— Je vais mettre tes vêtements à sécher et on va se faire un chocolat chaud avec des biscuits. Tu as des devoirs ?

— Colombe, on est vendredi... Je les ferai demain !

Deux poilus sur les genoux à les câliner, leur fin d'après-midi passe lentement. À dix-neuf heures trente, elles dînent sans lui. À vingt heures trente, il arrive, enfin. La fatigue marque son visage. Sans pouvoir le toucher, elle le trouve d'une beauté désarmante. Ses traits sont réguliers, sa bouche ourlée, bien dessinée. Elle cherche le grain de beauté au-dessus de sa lèvre, il a disparu dans sa barbe. Elle découvre des petits points dorés dans l'iris de ses yeux.

— Rassemble tes affaires, ma puce. Il est tard !

— Bonne nuit, Colombe. À demain, disent-ils en quittant la pièce.

Ils montent dans la voiture, mais Martin ne démarre pas. Il fouille ses poches.

— J'ai dû poser mon portable dans l'entrée.

Colombe lui ouvre aussitôt. Iris fixe la porte vitrée et dans le reflet, elle n'ose y croire.

La vache... Ils s'embrassent... J'ai une hallucination ?

Elle papillonne des yeux, se penche en avant, essuie la vitre couverte de buée avec sa manche.

Mais non ! Ils s'embrassent ! YES ! YES !

Elle s'agite comme une petite folle, tape dans ses mains.

Dans l'entrée de l'appartement, toute autre ambiance. Ça roucoule, bouche contre bouche.

— Viens me retrouver ce soir, Iris ne se couche jamais tard, susurre-t-il dans un souffle.

— Ce n'est pas une bonne idée...

— Excellente, au contraire, je suis en apnée ! Je t'envoie un message dès qu'elle dort. Iris ne se rendra compte de rien.

— On verra...

Il l'embrasse à nouveau, disparaît dans son véhicule.

Boucle d'or essaie tant bien que mal de calmer sa joie. Sans vraiment pouvoir stopper ses gloussements, elle espère une révélation.

— Tu en as mis un temps ! Les chats te l'avaient piqué pour téléphoner à leurs potes ?

— Très drôle ! Je discutais de Black avec Colombe, elle l'a monté cet après-midi.

— Il a le dos large !

— Qui ?

— Black !

— Je suis trop fatigué pour suivre ton rébus.

Iris n'insiste pas. Trop contente, elle attend patiemment qu'ils prennent la décision de le lui dire, tout en souhaitant fort que ce soit le plus rapidement possible.

Le marteau et le moustique

À coup sûr, Iris va rêver à la toute nouvelle romance entre Martin et Colombe. Sous sa couette rose, elle s'endort avec le sourire, portée par l'espoir d'une vie à trois avec celle qu'elle connaît depuis peu, mais qu'elle aime de tout son cœur. Jamais Martin n'a été aussi impatient de la voir dans les bras de Morphée. Il vérifie discrètement et s'empresse d'envoyer un message à sa belle.

« Je t'attends. »

« Je suis déjà couchée ! »

« Oh non ! Tu portes quoi ? »

Colombe est dans sa voiture, elle veut le faire marcher un peu.

« Une petite chose mauve, très transparente... »

« Tu veux me rendre fou ? »

Elle gare sa voiture suffisamment loin pour ne pas être vue de la maison.

« Colombe, viens... »

« Je suis là. Ouvre-moi ! »

En trente secondes, la porte s'ouvre. Il la prend dans ses bras en soupirant.

— Tu aimes me torturer !

Après un échange de baisers, Martin l'attire à l'étage. Dans cette maison moderne, rien ne grince, rien ne craque. Ils se déplacent dans un silence absolu, sans rien allumer.

— On sent une certaine habitude chez le maître des lieux à faire venir en douce ses conquêtes ! chuchote-t-elle une fois dans sa chambre.

— Aucune femme n'a dormi ici...

— Ben voyons ! Et Barbie ?

— Surtout pas Barbie, elle n'en serait jamais repartie !

Martin l'attire sur le lit. L'un après l'autre, leurs vêtements volent à travers la pièce. Des gestes doux et précipités. Leurs mains chaudes glissent, se baladent sur leurs corps, se découvrent, entrecoupées de soupirs. Ils s'enivrent de leurs odeurs, du goût de leurs peaux. Ils prennent leur temps, se délectent, se dégustent. Lui sur elle, elle sur lui. Les cadences

s'enchaînent, parfois lentes et parfois rapides. La passion les brûle, les transporte dans une osmose, une danse parfaite. Ils s'endorment épuisés, soudés l'un à l'autre.

Martin ne ferme jamais les volets de sa chambre. La pleine lune lui permet de voir les traits de son visage, le jour n'a pas fait ses premiers pas. Il la caresse, s'enroule autour de ses jambes, la serre contre lui, dépose un baiser sur ses paupières.

— Colombe... il est six heures...

Péniblement, elle ouvre les yeux.

— Quelle heure ?

— Six heures...

— Tu devais me réveiller à cinq ! gémit-elle en enfouissant son visage dans son cou.

— Je voulais te garder encore un peu, Iris ne se lèvera pas avant sept heures.

Il se colle à elle, poursuit ses caresses.

— Ah ben non... trop tard !

Elle s'arrache à ses bras, peine à quitter les draps chauds embaumant l'amour. L'aube se grise en apportant la luminosité nécessaire. Martin remonte sur son oreiller, la regarde s'habiller en détaillant son corps parfait, à la fois fin et musclé. Elle s'étire, replace ses cheveux courts et bouclés. Une fois prête, elle s'allonge sur lui, l'embrasse.

— Bonne journée...

Son visage contre le sien, il la respire encore.

— Cet après-midi, on fait une balade tous les trois ?

— Mes parents seront là pour le déjeuner. Venez vers quinze heures !

— J'avais l'espoir de passer la journée avec toi, je ne travaille pas aujourd'hui.

— Joignez-vous à nous ?

— On viendra à quinze heures.

Après un dernier baiser, elle descend l'escalier comme une plume, regagne son appartement.

Cet amour naissant lui emplit le cœur d'un bonheur qu'elle avait oublié, qu'elle pensait ne jamais revivre. Sa courte nuit ne lui a pas laissé de séquelles, l'humeur est à l'énergie et à la joie. Cupidon lui a fait don de ses

ailles. Sous la douche, elle sent encore le parfum de Martin sur sa peau. Elle saute dans ses vêtements, part au ravitaillement pour le déjeuner. Ses parents seront là en fin de matinée, tout doit être prêt.

Colombe n'est pas aussi nulle en cuisine qu'elle le laisse parfois entendre. Loin de tout maîtriser par manque d'expérience et de pratique dans le domaine, elle sait préparer des mets simples. Hélène a placé la barre très haut. Avec trois fois rien, elle est capable de concocter des plats savoureux. Malheureusement, elle n'a jamais pris la peine de lui transmettre l'envie et Colombe n'en a jamais émis le souhait. L'ambiance entre elles, ces dernières années, ne s'y prêtait pas et depuis plus de deux ans, elle vit seule. Elle se nourrit de choses faciles à cuisiner. Raffolant de poissons, de crustacés, de fruits de mer à l'exception des huîtres, elle opte pour un carpaccio de coquilles Saint-Jacques aux agrumes en entrée. Des darnes de saumon accompagné de riz noir et d'une sauce aux herbes feront l'affaire pour le plat. Chez le pâtissier recommandé par Bénédicte, elle choisit une tarte aux framboises : un des desserts préférés de Guillaume. En rentrant, elle s'étonne : Bénédicte a disparu des écrans radars. Elle sourit en l'imaginant dans les bras musclés de son beau professeur de sport. Les amies ont trouvé l'amour en même temps.

Tout son appartement embaume des bonnes odeurs de ses préparations. À onze heures sonnantes, la berline grise de son papa se gare devant chez elle. Guillaume sort le premier.

— Nous avons fait un tour de la ville, Concarneau vaut le détour ! Je suis sous le charme.

Colombe se presse dans ses bras. Surprise, Suzette est là.

— Tu es venue... trop bien !

Elle se précipite pour l'aider.

— Donne-moi ta main !

— Je ne voulais pas louper ça ! dit-elle en l'embrassant. Même si le voyage avec tes parents est une aventure, je ne la souhaite à personne ! Ta maman est une vraie emmerdeuse. « Guillaume, ne prends pas cette route ! Guillaume, tu es sûr que c'est la bonne route ? Guillaume, on ne sera jamais à l'heure ! ». Le pauvre ne risque pas d'oublier son prénom !

Hélène sort de la voiture, la fusille du regard.

— Mamie, je ne suis pas encore sourde. Je vous entends !

— Hélène, je vous l'ai déjà dit des centaines de fois. Je ne suis pas votre grand-mère ! J'aimerais une bonne fois pour toutes que vous cessiez de m'appeler, mamie. J'ai un prénom, utilisez-le !

Entre Suzette et Hélène cela n'a jamais été les grands amours, et avec l'âge, rien ne s'arrange. Leurs chipotages font bien rire Guillaume et Colombe.

— Allez, entrons !

Suzette est enchantée par l'appartement de sa petite-fille, contrairement à Hélène. D'un air désolé, elle regarde autour d'elle. Voir sa fille dans un meublé ne lui plaît guère. Elle se fait violence en s'abstenant de commentaires.

En miaulant, les amoureux viennent se frotter aux visiteurs. Hélène s'offusque immédiatement de la présence de Philibert.

— Colombe, d'où sort ce chat ? Ne me dis pas que tu en as adopté un deuxième ?

— C'est Philibert, l'amoureux de Scarlett. Ils vont avoir deux petits dans quelques semaines.

— Tu perds la raison ?

— Ne commence pas... J'ai vingt-cinq ans et je prends un deuxième chat si je veux ! Je n'ai aucun compte à te rendre !

— Cesse de vouloir diriger sa vie ! la rabroue Guillaume.

— Et quand elle partira en vacances ou en week-end... Chez qui va atterrir ce beau monde ? Chez nous !

— Je ne t'ai jamais rien demandé, ce n'est pas demain que ça va commencer. Papa s'est proposé de garder Scarlett pendant mon déménagement, j'aurais dû pressentir ton retour de bâton. Il est plus rapide que prévu ! Pourquoi es-tu venue ? Pour me gâcher ma journée ?

— Tu ne supportes aucune remarque, aucun commentaire de ma part ! Pourquoi me détestes-tu autant ?

— Tu n'as jamais rien compris. Contente-toi de l'accepter !

Colombe termine ses préparations, elle entend sa grand-mère remettre sèchement sa belle-fille à sa place.

— Hélène, je ne me suis jamais mêlée de la façon dont vous avez élevé vos enfants, mais j'ai à cœur de vous le dire. Vous êtes une sacrée conne !

— Guillaume ! Alors ça... c'est le bouquet ! Maintenant, elle me traite de conne ! s'insurge Hélène.

Écroulés, le père et la fille savent que Suzette l'a fait pour détendre l'atmosphère et les faire rire. Personne n'est dupe.

Malgré les accrocs, le repas se passe bien. Sa grand-mère la félicite plusieurs fois pour sa cuisine. Ils s'installent dans la partie salon pour le dessert et le café.

— Un gros véhicule noir se gare devant la porte, lui signale Guillaume. Je crois reconnaître celui de l'oncle d'Iris.

— Je les ai invités à prendre le dessert avec nous.

La bouche en cul-de-poule, Hélène marque son mécontentement. Colombe n'en fait pas de cas. Elle les introduit en souriant.

— Martin, je te présente ma grand-mère Suzette. Hélène, ma maman et Guillaume, mon papa.

— Enchanté, dit-il à chacun d'eux.

Lorsqu'il serre la main de Suzette, elle la garde plus longuement en lui désignant la place à côté d'elle.

— Quel regard !

Elle le détaille de ses petits yeux bleus.

— Et cette couleur de cheveux... C'est naturel ?

— Oui, répond Iris. À la suite d'un choc, ils ont blanchi en six mois. C'est marrant, avec Colombe, ils sont presque pareils.

— Vous êtes le maître du chat noir... Le fornicateur ? lui sourit Suzette, contente de sa sortie.

— C'est ça !

Martin accompagne sa réponse d'une voix grave en esquissant un sourire. Suzette tourne son visage en direction de sa petite-fille.

— Colombe... il n'est pas du tout grabataire !

Martin plisse le front en inclinant la tête sur le côté.

— Vétérinaire... pas grabataire ! Mamie, tu le fais exprès !

— Je vous vois prêt pour une balade à cheval, je me trompe ?

— Ce sera la première fois tous les trois.

— Parle-moi de l'adaptation de Rubis ? demande Guillaume à sa fille.

— Le propriétaire du haras est très compétent et leur vétérinaire réactif. J'ai une autre jument.

Sa maman pose sa tasse d'un geste si sec, tous sursautent.

— Une autre jument... à monter ou à acheter ?

— Achetée ! Elle est magnifique, sa robe est palomino. J'en rêve depuis toujours. La copine d'Iris part vivre à l'étranger avec ses parents pour deux ans. Elle est à moi !

Furieuse de cette nouvelle, les cheveux blonds d'Hélène semblent se dresser sur sa tête.

— Guillaume, tu savais ?

Le bras de fer entre la mère et la fille reprend.

— Inutile de te chercher un défouloir, personne n'était au courant.

— Où as-tu trouvé l'argent ? Ce n'est pas avec ton salaire de professeure que tu peux te permettre une telle folie !

— Une fois de plus, cela ne te regarde pas !

Hélène réfléchit quelques secondes en se tapotant la lèvre de son index, puis elle hurle.

— Tu as utilisé l'héritage de tes grands-parents ?

— ...

— J'aurais dû y penser ! Nous aurions dû mettre une clause beaucoup plus longue. Vingt-cinq ans, c'était une erreur !

— *Tu* aurais dû ! Papa n'a rien à voir là-dedans.

— Ce capital devait te servir à investir dans une maison ou un appartement. Tu ne comptes pas habiter un meublé toute ta vie ?

— C'est mon argent et j'en dispose comme bon me semble ! rétorque-t-elle en haussant le ton. Je vivrai dans un meublé le temps qu'il me plaira !

Tous se regardent en se demandant quand cette conversation houleuse va prendre fin. La moutarde monte au nez de Suzette et elle n'aime pas la moutarde.

— Vous n'allez pas nous pondre un coucou lumineux ! Hélène, à vos côtés, je perds en espérance de vie... et je n'en ai déjà plus beaucoup !

— Mamie, cette discussion est entre moi et ma fille !

— Pour la troisième fois depuis ce matin... Je ne suis pas votre GRAND-MÈRE ! Si vous ne souhaitez pas terminer la journée borgne, appelez-moi, Suzette !

Martin comprend l'achat de sa belle, il va tenter de lui venir en aide.

— C'est un très bon investissement. Je connais bien Paloma, Colombe a fait une affaire. Les parents de Garance avaient la possibilité de la vendre beaucoup plus cher, mais ils sont pressés.

Hélène rive ses yeux aux siens.

— Cette conversation ne vous concerne pas ! Bientôt quatre chats, deux juments... tu prépares quoi ? L'arche de Noé ?

— Une chose est sûre, tu ne pourras pas monter à bord. Il faudrait déjà qu'on identifie de quelle race tu es issue !

— Colombe... tu n'as pas à me parler de cette manière !

— Toi non plus ! Je suis affreusement navrée de tant te décevoir, mais je suis comme je suis ! Penses-tu t'y faire un jour ?

Sa maman la fixe sans répondre.

Martin ne souhaite qu'une chose : la serrer contre lui. Elle part installer les deux chats dans leur panier à l'entrée de sa chambre, il lui emboîte le pas. Une fois dans le couloir, il la prend tendrement dans ses bras, l'embrasse en chuchotant.

— Ta grand-mère a raison. On perd en espérance de vie !

Elle lui sourit, colle son visage dans son cou.

Dans l'autre pièce, Suzette et Iris échangent un regard complice. La petite miss s'approche d'elle, lui glisse à l'oreille.

— Je vais vous dire un secret. Martin et Colombe, ils sont amoureux. Ils ne savent pas que je le sais, mais je les ai vus s'embrasser hier soir.

Suzette met son doigt sur ses lèvres en signe de silence et en lui adressant un clin d'œil.

— Es-tu contente ?

Iris se blottit contre son épaule.

— Trop, trop contente !

La part de tarte et le café avalés, mamie Suzette n'a pas dit son dernier mot.

— Colombe, si nous allions rendre visite à cette jolie Paloma ?

— Nous avons deux heures de route, vous la verrez une autre fois.

— Hélène, je ne me souviens pas m'être adressée à vous. Vos commentaires m'épuisent, et je ne suis pas la seule, dit-elle plus bas. Aujourd'hui, je suis là, demain, je ne sais pas. Je veux y aller maintenant !

— Une cour de haras n'est pas un endroit pour une femme de votre âge !

— Ne vous gênez pas... Traitez-moi de vieille bique impotente ! Guillaume, si tu pouvais demander à ton épouse de se la fermer cinq minutes, nous t'en serions éternellement reconnaissants !

Ils sont tous hilares, sauf Hélène. Droite comme un « i » dans son tailleur Chanel et son chignon impeccable, des mots aussi vulgaires dans la bouche

de Suzette résonnent de manières comiques.

En quelques minutes, tout le monde est prêt pour le convoi au haras. Suzette refuse de monter avec Guillaume et Hélène. Avec l'aide du beau Martin, elle prend place à l'avant du bolide noir.

Au moment de sortir du véhicule, Colombe souhaite lui donner le bras pour rejoindre les box.

— Je préfère celui de Martin. Va préparer ta jument, mon ange !

Il lui prend la main pour descendre, et lentement, beaucoup trop lentement, ils traversent la cour.

— Je voulais rester seule avec vous, le stoppe-t-elle à mi-chemin. Ne jugez pas trop sévèrement Hélène. Sa froideur et sa rigidité viennent de son éducation et elle n'a jamais compris Colombe. Leurs caractères, leurs goûts, leurs modes de fonctionnements sont trop différents. Elles s'aiment, mais ne savent pas se le montrer. Il y a quelques années, une tragédie a bouleversé la vie de ma petite-fille et l'a mise à terre. Étant médecin, sa maman s'est surestimée et n'a malheureusement pas été à la hauteur. Depuis, leur relation est conflictuelle. Quand le moment sera venu, Colombe vous en parlera.

— Je ne la juge pas, mais Hélène se trompe. Sa fille n'est pas une écervelée.

— J'ai vu la manière dont vous la regardez. Prenez soin d'elle. Colombe est ma seule petite-fille, elle mérite d'être enfin heureuse.

Martin lui sourit.

— J'ai dit à votre petite Iris qu'elle pouvait m'appeler mamie Suzette. Cela ne vous gêne pas ?

— Pas le moins du monde, confirme-t-il en reprenant la marche.

Les quatre destriers sont alignés dans la cour. Iris se fait plaisir en faisant les présentations, Guillaume est aussitôt attiré par Black.

— Impressionnant... Martin, c'est le vôtre ?

— Oui... Colombe le monte également.

Hélène est prête à ramener sa science.

— Suffit ! Plus un mot, lui fait signe sa belle-mère en levant la main.

— Enfin... Ils sont trois et ils ont quatre chevaux. C'est ridicule !

Martin a dépassé la limite de sa patience. Ses interventions négatives l'ont largement saoulé.

— Ni ridicule ni stupide ! Rubis est âgée. Elle nous accompagne, mais elle ne fera plus de galop avec quelqu'un sur son dos. Elle a droit à une retraite plus douce.

— Voilà... Laissez parler les spécialistes ! ronchonne Suzette en fusillant sa belle-fille.

Dans un ballet réglé, les trois équidés sont équipés. Colombe est heureuse de monter pour la première fois Paloma.

— Papa, qu'en penses-tu ?

— Elle est magnifique ! la rassure Guillaume en l'embrassant.

— Tu veux venir avec nous ?

— Pas aujourd'hui. Si Martin est d'accord, j'aimerais beaucoup monter son cheval.

— Oh oui, je pourrai vous accompagner ? s'enflamme Iris, la prunelle pétillante de malice.

— Es-tu certaine de pouvoir nous suivre ?

Guillaume la taquine en lui ébouriffant ses boucles.

— Sultane est une petite bombe !

— Iris, tu dois être prudente. Une fracture ne se consolide pas en deux jours et tu ne pourras plus monter, la sermonne Martin.

La bouche de travers, elle marmonne dans sa moustache.

— Mince... J'aurais mieux fait de me taire ! Avec ma manie de bavasser sans réfléchir !

Après des baisers, la famille Desmarais reprend la route pour Rennes. Avant de fermer la portière de la voiture, Suzette attire Colombe, lui parle à l'oreille.

— Ton grabataire me plaît beaucoup. Son regard vert, sa main solide, je te comprends, mon ange. Prends soin de toi !

— Merci, mamie. Prends soin de toi aussi !

Ils leur font signe et la joyeuse bande emprunte le chemin de la forêt. Iris est loin devant, sans possibilité de les entendre. Colombe lui jette un œil espiègle.

— Tu as un ticket avec ma grand-mère.

— Elle rêve d'être arrière-grand-mère et m'a fait poliment remarquer que je n'étais plus très jeune.

— Elle est incorrigible ! Tu lui as répondu quoi ?

— Qu'on allait y penser dès ce soir et qu'elle ne devait pas se fier à la teinte de mes cheveux, je n'ai que trente-deux ans.

— Tu ne devrais pas entrer dans son jeu.

— Elle est vraiment rock'n'roll.

— Aujourd'hui, elle ne nous a pas joué : « mamie perd la boule ». Elle adore nous faire croire qu'elle ne comprend pas ou qu'elle n'entend plus. Son audition est parfaite et elle est loin de dérailler.

— Que s'est-il passé entre toi et ta maman ?

Pour lui répondre, Colombe puise de la force en fixant le ciel.

— J'ai perdu quelqu'un et j'ai vécu une très longue descente aux enfers.

Le bout de son nez rougit, sa voix se voile.

— Elle a cru pouvoir tout résoudre d'un coup de baguette magique. Sa baguette était un marteau et moi un moustique. Au lieu de m'aider, elle m'a explosée.

Iris est de retour près d'eux, la conversation s'arrête là. Faire le récit de cette période lui est douloureux. Ces toutes petites confidences sont déjà bien plus qu'elle ne se sentait capable de verbaliser. Sans doute parce que son cœur bat la chamade pour lui et qu'elle a compris. Iris et Martin ont eux aussi perdu un être cher.

Les cœurs cabossés

Depuis quinze jours, les amoureux se retrouvent toutes les nuits, hormis lorsque Martin est de garde. Iris se désespère. Elle les a vus s'embrasser, mais depuis, plus rien ne bouge. Petite ombre au tableau, elle doit passer le week-end chez ses grands-parents paternels à quelques kilomètres de Lorient. Elle n'en a pas envie, mais s'y rend sans grande conviction en taxi.

Martin et Colombe vont vivre deux jours sans se lâcher une seconde. Des grasses matinées sont au programme. Quitter la maison à six heures tous les matins, la saturation est proche.

Bénédicte fait acte de présence pour venir récupérer des vêtements, elle n'est quasiment plus là. Folle amoureuse, elle ne rêve que d'une chose : déménager chez Jérôme. Colombe n'a pas eu besoin de lui faire un dessin pour lui expliquer qu'il en est de même pour elle. Les miss se voient au collège et comme deux ados en amour, elles se racontent leurs romances.

À peine Iris partie, Colombe débarque avec les futurs parents. Martin n'est pas encore rentré, ce n'est pas un problème, il lui a donné la clé. Plus simple lorsqu'elle doit arriver tard ou le quitter aux aurores, elle adore traverser la maison dans le noir, se glisser dans ses bras chauds : leurs moments à eux.

Colombe en profite pour préparer ses cours pour la semaine, se lance dans la préparation du dîner. Rien de bien compliqué : des lasagnes de saumon, épinards et ricotta. Martin n'est pas un homme difficile à nourrir. Cuisiner ne le rebute pas et il a toujours fait en sorte que sa petite miss ait des repas équilibrés. Frites et pâtes un jour sur deux ne sont pas dans ses habitudes. Ses week-ends de libres, il file au marché et en revient avec le plein de produits frais. Avec Iris, ils cherchent une recette sur internet, se lancent sans filet, et souvent : le résultat n'est pas si mal.

À vingt heures, il arrive et a dépassé le stade de la fatigue. Ils dînent tranquillement et ne traînent pas pour se glisser sous la couette blanche avec beaucoup d'amour à rattraper. Leur première nuit sans programmer une alarme pour ne pas louper la fuite de Colombe avant le réveil de la petite fleur.

Lorsqu'ils mettent le pied à terre, c'est le milieu de la matinée. Les amoureux en ont savouré chaque seconde. Pendant le petit déjeuner, Martin tente de la convaincre de le dire à Iris.

— Si elle savait, tout serait plus simple. Elle se doute d'un truc.

— On est ensemble depuis trop peu de temps, lui faire une fausse joie serait une erreur.

— Tu envisages déjà de me quitter ?

— C'est peut-être toi qui vas me quitter ? Un beau mec trentenaire, tu dois avoir une cour à tes pieds ?

Il lui prend la main, la fait glisser contre ses lèvres.

— Je t'ai aimé à la seconde où je t'ai vue.

— Ce n'était pas flagrant ! éclate de rire sa belle. Je t'ai traité de connard jusque chez moi et tu m'as dit que je n'étais pas ton style !

— Mes lèvres ont prononcé ces paroles, mais mes yeux et mon cœur n'étaient pas d'accord !

— Le soir du dîner avorté chez Paul et Max, j'ai senti un truc entre nous.

— Un très mauvais souvenir... j'avais envie de partir avec toi, de te prendre dans mes bras, de t'embrasser. En rentrant, je suis passé devant chez toi et je t'ai observée à travers la baie vitrée. Tu dessinais.

— Je faisais ton portrait.

Elle se lève, attrape son carnet à croquis, tourne rapidement les pages. Ses cheveux ébouriffés, le grain de beauté qui orne joliment le dessus de sa lèvre, celui sur la pommette et les deux petites rides creusées par ses fossettes, tout y est.

— Je suis plus beau en dessin.

— C'est la manière dont je te vois.

Après une douche ensemble, ils se contentent de lire dans les bras l'un de l'autre. Ils cuisinent, sortent trente minutes pour acheter le dîner et le déjeuner du lendemain. Une journée ordinaire, mais tellement intense pour eux.

Face à face dans le grand lit de Martin, Colombe essaie d'en savoir plus sur leur histoire. Les parents d'Iris ne sont plus de ce monde, elle l'a compris. Pour le reste, les questions ne sont jamais venues.

— Iris va souvent chez ses grands-parents paternels ?

— Une fois par mois, parfois moins, elle n'aime pas me quitter.

— Pourquoi ne viennent-ils pas la chercher ? S’y rendre en taxi, c’est curieux, Lorient est à seulement soixante kilomètres.

— Avant, je l’emmenais et ils faisaient le trajet retour. Depuis deux ans, ils lui envoient un taxi et Iris préfère. Être dans une voiture avec eux lui rappelle de mauvais souvenirs.

— Et ses autres grands-parents ?

— Ils habitent Nice. Elle ne va pas chez eux, les connaît à peine. Ils sont les bienvenus quand ils le souhaitent. Tous deux sont adorables, mais Iris ne parvient pas à créer un lien avec eux.

— Comment as-tu eu sa garde sans être de sa famille, alors qu’elle a des grands-parents et un oncle ?

— C’est son histoire avant d’être la mienne. Lorsqu’elle se sentira prête, elle te le dira.

La bouche en cul-de-poule, Martin émet un petit rire.

— Si tu me racontais quand ton papa t’a surpris dans son lit avec un copain de classe !

Colombe écarquille ses deux calots bleus en réfléchissant d’où il tient cette info.

— C’est toi qui m’en as parlé le jour où nous avons appris pour Scarlett et Philibert. Ne me dis pas le contraire, c’était du vécu !

Elle se cache le visage sous la couette.

— Allez... je t’écoute !

— C’était l’année de ma terminale. Avec mon amie d’enfance, on avait chacune un amoureux. Un après-midi, nous n’avions pas cours, on est venues chez moi. À la base, on devait réviser... On n’a pas révisé. Guillaume et Hélène étaient à leur cabinet et mes frères à la fac. Inévitablement, on a atterri dans les chambres. J’ai laissé la mienne à mon amie et avec mon chéri, on a squatté celle de mes parents. Très mauvaise idée ! Je me suis un peu emmêlé les crayons avec le planning de Guillaume. Il n’était pas au cabinet, mais au tennis. Dès qu’il est revenu, il a grimpé l’étage pour prendre une douche et nous a surpris à poil dans leur lit, éclatante-elle de rire.

— Il a dit quoi ?

— Je le verrai toujours ! Sa raquette à la main, il papillonnait des yeux en se demandant s’il ne rêvait pas. Il s’est raclé la gorge et m’a dit : « Colombe, tu vas souffler au jeune homme qui se vautre dans mon lit de bien

vouloir se rhabiller et de prendre la porte prestement. Nous sommes au deuxième étage, je préfère qu'il n'envisage pas la fenêtre ! Avant de descendre, tu seras gentille de changer nos draps ! ». Dans le même temps, on a entendu une cavalcade dans l'escalier. Ma copine et son chéri venaient de se tirer vite fait. Guillaume a rigolé en s'exclamant : « Eh ben, ceux-là sont rapides ! Il y en a d'autres ? Je vais prendre une douche, personne n'est dans la salle de bains ? »

— Guillaume a beaucoup d'humour !

— Sur le coup, ça ne m'a pas fait rire. Je me sentais honteuse. À reculons, je l'ai retrouvé dans son bureau et je me suis excusée. Bloquée dans ses bras, j'étais incapable de le regarder. Il m'a caressé le dos en me racontant qu'il avait connu une situation similaire chez une copine. J'ai quand même eu droit à un cours de plus sur la sexualité, la contraception et les préservatifs. Je n'en menais pas large en imaginant le sermon à venir d'Hélène. Contre toute attente, le remontage de bretelles n'est pas venu. Guillaume ne lui a jamais dit.

— Quand tu parles d'eux, tu emploies souvent leurs prénoms, surtout Hélène.

— J'aime bien. Je trouve qu'ils leur vont bien, ajoute-t-elle en fuyant son regard.

— C'est l'unique raison ? demande-t-il en lui soulevant le menton.

— Pendant longtemps, plus de deux ans, je ne voulais plus la voir. Comme je savais qu'elle désapprouvait, j'ai pris l'habitude de l'appeler par son prénom. Ça revient, tout doucement.

Martin stoppe ses questions. L'amour n'attend pas.

La nuit est divine, comme toutes les heures qu'ils viennent de passer. Le réveil va être un peu plus... sport.

À près de onze heures, des pas dans la maison les sortent de leur torpeur.

— Tu as entendu ? s'inquiète Colombe en relevant la tête.

Il n'a pas le temps de répondre, des pas plus rapides dans l'escalier, puis une petite fleur gratte à la porte.

— Martin... t'es là ?

— Cette fois, ce n'est pas Guillaume ! constate-t-il en ricanant.

La petite miss insiste.

— T'es avec Colombe ?

Elle se cache le visage avec ses mains.

— Inutile de te planquer dans le dressing, ta Coccinelle est dans l'allée et les chats se vautrent sur le canapé !

Elle éclate de rire.

— Je vais préparer le déjeuner... pour vous, ce sera le petit déj' !

En cherchant nerveusement ses vêtements au sol, Colombe ne cesse de secouer la tête.

— Où sont mes fringues ?

— Sur le sol du salon... prends un tee-shirt dans le dressing !

— Tu savais qu'elle arrivait ?

Il enfle rapidement un caleçon et un tee-shirt, entoure son visage contrarié de ses mains.

— On n'allait pas se cacher éternellement. Elle sait, c'est très bien.

— Tu n'as pas répondu !

— Je savais qu'elle rentrait aujourd'hui, mais pas ce matin.

En arrivant dans la cuisine, le regard de Colombe rase le sol. Le sourire aux oreilles, Iris se précipite pour l'embrasser.

— Je suis contente d'être rentrée, j'avais une drôle d'intuition. Quelle surprise !

— Ton week-end chez tes grands-parents s'est bien passé ? la questionne Martin en l'embrassant. Tu ne devais pas rentrer ce soir ?

— Mes cousins n'étaient pas là. Je m'ennuyais, j'ai demandé à papi si je pouvais partir ce matin. Il n'a pas mis longtemps à commander le taxi. J'ai bien senti que ça les arrangeait. Mamie avait un déjeuner avec ses copines, et lui, ses clubs de golf lui chantaient : reviens-nous.

Plantée au milieu de la cuisine, Colombe ne sait quoi faire de sa peau. Martin lui tend une tasse de café, qu'elle boit lentement. À nouveau, Iris la regarde, la fossette canaille.

— Vous avez fait l'amour ? Je suis rentrée trop tôt ?

Colombe avale bruyamment une gorgée du nectar brûlant, puis tousse plusieurs fois. Sur le visage de Martin, seules ses billes vertes bougent.

— Iris... on ne parle pas comme ça !

— Quel mot ne convient pas ? Tu préfères forniquer ? Suzette le dit... forniquer !

Colombe éclate de rire devant l'expression consternée de son amoureux.

— Quelle référence ! Non plus ! On ne pose pas ce genre de question. Ça ne se fait pas !

— Pourquoi ?

— C'est intime !

— Quand tu me fais un cours sur la sexualité... c'est pas intime ?

Iris aime le titiller. Habituellement, Martin est plus à l'aise. Elle le voit et en profite.

— Si, c'est intime, mais c'est mon rôle de t'en parler.

— Eh ben là, c'est pareil. Je ne suis pas neuneu ! Vos fringues sont en tapon dans le salon !

Elle les pointe de son index la mine réjouie.

— Je suppose qu'ils ne sont pas là uniquement parce que vous aimez vous balader à poil dans la maison !

Elle cogite un instant en gloussant.

— Le canapé est encore utilisable ?

Elle jubile. La déconfiture de Martin lui fait sa journée. Colombe se contente de les observer en rigolant.

— Oh la vache ! Vous avez forniqué dans toutes les pièces de la maison ? Pas dans ma chambre, quand même ?

La miss affiche un air outré et elle peine à ne pas éclater de rire.

— Nan, t'inquiète, on l'a épargnée ! Je vais prendre une douche. N'en fais pas trop quand même !

Martin lui frotte ses tortillons et se marre en montant l'escalier.

— Je te conseille de faire vite ! Quand le taxi m'a déposée devant la porte, Barbie est passée avec des clients dans sa bagnole. Et vu son regard lorsqu'elle a vu la Coccinelle, préparez vos gilets pare-balles !

Iris n'a pas terminé sa phrase, une décapotable rose se gare, accompagnée d'un nuage de poussière.

— Qu'est-ce que je disais ?

Déjà en haut de l'escalier, Barbie est plus rapide que lui. Sans frapper, Olympe fait voler la porte d'entrée et se précipite dans la pièce à vivre, verte de rage. Ils savent : la terre va trembler. Si ses yeux envoyaient des flammes, Colombe serait brûlée vive. Ses cheveux platine largement ébouriffés, un tee-shirt de Martin en guise de vêtement de nuit, il est clair qu'elle ne vient pas d'arriver.

La haine dans le regard, Barbie hurle en ajustant sa veste.

— Tu m’as remplacée par ça ? Manifestement, tu ne t’es pas renseigné sur elle ! Es-tu au courant que ta chère oie blanche a un passé plus que trouble ? Laisser ta petite protégée avec elle, tu prends des risques !

Iris a les yeux braqués sur Colombe et elle est livide. Même ses lèvres ont perdu toute couleur. Martin tente de la faire reculer, mais Olympe continue à déverser sa rage. Les mots lui sortent du plus profond de la gorge.

— Son amie d’enfance est morte il y a un peu plus de trois ans. Et chose étrange, elle s’appelait Iris ! Cette tarée a totalement disjoncté et a même fait un séjour chez les dingues !

Colombe peine à garder son calme, à reprendre sa respiration. Entendre cette personne qu’elle exècre parler de son amie lui donne des envies de meurtre.

— Sors de chez moi Olympe ! Tu ne m’apprends rien, lui hurle Martin en la repoussant.

— Et tu sais aussi que son amie est morte d’une overdose à Bali ? Elle est aussi toxico que sa copine. Cette folle fait un transfert !

C’en est trop pour Colombe. Elle s’apprête à lui administrer la gifle de sa vie, mais Martin stoppe son geste.

— NON ! C’est ce qu’elle veut !

Martin en a assez entendu. À la vitesse de la lumière, il l’agrippe par le bras, ses pieds peinent à toucher le sol. Il la pousse à l’extérieur avec une telle brutalité qu’elle perd l’équilibre, se rattrape au mur.

— Tu vois la grille du jardin, ne t’avise plus jamais de la franchir, idem pour le seuil de ma clinique. Fous le camp !

Il claque la porte sur elle. Une fois dans la pièce à vivre, ils l’entendent démarrer en faisant crisser ses pneus.

Colombe est effondrée. Iris la regarde fixement sans comprendre ce qu’il vient de se passer.

— Pardon Martin ! J’étais tellement contente quand j’ai vu la Coccinelle, j’ai oublié de fermer à clé en entrant.

— On va tous s’asseoir dans le salon et se parler chacun son tour.

Colombe lui fait signe que non de la tête.

— Iris a le droit de savoir et moi aussi. Il me manquait quelques détails, j’avais compris en partie.

Pour éponger le torrent, Colombe attrape un rouleau d’essuie-tout, mais ses larmes ne cessent de couler. Elle ne voit pas comment aligner une

phrase. Iris la fixe avec une telle tristesse, la forteresse qu'elle avait construite autour d'elle, cède. Les regards et l'attente d'Iris et Martin lui font lâcher prise.

Il les entraîne avec douceur sur le canapé. Colombe ferme les yeux en respirant profondément plusieurs fois, ne sachant par où commencer. Iris glisse sa main dans la sienne, la questionne avec une minuscule voix.

— L'amie dont elle a parlé... c'est la fille en photo dans ta chambre ?

— Oui...

— Elle était drôlement jolie.

Les quelques mots d'Iris suffisent à lui débloquent la parole.

— Dès la maternelle, nous ne nous sommes jamais quittées. Primaire, collège, lycée, et même à la fac, nous avons tout fait ensemble. Je n'ai pas un souvenir sans elle à mes côtés. On se rêvait enseignantes dans le même établissement scolaire, travaillant en binôme. La mort en a décidé autrement. Nous venions de terminer notre maîtrise à la Sorbonne, des postes de remplaçantes nous attendaient à la rentrée. Au départ, nous devions faire ce périple à Bali toutes les deux, mais Iris avait un petit copain, Antonin, et elle souhaitait qu'il nous accompagne. Je l'ai mal pris. Nous nous sommes disputées et j'ai annulé mon voyage. Plusieurs fois, elle m'a envoyé des messages de là-bas, je ne lui ai pas répondu. J'étais jalouse de la complicité qu'ils avaient, j'avais perdu une place dans son cœur. Guillaume m'avait offert un stage de trois semaines en Irlande pour me perfectionner en aquarelle. Deux jours avant la fin de mon séjour, il m'a téléphoné en me demandant de rentrer au plus vite, sans trop de détails. Il m'a juste dit qu'elle allait être rapatriée. J'ai essayé de la joindre sur son portable, mais je tombais systématiquement sur sa messagerie. Je détestais tellement Antonin, je n'ai pu me résoudre à le contacter.

Colombe n'est que larmes, Iris et Martin se collent à elle pour lui donner la force de poursuivre.

— Guillaume m'avait réservé un vol, j'ai bouclé ma valise et je suis partie. Quand l'avion s'est posé, je n'oublierai jamais les minutes qui ont suivi. J'avais des dizaines de messages de nos amis qui s'empilaient sur mon portable. Devant le carrousel de bagages, je les lisais sans saisir la déferlante.

Elle pleure de plus belle.

— Et Guillaume est arrivé. Et là, j'ai compris. Je ne l'avais jamais vu aussi triste et désespéré. Ses yeux étaient rouges et gonflés, comme s'il avait pleuré depuis des jours. Ce n'est pas seulement Iris qui allait être rapatriée, mais son cercueil. J'ai ressenti une douleur tellement forte. Une douleur physique qui te broie te consume de l'intérieur.

— Elle s'était droguée ?

— Iris ne s'est jamais droguée. Barbie n'est qu'une vipère, j'espère qu'elle s'étouffera avec son venin. Je ne sais pas dans quelle poubelle elle a trouvé ses infos, mais elles sont fausses. Elle est morte d'une méningite foudroyante, elle avait vingt-deux ans.

— C'est quoi une méningite ?

— Une maladie causée par la présence d'une bactérie dans le liquide céphalorachidien. Sans prise en charge rapide, elle peut être mortelle, lui explique Martin.

— Ils l'ont mal soignée ?

— Son petit copain a expliqué qu'elle avait très mal à la tête et au cou, mais ils ont mis ça sur le compte d'une déshydratation. Quand la douleur est devenue insoutenable, elle a été hospitalisée. C'était trop tard, elle est morte en quelques heures.

Colombe reprend quelques minutes sa respiration, regarde la miss dans les yeux.

— Je ne fais pas de transfert avec toi. En début d'année, lorsque j'ai lu ton prénom sur ma liste, bien sûr j'ai pensé à elle, mais c'est tout. Dans les dunes avec Sultane, je ne savais pas que tu t'appelais Iris, mais j'ai craqué sur ta frimousse. Lorsque je te regarde, ce n'est pas elle que je vois.

— Elle aussi faisait de l'équitation ?

— Rubis est sa jument. Après sa mort, je ne pouvais plus monter. Ses parents m'ont suppliée de m'en occuper, qu'elle l'aurait voulu. Au début, je me contentais de marcher à côté d'elle, je la sortais avec ma jument, Oxa. Et j'ai perdu pied. Plus les semaines passaient, plus je sombrais. La douleur était trop forte, je ne dormais plus. Un soir, sans m'en rendre compte, j'ai pris une double dose de somnifère. Le lendemain matin, mes parents ont peiné à me réveiller et Hélène a persuadé Guillaume de me faire admettre dans un centre spécialisé. C'était pire. Je glissais lentement dans un monde fait d'anxiolytiques et d'hypnotiques. Ceux qui te font perdre toute notion et te transforment en zombie. Tu manges, mais la saveur des aliments a

disparu. Tu dors, mais tu ne rêves plus. Je pourrais vous dire que j'ai compté chaque heure passée dans ce centre, il n'en est rien. Au bout d'un mois, contre l'avis d'Hélène, mon papa est venu me chercher et m'a installée chez ma grand-mère. J'avais l'impression qu'il s'était écoulé une semaine. Le brouillard dans lequel j'étais plongée était trop opaque, trop dense. Je ne ressentais plus rien, ni la douleur ni les jours trop vides. C'était comme un pansement sur une blessure. Les calmants ont caché le manque de mon amie, mais pour le soigner, c'était autre chose. Tout m'est revenu avec la violence d'un choc frontal. J'avais l'impression d'exploser une nouvelle fois en mille morceaux. J'étais devenue une étrangère à ma vie. Elle ne ressemblait en rien à celle que j'avais. Vivre auprès d'Hélène n'était plus possible. Je l'ai détestée avec une telle force...

Ses larmes redoublent.

— Prends ton temps, lui chuchote Martin en la serrant plus fort.

— Pendant mon hospitalisation, elle avait vendu ma jument et ma selle. Mes trophées, mes affaires d'équitation, tout avait disparu. Ma chambre était vide, impersonnelle, lugubre. De toutes ces années de bonheur avec Iris, à monter côte à côte, il ne restait rien. Juste Rubis. Hélène avait fait table rase du passé, sans penser une seconde qu'elle aggravait mon état. J'avais besoin de temps et elle ne le tolérait pas. Elle me reprochait sans cesse mon manque de volonté à m'en sortir. Son discours était toujours le même. Elle me rabâchait que je devais combattre le mal par le mal. Avancer coûte que coûte, quoi qu'il m'en coûte. Reprendre le fil de ma vie et ne plus regarder en arrière. Un soir chez ma grand-mère, elle était venue pour à nouveau me prodiguer ses si judicieux conseils, j'ai craqué. Si mon papa ne m'en avait pas empêchée, je l'aurais frappée. Je voulais qu'elle se taise et qu'elle disparaisse de ma vie. Suzette l'a virée sans ménagement.

— Et après, tu as fait quoi ?

— Rester à Rennes, je ne pouvais plus, à Paris non plus. Quand je croisais les parents d'Iris, je voyais la douleur, la peine que je leur provoquais. Je suis partie six mois à Londres. Mon amie Capucine m'a initiée au tatouage en attendant d'avoir un poste d'enseignante. J'ai habité un an à Lille. J'y ai passé ma capacité, mon agrégation, tout en faisant des remplacements et je suis arrivée ici.

Iris pose sa tête sur ses genoux. Colombe glisse doucement ses doigts dans ses bouclettes. Elle comprend dans ce geste que la petite fleur va

ouvrir les vannes, abaisser le pont-levis.

— Mes parents sont morts dans un accident d'hélicoptère, quand j'avais quatre ans. Mon papa s'appelait Loïc, il était véto, comme Martin. C'était son frère de cœur. Ma maman s'appelait Gaëlle, elle était infirmière. Ils étaient partis en voyage au Brésil, j'étais restée avec Martin. C'était le cadeau d'anniversaire de mon papa à ma maman, elle avait toujours rêvé d'y aller. L'hélicoptère s'est écrasé en forêt, on n'a jamais su pourquoi. Il faisait presque nuit et il y avait beaucoup de vent. Peut-être qu'ils ont volé trop près des arbres. Après, mes grands-parents m'ont récupérée, mais je ne les connaissais pas, je pleurais tout le temps. Ma tante et mon oncle m'ont demandé avec qui je voulais vivre. J'ai choisi Martin.

— Tu regrettes, ma puce ?

Iris se précipite dans ses bras, ça vaut toutes les réponses. En plissant le nez, elle fait lentement glisser sa main sur son visage. Quand la pulpe de ses doigts entre en contact de sa barbe naissante, les coins de sa bouche s'étirent.

— Tous les trois, on a nos cœurs cabossés, mais on va se serrer les coudes. On va être une famille. Hein, Martin ?

— On est déjà une famille.

En faisant le récit de son drame, contrairement à Colombe, Iris n'a pas pleuré. Elle l'a fait de manière mécanique, comme si elle l'avait répété plusieurs fois et qu'elle parlait de quelqu'un d'autre, avec lucidité. Colombe n'a posé aucune question. Les détails viendront sans doute au fur et à mesure. Et s'ils ne viennent pas, qu'importe. L'homme qu'elle aime élève la fille de ses amies et il l'aime comme sa propre enfant. Colombe en est émue, chamboulée et un peu étonnée. Ce n'est pas si courant.

Les secrets ne sont plus. Un nouveau chapitre peut s'écrire.

Avant de monter dans sa chambre pour vider sa valise, elle revient sur ses pas, se colle contre Martin.

— J'aime pas mentir, alors je dois vous avouer une chose.

— On t'écoute, ma puce, lui dit gentiment Martin en lui caressant le dos.

— Je savais que vous étiez ensemble. Le soir chez Colombe, quand tu y es retourné soi-disant pour récupérer ton téléphone, je vous ai vus vous embrasser dans le reflet de la porte vitrée.

Les amoureux se regardent en souriant.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Je ne voulais pas vous gâcher votre effet. J’attendais la surprise ! Mais plus les jours passaient et plus je me morfondais. J’ai même pensé que ça n’arriverait jamais ou que la romance avait rendu son dernier soupir.

— Colombe dort ici presque tous les soirs. Un matin, tu l’as loupée de quelques minutes. Tu as débarqué dans ma chambre, elle venait à peine de refermer la porte d’entrée.

La mine renfrognée, elle se détache de ses bras.

— C’est le jour des révélations ! Moi qui me croyais perspicace, j’ai des progrès à faire. C’est pas très sympa ! Je me rongais les sangs à me demander où vous en étiez, et vous roucouliez à quelques mètres de moi. Elle redresse le menton.

— Tu noteras l’effort, je n’ai pas dit forniquer.

Martin éclate de rire en lui embrassant la tête.

— Je voulais te le dire, mais Colombe avait besoin de plus de temps.

— De quoi t’as peur ? Je suis contente, trop contente ! J’ai prié pour que ça arrive ! Enfin... prié, c’est une façon de parler, je ne sais pas faire, mais je l’ai tellement souhaité. C’est un rêve qui se réalise !

— Peur n’est pas le mot. Peut-être un peu, oui. Avec Martin, on ne se connaît pas encore beaucoup. Parfois, on est attiré par quelqu’un et très vite, on se rend compte que ce n’est pas la bonne personne. Que l’on s’est trompé ! Tu en avais tellement envie, je ne voulais pas te faire une fausse joie.

Elle ferme un œil, cogite en les détaillant.

— Bon, je vous pardonne ! Et maintenant, on en est où ? Ça colle ou ça ne colle pas ?

Martin les presse toutes les deux dans ses bras en riant.

— Pour coller, ça colle ! Tu ne t’imagines pas à quel point !

Une petite chose... rose

L'automne est particulièrement humide et venté, cela ne freine pas les cavalières. Équipées comme il se doit, elles poursuivent leurs balades. Parfois, elles rentrent transies de froid et se précipitent sous une douche chaude pour se réchauffer, mais qu'importe. Le plaisir de galoper ensemble reste leur moteur.

Dès qu'il le peut, Martin rejoint le binôme. Sa romance avec Colombe le comble. Même dans ses rêves les plus parfaits, jamais il n'aurait imaginé tomber amoureux d'une femme qui s'entend aussi bien avec Iris. Troublé par leur relation forte, il n'en craint pas moins que cela s'arrête d'un coup. Toutes voiles dehors, Iris navigue dans son adolescence. Souvent, cette période s'accompagne d'instabilités, les parents ont bien des difficultés à gérer. Il croise les doigts en espérant passer à travers.

Colombe ne vit quasiment plus chez elle. Elle s'y rend tous les deux ou trois jours récupérer des vêtements, en déposer d'autres, ramasser son courrier. Leur vie de couple s'organise sans tirer de plans sur la comète, de manière naturelle.

Avec courage, la semaine dernière, Colombe a convié Bénédicte pour un dîner en tête à tête chez elle, sans la présence d'Iris. Cette soirée, elle l'a préparée en se répétant comment lui conter son amie Iris et tous les troubles qu'elle a traversés depuis sa mort. Elles ont versé des larmes, ont beaucoup ri aussi. Colombe ne s'est pas contentée de lui raconter sa disparition. Avec de nombreux détails, elle lui a fait la biographie de leur enfance, de leur adolescence agitée. Bénédicte sait être une oreille attentive, sans jugement. Colombe en est sortie grandie, allégée. Avec l'accord de Martin et d'Iris, elle lui a parlé de l'accident tragique de Gaëlle et Loïc, de leurs vies à deux depuis ce drame. Bénédicte en a été émue plusieurs jours. La mort de son amie l'a touchée bien évidemment, comment ne pas l'être, mais l'histoire de la petite Iris lui a fait chavirer le cœur. Elle apprécie Martin qu'elle connaît encore peu, mais son regard sur lui a changé. Elle le trouve formidable, si attentif à sa protégée et ne cesse de le dire à Colombe. En riant, elle lui demande régulièrement si elle compte lui ériger une statue.

Colombe se moque, mais elle a conscience de vivre avec un homme en dehors de la norme. Elle se sait chanceuse, et savoure chaque seconde auprès de lui.

Depuis quelques jours, le vétérinaire qui fait battre son cœur est soucieux. Iris vient de s'endormir, il rejoint sa belle dans le salon, Colombe termine la préparation de ses cours. Il s'installe à côté d'elle, lui parle doucement.

— Un des bébés de Scarlett m'inquiète. J'ai refait une écho, il est vraiment très petit.

Elle plisse le front en refermant son agenda.

— Il est vivant ?

— Il ne se développe pas normalement, ne sera pas viable.

— Qu'est-ce que tu envisages ?

— Rien. Nous devons prévenir Iris.

— Et le deuxième ?

— Il a l'air bien. La naissance est imminente, d'ici la fin de la semaine.

— Je vais lui dire demain.

Ils se couchent, tristes. Iris se faisait une joie d'accueillir ces deux bébés chats. Le diagnostic de Martin est posé. À présent, ils espèrent simplement que le deuxième sera en bonne santé.

Dans le milieu de la nuit, en miaulant à fendre l'âme, Philibert saute sur leur lit. Martin et Colombe se réveillent en sursaut.

— Bon... je pense que c'est pour maintenant !

— Maintenant ? Les naissances ?

Martin est déjà debout. Il enfle un caleçon et un tee-shirt, descend l'escalier quatre à quatre. Effectivement, le travail a commencé.

— Ça peut durer des heures, remonte te coucher.

— Je n'abandonne pas Scarlett.

Martin installe une alèse sous la minette, Colombe la caresse de longues minutes sous l'œil inquiet de Philibert qui ne la quitte pas d'un poil.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Une main sur la rampe et la bouclette emmêlée, Iris bâille à s'en décrocher la mâchoire.

— Viens vers moi !

Martin l'attire sur ses genoux et lui parle avec une grande douceur.

— Hier, j'ai fait une échographie à Scarlett. Un des bébés est vraiment très petit. Peut-être qu'il ne survivra pas, je préfère te le dire maintenant.

Iris s'agrippe à son cou.

— Oh non... Et l'autre ?

— Ça devrait aller.

— Je peux rester ?

— Tu as cours demain matin.

— S'il te plaît... je veux être vers eux.

— Installe-toi avec une couverture sur le canapé. Tu peux t'endormir, je te réveillerai.

Colombe est impressionnée par l'attitude de Philibert. À côté de Martin, il guette, observe tous ses gestes. De temps en temps, il lèche sa belle. Les naissances ne se font pas attendre. Une heure plus tard, le premier bébé pointe le bout de sa truffe, suivi du plus petit. Comme le craignait Martin, mort-né. Après l'avoir montré à Iris, il le place dans une petite boîte. Malgré la tristesse, tous se concentrent sur le premier : une petite chose toute rose.

— Martin, il n'a pas de poils ? s'étonne Colombe en l'apercevant à peine.

— Mais si... Je peux déjà te dire qu'il sera gris et blanc.

— C'est un garçon ? s'impatiente Iris en se tortillant pour l'observer.

— Je ne veux pas le tripoter. Laissons-le au chaud vers sa maman. Il tète, c'est très bien.

— Regarde, Philibert le sent. Il ne va pas lui faire de mal ?

— Mais non, il le lèche...

Iris ne parvient plus à garder les yeux ouverts. À près de trois heures, Martin lui conseille d'aller dormir. Elle s'exécute sans protester. Il attire Colombe dans ses bras, l'embrasse dans le cou.

— Et si nous y allions aussi ?

— On peut les laisser ?

— Scarlett va très bien s'en occuper. Huit tétines pour lui seul, il ne va pas faire le difficile !

Dès qu'ils ont glissé sous leur couette, Colombe se blottit contre lui en contenant des sanglots.

— C'est pour le bébé mort ?

— Non...

— Depuis quelques jours, je te sens ailleurs. Hier, je t'ai vue plusieurs fois ravalier tes larmes. Parle-moi...

Depuis le décès de son amie, Colombe garde en elle ses désespoirs. Les partager avec son amoureux n'est pas encore dans ses habitudes.

— Le papa d'Iris va récupérer Rubis.

— Pourquoi ?

— Il m'a dit qu'il prenait sa retraite et qu'il avait du temps.

— Il ne compte pas la monter ?

— Non. C'est un coup d'Hélène, j'y mettrais ma main au feu. Il savait pour Paloma. Elle est leur médecin, j'aurais dû y penser.

— C'est bien qu'il veuille s'en occuper. Ils en ont peut-être besoin, eux aussi.

Colombe fond en larmes. Il la couvre de baisers, la console comme il peut.

— Laisse-la partir.

— Elle s'en va mercredi matin et je ne pourrai même pas être là.

— Ma Colombe... Tu iras l'embrasser mardi soir. J'irai et je vérifierai qu'elle part dans de bonnes conditions.

Dans son cou, elle se calme lentement.

— En observant Paloma l'autre jour, j'ai pensé à une chose. Si on lui faisait faire un petit ?

Colombe se raidit en reniflant.

— C'est une obsession chez toi ? Scarlett, maintenant Paloma...

— Je pourrai lui trouver un beau mec, comme elle.

— Ah non ! Jamais je ne pourrai le laisser partir.

— Qui te parle de le laisser partir ? On le garde pour nous.

— On en a déjà trois. Comme le dirait Hélène, c'est largement suffisant. Tu ne parviens même pas à te dégager du temps pour monter Black.

— Un jour, on sera peut-être quatre ou cinq...

Elle se colle à lui, l'embrasse tendrement.

Le réveil est un peu difficile pour le trio, leur courte nuit se lit sur leurs visages. Dès qu'elle arrive dans le salon, Iris se précipite pour observer le bébé. Tout contre sa maman, il dort comme un bienheureux.

— Alors, c'est une fille ou un garçon ?

— Je ne vois pas. On va patienter, Scarlett ne supporte pas qu'on le tripote.

— Qu'est-ce qu'il est beau !

— Va prendre ton petit déjeuner !

Martin ne veut pas attendre pour la mettre au courant.

— Ma puce, nous avons une nouvelle extra !

L'œil pétillant, elle n'y tient plus et en lâche sa cuillère dans son bol de céréales.

— Je vais chercher un amoureux pour Paloma !

Le sourire retombe comme un soufflet. Elle gonfle ses joues et les vides bruyamment.

— Eh ben... cache ta joie ! Je m'imaginais te faire plaisir !

L'œil pétillant laisse la place à ceux d'un cocker neurasthénique en plein spleen. Elle marmonne :

— Si... c'est cool... je croyais que vous alliez m'annoncer un bébé pour nous !

Martin observe Colombe en coin.

— Tu aimerais ?

— Mais oui... j'en rêve ! Un petit frère ou une petite sœur, je ne suis pas difficile, n'importe !

Colombe pique du nez dans son bol. Iris tourne la tête dans sa direction, le sourire canaille.

— La balle est dans ton camp !

— Après une si courte nuit, je refuse d'avoir cette conversation ! rétorque-t-elle sans les regarder.

— Tu aimes les bébés ? insiste la miss.

— Évidemment...

— Et tu aimes Martin... Alors ? Faut pas traîner ! Mon horloge biologique fait tic-tac, tic-tac. Si je pouvais être grande sœur avant mes dix-huit ans, ce serait cool !

— J'ai l'impression d'entendre ma grand-mère !

— Elle m'a appelée avant-hier.

Colombe écarquille les yeux.

— Elle a ton numéro ?

— Ben ouais. Je lui ai donné la dernière fois.

— Elle te voulait quoi ?

— Prendre de mes nouvelles.

— Je ne le crois pas ! Tu lui sers d'indic ?

— Tout de suite les grands mots !

— Iris, ne te monte pas la bobine avec elle, ce n'est pas à l'ordre du jour. On vient d'avoir un bébé chat, on va se concentrer sur lui.

Ils ont bien du mal à apercevoir la petite chose rose. De peur qu'on le lui prenne, Scarlett le cache. Philibert – fidèle au poste – monte la garde à côté du panier. Le dos rond et dans une attitude menaçante, il est prêt à bondir si l'un des occupants de la maison s'approche de leur rejeton. Caresser bébé n'est pas pour aujourd'hui. Le risque d'y perdre une main est bien réel.

Des étoiles plein les yeux, chacun part pour sa journée. Colombe est heureuse de cette naissance, sans pouvoir s'en réjouir comme elle le voudrait. Le départ de Rubis va être une épreuve, elle n'en a pas encore parlé à Iris. Martin en a conscience, la séparation va être un bouleversement pour sa belle, tous ses vieux démons vont refaire surface.

Le soir même, Martin récupère Iris à la sortie du collège et l'emmène prendre un goûter dans un salon de thé du centre-ville. Sa petite fleur est inquiète de ce rendez-vous. Deux chocolats chauds devant eux et une crêpe au beurre salé, la miss le questionne avec le regard d'un basset hound.

— Martin, j'ai peur. T'as quelque chose de grave à me dire ?

Il soupire lentement.

— Ma puce, Colombe est très triste et demain, elle va sans doute l'être davantage. Tu te souviens qui sont Arnold et Anne ?

— Les propriétaires de Rubis et aussi les parents de l'amie de Colombe.

— Ils vont récupérer Rubis.

Sur le point d'engloutir un morceau de crêpe, elle en pose sa cuillère.

— Pourquoi ?

— Arnold a du temps pour s'en occuper, il ne travaille plus.

— C'est débile, il ne pourra pas la monter et va faire beaucoup de peine à Colombe.

— Ne cherche pas une explication, c'est comme ça. Je souhaitais juste te le dire, Colombe n'y arrivera pas.

— Pourquoi on ne l'achète pas ?

— Ils ne veulent pas s'en séparer, c'est la jument de leur fille. Je comprends ta tristesse et la douleur de Colombe, mais nous devons tenir compte de la souffrance qui est la leur. Tu ne te remets jamais de la perte d'un enfant. Tu survis. Le fait d'avoir Rubis avec eux, cela va peut-être les

aider. Colombe est dévastée par leur demande, mais elle la comprend très bien.

La miss la comprend elle aussi. Elle fixe un long moment sa crêpe.

— Excuse-moi... j'ai plus trop faim. Mon cœur est trop malheureux et mon estomac est noué.

— Iris, j'ai préféré te le dire sans la présence de Colombe pour ne pas amplifier sa tristesse avec la tienne. Je lui ai envoyé un message, elle sait que tu es au courant. On va être forts pour elle. On va l'entourer d'amour, c'est la seule chose que l'on peut faire.

— Je ne vais pas y arriver. Si elle pleure, je pleure... Tu m'en demandes trop !

— Sois la plus normale possible et ne lui en parle pas. D'accord ?

— Je vais essayer...

Grand vent

Depuis le matin, Colombe a les larmes aux yeux. En évitant les regards de Martin et d'Iris, elle ne petit-déjeune pas avec eux. Ce soir, ce sont ses adieux à Rubis. Déstabilisée par son chagrin, la miss ne cesse de vouloir la consoler en se collant à elle. Lorsqu'ils se retrouvent seuls, Martin tente de lui donner quelques conseils.

— Laisse-la respirer.

— Je suis trop triste pour elle... Je ne sais pas quoi faire.

— Elle va reprendre son souffle. Donne-lui quelques jours pour s'habituer.

La journée se passe. Colombe aimerait stopper le temps que demain n'arrive jamais. Revenir en arrière et supprimer à tout jamais l'appel d'Arnold pour lui annoncer qu'il souhaitait récupérer leur jument. Sur le coup, elle était si heureuse. Depuis deux ans, ils ne correspondaient plus que par courriel, Colombe leur envoyait des photos assez régulièrement. Mais dès les premières paroles, elle a senti dans la voix d'Arnold une chose étrange, une difficulté à verbaliser sa demande. Dans la minute, elle a compris que ce n'était pas une conversation amicale pour prendre des nouvelles de Rubis. À part pleurer au téléphone, elle n'a pas fait grand-chose d'autre. Tellement sidéré par cette demande, son cerveau était incapable d'argumenter. Rubis leur appartient, elle n'a pas le pouvoir de changer ce fait. Elle s'est résignée, sans combat. Elle a accepté leur décision, sans réaction, juste avec un torrent de larmes. Le lendemain, elle a échafaudé des plans. Dans un premier temps, elle a pensé le rappeler pour lui préciser l'âge de Rubis. Mentir en lui disant qu'elle n'est pas suffisamment en forme et qu'il est préférable de différer un si long voyage. Colombe savait. Ni Martin ni Paul ne seraient solidaires de sa démarche. Très vite, elle a fait le constat suivant : ce n'était que reculer de quelques jours ou semaines l'inévitable. Alors, elle a pensé leur proposer de la leur racheter. Comment formuler une telle requête ? Comment demander à des parents à jamais meurtris par le décès de leur fille, à combien ils estiment la

jument dont ils n'ont jamais réussi à se séparer ? La mort dans l'âme et le cœur en miettes, elle s'est résignée. Une résilience de plus.

À dix-neuf heures, elle fait dîner Iris, Martin n'est pas encore rentré. Elle l'abandonne pour se rendre au haras embrasser sa compagne de balade. La petite miss insiste pour l'accompagner, argumente sans relâche, mais Colombe est inflexible. Ce moment, elle ne veut le partager avec personne, il leur appartient à toutes les deux. Ce n'est pas un au revoir, c'est un adieu.

Sitôt dans son box, elle s'effondre. Bloquée contre elle, Colombe n'est que larmes. Elle lui parle, lui explique pourquoi elles doivent se quitter.

Deux heures plus tard, Martin est de retour chez lui. Passablement inquiète, Iris n'est pas couchée. Elle déambule en pyjama, ne cesse de courir à la baie vitrée à chaque passage de voiture. Colombe n'est pas revenue et ne répond pas à son portable.

— La nuit est tombée depuis longtemps, il n'y a plus un chat dehors. Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Couche-toi, ma puce. Je vais aller la chercher.

— Laisse-moi venir !

— Ça ne sert à rien et tu as cours demain matin. Elle est au haras.

La mine défaite, elle obtempère.

En cinq minutes, Martin est sur place. La Coccinelle est là, mais Colombe et Rubis sont introuvables. Paul et Max rappliquent immédiatement.

— Vous savez où elles sont allées ?

— À notre arrivée, sa voiture était garée dans la cour, mais elles avaient déjà mis les voiles.

— Je vais sortir Black, elles doivent être sur la plage.

Sans perdre de temps à le seller, il monte à cru. La lune est pleine et Paul lui donne une torche puissante qui leur permet de se déplacer facilement sur le sentier. Après quelques minutes, il les voit au loin, marchant sur le sable. Transie de froid, Colombe grelotte et ses paupières sont gonflées par tant de pleurs. Il l'enlace. Sans un mot, ils regagnent le haras lentement. Plus ils approchent, plus Colombe ralentit ses pas. C'est une nuit ventée. Une nuit noire, sans étoile. Max et Paul sont rassurés, mais savent la peine qu'elle a. Aucune parole ne pourra la consoler, ils les laissent entre eux.

Une fois dans son box, elle l'embrasse encore et encore. La jument ne bouge pas d'un sabot, comme si elle ressentait sa tristesse.

— Il faut y aller. Max te déposera ta voiture à la maison demain matin.

Sur le chemin, c'est un tsunami, comme si tout son passé avait refait surface. Ce n'est pas seulement Rubis qu'elle vient de quitter, c'est aussi une petite partie de son amie d'enfance, de leur souvenir de balades.

Elle file sous une douche chaude. Une fois réchauffée, elle se passe un jet d'eau froide sur le visage en espérant atténuer les gonflements de ses yeux. Mais ses larmes ne s'arrêtent pas. Comme si sa production lacrymale s'était mise en marche forcée. La source est intarissable. Ses réserves se renouvellent à grande vitesse, sans pause.

Iris ne dort pas, Martin s'installe vers elle quelques minutes pour la rassurer et retrouve Colombe. Sans rien avoir avalé de la journée, elle se couche l'estomac vide, le cœur en copeaux. Une partie est restée sur le sol auprès de Rubis.

Dans la nuit, elle se réveille en sursaut, tente même de se lever pour la rejoindre. Martin la stoppe. Avec sa douceur habituelle, il parvient à lui faire entendre raison. Consciente du ridicule de la situation, elle s'en excuse. Son amoureux partage sa peine, aimerait la soulager de toute cette souffrance. Mais comment ?

Le petit déjeuner se passe dans un silence absolu, Colombe ne pleure plus. Les larmes ont laissé place à la colère. Une colère froide, qu'elle maîtrise, mais qui s'annonce sanglante envers Hélène. Avant de partir, elle demande à Martin de lui prêter son bolide pour se rendre à Rennes dans l'après-midi.

— Tu veux y être pour la réceptionner ?

— ...

Face à son mutisme, Martin saisit immédiatement.

— Colombe, ce n'est pas une bonne idée.

— Ce n'est pas d'une leçon de morale dont j'ai besoin, mais de ta voiture.

Comme une grenade dégoupillée, Martin la sent sur le point d'exploser.

— Tu peux la prendre.

— Je peux venir avec toi ?

— Pourquoi pas ? Plus on est de fou, plus on rit. Je doute fort qu'Hélène rie beaucoup !

— Je n'ai pas envie qu'Iris assiste à ça !

— C'est comme tu veux.

La petite miss insiste, Martin lâche l'affaire.

— Soyez prudentes ! Je t'aime, lui dit-il en la prenant dans ses bras. Colombe, ne te laisse pas emporter par ta colère. Même si c'est terriblement satisfaisant sur le moment, certaines paroles ou certains actes ne s'effacent pas.

— C'est à ma mère que tu devrais prodiguer ces belles paroles. Ce qu'elle a fait, elle va le regretter !

Jouer avec le feu est un jeu dangereux, Hélène s'y est aventurée de nombreuses fois. Elle aime croire qu'elle contrôle la situation, mais le feu est difficile à contenir. Depuis quelques mois, elle pense avoir éteint l'incendie. Avec le départ de Rubis, il vient de se rallumer. Il a aspiré l'air et il brûle plus fort que jamais.

La matinée passe en un éclair. À onze heures, les filles prennent la route. Sans parvenir à se concentrer sur la conversation de sa petite fleur, de temps à autre, Colombe hoche la tête. À mi-chemin, elles s'arrêtent dans une station-service pour avaler un sandwich, arrivent à treize heures trente dans le centre-ville de Rennes. Le cabinet de ses parents est situé dans une rue semi-piétonne. Sur le petit parking réservé à la patientèle, elle se gare sans encombre. Connaissant bien les habitudes d'Hélène, elle sait qu'elle n'est pas encore arrivée. Remontée à bloc, sa fille veut être là pour la cueillir avant ses premières consultations. Surprise de sa venue, la secrétaire se lève lentement pour l'embrasser.

— Colombe, comment vas-tu ?

— Bien. Merci, Nathalie.

— Tes parents ne sont pas encore là, ils ne devraient plus tarder.

— Je vais attendre Hélène dans son cabinet.

Les deux miss s'installent sur les deux chaises prévues pour les patients. Jamais Iris n'a vu le regard de Colombe aussi noir. Son visage est fermé. Seule sa colère est visible. Très vite, la voix d'Hélène se fait entendre, puis la porte s'ouvre d'un mouvement sec.

— Colombe... Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es malade ?

— Iris, sors patienter vers Nathalie !

La petite s'exécute et Guillaume fait son entrée.

— Mon ange, tu as un souci ? lui dit-il en l'embrassant et en la serrant dans ses bras.

— Dis-moi que tu n'es pas au courant ?

— De quoi ?

— Elle a convaincu Arnold de reprendre Rubis !

Il se détache de ses bras, regarde sa femme.

— Hélène... tu n'as pas fait ça ?

Sans chercher à nier, elle ne désarme pas. Plantée derrière son bureau, elle prend appui du bout des doigts.

— C'est leur jument. Arnold n'est plus en activité, il a tout le temps pour s'en occuper.

Les bras le long du corps en signe de consternation, son mari la dévisage, sans voix. Comme la lave d'un volcan en éruption, Colombe explose. Face à sa mère, elle la menace de l'index en hurlant.

— Je ne veux plus te voir ! À partir d'aujourd'hui, je visiterai mamie et papa seuls ! Ne t'avise pas de venir à Concarneau ! S'il arrive quoi que ce soit à Rubis, jamais je ne te le pardonnerai !

— Colombe, ce n'est qu'une jument. Elle n'est pas Iris !

— Garde ta psycho de comptoir pour tes copines aussi connes que toi !

— Ne me parle pas comme ça, je suis encore ta mère !

— Tu n'es personne. À quel moment j'ai pu m'imaginer que tu avais changé et que tu regrettais ? Regarde-moi bien ! Beaucoup d'eau va devoir passer sous les ponts avant que j'accepte de me retrouver dans une pièce avec toi. Tu n'apprends rien... jamais ! Ces années où je refusais de te parler, de te voir ne t'ont pas servi de leçon ? Tu penses tellement détenir la science infuse. Tu t'estimes tellement supérieure. Tu penses mal ! Tu crois mal !

Le visage d'Hélène s'est vidé de sa couleur. Colombe est de glace et son mari la mitraille du regard. Incapable de lui venir en aide, il ne peut cautionner son attitude.

— Colombe, ta colère démontre une chose... tu n'as pas suffisamment cheminé dans ta résilience.

— Ferme-la ! Quelle résilience ? C'est quoi la résilience ? Oublier ? Accepter ? Je ne suis pas comme toi... Ton cœur est en béton armé ! Comment as-tu pu me faire ça ? J'étais heureuse. J'aime un homme merveilleux et Iris me comble. Ça te plaît de me plaquer à terre, de faire exploser ma vie ? Tu préfères me voir comme un chaton qui lèche ses blessures ? RÉPONDS !

Sans un mot, Hélène baisse les yeux sur son bureau.

— Tu n'es plus qu'une ombre. Rien de ce que tu peux dire ou faire ne peut m'atteindre. Le pire est derrière moi et ce n'est pas ton cas !

Colombe se tourne vers son papa, transparent. Il la prend dans ses bras, colle sa joue contre la sienne.

— Pardon de t'infliger ça... Viens quand tu veux ! On passe embrasser mamie et on rentre.

Elle quitte le bureau de sa maman sans un regard, sans une parole. Hélène se laisse lourdement tomber dans son fauteuil, enfouit son visage dans ses mains.

Dans la salle d'attente, heureusement vide, Iris se précipite dans les bras de Guillaume.

— La vache... Il y avait grand vent là-dedans !

— Ce n'est pas parce qu'il se lève qu'il va y avoir une tempête. Colombe avait besoin d'envoyer la foudre, sourit-il en lui ébouriffant ses petits tortillons.

Il se tourne face à sa secrétaire et elle n'a pas perdu une miette de la conversation. Sans oser les regarder, elle pianote nerveusement sur son clavier.

— Nathalie, déplacez mes prochains rendez-vous et mettez-les sur le planning d'Hélène.

— Elle part dans dix minutes chez son coiffeur.

— Elle ne part plus ! Vous lui précisez bien que *je* l'ai décidé. Merci, Nathalie.

Il entraîne les filles en direction de la sortie.

— Je sais ce qu'il nous faut ! Je sors de table, mais on a tous besoin d'un petit remontant. Le salon de thé à côté sera parfait !

Iris aime beaucoup Guillaume. Sur le chemin, elle glisse sa main dans la sienne, il la regarde faire en souriant.

— Ton année scolaire se passe bien ?

— Super ! Colombe m’aide à faire mes fiches, je travaille deux fois plus vite. Vous nous aviez promis une balade, on attend toujours !

— On ne se tutoyait pas la dernière fois ?

Elle lui répond par un sourire.

— Je suis comme les vieux chats, ajoute Guillaume. Galoper sous la pluie, je ne suis pas fan. On va attendre qu’il fasse un peu plus chaud.

Installés dans de petits fauteuils club bordeaux, à quelques mètres de la cheminée, ils sirotent un thé parfumé à la cannelle. Iris s’empiffre allègrement d’une tarte aux noix. Colombe est nouée, mais pour faire plaisir à ses deux amours, elle mange une part de moelleux au chocolat.

Personne ne parle de Rubis ou d’Hélène. Tout est dit, inutile d’y revenir. Malgré la tristesse qui grise ses yeux, Guillaume sent sa fille heureuse, amoureuse. Assise entre eux, la petite minette de onze ans n’y est pas pour rien. Colombe s’absente quelques minutes pour récupérer son téléphone dans la voiture, Iris en profite pour se confier à Guillaume.

— Hier, c’était le raz-de-marée. Martin m’a dit qu’elle a pleuré toute la nuit.

— Tu es au courant pour son amie ?

— Oui. Et toi... pour moi et Martin ?

— Colombe nous a expliqué. Tu sais ma puce, d’une certaine manière, c’est encore Iris qu’elle pleure. Avec vous deux, elle va passer ce cap difficile. Je ne suis pas inquiet.

— Le bébé chat est né. L’autre était trop petit, il n’a pas survécu. On était tristes, mais l’autre est tout rose, trop mignon.

— Tu lui as trouvé un prénom ?

— Si c’est une fille : Tara. Si c’est un garçon, on n’en sait rien. Pour le moment, on l’appelle bébé, ajoute-t-elle en rigolant.

— Colombe vit avec vous ?

— Pas complètement. J’aimerais bien, Martin aussi. Il dit qu’il ne faut pas la brusquer, ça se fera tout seul. Ils sont trop amoureux ! J’étais bien juste avec lui, mais avec elle, c’est mieux.

Son téléphone à la main, Colombe reprend sa place. Elle a encore pleuré.

— Rubis est partie en début de matinée. Tout va bien, elle voyage dans de bonnes conditions.

Son papa glisse ses doigts dans les siens.

— Profite de ta nouvelle vie, mon ange. Martin et Iris t’aiment.

Colombe se racle la gorge en riant.

— Martin va trouver un chéri à Paloma.

— Eh ben... Vous allez avoir un paquet de bébés... un chaton, un poulain.

— Ouais...

Iris lève les épaules, accompagnées d'un soupir.

— Si seulement on pouvait avoir un petit humain, ça ne serait pas mal non plus !

Le père et la fille éclatent de rire.

— Je ne force personne, je donne juste mon avis ! conclut-elle en levant les mains comme pour s'en excuser.

— Sur ces belles paroles, je vous laisse. Embrassez Suzette pour moi, et soyez prudentes au retour !

Guillaume rejoint son cabinet, les filles prennent la direction de la bonbonnière de Suzette.

Mamie est sur le départ, son cours de bridge l'attend. Elle les fait entrer quelques minutes, les invites à s'asseoir. Iris n'en revient pas et détaille la décoration en souriant.

— Ton appartement ressemble à chez nous !

Malgré ses quatre-vingts ans, Suzette est une mamie moderne et elle aime le mobilier actuel. Chez elle, aucun bibelot de porcelaine ou de tapisseries en point de croix. À la mort de son mari, elle a fait table rase de tous ses meubles en bois. Elle s'est fait plaisir avec un intérieur à son image : pétillant et coloré.

Sans chercher à lui faire croire qu'elle ne sait rien du drame qu'elle vit – Iris l'a appelée hier soir –, Suzette la prend dans ses bras.

— Mon ange, je ne comprendrai jamais ta maman et il y a bien longtemps que je n'essaie plus. Si tes frères sont partis vivre à l'autre bout de la France, il y a une raison. Elle veut régenter vos vies, mais elle vous perd, petit à petit.

— Ne parlons plus d'elle. On passait juste t'embrasser.

— Comment va ton amoureux ?

— Très bien, il t'embrasse. Veux-tu que l'on te dépose à ton cours de bridge ?

— Merci, mon ange, j'attends mon amie Rosa.

Suzette marque une pause en lui replaçant une boucle.

— Colombe, ne laisse pas cet événement t'attirer vers le fond. Tu as une mine atroce.

— Ça va aller...

On frappe à la porte, Suzette affiche un petit sourire en se dandinant pour ouvrir. Et Rosa n'est pas seule. Deux messieurs très élégants l'accompagnent.

— Entrez ! Je vais vous présenter ma petite-fille et sa belle-fille, mon arrière-petite-fille. Avec arrière, je prends un coup de vieux, ajoute-t-elle d'un petit rire haut perché.

Un des messieurs la salue, suivi d'un baisemain. Iris administre un coup de coude magistral à Colombe qui en sursaute. Elles se mettent debout en les voyant approcher.

— Suzette, vos petites-filles sont charmantes ! s'exclame d'une voix grave le plus grand des deux, en les gratifiant d'un baisemain.

— Je suis toute chose, sourit Iris en battant des cils. C'est mon premier baisemain ! Ravie de vous rencontrer, monsieur.

Iris pivote face à Suzette.

— T'aurais pas oublié de me raconter un truc ?

— Ma mémoire me joue des tours. Je ne suis plus très jeune, il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle en lissant son chignon.

— Mouais... T'as de la chance que je t'aime bien !

Ils se quittent devant son immeuble.

— Je te confie Colombe. Demande à Martin de me téléphoner, ajoute-t-elle en douce à Iris en déposant un baiser sur son front.

Qu'est-ce qu'elle mijote toutes les deux ?

En marchant vers la voiture, Colombe essaie de lui tirer les vers du nez.

— C'est quoi les messes basses avec Suzette ?

— Ah nan... me demande pas ! Elle a confiance en moi... Je ne suis pas une cafteuse ! dodeline-t-elle de la tête, en lui jetant un regard oblique. En tout cas, on va avoir des trucs à raconter à Martin. Le copain de Suzette est drôlement classe !

Colombe n'en saura pas plus. Deux heures et des minutes plus tard, les miss sont chez elles, la petite famille prend ses marques. Quand Scarlett quitte leur progéniture pour boire et manger, Philibert lui succède dans le panier. Les nouveaux parents sont attendrissants, tellement protecteurs avec leur bébé. Iris a hâte de pouvoir le câliner, elle va devoir patienter. Martin le

lui a interdit pour le moment. Scarlett prend bien soin de lui, le nourrir au biberon n'est pas dans ses projets.

Très tard, quand il la rejoint dans leur lit, Colombe ne dort pas. Lovée dans ses bras, elle lui demande des détails sur le départ de Rubis.

— Paul m'a donné l'adresse du haras où elle va vivre. J'ai regardé sur internet, c'est pas mal. J'appellerai pour prendre des nouvelles la semaine prochaine.

Martin hésite un instant, mais il se lance.

— Colombe, j'y réfléchis depuis deux jours. Pourquoi Hélène fait-elle ce genre de chose ? Il était évident qu'elle te plantait un couteau dans le dos, cela n'a pas pu lui échapper.

— Es-tu certain de vouloir connaître la réponse ?

Il se contente de hocher la tête.

— Pour me punir.

— De quoi ?

— D'avoir acheté Paloma avec une partie de l'argent que ses parents m'ont laissé à leur décès. Dans un premier temps, elle a fait bloquer cette somme jusqu'à ma vingt-cinquième année, alors que mes frères en ont disposé à leur majorité. Elle voulait que je l'utilise pour investir dans un appartement ou une maison et comme je n'ai pas suivi ses directives, le couperet est tombé.

— Pourquoi ce bras de fer continuel ? Tu n'es plus une enfant et je ne pense pas qu'acquiescer une jument soit si irresponsable. Paloma ne représente pas une charge que tu ne peux assumer. C'est un achat raisonné. Qu'elle en soit contrariée sur le coup, je peux l'entendre, mais pas avec le recul. Les frais de santé peuvent être importants, mais je suis veto. Hormis sa pension, tu n'as rien de plus à payer.

— On n'en est plus là. Ce n'est plus une question d'argent. J'ai une fois de plus traversé la ligne qu'elle avait tracée pour moi. Je pourrais te faire un exposé exhaustif de toutes les fois où elle m'a mis des bâtons dans les roues pour arriver à ses fins. Me forcer à revenir dans le droit chemin, celui auquel elle pense pour moi depuis ma naissance. Elle n'y parvient jamais. Je suis sa plus grande déception. Cela la pousse à faire des choses qu'elle regrette sans doute, mais dont elle ne peut s'empêcher. Elle se persuade que c'est son devoir de mère.

En l'écoutant, Martin cogite. Il n'a pas apprécié Hélène à leur première rencontre et cela ne va pas en s'arrangeant.

— Ne cherche pas à lui trouver des excuses, elle n'en a pas. La douceur et la bienveillance de Guillaume rétablissent un certain équilibre. Il s'est mis en travers de ses plans de nombreuses fois. C'est pour cette raison qu'elle s'est bien gardée de lui en parler. Sa soirée n'a pas dû être joyeuse. Guillaume est une crème, un loukoum sucré à souhait. Mais si la soupape saute... tous aux abris !

— Je l'apprécie énormément et Iris l'adore. Il est exactement le papa que j'aimerais être.

— Tu l'es. Tu es même plus...

Dans la chaleur de son cou, la douceur de ses caresses, de ses baisers, Colombe s'abandonne.

Des douleurs fantômes

Décembre est là, accompagné d'un vent glacial et des jours de pluie qui n'en finissent plus. Hier, ils ont vu virevolter quelques flocons, sans doute pour leur signaler que Noël approche.

Depuis le départ de Rubis, Colombe ne monte plus, un blocage s'est installé. Toutes les semaines, une nouvelle excuse est mise en avant. Elle conduit Iris au haras, elle sort Paloma et Black de leurs box, mais les balades, elle les fait à pied. La première semaine, elle ne se sentait pas bien, avait la nausée. La contrariété de voir le box de sa jument vide la faisait chavirer. La deuxième semaine, une douleur à l'épaule lui était apparue subitement. La troisième, elle avait froid, couvrait sans doute la grippe.

En ouvrant les yeux, Martin la dévisage amoureusement. Depuis quelques nuits, son sommeil est moins agité. Il s'enroule autour d'elle.

— Que vas-tu inventer cette semaine pour ne pas monter ?

— Tu ne me crois pas ?

— Ton corps somatise. Ce sont des douleurs fantômes...

— Peut-être, mais j'ai mal...

— J'ai invité Bénédicte et son chéri à déjeuner.

— Quand l'as-tu vue ?

— Hier. Je l'ai rencontrée devant le collège. Elle m'a dit que tu étais avec Max, j'étais drôlement déçu.

— Du coup, moi aussi ! J'adore quand mon amoureux me fait une surprise, ajoute-t-elle en l'embrassant tendrement. Béné et Jérôme viennent pour quelle heure ?

— Midi. Après, nous irons tous au haras.

— Tu me fais marcher ? Béné a une trouille bleue des chevaux !

— Je sais. Sans doute poussée par son amoureux, la miss a décidé de prendre le taureau par les cornes pour dépasser sa peur.

Il balade ses mains sur son corps chaud.

— J'ai eu Suzette au téléphone hier.

— Ma grand-mère ?

— Tu en connais une autre ?

Colombe remonte sur son oreiller.

— Iris et maintenant toi !

— Depuis le départ de Rubis, elle m'appelle régulièrement et j'aime bien discuter avec elle. Sans en avoir l'air, elle prend de tes nouvelles, mais hier, elle avait une demande spéciale.

— Je crains le pire. Que voulait-elle ?

— Venir quelques jours à Noël.

— Oula... ça sent le coup fumant à plein nez !

— Je la cite : « Ras-le-bol des réveillons guindés et mortifères avec mes belles-filles. Mon temps est compté, je souhaite me faire plaisir ! ».

— Tu lui as dit quoi ?

— Qu'elle était la bienvenue !

— Iris va dans sa famille ?

— Elle y est allée une fois, en est revenue dégoûtée. C'est trop lourd pour elle. Au moment des fêtes, tu le sais bien, on pense à ceux qui ne sont plus là. Vingt-cinq personnes qui pleurent en te répétant pendant quatre jours que tu es le portrait craché de ton papa, ça va cinq minutes ! Tous les ans, c'est le bras de fer avec sa grand-mère. Ils ne peuvent pas la traîner de force.

— Où sont tes parents ?

— Ils habitent Brest. Quand j'ai accueilli Iris, ils n'ont pas adhéré. On se téléphone chaque semaine, mais je ne les ai pas vus depuis l'été dernier. Pour eux, Iris est un frein à ma vie.

— Faut croire que non, ajoute-t-elle en l'embrassant. Tu ne passes pas les fêtes avec eux ?

— Depuis des années, ils voyagent à cette période.

— Gaëlle et Loïc étaient plus vieux que toi ?

— Elle avait mon âge, lui, un an de plus. On a fait veto ensemble. Quand elle est tombée enceinte, Gaëlle terminait son école d'infirmière et Loïc était loin de la fin de son cursus. Leurs parents respectifs ont tout fait pour qu'ils ne la gardent pas. Pour eux, mener de front des études et un bébé était suicidaire. Je ne me souviens plus dans quelle circonstance on a eu l'idée de faire une colocation tous les trois. Iris a grandi dans ce contexte. Pendant la grossesse de Gaëlle, on s'est mis en quête d'un appartement suffisamment grand pour nous quatre. Après des mois de recherche infructueuse, on a

trouvé la perle rare. Les trois premières années, Gaëlle avait choisi de travailler de nuit. Avec Loïc, on assurait nos gardes chacun notre tour, tout en poursuivant nos études. Tous les matins, Iris allait à la crèche, Gaëlle la récupérait à midi et nous prenions le relais le soir.

— Et quand elle était malade ?

— Gaëlle posait des jours de congé. Il y a eu quelques fois un peu sport, mais dans l'ensemble, ça roulait. J'adorais lui faire prendre son bain. Assise dans la baignoire avec ses petits tortillons mouillés, elle était craquante. Lorsqu'elle me voyait passer la porte de la crèche, elle criait « MATIN ! » Il rit aux éclats.

— Le « r » a mis un certain temps à venir.

— Les gens autour de vous ne trouvaient pas bizarre votre cohabitation ? Personne ne vous a demandé si vous étiez un trouple ?

— Je ne crois pas. On a bien expliqué la situation à la crèche et ensuite à l'école maternelle.

— Gaëlle et Loïc ne se sentaient pas un peu dépossédés de leur fille ?

— J'avais ma vie, ils avaient la leur. Les week-ends, ils étaient entre eux, j'allais souvent chez des copines ou chez mes parents à Brest.

Colombe affiche une moue enfantine.

— Ne me parle pas de tes amoureuses, une bouffée d'angoisse me retourne l'estomac !

— Ma luciole jalouse... j'adore ! ajoute-t-il, l'œil qui frise.

— Et pendant tout ce temps, leurs familles ne les ont pas aidés ?

— Non. Je ne les connaissais même pas. Gaëlle a rencontré les parents de Loïc deux ou trois fois et le courant n'est pas passé. Ses parents à elle étaient loin, ils les ont aidés financièrement au début, ne pouvaient pas faire plus.

— Après... tous les deux ?

— On s'est soutenus mutuellement. Elle a dormi avec moi six mois, le temps de la construction de cette maison. Petit à petit, elle a intégré sa chambre. Elle avait l'air bien dans ses baskets, mais depuis toi, elle rayonne. Elle avait sans doute besoin d'une présence féminine.

— L'amour des chevaux a fait le reste.

— Pas seulement. Lorsqu'elle t'a vue pour la première fois dans l'amphithéâtre, elle m'a dit de suite : « Oh ! Je voudrais tellement l'avoir comme prof. Regarde, on croirait une luciole avec ses cheveux blancs et ses

grands yeux marine ! ». Je n'oublierai jamais son expression quand je lui ai dit que tu avais monté Sultane par erreur et que je t'avais engueulée. Elle m'a fusillé du regard en s'exclamant : « T'as pas fait ça ? Voilà, on ne pourra jamais être copine. Elle ne voudra pas faire de balades avec moi ! ». On a eu un coup de foudre en même temps pour la même personne. Je ne suis pas croyant, je ne crois pas au miracle, et pourtant...

Tous les dimanches matin, Iris les rejoint dans leur lit. Et comme tous les dimanches matin, elle lui pose la même question en passant la porte.

— Martin, t'es pas à poil ? Je peux venir ?

Sans attendre la réponse, elle se faufile entre eux dans une grande séance de câlins. Parfois, ils se rendorment. Aujourd'hui, impossible !

— Martin a invité Bénédicte et Jérôme à déjeuner, et je viens seulement d'en être informée, ronchonne Colombe en s'extirpant de la couette chaude. Je dois foncer faire les courses !

— Trois de mes professeurs en face de moi... Iris, tiens-toi à carreau ! se dit-elle tout haut.

Avant même de prendre leur petit déjeuner, deuxième rituel : aller voir le bébé de Scarlett. Et il a bien grandi. Il est gris et blanc, ressemble à sa maman. Son petit nez rose écrasé les fait craquer. Ils peuvent l'observer de plus près, les parents sont moins en panique à l'approche d'un humain.

— Martin... Quand est-ce qu'on saura si c'est une fille ? râle Iris.

— Enfin, tu me poses la question ! J'ai regardé hier.

— Tu l'as pris dans tes mains ? Pourquoi t'as pas attendu que je sois là ?

— Scarlett a peur quand on est tous autour. Elle n'était pas rassurée au départ, mais ça s'est bien passé.

— Bon... Alors ?

— C'est une fille ! ajoute-t-il tout sourire.

Iris lui saute au cou.

— Je n'y suis pour rien !

— Bébé Tara... ça lui va tellement bien !

À bord de la Coccinelle pétaradante, les miss partent pour le ravitaillement. Martin veut faire des filets de poisson avec des épices et du lait de coco, accompagné de pâtes fraîches. En entrée, ses belles optent pour des langoustines et des bulots. Vivre au bord de l'océan a ses avantages, ils ne boudent pas leur plaisir. Le dessert est déjà en cours de réalisation par Martin : une crème renversée. Elles passent juste prendre du pain et une

brioche et l'affaire est bouclée. Devant le fleuriste, Iris réclame un arrêt. La miss achète de la gypsophile et de l'eucalyptus avec pour objectif de dresser un chemin de table odorant. Colombe la laisse faire son choix sans intervenir.

En caleçon, mais avec un tablier en vichy rouge, Martin vient d'enfourner le dessert.

— Nos invités vont arriver et tu seras encore en sous-vêtements, le sermonne Iris.

— Le dimanche matin, je prends ma douche avec mon amoureuse, boude-t-il.

— Colombe l'a déjà prise !

— Comme si c'était la première fois qu'elle prend deux douches en deux heures, argumente-t-il en lui tirant la langue.

— Martin, je n'ai pas besoin de connaître tous les détails. Je vous entends, ça me suffit !

Devant la porte ouverte du frigo, Colombe tourne doucement la tête en direction de son amoureux. Iris éclate de rire.

— Je vous fais marcher ! Des fois, comme ce matin, je vous écoute chuchoter. J'aime bien...

Les invités sont d'une ponctualité remarquable. Sa romance avec son beau Jérôme a métamorphosé Bénédicte, elle irradie. Son look classique n'est plus. Ses jupes plissées et ses cardigans stricts se sont transformés en des tenues sportives et son amoureux ne la ménage pas. Ils enchaînent les activités et cet après-midi, il a bien l'intention de l'initier à l'équitation.

Jérôme est un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, Colombe a l'impression d'être minuscule à côté de lui. Les cheveux bruns ultracourts, il est très moqueur et sa chérie en fait souvent les frais. La tête sur les épaules, il n'est pas un de ces gros bras sans cervelle. Les garçons se connaissent peu. Ils se sont croisés deux ou trois fois chez les filles, le courant passe aussitôt.

Le ciel gris du matin a laissé la place à de belles éclaircies, mais la perspective de monter pour la première fois angoisse Bénédicte. Au moment du café, elle se ratatine sur sa chaise en faisant traîner le moment. Martin les presse. À cette saison, la nuit tombe vite.

À bord du bolide noir, la troupe emprunte le chemin du haras dans une joyeuse cacophonie. Ce n'est pas le grand beau temps, mais chacun est équipé en conséquence. À peine dans la cour, Colombe aperçoit une silhouette dans l'ancien box de Rubis, son visage se ferme.

— La place est prise ! souffle-t-elle tristement à son amoureux.

Les yeux rivés au sol, elle marche lentement en direction de Paloma. Un hennissement la stoppe. Sans lever la tête, elle se concentre, puis un nouveau hennissement. Ses tempes lui font mal, son cœur va exploser. Elle lève lentement le visage. Les yeux emplis de larmes, elle n'ose y croire. Rubis la regarde en l'appelant.

Colombe court comme une folle dans sa direction. Elle fait voler le loquet et la porte, s'agrippe à son cou.

Émue par la scène, Bénédicte pose sa main sur l'épaule de Martin.

— Tu veux qu'elle nous fasse un arrêt cardiaque ? Tu n'es que vétérinaire... On est mal ! T'as un défibrillateur dans ta panoplie ?

Très vite rejointe par la bande, Colombe ne s'arrête plus de pleurer.

— Martin, qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Elle est arrivée hier soir.

Colombe ne lâche plus Rubis, il patiente un instant pour lui donner le pourquoi de son retour. Sa belle a besoin de s'asseoir quelques minutes pour reprendre son souffle.

— Pourquoi elle est si maigre ? Ils ne s'occupaient pas bien d'elle ?

— Le propriétaire du haras m'a téléphoné mercredi, il était inquiet. Rubis refusait de s'alimenter, dépérissait de jour en jour. Il a tout essayé. La changer de box, la mettre avec d'autres juments, il n'arrivait même pas à la faire sortir. Un jour, il a insisté, Rubis l'a même coincé contre un mur. Après une hésitation, il m'a filé le numéro d'Arnold. Le pauvre n'y connaît rien en chevaux et quand je lui ai proposé de la reprendre, il était soulagé et n'a pas hésité une seconde. Comme le dirait Suzette, ta maman devrait effectivement se mêler de ses oignons. Arnold avait compris qu'elle était une charge trop lourde pour toi. Il était déconfit lorsque je lui ai raconté la peine que tu avais. Honnêtement, je pense que sa venue leur a fait plus de mal que de bien. Rubis représentait un souci supplémentaire inutile. Ils la savent heureuse avec toi et ça leur suffit.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne voulais pas te faire une fausse joie. Je suis passé la voir hier soir et dès qu'elle m'a vu, elle a commencé à manger.

Il marque une pause.

— J'ai une autre bonne nouvelle.

Colombe le fixe en s'essuyant les joues.

— Arnold va la mettre à ton nom. Il a compris que c'était la meilleure solution pour tout le monde.

Colombe pleure de plus belle.

— Je lui ai immédiatement proposé de la lui racheter, il ne veut rien entendre. Arnold souhaitait même continuer de payer une partie de sa pension, ce que j'ai refusé catégoriquement.

— Ma beauté, lui dit-elle en la caressant. On ne sera plus jamais séparées. On va bien s'occuper de toi ! Merci, Martin.

La joie de Colombe leur fait briller les yeux et rosir les pommettes. Même Jérôme ne cache pas son émotion.

— Tu viens de marquer des points. Une surprise pareille, elle s'en souviendra longtemps. Si t'as un truc honteux à lui avouer, c'est le moment !

La seule qui reste en retrait, c'est Bénédicte. Rentrer dans un si petit espace avec une si grosse bête, elle ne le sent pas du tout.

— Approche... elle est douce, l'appelle Jérôme.

— Je l'approcherai quand elle sera dehors. Je n'ai pas envie de me retrouver bloquée là-dedans avec elle.

Ils se moquent en la voyant écarquiller des yeux, mais quand Martin sort Black, le spectacle est hilarant.

— Ah ben non ! Alors là... je me tire ! C'est quoi ça ! La couleur, la taille... il va me bouffer toute crue !

— Black est très doux, Colombe le monte souvent, essaie de la tranquilliser Iris.

— Colombe est folle... j'ai toute ma tête !

Pendant qu'ils sellent les trois chevaux, Paul propose à Jérôme de prendre son cheval de la même taille que Black : un bel équidé à la robe chocolat.

— En voilà un autre... ils veulent ma mort !

— Tu vas monter Paloma et je vais vous suivre en marchant avec Rubis, lui indique Colombe.

— Pourquoi pas un poney ? demande-t-elle, on ne peut plus sérieuse.
Martin éclate de rire.

— Tu es beaucoup trop grande, tes pieds vont toucher le sol.

— C'est le but ! confirme-t-elle en levant les mains.

Pendant qu'elle parlemente sur la taille de sa monture, Black s'est approché d'elle et lui renifle sa chevelure. Lorsqu'elle sent son souffle dans son cou, elle hurle de terreur.

— MARTIN ! Ton monstre essaie de bouffer mes cheveux !

Iris en pleure et Jérôme déjà en selle est écroulé de rire.

— Arrêtez de vous marrer et venez m'aider... Oust ! Pousse-toi !
Comment fait-on reculer un truc pareil ?

Elle évite de croiser son regard et comme si elle chassait un bourdon, Bénédicte agite les bras sans qu'il bouge d'un millimètre. L'œil rond, Black lui répond à sa manière, avec un hennissement d'étonnement qui dévoile sa magnifique dentition. La terreur dans les yeux, elle pique le cent mètres de sa vie, fonce se planquer dans le box vide de Rubis en rabattant la porte.

Paul a l'habitude de voir des débutants impressionnés par la taille des chevaux, il éclate de rire.

— Elle a battu un record de vitesse ! On va avoir du mal à la faire monter.
Martin, tu n'as pas un petit décontractant ?

— Je ne fais pas les humains !

— Pas pour elle, pour les chevaux ! Elle va finir par leur foutre la trouille !

Le fou rire gagne la bande. Bloquée dans le box, Bénédicte ne voulait pas y entrer, à présent, elle refuse d'en sortir. Son amoureux la rabroue sans ménagement.

— Arrête tes gamineries ! Sors, il va faire nuit !

— Un autre jour... Je me suis surestimée et je suis trop jeune pour mourir. Savoir reconnaître ses limites est une qualité ! Il faut être réaliste... ce n'est pas pour moi !

Sans l'interrompre dans son monologue, Martin lui colle la bombe sur la tête et la tire à l'extérieur comme une enfant faisant de la résistance face à son maître d'école. Sans lui demander son avis, il la place à côté de Paloma et la fait grimper.

— Prends appui sur les étriers pour te stabiliser, les rênes bien serrées dans tes mains. Si elle s'emballe, tu tires dessus.

Elle tourne un regard désespéré dans sa direction.

— Comment ça, si elle s'emballe ? Il n'est pas question qu'elle s'emballe, j'ai déjà la trouille à l'arrêt ! Tu vois cette couleur verte sur mon visage ? Pour ta gouverne, ce n'est pas naturel ! Colombe, explique à ta jument que je ne veux pas faire de galop !

— Je vais rester près de toi avec Rubis. Calme-toi ! Les chevaux ressentent ton stress, la rassure-t-elle entre deux éclats de rire.

— Ah ben, pardon ! Vous êtes tous là à les chouchouter. ET MOI ? Je ne suis pas stressée peut-être !

Une main sur l'estomac, Bénédicte grimace.

— Je commence à avoir la nausée... Je vais vomir !

Écroulée sur sa jument, Iris a presque envie de filmer la scène. Sa professeure, habituellement autoritaire et sûre d'elle en si mauvaise posture, lui fait sa journée.

À la file indienne, ils prennent la direction de la forêt. Dès qu'ils sont sur le chemin, les deux garçons et Iris partent au galop, Bénédicte commençait seulement à se détendre. Voyant ses congénères piquer un sprint, Paloma les suit. Comme un sac à patates sur son dos, prête à tomber à gauche puis à droite, Bénédicte ne parvient pas à la freiner.

— Prends appui sur les étriers pour garder ton équilibre. Laisse-toi aller, comme dans un fauteuil, suit son mouvement ! lui crie Colombe entre deux éclats de rire.

Bénédicte ne répond même pas. Elle se contente de pousser des cris de plus en plus aigus. En haut du chemin, les trois cavaliers la regardent arriver, les yeux exorbités. Leurs rires résonnent dans la forêt, parviennent à Colombe en écho.

— Bravo Béné ! la félicite gentiment Iris.

Habituée aux balades, Paloma s'arrête toute seule à côté d'eux. Bénédicte peine à reprendre son souffle.

— J'ai vu toute ma vie défiler devant mes yeux ! Ça suffit ! Je vais vomir !

Martin prend pitié et l'aide à descendre. Elle a fait un peu de trots, un peu de galop, il estime qu'il ne faut pas abuser. La dégoûter serait une erreur.

— Pour une première fois, je te félicite !

Nouveau cri qui leur fait vibrer les tympons.

— Ton monstre noir continue de bouffer mes cheveux ! Il n’a jamais vu une sublime nana ou quoi ? Il est jaloux... J’ai une plus belle crinière que lui, ajoute-t-elle en lui tirant la langue de très très loin.

— Colombe va prendre ma place sur Black, je vais marcher avec toi et les juments.

Il aide sa luciole à grimper sur son dos et aussitôt, ils disparaissent au galop.

— Elle va se tuer ! marmonne Bénédicte.

— Colombe n’est plus montée depuis le départ de Rubis. Regarde, elle fait corps avec lui, tu dois suivre son mouvement. Tu vas t’habituer, on y prend très vite goût.

— Je n’ai pas l’intention de prendre un abonnement, baragouine-t-elle entre ses dents. Je voulais dépasser ma peur, c’est fait !

Elle sent ses mains avec une grimace.

— Ça pue ! Ah non... Ce n’est pas pour moi !

Sans se parler, ils marchent un long moment. Après une hésitation, Bénédicte a recouvré ses esprits, elle le lance sur leur vie de couple.

— Vous avez envisagé de vivre ensemble ?

— On vit ensemble.

— Comme moi et Jérôme. Garder deux appartements, c’est inutile.

Martin se stoppe. En penchant la tête sur le côté, il essaie de comprendre sur quel chemin elle se dirige.

— Colombe t’en a parlé ?

— Non, non... elle se sent très bien comme ça. Je voulais juste savoir si elle projette de laisser son meublé.

— Notre vie est particulière, avec Iris, on prend nos marques gentiment. Ça se fera tout doucement. Et vous ?

— J’aime l’appart de Jérôme. Il est en centre-ville, à deux pas du collège, mais je préfère être entouré de nature.

— Installez-vous chez toi !

— Ma bonbonnière est très sympa et la surface correcte pour un couple, mais la hauteur sous plafond est réduite, biscornue. Les poutres traversantes sont nombreuses. Jérôme, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, c’est l’enfer ! J’aimerais bien le garder sans trauma crânien encore un peu, ajoute la miss en gloussant.

— Il n’y a pas que ton appart qui est biscornu, ton chemin aussi. Sois directe !

Elle se gratte le sourcil.

— Si Colombe s’installe chez toi, on prendra sa place, mais rien ne presse.

— Pourquoi tu ne lui poses pas la question ?

— Je ne veux pas qu’elle pense qu’on envisage de la virer. Vous êtes tellement beaux tous les trois. Vous dégagez quelque chose que je ne sais définir...

— Trois âmes sœurs, trois cœurs cabossés qui se retrouvent. Comme nous, Colombe a vécu un drame terrible. Nous ne nous encombrons pas de détails sans importance et nous savourons chaque seconde de notre bonheur.

Bénédicte est touchée par ses paroles. Sans tout connaître des malheurs qu’ils ont traversés, elle ne cherche pas à en savoir davantage. Ils sont heureux, c’est l’essentiel, le reste ne la regarde pas.

La lumière décroît, les cavaliers regagnent le haras. Un brossage rapide et des caresses à chacun, Bénédicte s’aventure même à flatter Black. Ce dernier la remercie avec un hennissement de plaisir. La belle plante brune n’en sursaute pas moins.

— Tu vois... il t’aime, lui fait remarquer Martin en riant.

— Moi aussi...

Elle sent sa main.

— Il prend des douches ou des bains de temps en temps ? Qu’est-ce qu’il pue !

— Il doit penser la même chose de toi !

— Je n’aurais pas pu faire véto, constate-t-elle avec une grimace.

— Je te le confirme, renchérit Jérôme. Tu as fait un grand pas en avant, mais le chemin est encore long.

Colombe s’attarde près de Rubis. La joue contre son cou, elle lui parle doucement.

— Demain, Paul va te mettre dans le double box avec Paloma. Vous allez être bien toutes les deux. Je viendrai vous voir en fin d’après-midi.

Elle l’embrasse, rejoint ses amis et ses amours.

Les fugueurs

Accompagnée d'un vent cinglant, la nuit est tombée en quelques minutes.

Devant la maison de Martin, le groupe se sépare. Bénédicte a des cours à préparer pour sa semaine, ils refusent l'invitation à dîner de Martin et Colombe.

Sitôt ses chaussures et ses vêtements d'équitation déposés dans la buanderie, Iris se précipite pour voir bébé Tara.

— MARTIN ! ILS SONT PLUS LÀ !

Sans paniquer, il fronce les sourcils en la rejoignant au pied du panier vide.

— Ils se sont planqués. À midi, ils ont dû être dérangés par le bruit et la venue de Béné et Jérôme.

— Faut les retrouver ! chouine Iris. Tara est si petite.

Ils se mettent aussitôt à la recherche des fugueurs. Toutes les pièces sont inspectées de fond en comble en se répartissant la tâche. Après un quart d'heure, Martin appelle ses belles depuis la chambre d'amis. La petite famille – pas bête pour deux sous – s'est tranquillement aménagé un nid sous le lit. Ils ont pris soin de récupérer un pull en laine bien doux dans le dressing du maître des lieux, sur lequel ils ont installé leur progéniture.

— On va mettre leur panier ici, ils y seront plus à l'aise.

— Eh ben, ils sont pas prêteurs ! Si on peut même pas les regarder !

Les bras croisés, la face boudeuse, Iris ne s'arrête plus de râler.

— Ne le prends pas comme ça. Le sentiment maternel est très développé chez Scarlett. C'est une très bonne chose, elle est jeune pour être maman. Parfois, elles repoussent leur bébé, ne veulent pas s'en occuper.

— Je m'en fous, moi ! Je lui aurais donné le biberon !

— Toutes les trois heures ? Tu en aurais eu vite marre, se moque Martin en lui frictionnant la tête. Regarde, elle tète bien et pousse comme un champignon !

— Et nous ? Quand on en aura un à nous ?

— Iris... On a déjà eu cette discussion de nombreuses fois !

Martin disparaît dans l'escalier, revient avec le panier familial.

— On le laisse à côté d’eux, ils vont se débrouiller.

Iris file sous la douche, Colombe rejoint Martin dans leur chambre.

— Quelle conversation avez-vous eue plusieurs fois ?

Martin la prend dans ses bras, pose un baiser sur ses paupières.

— Sa copine Solène vient d’avoir un petit frère et elle lui montre tous les jours de nouvelles photos. Iris s’y voit déjà.

Il lui embrasse le cou en chuchotant.

— Moi aussi, j’aimerais bien...

— Iris est fille unique depuis onze ans. Vivre dans une fratrie n’est pas aussi idyllique qu’elle l’imagine. Aujourd’hui, elle a la pole position dans ton cœur. Si tu as un enfant à toi, sa place va changer de manière irrémédiable.

Il plisse le front en signe de désaccord, oscille la tête de gauche à droite.

— Tu penses que je l’aimerai moins ?

— Non, mais elle devra te partager.

— Elle me partage déjà avec toi.

— Nous ne sommes pas en rivalité. L’amour que tu lui portes n’est pas le même que celui que tu éprouves pour moi. Avec un bébé, ce sera différent.

En frottant son visage contre le sien, il poursuit d’une voix feutrée.

— C’est une manière détournée pour me faire comprendre que je ne dois pas l’espérer ?

— Non plus ! Je veux être certaine qu’elle a conscience du changement de vie que cela implique.

— Tu ne t’entends pas avec tes frères ?

— À ma naissance, ils avaient huit ans. Ils sont jumeaux, je te l’ai dit ?

— Non, je ne crois pas.

— Des dizygotes. Ils se ressemblent comme deux frères, ne sont pas identiques. Pour le reste, il n’y avait pas de place pour moi dans leur binôme. Je n’en ai pas souffert. L’écart d’âge, des centres d’intérêt opposés, nous avons grandi ensemble, sans nous mélanger.

— Pourquoi dis-tu qu’une fratrie n’est pas idyllique ?

— Ils se seraient passés d’une petite sœur. Guillaume m’a expliqué qu’ils n’ont jamais éprouvé le désir de s’occuper de moi. Nous sommes tellement différents, Hélène n’est pas parvenue à s’adapter à un si gros contraste. Mayeul et Gonzague étaient brillants, faciles, obéissants. Moi, j’ai réussi mes études sans trop me fouler, avec le minimum syndical. Je passais plus

de temps à traîner mes guêtres dans les haras que dans mes cours. Hélène ne pouvait s'empêcher de nous comparer.

— Mais nous, on ne fera pas ça !

— On a déjà trois chats, trois juments et un cheval. C'est plus qu'il nous en faut. Pour Paloma, on va attendre un peu... et pour nous, on verra l'année prochaine.

Son amoureux réagit aussitôt avec un grand sourire.

— C'est dans trois semaines !

— Ah ben non... l'année d'après ! Oula ! Dans quoi je m'embarque ?

— Comme tu veux... C'est toi qui décides, se résigne-t-il dans un haussement d'épaules.

Martin et Colombe sont ensemble depuis peu, mais l'alchimie entre eux est telle, ils n'ont pas le sentiment d'être un bébé couple. Leur mode de fonctionnement est inhabituel, sans répartition des tâches. Celles-là mêmes qui peuvent provoquer des tensions chez certains ménages. La maison tourne sans que personne demande : qu'est-ce qu'on dîne ce soir ? Qui fait les courses ? Pense à récupérer Iris à la fin de ses cours ! Ils font, en sachant que l'autre va faire, sans qu'on le lui rappelle. Une mécanique bien huilée, sans accroc, sans l'ombre d'un conflit. Seul point de désaccord, s'il en est un : la température dans leur chambre. Colombe est frileuse, elle aime avoir chaud, contrairement à Martin qui est une vraie bouillotte. Alors elle dort collée à lui en le soupçonnant de baisser le chauffage pour pouvoir l'avoir dans ses bras toute la nuit. Là encore, ce n'est pas un problème. L'osmose de leurs nuits ressemble à leurs jours. Les journées de Martin sont chargées. Il enchaîne les consultations, les visites dans les fermes et les haras, mais dès qu'une heure ou deux se libère dans son planning : il file la retrouver. Parfois pour déjeuner avec elle, parfois pour une sieste amoureuse ou une balade au galop. Des moments qu'ils apprécient à leur juste valeur. Main dans la main, chacun tenant les rênes de leurs chevaux, ils déambulent sur l'étendue sableuse pendant des heures, leurs cheveux ébouriffés par le vent et les embruns. Souvent, ils font la course au ras des vagues. Black est assurément plus rapide que Paloma. Par peur qu'elle prenne trop de risques pour le dépasser, Martin la laisse toujours gagner et elle le sait. Retrouver sa petite luciole en miettes au sol n'est pas une option.

Iris n'est pas et n'a jamais été un frein à leur vie amoureuse. Elle sait se mettre en retrait quand le moment le nécessite, idem pour Colombe. Elle ne

les accompagne pas systématiquement en balade et parfois, elle leur souffle de déjeuner en ville tous les deux, Martin apprécie l'ambiance des petits bistrots du centre de Concarneau. Iris doit pouvoir continuer de se confier à lui sans sa présence. C'est la clé de leur bonheur, ils s'en donnent les moyens.

OceanofPDF.com

Les liens du cœur

Iris est excitée comme une puce qui vient de se faire un triple shoot d'hémoglobine. Depuis la veille, elles sont en vacances pour les fêtes de fin d'année. Et qui arrive en début d'après-midi ? Suzette. C'est la première fois qu'ils passeront plusieurs jours ensemble, la petite fleur en rêve la nuit. Depuis une semaine, elle ne cesse de lui envoyer des messages pour être certaine qu'elle n'annule pas au dernier moment.

Les négociations avec ses grands-parents ont été ardues, houleuses. Iris n'a rien voulu entendre. Elle ne se rendra pas dans sa famille à Lorient. Tout juste, elle consent à les voir une journée, mais dormir chez eux : c'est exclu. Martin n'est jamais intervenu dans leurs conflits. À nouveau, il lui a laissé le choix d'y aller ou pas.

Bébé Tara a bien grandi. Une peluche grise, avec le bout des pattes et le cou blanc, le portrait de Scarlett avec ses petits yeux bleus. Enfin, Iris a pu la prendre dans ses mains, mais elle évite de s'éloigner des parents. Elle s'y est aventurée, ne tient pas à renouveler l'expérience. Scarlett l'a suivie à la trace en miaulant de désespoir et Philibert feulait de manière agressive en s'agrippant à ses jambes pour la stopper.

L'objectif de la matinée est de décorer le sapin. Après un passage chez le pépiniériste, Martin leur a apporté un beau spécimen. L'emplacement du roi des forêts fait débat. Colombe aimerait qu'il soit devant la baie vitrée, lui le verrait davantage dans le fond de la pièce, près de la cheminée. C'est Iris qui a le dernier mot et pour ne pas faire de jaloux, elle choisit : entre les deux.

Pour Martin et Iris, les préparatifs de Noël sont des moments intenses. Depuis des années, ils achètent de jolies décorations. Beaucoup de sujets en bois aux couleurs vives, des boules dorées et argentées qu'ils disposent de manière harmonieuse. Martin n'est pas croyant, mais Iris tient à faire une crèche, il la laisse volontiers la préparer. Sur un guéridon prévu à cet effet – un vestige de leur précédente maison –, elle crée un décor avec de la mousse, de petites branches de sapin, du sable, et tous les personnages

bretons. Les femmes arborent la coiffe bigoudène, les hommes : le bragoù braz. Colombe est émerveillée par la beauté et la finesse de chaque figurine. Iris les dispose avec soin et délicatesse. Un moment de grâce qu'ils passent tous les trois. Colombe ne se souvient pas avoir ressenti un tel plaisir dans la préparation des fêtes et se plaît à imaginer qu'il n'est que le premier, qu'il y en aura beaucoup d'autres.

Les miss s'apprêtent à aller récupérer Suzette à la gare. Cette dernière a refusé catégoriquement qu'on vienne la chercher chez elle, même Martin a insisté. Le bel amoureux s'est fait sèchement remettre à sa place, comme elle sait si bien le faire. La mamie rock'n'roll lui a lâché sur un ton autoritaire qu'elle n'est pas sénile, encore moins impotente et qu'elle n'a besoin de personne pour prendre le train.

Sur le quai et la banane affichée, Iris n'y tient plus. Elles scrutent les voyageurs qui quittent leurs wagons à la file indienne comme des fourmis en procession. D'un coup, elles remarquent un grand monsieur élégant tendre la main pour faire descendre une petite dame distinguée.

— Colombe... C'est Suzette et le mec du baisemain ! glousse-t-elle, en se bouchant le nez pour refréner son rire.

Bloquée au sol, Colombe cogite.

La voilà la raison de son voyage en train.

Vive comme l'éclair, Iris réagit aussitôt en sautillant.

— Ça veut dire qu'il va passer les fêtes avec nous ?

Manifestement, cette perspective lui plaît. Colombe en laisse tomber ses bras.

— Le coup fumant qu'elle vient de nous faire ! Je reconnais bien là ma grand-mère !

Le monsieur lui donne le bras et tout sourire, ils cheminent dans leur direction en traînant leurs valises. Iris se précipite pour embrasser Suzette et lui glisse à l'oreille.

— T'es une petite coquine... Je sens qu'on va rigoler !

Suzette lui caresse doucement le visage en lui adressant un clin d'œil. Le grand monsieur, comme à son habitude, s'empresse de lui faire un baisemain.

— Mademoiselle, je suis ravi de vous revoir !

— Moi de même, monsieur !

Colombe peine à cacher son étonnement. Elle embrasse sa grand-mère, un rictus ironique largement affiché.

— Bonjour, avez-vous fait bon voyage ?

— Mon ange, ce n'était pas prévu, ment-elle. Édouard va passer le séjour avec nous. Est-ce un problème ?

— Bonjour, Édouard. Pas le moins du monde ! la rassure-t-elle en le gratifiant d'un sourire.

— Colombe, je suis ravi de vous revoir ! s'exclame-t-il accompagné d'un baisemain.

La bouche en cul-de-poule, elle fixe sa grand-mère. Ses yeux lui disent : « Tu ne perds rien pour attendre ! »

Sans se départir de son sourire et le sourcil haut, Suzette fait mine de ne pas comprendre en replaçant d'un geste élégant son sac à main sur son avant-bras.

Les invités font le choix de monter à l'arrière du véhicule. En chemin, Iris rigole dans sa moustache en pensant à la tête de Martin en les voyant débarquer.

Lorsqu'ils passent la porte, il était sur le point de partir à la clinique chercher des vitamines pour Tara. Son regard questionne Colombe et elle affiche clairement qu'elle n'était pas au courant.

— Bonjour, Martin. Je vous présente Édouard.

— Bonjour. Soyez le bienvenu !

Colombe les débarrasse de leur manteau et pousse les valises au pied de l'escalier.

— Installez-vous dans le salon, je file faire du thé. Iris s'est levée aux aurores pour concocter un pain d'épices à l'intention de Suzette.

— Merci, mon ange.

Martin se précipite vers sa douce.

— Ai-je loupé un épisode ?

— Plusieurs ! Je l'ai vue descendre du train la bouche en cœur avec lui à son bras.

Hilare, il se remémore leur dernière conversation téléphonique.

— Quand je pense qu'elle m'a envoyé bouler en me disant qu'elle pouvait voyager seule, alors qu'elle savait pertinemment qu'elle serait accompagnée. Elle m'éclate !

Il réfléchit quelques secondes.

— Elle pouvait très bien nous le dire... On ne lui aurait pas interdit de venir avec lui !

— Martin... Tu ne connais pas Suzette. C'est beaucoup plus drôle de cette manière. Voir nos visages étonnés lui fait sa journée !

— On prépare la deuxième chambre ? Ils dorment ensemble ?

— Bonne question ! Si tu veux la tenter, ne te gêne pas pour moi !

Colombe ne cesse de secouer la tête en riant.

— Sacrée Suzette... J'adore ta grand-mère ! Je partais à la clinique, ma curiosité me pousse à patienter un peu.

Assis dans le salon, Iris collé aux octogénaires, les amoureux espèrent une explication qui ne vient pas. Tranquillement, ils sirotent leur thé en affichant une décontraction à toute épreuve. Suzette connaît bien sa petite-fille, elle attend qu'elle donne le coup d'envoi des questions. Après avoir félicité Martin pour la décoration minimaliste de sa maison, elle continue à noyer le poisson en leur parlant de la météo. En faisant durer le plaisir, elle leur raconte qu'il pleut à Rennes et cela depuis une semaine. Colombe tapote nerveusement sa tasse.

— Mamie, tu peux m'accompagner à l'étage ?

— On a le temps de s'installer, lui répond-elle avec un grand sourire.

— Bon... Je vais monter vos valises.

— Laissez Colombe, je vais le faire, se lève aussitôt Édouard.

— Je vais vous aider, embraye Martin.

Ils sont à peine dans l'escalier, Colombe et Iris enchaînent les commentaires.

— M'enfin... Mamie ! Tu aurais pu nous prévenir que tu venais avec lui !

— Suzette, t'es une sacrée cachottière ! La tête de Colombe et de Martin, je m'en souviendrai longtemps !

Les deux mains sur les genoux, les lèvres pincées, elle ne se justifie pas.

— Vous dormez ensemble ?

— Dans deux chambres, s'il te plaît !

— Je vois... tu n'es pas disposée à nous apporter tes lumières !

— Mon ange, Édouard est un ami très proche. Il était seul pour les fêtes, je lui ai proposé de m'accompagner. Est-ce un problème ?

— Pas du tout, tu as bien fait ! Si en plus ça te fait plaisir, ça nous fait plaisir ! Quand je vais raconter ça à papa !

— Il ne sait pas que je suis là...

Sans tourner la tête, seuls ses yeux pointent en direction de Suzette.

— Tu ne les as pas prévenus ?

— Non.

— Mamie... Tu déraillies ? Ils vont déclencher le plan ORSEC ! Diffuser une alerte enlèvement !

— Mon ange, je suis majeure depuis cinquante-neuf ans et je suis saine d'esprit. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Ils vont te chercher. Noël, c'est demain !

— Guillaume va me téléphoner ce soir, je le lui dirai.

— Comment peut-il te joindre, tu es ici ? continue Colombe avec un signe d'évidence.

— J'ai investi dans un Smartphone dernier cri et il a mon numéro.

— C'est pas vrai ? Eh ben, tu m'étonneras toujours !

— Je sors beaucoup, ces derniers temps, et je trouve pratique d'avoir avec soi un moyen de communication.

— Premier portable à quatre-vingts ans !

— Si tu pouvais éviter de me rappeler mon âge, je t'en serais reconnaissante.

Iris n'y tient plus. Ces histoires de téléphonie ne l'intéressent pas, même dernier cri ! Elle glisse sa main dans la sienne pour capter son attention.

— Suzette, t'es amoureuse ?

— Comment le trouves-tu ?

— Extra ! Bel homme !

— J'ai craqué pour son regard si doux et ses manières. Depuis notre rencontre au bridge, mon cœur bat la chamade.

Un sourire béat sur le visage, Colombe est attendrie par ses paroles.

— On est drôlement contentes pour toi. Hein Colombe ?

— Très... Mamie est seule depuis si longtemps.

— Nous sortons au restaurant, au cinéma, au théâtre. Je revis, mes anges.

— Tu veux voir Tara ?

— Bien sûr. Merci pour les photos que tu m'as envoyées sur mon portable. Édouard m'a aidée à les ouvrir.

— Iris était au courant que tu en avais un et pas moi ? Vous êtes deux chipies dissimulatrices.

— Nous avons nos petits secrets, ajoute Suzette en caressant le visage d'Iris.

— Il faut que tu te déplaces près du panier, mademoiselle Scarlett n'est pas prêteuse. J'espère que Colombe sera mieux disposée avec son bébé. Sinon, je suis mal !

Sur le point de se lever, Suzette l'attrape par le bras, son sourire pétille.

— Aurais-tu oublié une donnée importante ?

— Oh ben non... T'inquiète, tu seras la première à le savoir ! Côté fécondation, c'est le calme plat. Ça roucoule, l'océan est d'huile, l'informet-elle, la mine convenue.

Leur complicité fait chaud au cœur de Colombe. Iris a trouvé en elle la douceur, la bienveillance, un lien fort qu'elle n'a pas avec ses grands-parents.

Pendant le dîner, ils en apprennent un peu plus sur Édouard. Veuf depuis dix ans, sans enfant, il vit dans une petite maison à l'extérieur de Rennes. Retraité de l'armée, il est originaire de Brest, comme Martin. Un vieux monsieur agréable, très doux, qui aime bavarder de tout et de rien. Il a pratiqué l'équitation dans sa jeunesse, en discute longuement avec Iris et Colombe.

À vingt et une heures, le portable de Suzette sonne. Tout le monde se crispe, sauf elle. Sans la moindre appréhension, elle déclenche le haut-parleur pour leur en faire profiter.

— Bonsoir, mon Guillaume.

— Bonsoir, maman. À quelle heure voulez-vous que je vienne vous chercher demain ?

— Je passe les fêtes à Concarneau chez Martin, Colombe et Iris. Je reste quatre ou cinq jours, je ne sais pas encore.

— Vous aviez prévenu vos belles-filles ? demande-t-il en émettant un rire grave. Elles vont être furax !

— Mes belles-filles s'en remettront et je n'ai aucun compte à leur rendre. À mon âge, il est grand temps que je fasse ce qu'il me plaît. Martin m'a très gentiment invitée, j'ai eu plaisir à accepter.

— C'est une blague, maman ? Vous faites toujours comme bon vous semble ! Je ne vous en blâme pas, mais je vais m'abstenir de leur donner votre numéro. À coup sûr, elles vont saturer votre messagerie !

— Passe un merveilleux Noël, mon Guillaume.

— Très bon Noël à vous tous. J'appellerai Colombe demain matin.

Toute contente, elle raccroche.

— Suzette, je peux te poser une question indiscrete ? demande Iris.

— Je t'écoute mon petit pinson.

— Pourquoi Guillaume te vouvoie, alors que tu m'as dit de te tutoyer ?

De ses doigts fins et ridés, elle lui caresse le dessus de la main.

— Dans la famille du grand-père de Colombe, ce n'était pas des rigolos. Tout le monde se vouvoyait, même entre mari et femme. À la naissance de nos fils, nous avons subi des pressions pour nous inciter à reproduire ce modèle. Nous étions jeunes. Pour avoir la paix, mon époux m'en a convaincue. À la naissance de mes petits-enfants, il n'était plus de ce monde, et je n'avais que faire de l'avis de ma belle-famille. J'ai fait un choix différent. Tous me tutoient, au grand désespoir de mes belles-filles. Elles trouvent cette manière totalement inconvenante, mais je m'en moque. Pour mes fils, c'est trop tard, ils ne souhaitent pas me tutoyer. Martin, vous êtes mon petit-fils par alliance, j'aimerais qu'il en soit de même. Qu'en penses-tu ?

— J'en serais ravi, Suzette.

— Idem pour moi, renchérit Édouard.

Le ton est donné. Un Noël dans la décontraction et le plaisir de partager ce moment.

Excellents pour la mémoire, les tourtereaux octogénaires raffolent des jeux de société. Après le dîner, ils se lancent dans un Monopoly à vingt-deux heures, Colombe et Martin jettent l'éponge.

— Iris, demain soir nous allons veiller tard, ne te couche pas après minuit.

— Promis. Bonne nuit !

Une fois dans leur chambre, Martin ne s'arrête plus. Le couple formé par Suzette et Édouard, il est fan.

— Depuis qu'elle est amoureuse, plus de problèmes d'ouïe, et elle ne déraisonne plus. Un miracle ! éclate-t-il de rire en se glissant sous la couette et en entraînant sa douce.

— L'entendre dire que son cœur bat la chamade... C'est trop beau !

Le lendemain matin, Martin et Colombe sont levés les premiers. Après un rapide passage à la boulangerie, ils en reviennent les bras chargés de pains et brioches pour la troupe. Iris les rejoint en bâillant.

— Ils sont increvables, j’ai dû me fâcher pour qu’on aille se coucher ! Il y a du bruit dans la chambre de Suzette et j’aimerais lui apporter le petit déj’ au lit. Je peux ?

— Tu frappes bien avant d’entrer et ne te trompes pas de chambre.

Toute contente, Iris grimpe l’escalier. Dans son plateau : des toasts, de la brioche encore tiède, du thé, un peu de beurre et de la confiture. Elle redescend presque aussitôt les yeux explosés en ricanant.

— Il m’en faut un deuxième.

— Pourquoi ? Tu l’as renversé ?

— Ils ont dormi ensemble dans la chambre de Suzette ! Elle est trop belle avec ses cheveux blancs détachés. Comme des papes, installés côte à côte dans leurs pyjamas assortis, j’adore ! Édouard veut de la brioche, du miel, et le même thé que Suzette, précise-t-elle en s’activant.

Les mains sur les hanches, Colombe se marre dans sa moustache.

— C’était bien la peine de me faire préparer la deuxième chambre !

Martin roule des yeux.

— Tu n’as pas l’air surpris ?

— Tu ne les as pas entendus cette nuit ?

— Ben non !

— Ça te choque ?

— Je n’ai pas connu mon grand-père. Mon papa et ses frères auront peut-être le sentiment qu’il squatte sa place, pas moi.

— Ils sont tous occupés, nous, on file sous la douche, réagit-il en la prenant par la main. Et demain matin... grasse mat’ ! Je préviendrai Iris. Pas d’atterrissage dans notre lit avant dix heures, sous peine d’être expulsée manu militari !

Dans la journée, tous les cadeaux sont installés sous le sapin. Après un passage express chez le libraire, Colombe trouve son bonheur pour Édouard. N’étant pas prévu au programme, rien n’avait été pensé pour lui.

Pour ce réveillon, Suzette n’avait qu’une seule demande : assister à la messe de Noël. Ils s’y rendent tous, y compris Martin. C’est une première pour lui et Iris. La miss ne boude pas son plaisir, la crèche vivante la ravit. Très joliment décorée par les paroissiens, l’église est pleine à craquer. À s’en faire vibrer les cordes vocales, Iris chante avec Suzette. En l’écoutant, Martin envisage sérieusement de l’inscrire dans une chorale. La présence

des amoureux fait ressentir à la petite fleur une sensation nouvelle : le sentiment de faire partie d'une famille normale, avec des parents et des grands-parents. Jusqu'alors, elle était avec Martin ou avec Nadine et Jacques – ses grands-parents paternels –, jamais ensemble. Ne sachant prier, elle fait un vœu.

Un réveillon dans la joie de cette réunion familiale et dans les rires et la spontanéité de la miss. Dans l'après-midi, de nombreuses petites bouchées et verrines avaient été préparées. Après un apéritif dînatoire, ils s'endorment heureux de cette journée magique qui fera date.

Malgré la demande de Martin de ne pas venir avant dix heures, Iris trépigne d'impatience. Debout depuis une heure, elle erre auprès du sapin. Il avait été convenu : les cadeaux seront ouverts le 25 au matin. Dans l'espoir d'entendre des signes de réveil, elle ne cesse les allers-retours à leur porte. Suzette et Édouard sont installés dans la cuisine devant leur petit déjeuner. Dans leurs robes de chambre écossaises, ils sont parfaitement assortis et dans le thème du jour. Pour leur éviter de chercher dans tous les placards, Colombe a pris soin de tout préparer la veille au soir.

Dans la douceur de leur couette, Martin et Colombe sont éveillés et profitent à leur manière du moment.

— Joyeux Noël, mon amour ! lui chuchote Martin en l'embrassant tendrement.

— Joyeux Noël !

Colombe glisse ses doigts le long de sa colonne vertébrale. Martin frissonne en se plaquant contre elle dans un soupir, mais l'amour attendra. Une jolie fleur gratte à la porte.

— Elle a avalé un réveil, rigole Martin. Il est dix heures pile !

— J'en peux plus ! râle-t-elle d'une petite voix.

— Entre, ma puce...

Elle ne se fait pas prier. En deux secondes, elle saute sur le lit, se glisse entre eux.

— Joyeux Noël ! Tu as bien dormi ?

— Oh oui ! Scarlett ne doit pas savoir que c'est Noël et que c'est le jour des bonnes actions. J'ai voulu caresser Tara, elle s'est mise devant en crachant. J'ai fait le tour du panier en approchant doucement ma main, elle m'a donné un coup de patte. Genre : « Pas touche ! ». Pff... Punaise,

ronchonne-t-elle en claquant ses bras sur la couette. On ne risque pas de la lui piquer !

— Attends qu'elle aille manger.

— J'ai déjà essayé, ils ne sont pas neuneus ! Le regard mauvais, Philibert monte la garde. Je lui ai fait remarquer que quand il était petit et chétif, je l'ai nourri au biberon. Il a la mémoire courte. Aucune reconnaissance ! Pourquoi elle te laisse la prendre ?

— Elle doit sentir que tu en as très envie. Je l'ai aidée à la naissance, je ne suis pas une menace.

— Sympa ! Je suis une menace ?

— Tu comprendras quand tu deviendras maman. Laisser son petit à quelqu'un d'autre, c'est une forme de renoncement. Scarlett n'est pas encore prête. Ça viendra.

— Tu ne veux pas la prendre, juste cinq minutes ? J'ai tellement envie de lui faire un bisou et lui souhaiter un joyeux Noël.

— On peut. En échange, tu vas téléphoner à Nadine et Jacques. Ce n'est pas du chantage, mais comme tu viens de le dire, c'est le jour des bonnes actions.

Iris se cache immédiatement le visage sous la couette.

— Ils vont encore me supplier de venir... J'en ai marre !

— Ils en ont besoin, ça les rassure.

— Promis, je vais les appeler.

Colombe n'a pas participé à la conversation. Dans ces cas-là, elle ne donne jamais son avis. Au début, Iris lui demandait de la soutenir dans son refus de voir ses grands-parents, elle ne le fait plus. Colombe lui a expliqué qu'elle n'y a aucune légitimité.

Après une tasse de thé rapidement avalé, les maîtres empoignent chacun dans leur bras Scarlett et Philibert en laissant le champ libre à Iris. Avec une grande délicatesse, elle embrasse Tara, la câline jusqu'à plus soif.

— Tu vois, je ne veux pas te la piquer, juste lui faire des câlins. Sois sympa, prête-la-moi un peu !

Dès qu'elle la repose, elle a pour réponse des regards inquisiteurs accompagnés de feulement, pas franchement engageants.

Il est temps pour Colombe de donner le top de l'ouverture des cadeaux. Iris fait la distribution. Deux romans pour Édouard, une cravate de son amoureuse. Un carré en soie pour Suzette de la couleur de ses yeux, des

boucles d'oreilles de son amoureux. Vient le tour de Colombe. Sa grand-mère lui offre un pendentif représentant une colombe, Martin et Iris, un bracelet formé de trois anneaux entrelacés. Émue, elle en comprend le message. Entrelacés, comme eux. Martin ouvre celui de Suzette. Une belle montre, il reste un moment à la regarder.

— Suzette, on avait dit de petits cadeaux !

— J'ai offert cette montre à chacun de mes petits-enfants, l'équilibre est rétabli.

— Merci, lui dit-il en l'embrassant. Moi aussi, je t'aime...

Il passe à celui de Colombe. Vu le format, il a compris qu'il s'agit d'une toile réalisée par sa douce. Une aquarelle : Martin et Iris sur leurs chevaux.

— Trop beau ! s'exclame Iris. C'est la première fois que je me vois en peinture. Tu as même réussi à reproduire les spirales de mes cheveux.

En la prenant, une enveloppe tombe.

— Il y a un autre truc, rigole Iris.

Un séjour pour tous les trois en Suède. Ils rêvent de visiter le pays, et cerise sur le gâteau : une grande randonnée à cheval est prévue. Ce sera chose faite l'été prochain.

Tous les cadeaux sont ouverts, sauf ceux de la miss, elle souhaitait être la dernière.

Suzette lui a offert un pendentif, comme celui de Colombe, mais le sien représente un iris. Réalisés par un ami bijoutier, des pièces uniques. Elle lui saute au cou pour la remercier. Martin la gâte : un ordinateur qu'elle convoite depuis de longs mois. La larme à l'œil, elle reste bloquée dans ses bras. En prenant tout son temps, elle ouvre celui de Colombe en derniers. Les pommettes rouges de surprise, elle en sort une bombe, identique à la sienne. Confortable et de couleur vert bouteille, elle a de chaque côté le drapeau anglais et à l'arrière, son prénom.

— Nan ! Comment t'as fait ? On l'a cherchée sur internet et elle n'était nulle part !

— Elles viennent de Londres. Mon amie qui vit là-bas est allée l'acheter et me l'a envoyée. Tu m'as tellement répété que tu l'adorais, j'étais certaine de faire mouche.

— Merci, merci, se précipite Iris pour l'embrasser.

Après des bises collectives, il est temps de se mettre au fourneau. Martin ne cesse d'émettre des soupirs en s'ébouriffant les cheveux. Colombe se

blottit contre lui.

— Plus heureux, ce serait indécent, lui murmure-t-il à l'oreille.

Suzanne et Édouard ne bougent pas. Côte à côte sur le canapé, ils se regardent un instant.

— Mes enfants, avec vous trois, nous passons les meilleures fêtes depuis longtemps. Nous allons en profiter pour vous annoncer un événement.

Toujours dans les bras de Martin, Colombe pivote dans leur direction.

— Je sais ! s'écrie Iris. Vous allez vous marier !

Suzette jette une œillade complice à Édouard puis revient à la miss.

— Oui, ma jolie petite fleur. Nous allons convoler !

Les émeraudes de Martin se transforment en soucoupes et Colombe s'exclame en riant, sans filtre.

— Oh putain... Le pataquès qu'il va y avoir avec tes enfants ! Pardon pour ma vulgarité !

Elle se précipite pour les féliciter.

— Tu es si belle, mamie. Je comprends Édouard.

— Je compte sur toi pour m'aider à choisir ma tenue, avec Iris bien sûr.

Colombe se détache d'elle, affiche un sourire tendre.

— Avec grand plaisir. Merci, mamie.

— Iris, acceptes-tu d'être ma demoiselle d'honneur ?

Elle en perd sa mâchoire et déglutit plusieurs fois.

— Oh la vache ! C'est mon premier mariage... et je vais être demoiselle d'honneur ! s'exclame-t-elle en joignant les mains en signe de prière. Merci, mamie Suzette !

En glissant ses doigts dans ceux de sa petite-fille, ses yeux brillent d'émotion.

— J'ai autre chose à te demander... Acceptes-tu d'être mon témoin ?

Colombe secoue plusieurs fois la tête.

— Quelle question !

— Vous êtes les premiers à le savoir. Pour la réception, nous avons pensé à la maison d'Édouard. Son jardin est sympathique, arboré. Un parquet, une tente, quelques amis et la famille proche suffisent à notre bonheur. Les grincheux et les emmerdeurs peuvent s'abstenir. Nous nous passerons d'eux !

— Quand ? demande Iris dans les *starting-blocks*.

— En juillet... Nous n'avons pas encore défini la date.

Elle baisse le regard sur ses genoux.

— Les remarques vont pleuvoir. Je les entends déjà me dire que l'on ne convole pas à plus de quatre-vingts ans.

Martin s'assied à côté d'elle, dépose un baiser sur son front.

— Vous voir tous les deux, amoureux, c'est un privilège. Vous êtes plus jeunes que bien des couples.

— C'est la providence qui t'a mis sur le chemin de vie de ma Colombe. Merci, Martin.

Avec toutes ses émotions, la dinde qui doit cuire deux heures n'est toujours pas dans le four. Qu'importe ! Les prises de tête ne sont pas à l'ordre du jour.

Jamais Iris et Martin n'ont fait un déjeuner de Noël aussi long. À dix-huit heures, Colombe dépose la bûche sur la table. C'est un déjeuner dînatoire, leur fait remarquer la miss.

Suzette et Édouard leur ont fait part de leur projet de vie. Ni l'un ni l'autre ne souhaitent abandonner son logement. Ils ont donc décidé de vivre dans les deux. La semaine chez la belle – plus pratique pour toutes leurs activités dans le centre de Rennes –, ils passeront les week-ends dans la maison d'Édouard, plus s'ils en éprouvent l'envie.

Colombe est heureuse pour sa grand-mère. Édouard est un homme simple, avenant. En les écoutant, elle songe que la vie à ses côtés doit être douce.

En fin de journée, Iris téléphone à ses grands-parents. L'ambiance chaleureuse et joyeuse n'est pas de mise. Nadine lui fait nombre de reproches.

— Iris, si tu ne viens pas nous rendre visite, tu peux oublier ton cadeau. Hors de question de te l'envoyer !

— Je ne vais pas en perdre le sommeil, je n'ai besoin de rien, répond-elle sans se démonter. J'aimerais simplement que tu arrêtes de m'engueuler et que tu me laisses décider quand j'ai envie de venir.

Sa grand-mère est blessée par son refus et dans ces cas-là, elle cumule les maladresses. Sans réfléchir, elle lui réplique l'argument de trop.

— Si ton papa te voyait, il serait choqué par ton attitude.

Iris fond en larme, lâche le téléphone et se réfugie dans les bras de Colombe. Sans s'énerver, Martin reprend les rênes de la discussion.

— Bonsoir, Nadine. Je suis consterné ! Nous en avons parlé des dizaines de fois, ce n'est pas de cette manière que vous allez la stimuler.

— Nous sommes ses grands-parents et ce n'est pas une gamine de onze ans qui décide !

— Que vient faire son âge dans la conversation ? Même si je la traînais de force, pensez-vous sincèrement que vous en retireriez une satisfaction ? Vous êtes les bienvenus chez nous et vous le savez !

— Merci, Martin. Je n'aurais pas dû lui parler de son papa. Excusez-moi auprès d'elle, je n'ai pas les mots avec Iris. Nous viendrons dans quelques jours.

— À bientôt, Nadine.

Iris a séché ses larmes, elle est à présent dans les bras de Suzette.

— Mon petit pinson, toi et Colombe, vous avez de nombreux points en commun. Ta grand-mère est sans doute une gentille personne, qui t'aime. Malheureusement, elle fait passer ses désirs avant les tiens, comme la maman de Colombe. Très bientôt, tu pourras faire tes propres choix. Ne te braque pas contre eux, ils sont tristes de ne plus avoir ton papa. Parfois, la douleur provoque des maladresses.

— J'ai le cafard quand je suis avec eux et j'ai tout le temps envie de pleurer. Ma boule dans la gorge ne disparaît que lorsque je reviens ici. Ils veulent que je vienne, mais ne savent pas quoi faire avec moi. Quand mes cousins sont là, ça va, ils sont gentils. Avant, je les voyais chaque fois, maintenant, ils sont grands. Les week-ends, ils sont avec leurs copains ou en camp scout.

Tous les ans, c'est un bis repetita. Nadine lui fait des reproches et Iris termine en larmes. Jamais Martin ne la forcera. Par crainte de voir la situation dégénérer, il essaie juste de faire le tampon et d'arrondir les angles.

Happé par sa patientèle à quatre pattes, le beau véto les a rejoints pour les déjeuners et les dîners, animés. Entre lui et Suzette, un lien atypique se tisse. Comme deux personnes du même âge qui se connaîtraient de longue date, ils aiment se chipoter gentiment. Martin est direct. Il lui donne son avis sans prendre de détour, toujours de manière respectueuse. Il n'a pas l'impression d'être en face d'une femme de 80 ans. Elle le sent et apprécie

sa façon d'être. Franc, droit dans ses bottes et courageux, il se démène pour que rien ne manque à sa protégée et à présent, Colombe.

Les vacanciers ont multiplié les activités : balades en forêt, sur la plage avec les chevaux, à pied pour Suzette et Édouard. Bien emmitouflés, ils se sont laissé fouetter par l'air marin, parfois cinglant. À l'abri dans les dunes, ils ont admiré le spectacle de l'océan déchaîné et l'écume de mer qui roule sur le sable comme des buissons dans le désert. Le chignon banane de Suzette n'a pas résisté longtemps à la force des éléments. Les cheveux au vent, elle terminait les excursions sous le regard adorateur de son amoureux.

Concarnoise avertie, la cité n'a plus de secret pour Colombe. Ils l'ont sillonné dans ses moindres recoins : des promenades sans fin dans la ville close, sur le port, le long de la corniche. Les arrêts dans les salons de thé pour déguster du kouign-amann, des crêpes au beurre salé leur permettaient de se requinquer.

Iris a momentanément abandonné les bras de Colombe et Martin pour ceux des octogénaires. Les grattages de porte à huit heures ne sont plus pour eux. Iris découvre le bonheur de se faire cajoler par deux personnes qui pourraient être ses grands-parents. Elle aime se glisser entre eux avec les plateaux du petit déjeuner. De manière positive, Martin en est chamboulé. Pendant longtemps, il pensait qu'elle ne parvenait pas à se sentir proche de Nadine et Jacques parce qu'ils étaient âgés et qu'elles ne les voyaient pas suffisamment. Il n'en est rien. Suzette et Édouard n'attendent rien en retour. Ils prennent ce qu'elle leur donne, contrairement à ses grands-parents. Pour eux, l'amour qu'elle doit leur porter se conçoit de manière instinctive. Ils partagent le même sang, la question ne se pose pas. La réalité est bien différente. L'amour entre des personnes ne se commande pas, ne s'impose pas. Il ne suffit pas de le vouloir. Les liens du cœur peuvent être plus forts que ceux du sang.

La famille va s'agrandir

Au revoir l'hiver... bonjour le printemps.

Avec les grands-parents d'Iris, de nouvelles habitudes se sont installées. Ils se déplacent une fois par mois et déjeunent avec elle au restaurant. Ils terminent la journée par une balade, parfois du shopping – passion numéro un de sa grand-mère –, et tout se passe bien. Ils ont pris conscience qu'elle est de meilleure composition lorsqu'ils viennent à elle et non l'inverse. Colombe fait en sorte de ne jamais être présente et Iris n'en souffle mot. Ils ignorent tout de son existence, Martin préfère attendre. Inévitablement, ce sera pour eux une nouvelle contrariété.

Tara a bien grandi, elle se promène dans toute la maison et ils ont bien du mal à la localiser. La chipie se cache sous les lits, dans les placards. Encore minuscule, elle a la capacité de se planquer dans de tout petits espaces : les bottines d'équitations des filles, la besace de Colombe. Les marches de l'escalier sont hautes, ils ignorent comment elle monte à l'étage, sans doute avec l'aide de ses parents. Scarlett s'est un peu détendue, mais ce n'est pas demain qu'Iris pourra dormir avec Tara sur son lit. Après une tentative rapidement mise en échec – la jeune maman a rapatrié sa progéniture vite fait dans leur panier –, Iris prie pour qu'elle fasse un autre bébé, en espérant avoir la mainmise sur Tara. Martin et Colombe ne sont pas de cet avis. Trois chats, c'est très bien, ils les adorent. Plus, ce ne serait plus leur maison, mais la leur.

Colombe continue ses allers-retours chez elle, Martin la presse pour qu'elle s'installe définitivement avec eux. Elle en a envie, se donne jusqu'à la fin de l'été. En septembre, si tout va bien, ils seront une famille ; et leur famille, Martin et Iris rêvent de l'agrandir. Ils en parlent très souvent tous les deux sans la présence de leur belle aux cheveux platine. Martin est sûr de lui. Colombe est la femme avec qui il veut vivre et avoir des enfants. De manière avisée, il préfère attendre qu'ils soient tous portés par le même désir. En sept ans, il a eu de nombreuses aventures. Des amoureuses qui ont brièvement traversé sa vie et n'ont jamais troublé celle d'Iris. Il plaît. Il n'est pas seulement un bel homme, il a quelque chose de différent. Peut-être

ses cheveux gris alors qu'il est jeune. Il ne se voyait pas en couple, n'imaginait pas la chose possible sans l'imposer à sa protégée. Avec Colombe, il a tout de suite su qu'elle compterait. Il aime tout d'elle. Sa peau, son odeur, sa manière de baisser les yeux quand elle rougit. Ses tics verbaux, ses exclamations et même le bazar qu'elle met dans leur dressing en quête d'un vêtement alors qu'il est maniaque. Lorsqu'il rentre tard, son plus grand plaisir est de la retrouver dans son lit en boule sous la couette, et la regarder dormir. Il sait qu'elle va plisser fort les yeux, qu'elle va marmonner : « quand même... j'ai failli attendre ! ». Elle viendra ensuite se blottir dans son cou. Rien ne le lasse, rien ne l'agace. La théorie qui dit qu'un couple ne peut pas être sans désaccord et friction, il n'y croit pas. Ils en sont la preuve. Personne ne se bride, Colombe a trop de caractère pour ça et lui aussi. Leurs nuits d'amour sont à la hauteur du reste. La passion qu'ils ont l'un pour l'autre a effacé, désintégré leurs vies amoureuses antérieures. À vingt ans, Martin était très épris d'une jeune femme, future vétérinaire. Il a jeté l'éponge au bout d'un an. Les caprices de la belle ont eu raison de leur romance. Elle ne fait même plus partie de ses souvenirs. Ce qu'il vit avec Colombe est tellement loin de ces amourettes sans lendemain.

La douce savoure chaque minute de leur vie de couple atypique. Martin n'a pas d'horaires, ses journées de travail peuvent se prolonger tard dans la nuit. Parfois, avant de rentrer, elle passe à son cabinet juste pour l'embrasser. Claudie – sa secrétaire – les observe avec un sourire attendri. Les maîtres des quatre pattes qu'elle croise dans la salle d'attente la connaissent à présent, certains ont des enfants dans ses classes. Il la nomme : la jolie fiancée de Martin. Son métier lui donne toute satisfaction. À l'exception de quelques réfractaires, les collégiens sont curieux, réceptifs à ses travaux et propositions. Colombe est une enseignante proche de ses élèves. Elle sait prendre de la distance, se mettre à leur place, ne s'offusque pas si l'un d'eux l'appelle par son prénom. Avec ses collègues, les relations sont bonnes, Max est un ami qui compte. Paul et Martin se connaissent depuis des années et ils aiment œuvrer ensemble. Les dîners se multiplient chez les uns et chez les autres, Bénédicte et Jérôme ont intégré la bande. Ils rient beaucoup et la belle plante brune est souvent l'objet de leurs moqueries. Malgré sa bonne volonté et ses essais répétés, elle n'est toujours pas à l'aise avec les chevaux. Eux aussi attendent patiemment le

déménagement de Colombe pour prendre sa place. Les deux amies en ont parlé, la fin de l'été leur convient.

Avec Iris, c'est un bonheur de chaque instant. Colombe n'a que le meilleur, Martin est le seul à tenir la barre. C'est lui qui décide, lui qui dit non parfois. La petite miss est facile à vivre, ses requêtes sont raisonnables, mais elle entre à grands pas dans l'adolescence et a besoin d'être dirigée, guidée. Pas question de la laisser partir au galop dans tous les sens. C'est l'âge où le désir d'indépendance pointe le bout de son nez. Martin est un homme doux, pédagogue. Lorsqu'il n'accède pas à une demande, il en explique la raison avec naturel, sans tabou. Parfois, elle le boude quelques heures, mais retrouve toujours le chemin de ses bras. Comme tous les parents, il regrette qu'elle grandisse si vite. Ils ont cette chance de partager les mêmes goûts, la même passion pour les chevaux. Il l'incite à essayer d'autres activités : la danse, le tennis, l'escalade. Chaque tentative s'est soldée par un abandon. Iris n'est pas dans le mimétisme. Elle a l'équitation chevillée au corps.

Avec Colombe, elle découvre les trucs de filles, comme aller chez le coiffeur et prendre soin de ses belles bouclettes blondes. Elles se rendent ensemble en institut pour des soins de peau, l'acné a fait son apparition depuis quelques semaines. Les soirées sans Martin pour cause de garde à la clinique, elles se bichonnent, se font des masques. En évitant au maximum les produits trop astringents, Colombe l'incite à prendre du temps chaque soir pour bien nettoyer son visage. Ils apportent une amélioration au départ, souvent suivi d'un rebond. Ensemble, elles ont choisi ses premières brassières de sport, ses premiers soutiens-gorges. Martin s'y serait soumis de bonne grâce, mais Iris est plus à l'aise avec sa belle.

Colombe est une grande lectrice, elle l'a initiée en la laissant faire ses propres choix. Au départ, elle aimait les histoires d'ados avec des chevaux. Depuis quelques semaines, elle a entamé toute la série des *Harry Potter*, qu'elle n'a pas vus en films. Lorsqu'elle les aura terminés, des séances de cinés communes sont prévues. De temps en temps, se glisse dans ses lectures un manga. Lire de droite à gauche n'est pas aisé. Elle apprécie, sans pour autant en être très fan.

Le grand truc d'Iris, lui emprunter des vêtements. Elles n'ont pas la même taille, mais Colombe est très menue. La chose est possible avec les tee-shirts, certains pulls ou sweats. La miss part au collège fier comme

Artaban. Elle aimerait reproduire son style original. Lentement mais sûrement, elle y tend.

Depuis plusieurs mois, l'ado lorgnait avec envie les triples boucles d'oreilles de Colombe. La semaine dernière – et après moult discussions –, Martin a accédé à sa demande. Elle s'y est rendue avec Colombe. L'amoureux avait bien précisé : un seul trou par oreille et il n'était pas question d'y déroger. Pas peu fière, Iris était scotchée devant le miroir à les admirer, sous le regard tendre et paternel de Martin. L'air de rien, elle espère poursuivre sur sa lancée en lui glissant qu'une seule boucle, elle estime la chose trop classique. Sourd à ses arguments, il l'écoute, sans flancher.

Les rares échanges avec Hélène ne s'améliorent pas. Le retour de Rubis entretient le feu de leurs désaccords. Elles ne se voient pas, se parlent au téléphone. Sans le montrer, Guillaume souffre de cette situation, Colombe le fait pour lui. Malheureusement, les discussions entre elles se terminent toujours de la même manière. Au départ, tout va bien. Puis viennent les reproches, les questionnements. En couple avec Martin – sans passer par la case mariage –, ne la perturbe pas, mais qu'elle assume Iris, une ado de presque douze ans, lui fait hérissier les poils. Elle ne cesse de lui répéter qu'elle s'expose à des conflits et qu'elle n'est pas et ne sera jamais sa maman. Pour elle, vivre dans une famille recomposée n'est pas une partie de plaisir. Son discours énerve Colombe, la peine parfois. Ne souhaitant plus l'écouter, elle met souvent un terme à ses appels de manière brutale, après seulement quelques minutes de discussion.

Guillaume a pris l'habitude de venir seul. Ils peuvent faire de grandes balades, lui aussi aime l'équitation. Monter le cheval de Martin, il ne boude pas son plaisir. Il apprécie les personnalités de son gendre et d'Iris, et tout le monde se tutoie. Guillaume est un homme patient, calme, très différent de sa femme. Parfois, il se rend à pied au haras avec Iris. Sur le chemin, elle glisse sa main dans la sienne, il se laisse faire. Un contact physique avec les gens qui l'entourent est sa manière de leur montrer qu'elle les aime.

Comme trop souvent à leur goût, Martin est parti en visite aux aurores. Les filles n'aiment pas prendre leur petit déjeuner sans lui. Après avoir déposé la miss au collège, ses cours ne commencent pas avant dix heures, Colombe file l'embrasser.

— Bonjour, Claudie.

— Bonjour, Colombe, lui répond-elle avec un grand sourire.

La secrétaire de Martin est une femme d'une cinquantaine d'années, au contact facile. Affectueusement, Colombe l'a surnommée B.B, en référence à Brigitte Bardot. Avec son gros chignon blond cendré, elle lui fait penser à l'actrice dans les années soixante.

— Martin est-il dispo ?

— Il est en salle de soins, vous pouvez le rejoindre, l'informe-t-elle avec un clin d'œil.

Elle entre doucement, le retrouve avec un minuscule bébé jack russell dans les mains. Il se tourne vers elle en souriant.

— Tu vas craquer !

Sans poser la petite merveille, il dépose un tendre baiser sur ses lèvres.

— Qu'il est mignon ! Oh oui, je craque !

— Ils sont nés hier. Regarde ses frères, ajoute-t-il en désignant la portée. Ce bébé est une demoiselle.

— Il y en a combien ?

— Six. Tu en veux un ?

Colombe ferme un œil en essayant d'analyser si c'est un test ou une proposition sérieuse.

— Je n'aurais jamais dû venir !

— Tu rêves d'en avoir un, et Iris sera proche de la folie.

— Et toi ? le sonde-t-elle suspicieuse, en arquant un sourcil.

— Vos envies sont mes envies.

— On a déjà trois chats, ils vont s'entendre ?

— Il va grandir avec Tara. Regarde la maman, elle est petite. Adultes, ils auront presque la même taille. Si tu l'habitues à monter avec toi, vous pourrez l'emmener pendant vos balades.

— Ça sent la manipulation à plein nez !

— Je te laisse décider, ajoute-t-il avec une mine déçue en approchant la petite chose de son visage.

— Quand nous partirons en vacances ou en week-end, que ferons-nous de cette merveilleuse et remuante ménagerie ?

— Guillaume est d'accord pour les prendre et il se charge de calmer Hélène.

Colombe ne peut retenir son rire. C'est touchant de le voir essayer de mentir comme un enfant.

— Tu lui en as parlé ?

— La semaine dernière. Il s'est immédiatement proposé pour faire la famille d'accueil.

Colombe glisse ses mains autour de sa taille, l'embrasse.

— OK... Tu mijotes ça en douce depuis un moment !

— Tu préfères une fille ou un garçon ?

— Ce n'est pas vraiment une question... Tu connais déjà la réponse.

— Il n'y a qu'une demoiselle dans la portée, celle que je tiens. Elle te plaît ?

— Trop mignonne ! Quand va-t-on accueillir cette petite ?

— Dans trois mois, après les noces de Suzette et Édouard. On aura tout l'été pour s'occuper d'elle. Je vais t'acheter un sac, comme une poche kangourou, tu pourras monter avec elle. Au départ, de petites balades, juste pour qu'elle s'habitue aux chevaux et inversement. On oublie le galop avec Black.

— Et si je dis non ?

— Je ferai tout pour te faire changer d'avis.

Il se colle à elle.

— Et je peux être très persuasif !

— Ne rentre pas trop tard ce soir, tu vas devoir être très gentil. Je vais t'attendre pour l'annoncer à Iris.

Il baisse la tête. Elle comprend immédiatement, enchaîne avec un air faussement outré.

— Elle le sait déjà ?

— Colombe... elle me harcèle avec ses envies de petit frère, essaie-t-il de sauver sa peau en adoptant une voix douce. L'autre jour, elle calculait si tu tombais enceinte maintenant, quand le bébé naîtrait.

— Vous me roulez dans la farine...

— Nous avons vécu sept ans tous les deux. On était bien, mais pas vraiment une famille. Avec ta venue, elle touche du bout du doigt le Graal. La cerise sur le gâteau... c'est un bébé !

— Tu crois vraiment qu'elle va se contenter d'un chiot ?

— Non, mais c'est un début !

— J'aurais aimé être une petite souris pour vous voir quand vous étiez tous les deux.

— Rien n’a été compliqué. Il a juste fallu que je m’organise pour les fois où elle était malade, et le soir quand je travaillais tard. Avec une baby-sitter, je m’en suis très bien sorti.

— Tu es un papa d’adoption exceptionnel... Je t’aime aussi pour ça.

Sa douce l’embrasse tendrement en caressant la petite chose qui dort dans sa main. Martin prend un ton plus grave.

— Colombe, tu es jeune. Vivre avec une ado peut te faire peur, tu as le droit de le dire.

Elle soupire longuement, son regard s’attriste.

— Après la mort d’Iris, c’était comme si mon futur avait disparu avec elle. Comme un miroir brisé dans lequel tu ne te regarderas jamais plus. Je survivais au jour le jour et c’était déjà bien difficile. Je faisais en sorte de ne pas m’attacher aux personnes qui traversaient ma vie. À la rentrée, quand vous êtes venus dans ma classe, Iris m’a touchée sans en avoir l’explication. Nous étions attirées l’une par l’autre. Elle ne me fait pas penser à mon amie, elle me fait penser à moi. La semaine dernière, je l’écoutais discuter avec mon père et j’avais l’impression de me voir, de m’entendre.

— Colombe, ma Colombe... Guillaume me l’a dit plusieurs fois. Les relations avec Hélène ne semblent pas sur le point de se détendre. Elle va en avoir deux pour le prix d’une !

Sa douce soupire, signe d’une nouvelle difficulté.

— Il y a encore un *hic* avec elle ?

— Il va y avoir, oui. Le mariage de Suzette va être folklorique.

— Elle n’est pas sa mère. Ses projets de vie ne la concernent pas !

— Rien à voir avec elle. J’ai fait un appel en visio avec mes frères hier soir. J’avais presque envie de ne pas me coucher pour te raconter !

Elle éclate de rire.

— Les chéris adorés de leur maman qui ont toujours respecté la ligne jaune, punaise, ils ont fait fort ! Non seulement ils l’ont franchie, mais ils foncent à gauche depuis un moment. Gonzague est papa depuis une semaine d’un petit Léon. On ne savait même pas qu’il vivait avec quelqu’un depuis deux ans. Sa compagne a une petite fille de trois ans d’un premier mariage.

Colombe fait défiler sur son téléphone les photos de son neveu.

— Il est adorable. Après l’effet de surprise, Hélène sera transportée.

— J’en doute fort. Lui cacher qu’elle est grand-mère va lui rester en travers. Malgré tout ce qu’elle m’a fait, je n’arrive pas à adhérer. Ce n’est

pas bien.

— Ne les juge pas. Il y a peut-être des choses que tu ne sais pas.

Elle lève la main pour lui faire comprendre que ce n'est pas tout.

— Le pompon revient à Mayeul. Monsieur n'est point célibataire, il a convolé il y a trois mois. Son mari est lui aussi médecin. Et tout ce petit monde va débarquer aux noces de Suzette, conclut-elle avec scepticisme.

— Ils ne vous ont jamais parlé de leurs conjoints.

— Ils viennent à Rennes trois ou quatre fois par an et la plupart du temps, je ne suis pas là. On se téléphone régulièrement, sans entrer dans les détails. Je ne suis pas leur confidente, idem pour eux. Les trois dernières années, j'ai survolé ma vie et celles de mes proches.

— Tes parents ne leur rendent jamais visite ?

— Pas depuis longtemps. Mes frères doivent s'arranger pour venir à eux plutôt que l'inverse. C'est très bizarre, j'en conviens.

— Vu le nombre de médecins dans ta famille, ils devraient faire face à quelques syncopes, émet-il un rire grave.

— Papa sait et ils vont prévenir Suzette, surtout pour le petit Léon. Elle est âgée, ils ne veulent pas lui faire un gros choc le jour de son mariage. Pour ce qui est de l'orientation sexuelle de Mayeul, ce ne sera pas une grande surprise. Depuis des années, elle me répète qu'il préfère les hommes.

— J'ai hâte de les rencontrer, j'aime de plus en plus ta famille. La mamie rock'n'roll qui convole à quatre-vingts ans. Les jumeaux qui vivent dans le secret leurs vies de couple, et qui profitent de l'occasion pour le faire savoir à leur mère casse-pieds. Mieux que dans un film !

Après un baiser à son chéri et à leur future petite merveille, Colombe file retrouver ses élèves.

Les tenues pour le grand jour

— Colombe ! Colombe !

Encore dans les bras de Morphée et ceux de Martin, elle peine à émerger. Il bougonne en se bloquant dans son dos et Iris s'agace derrière la porte.

— Colombe ! On va être en retard !

Martin se redresse, regarde l'heure.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? En retard... vous êtes en vacances !

— Tant pis pour vous. Je rentre !

En deux secondes, elle est dans leur lit.

— Martin, t'es tout nu !

— Iris... Colombe aussi ! réplique-t-il en l'imitant. Je te rappelle qu'on ne t'a pas donné l'autorisation d'entrer.

— J'en avais marre d'attendre... Et elle, c'est pas pareil !

— Tu as bu dans la nuit ? Tu fumes de la Marie-Jeanne en douce avec ta copine Solène et elle t'a grillé quelques neurones ?

— Oh non... pas encore, glousse-t-elle en le toisant. Ça viendra, ne t'impatiente pas !

— Enfin... il est sept heures, et vous êtes en vacances de Pâques !

— On te l'a expliqué le week-end dernier. Aujourd'hui, on va à Rennes choisir avec Suzette nos tenues pour ses noces.

La veille, Martin est rentré tard et Colombe l'a attendu. Elle n'a pas encore ouvert un œil.

— À quelle heure devez-vous retrouver Suzette ?

— Quatorze heures...

— C'est une blague ? File, va prendre ton petit déjeuner et laisse-nous dormir encore une heure.

— Ça caille dans votre chambre ! Votre radiateur est en panne ?

Au lieu de sortir du lit comme vient de le lui suggérer Martin, elle s'enfouit un peu plus sous la couette.

— Le radiateur n'a aucun problème, ricane Colombe. Tous les soirs, Martin le coupe en douce !

— T'es dingue ? T'as envie qu'elle perde un orteil ?

— C'est stratégique ! Comme elle a froid, Colombe se colle à moi toute la nuit !

— Eh ben... Si c'est ça l'amour... Même pas en rêve, je passe une nuit à me geler !

— On en reparlera, la chatouille Martin.

— Je vais préparer ma valise ! conclut la miss en s'éjectant de leur lit.

— Quelle valise ? Tu vas où ? s'étonne-t-il en se redressant sur un coude.

— On dort à Rennes ce soir, souffle-t-elle en claquant les mains sur ses hanches. Tu ne nous écoutes pas !

— Chez Suzette ?

— Guillaume aimerait bien qu'on couche chez eux. Si Hélène est mal poilée, on migrera chez la future mariée.

Elle disparaît sans demander son reste en chantonnant.

— Tu m'abandonnes la nuit prochaine, chouine-t-il dans son cou. T'es obligée ?

— On rentre demain soir.

— Vous allez vraiment dormir chez tes parents ?

— D'après Guillaume, Hélène opère un virage serré et fait tout pour se racheter une conduite. Lors de notre dernière conversation téléphonique, je n'en croyais pas mes oreilles. En pleurant, elle s'est excusée plusieurs fois et m'a suppliée de lui pardonner. Je vais le tenter. Si notre visite tourne mal, nous avons une solution de repli.

Martin n'aime pas qu'elles le quittent, mais il est heureux pour Iris. Elle s'ouvre à d'autres personnes, prend plaisir à évoluer dans une famille qu'elle connaît peu, singulière et avec des personnalités hautes en couleur. Cela lui apprend qu'un clan c'est ça aussi : s'adapter aux caractères de chacun ; mettre parfois de l'eau dans son vin ; aimer leurs différences ; savoir pardonner les maladresses ; donner de la tendresse pour en recevoir.

À bord du bolide de Martin – et Colombe l'apprécie de plus en plus –, elles se garent devant la maison à midi moins le quart. Les Desmarais se précipitent pour les accueillir. La mère et la fille ne se sont pas vues depuis des mois, Hélène la serre dans ses bras sans cacher son émotion et sa joie. Iris claque une bise chaleureuse à Guillaume, sans savoir comment se comporter avec elle.

— Bonjour, Iris. Tu ne m'embrasses pas ?

— Si, bien sûr. Bonjour, madame, dit-elle en posant un baiser sur sa joue.

— Appelle-moi Hélène. Depuis peu, le tutoiement est de rigueur dans notre famille, tu peux me dire « tu ».

Iris tourne la tête dans sa direction et ses billes bleues demandent si c'est bien vrai.

— Eh ben... Pour un virage serré, c'est un virage serré, s'exclame Colombe, sidérée.

Une jolie table est dressée dans la salle à manger et la maison embaume des bonnes odeurs de cuisine. Guillaume leur a rendu visite tout l'hiver, il connaît bien les goûts alimentaires d'Iris. Fan de nourriture italienne et de tous les plats à base de sauce tomate, ils ont donc préparé des lasagnes à son intention. Sitôt devant son assiette, elle les remercie avec un grand sourire. Le repas est détendu : pas une parole de travers, pas une remarque. Colombe imagine aisément son papa faisant la leçon à sa femme et lui enjoignant de garder pour elle tous les sujets qui pourraient transformer en cataclysme les retrouvailles.

— Vous dormez ici ce soir ? demande Hélène avec espoir.

— Oui. Cet après-midi, nous allons acheter nos tenues et celle de mamie. Nous serons de retour pour le dîner.

— Elle ne m'a pas proposé de venir, murmure-t-elle tristement en replaçant sa serviette.

— Maman, tu n'es pas sa fille.

— Je dois préparer la chambre d'amis pour Iris ?

— Elle va dormir avec moi.

Pendant presque tout le repas, Guillaume et Iris alimentent la conversation. Elle lui raconte ses balades, la récente maladie de Sultane. Une sale bactérie aux intestins a bien secoué la pauvre jument. Leur vétérinaire préféré a été très réactif, elle va mieux.

Au moment du café, Hélène lance le sujet sur le mariage et ses préparatifs.

— J'ai eu Mayeul et Gonzague hier, ils viennent tous les deux accompagnés. Enfin, je peux me projeter grand-mère !

La situation la gêne. Colombe ne trouve pas correct de ne pas l'avoir prévenue. Les appels à ses frères sont réguliers, ses demandes insistantes. Ils ne veulent rien entendre. Sans rentrer dans la conversation, elle se contente de sourire et Guillaume fait de même. Ne rien dire pour le

moment, ils peuvent s'y plier. Mentir, il n'en est pas question. L'air de rien, Colombe fait dévier le sujet.

— As-tu trouvé ta tenue pour le grand jour ?

— Pas encore. J'aurais aimé vous accompagner, Suzette a refusé tout net. Elle toussote en déplaçant ses couverts.

— Colombe, essaie pour une fois de ne pas être trop décalée. Tu es si jolie...

— Elle n'est pas décalée, renchérit Iris. Avec Martin, on adore. Si elle changeait, elle ne serait plus Colombe.

— Ce n'est pas mon souhait. J'aimerais la voir dans une tenue féminine. Elle sourit dans sa moustache.

— Pas dans un kilt écossais...

Colombe éclate de rire et Iris trépigne d'impatience sur sa chaise.

— Raconte ! C'est quoi l'histoire du kilt ?

— Il y a deux ans, pour les noces de mon cousin, un code vestimentaire était imposé. Les hommes devaient porter une queue-de-pie et les femmes des robes 1900. Je rentrais de Londres, les dentelles et les faux culs n'étaient pas dans l'idée du moment. Je suis venue en kilt et en Dr. Martens. Ma tante Rébecca – la mère du marié – a frôlé l'apoplexie et m'a bannie de la photo de groupe !

— Et mamie Suzette ?

Hélène regarde le plafond en souriant.

— Les femmes portaient des toilettes beiges, rosées. Suzette s'est pointée dans une tenue magnifique. Tout y était. Le faux cul, le chignon, la dentelle et le petit bibi à voilette... Mais sa robe était vermillon.

Elle éclate de rire.

— On ne voyait qu'elle ! À la sortie de la messe, des promeneurs ont même cru qu'elle était la mariée et l'ont félicitée pour son élégance.

Après avoir passé en revue tous les looks décalés de Colombe et parfois de Suzette, les filles se rendent au magasin spécialisé dans les tenues de cérémonie. À l'angle de deux rues piétonnes, elles pénètrent dans une boutique ne payant pas de mine, mais dès la porte ouverte, une profusion de soie, de mousseline, de satin. Défilant devant les présentoirs, la future mariée est déjà là.

— Bonjour mes chéries, dit-elle en les embrassant. Nous allons vivre un moment extra ! Le choix va être difficile !

Et le fait est, il y a le choix. Avant même d'essayer quoi que ce soit, Colombe précise qu'elle ne veut pas une teinte pastel, encore moins du beige. Très vite, une jeune vendeuse cerne ses attentes. Elle lui présente des robes vertes, bleu nuit, rouge, orange, une attire l'attention de Colombe. En satin de soie, elle n'est ni grise ni bleue. En fonction de la luminosité, elle est presque de la couleur de ses yeux.

— Votre ligne est parfaite, cette merveille vous ira comme un gant.

— Oh oui, Colombe, essaie là ! insiste Iris.

— Nous avons les chaussures, je vais vous les chercher... Un trente-sept ?

— Oui, merci.

Suzette et Iris se sont installées dans des fauteuils. Pour ne rien louper, elles procéderont aux essayages chacune leur tour.

Dans la cabine, la jeune vendeuse l'aide à enfiler et à fermer la robe. Fragiles et précieux, les différents tissus qui la composent doivent être manipulés avec soin.

Colombe tire le rideau et l'expression des deux ne laisse aucun doute.

— Oh la vache ! s'exclame Iris en ouvrant grands ses deux calots bleus. Martin va faire un malaise. T'es une bombe !

On la croirait faite sur mesure. Un décolleté bateau lui dégage le cou, de petites manches soulignent la finesse de ses bras, et la couleur accentue l'aspect laiteux de sa peau. Aucune retouche n'est nécessaire pour la longueur. Dix centimètres au-dessus des genoux, elle est parfaite. Un empiècement marque sa taille de guêpe. De la même couleur, les chaussures complètent à la perfection et les dix centimètres de talons donnent à ses jambes un joli galbe.

— Tu es magnifique, mon ange.

— Hélène va être contente. Punaise ! Pour être féminine, t'es féminine ! ajoute Iris en secouant une main.

Son choix est fait, elle n'essaie rien d'autre. Pour surprendre son amoureux qui ne l'a jamais vue en robe, Colombe avait elle aussi envie de plus de féminité. Martin a besoin de peu pour qu'on le remarque. Quoi qu'il porte, il est beau. À son bras, elle ne tient pas à ressembler à une vieille serpillière tout juste sortie d'un cycle d'essorage.

Bonne conseillère, la jeune vendeuse lui propose la lingerie assortie à sa tenue. En se regardant du coin de l'œil, les deux spectatrices font oui de la

tête. La boucle est bouclée pour elle, tout y est de la tête aux pieds. Même une étole de soie pour le soir, s'il fait plus frais.

Elles passent à la petite miss. Après bien des modèles, rien ne lui plaît. Après avoir vu Colombe si belle, elle les trouve tous trop fades. La vendeuse a une idée.

— Aimerais-tu la même teinte que celle de ta maman ?

Elles se jettent une œillade rieuse, sans se lancer dans des explications.

— J'adore la couleur. Colombe, je peux ?

— Évidemment...

— Tu vas choisir un modèle et nous la ferons dans le même tissu.

Elle lui présente une robe dite : « Demoiselle d'honneur ». Plus courte devant et évasée, un col asymétrique fait tout son charme. Fluide, vaporeuse, Iris craque aussitôt en se voyant si belle. Une jolie paire de nu-pieds et un boléro compléteront sa tenue de princesse. Tout est commandé et leur sera livré dans les trois prochaines semaines. La miss est sur un nuage, Martin la gâte. Avant de partir, il a confié à Colombe sa carte bancaire en lui précisant de ne pas regarder le prix.

À présent, c'est au tour de Suzette. La coquine est déjà venue plusieurs fois, une sélection de trois tenues est sur un portant. Toutes sont de style identique, mais de coloris différents. Le rose poudré côtoie le bleu très pâle, le gris perle. Une robe légèrement cintrée en dentelle avec de petites manches trois-quarts, accompagnée d'un boléro assez court. Et c'est la colle ! Les trois teintes lui vont. Suzette ne parvient pas à trancher et les filles ne savent que dire.

— Mamie, de quelle couleur sera le costume d'Édouard ?

— Voilà pourquoi je voulais que tu viennes. Je n'y ai même pas pensé, se conforte-t-elle en l'embrassant. Ancien militaire, il portera peut-être son uniforme de parade et je ne l'ai pas vu.

— Tu vas te renseigner et tu reviendras choisir la teinte qui s'harmonise le mieux avec. Mademoiselle est tout à fait compétente, mais si tu as un doute, on viendra avec Iris.

Il est près de dix-sept heures, une collation dans un salon de thé s'impose. Colombe connaît bien l'endroit. Pendant les quelques semaines de cohabitation avec sa grand-mère – après le décès de son amie Iris –, elles s'y rendaient très souvent. Sur une petite table ronde assez basse, elles prennent place devant une fenêtre. Rénové depuis, le parme des murs côtoie

le rotin des fauteuils et surtout, ça sent bon le caramel et le chocolat. Iris n'est pas subjuguée par la décoration intérieure, les pâtisseries dans la vitrine l'attirent davantage.

— Prends un chocolat chaud, il est divin ! lui conseille Colombe. Ils ne le font pas avec de la poudre et ça change tout !

Colombe choisit un thé vert aux agrumes, Suzette opte pour un Earl Grey, accompagné d'une crêpe au caramel beurre salé pour chacune.

— Mamie, tu as eu mes frères ?

— Il m'a fallu deux jours pour m'en remettre. Mon impatience à tenir dans mes bras le petit Léon me réveille la nuit. Ça ne veut pas dire que tu dois t'endormir sur tes lauriers, la menace-t-elle de l'index. Et alors Mayeul... Je le savais, je l'ai toujours dit. Personne ne m'écoute dans cette famille ! Peu m'importe qu'il se soit marié avec un homme ou une femme. En me l'annonçant, j'ai senti son émotion et sa crainte de me décevoir. Je n'oublierai jamais son expression lorsque je les ai félicités. Je n'ai pas bien vu, l'écran de mon ordinateur brillait, mais Édouard m'a dit qu'il avait les larmes aux yeux. Nous avons hâte de faire la connaissance de tout ce petit monde !

Colombe lui sourit avec tendresse, puis elle fixe sa tasse.

— Mon ange, qu'est-ce qui te chagrine ?

— Qu'ils ne le disent pas à maman. Ce n'est pas bien, et cela n'évitera pas les commentaires négatifs. D'une certaine manière, ils nous entraînent dans leurs mensonges et je n'aime pas.

— Hélène a fait des erreurs avec toi et avec eux. Si Mayeul nous a caché si longtemps son homosexualité, c'est en partie à cause d'elle. Néanmoins, je suis d'accord avec toi. Ne pas lui dire est une maladresse. Je ne veux pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, mais en quelques semaines, je la trouve changée. Depuis l'union de tes parents, je ne l'ai jamais vue accomplir autant d'efforts. Tout le monde fait des erreurs. Savoir pardonner est un signe d'intelligence. Comme toi, mon ange. Je sais que tu lui as pardonné.

— Raconte-nous l'annonce de tes noces !

— Je les ai réunis pour un déjeuner. Édouard n'était pas là, je ne souhaitais pas qu'il assiste à la déconfiture de tes tantes. J'ai bien fait ! Si je leur avais annoncé qu'elles étaient sur le point de passer à trépas, ça n'aurait pas été pire ! Elles ont vite repris du poil de la bête. Rébecca m'a

immédiatement demandé si j'avais l'intention de faire un contrat de mariage. Des fois que son cher et tendre époux soit rayé de mon héritage ! L'autre nouille de Clarisse vise mon appartement. Habituellement, elle a la capacité de réaction d'une huître, mais là, elle aimerait y coller son rejeton boutonneux.

— Et maman ?

— Pendant un instant, j'ai redouté qu'elle couve une maladie grave. Elle s'est contentée de me proposer son aide pour les préparatifs. Pour mes petits-fils, tous sans exception ont très bien accueilli la nouvelle.

— Tes fils, papa ?

— Mon Guillaume – égal à lui-même – m'a embrassé en me disant qu'il était heureux pour moi. Les deux autres sont tellement remontés par les deux harpies, la pastille peine à passer. Ça va mieux depuis qu'ils ont rencontré Édouard.

— Colombe, je commence à avoir les jetons ! ajoute Iris en lui agrippant la main. Rébecca... On dîne avec elle ce soir !

— Quoi ?... Comment tu le sais ?

— Hélène l'a eue au téléphone. Elle vient pour vingt heures.

— Oh non...

— Elle est seule. Ton oncle est en Allemagne pour la semaine, lui confirme Suzette.

— Ça ne me rassure pas du tout. Quand Étienne n'est pas là, elle est incontrôlable et va nous emmerder toute la soirée.

Elle réfléchit un instant.

— Ça peut être drôle !

Elle se tourne vers Iris.

— Si je dis des choses bizarres, n'en tiens pas compte. C'est juste pour la faire pester.

Le sourire revenu, Iris lui claque la paume de la main en signe d'accord.

— Ton oncle Pierre m'a téléphoné hier. Il en est désolé, mais ils ne pourront être présents à nos noces. Clarisse est le témoin de sa nièce.

— Tu crois que c'est une excuse bidon pour ne pas venir ?

— Je ne pense pas. Les mariages tombent le même jour, il ne serait pas correct qu'elle se désiste maintenant. Mon fils me manquera, c'est certain, sa femme beaucoup moins, ajoute-t-elle pour faire une pointe d'humour.

Colombe pose affectueusement sa main sur la sienne.

- Mon ange, j'aimerais inviter tes amis.
- Lesquels ? Paul et Max ou Bénédicte et Jérôme ?
- Les deux couples. Ils me plaisent et vous vous sentirez moins seuls au milieu de cette bande de rabat-joie.
- Tu me donneras deux faire-part et je les leur remettrai. Merci, mamie.

Après avoir déposé Suzette en bas de son appartement et prodigué des dizaines de baisers, elles regagnent la maison familiale.

OceanofPDF.com

Rébecca

Il est près de dix-neuf heures, sitôt arrivées, les filles se précipitent sous la douche, s'installent dans la chambre de Colombe. Iris la détaille en pivotant sur elle-même et en marquant son étonnement. Rien sur les murs, la pièce est aussi impersonnelle qu'une chambre d'amis.

— Elle est drôlement vide !

Colombe essuie discrètement une larme.

— Pendant mon hospitalisation, Hélène a tout retiré. Les photos avec Iris, beaucoup de décoration en rapport avec l'équitation. Comme je n'ai pas dormi ici depuis des années, c'est resté tel quel.

— Pardon ! s'excuse-t-elle en enroulant ses bras autour de sa taille. Tu nous l'avais dit. Ma tête de linotte l'avait oublié.

— Ce n'est rien. Penser à cette période me provoque toujours la même émotion. Je n'ai pas guéri de ça, je progresse lentement. Il y a encore quelques mois, j'avais des difficultés à y entrer. Avec toi, c'est nickel !

— Tu dormais où quand tu venais à Rennes ?

— Chez Suzette.

— Tu crois que je peux aider Hélène en cuisine ?

— Propose-le-lui !

Elle dévale les marches et aussitôt, l'aide-cuisinière se retrouve avec un tablier, chargé de remplir les verrines de mousse de betterave. Cette proximité avec Hélène lui permet de la voir sous un autre jour et estompe ses réticences.

— Maman, pourquoi as-tu invité Rébecca ? Tu veux flinguer notre dîner ?

— Votre visite avait pris toute la place dans mon cerveau, cette invitation était tombée dans les oubliettes. Son appel pour me demander à quelle heure elle devait venir m'a décontenancée. Je n'ai pas osé la décommander au dernier moment.

Hélène est sincère, mais le risque que la soirée parte en vrille est probable. Depuis toujours, Colombe ne peut supporter Rébecca et son sentiment est réciproque. Toute son enfance et son adolescence, elle a subi

ses remarques et un nombre incalculable de leçons de morale. À présent, elle est adulte et n'a pas l'intention de se laisser écraser.

À vingt heures pile, Rébecca se gare devant la maison. Iris se précipite à la fenêtre de la cuisine pour l'observer sortir de voiture. Les bras lui en tombent. Dans un style ultra-classique, Rébecca est une grande femme brune vêtue d'un chemisier à col Claudine sur une jupe plissée noire, et d'un cardigan bleu marine sur les épaules. Dans un geste raffiné, elle enfile à son poignet un petit sac en croco. Tout chez elle transpire la dureté et la froideur. Elle lisse ses cheveux, s'approche de l'entrée.

— Colombe... t'as vu son chignon ? Il peut résister à des vents de force dix ! Elle n'a pas l'air commode...

— À table, tu seras entre Guillaume et moi. Ne lui parle pas et tout ira bien.

La maîtresse de maison se précipite pour l'accueillir, suivie de Guillaume.

— Bonsoir, Hélène. Bonsoir, Guillaume.

Après un rapide échange de baisers, elle se débarrasse de son cardigan de son sac en les confiant à sa belle-sœur et se retrouve face à sa nièce.

— Colombe... À quand date notre dernière rencontre ?

— Aucune idée, lui répond-elle le visage impassible. Ce n'est pas le genre d'événement dont je tiens absolument à me souvenir !

Rébecca la défie du regard un instant puis le baisse sur Iris.

— Qui est cette jeune personne ?

— Iris, la fille de mon compagnon, se délecte Colombe en observant sa réaction.

— Iris ! Décidément... tu es poursuivie ! s'exclame-t-elle en levant les sourcils, suivis d'un rictus.

Les calots bleus de Colombe se durcissent et ses lèvres se teintent de blanc.

— Développe ta remarque !

— Je te sens sur le point de me mettre en pièces, je n'y tiens pas. Tu ne m'embrasses pas ? Cette jeune demoiselle ne sait pas saluer une personne qui arrive ?

Colombe la fusille en avançant d'un pas. Guillaume et Hélène se disent que le dîner est très mal engagé.

— Tu vas baisser d'un ton, je n'ai plus quatorze ans ! Les vieilles peaux de ton espèce ne m'impressionnent plus. Tu peux remballer tes leçons de morale et tes remarques. Si tu me cherches... tu vas me trouver !

Ses yeux et sa bouche s'arrondissent. Elle se tourne face à Guillaume et Hélène.

— Vous ne dites rien ? Je me fais insulter de vieille peau et vous ne réagissez pas ?

Colombe ne les laisse pas répondre.

— Tu n'es plus capable de te défendre seule ? C'est plus facile avec une ado ou une jeune femme fragile !

— Que me reproches-tu ?

— Faire un inventaire serait long et fastidieux. Depuis toujours, tu me détailles avec un air dégoûté, comme si j'étais l'anomalie de la famille, la petite chose qu'on devrait cacher. Regarde-toi ! L'anomalie, c'est toi ! Un spécimen intolérant, frustré, médisant, bloqué dans une époque qui n'existe plus.

En ajustant les pans de son chemisier, elle adopte une attitude ferme.

— Si tu ne me présentes pas des excuses, je quitte cette maison sur-le-champ !

Debout dans l'entrée, personne ne moufte. Colombe émet un rire sonore.

— Des excuses ? Tu peux faire demi-tour et monter dans ta grosse bagnole, la soirée n'en sera que plus légère. Autre chose, si tu essaies ne serait-ce qu'une seconde de flinguer le mariage de Suzette, tu n'y feras pas long feu ! Mamie m'a donné carte blanche, y compris pour te virer. Ne me tente pas, le plaisir serait trop grand. On supporte tes vacheries depuis trop longtemps. Et c'est terminé !

Contre toute attente, virage à cent quatre-vingts degrés, elle calme le jeu, ne part pas.

— Colombe... inutile de te mettre dans une fureur pareille. Je n'ai aucune mauvaise intention concernant le mariage de Suzette.

Elle file s'installer dans le salon sous le regard interloqué de Guillaume et Hélène.

Elle veut en apprendre davantage sur ma vie avec Iris et Martin. On va bien rigoler. Elle veut jouer un rôle, on va jouer. Elle est bonne comédienne, moi aussi.

Pendant l'apéritif, Rébecca parle exclusivement à son beau-frère et à sa belle-sœur. Elle tique en entendant Iris les tutoyer, mais se contient.

À table, elle tente de se placer à côté de la petite miss, Colombe s'y oppose fermement.

À peine deux bouchées de tartare de saumon avalées, Colombe la voit arriver avec ses gros sabots. La dragonne adopte une voix douce, inhabituelle chez elle.

— Quel âge à ton papa ?

— Cinquante-sept ans. Pourquoi ? répond du tac au tac Colombe.

Rébecca stoppe sa mastication, déglutit bruyamment.

— Pour rien, juste pour mieux le connaître. Ne sois pas sur la défensive ! Que fait-il dans la vie ?

— Des petits boulots à droite et à gauche...

Elle cligne des yeux plusieurs fois de manière rapide et insiste.

— Sa profession, c'est quoi ?

— Il est dans la vente, je n'ai jamais vraiment compris dans quoi. Il faut bien vivre, ajoute-t-elle avec un naturel à toute épreuve.

Ses parents et Iris ne sourcillent même pas.

— Rien d'illégal ?

— Je ne sais rien de ses affaires. Il est Russe. Je te l'ai dit ?

Rébecca a viré au gris.

Elle commence à regretter d'être restée.

— Tu feras sa connaissance et celle de sa famille au mariage. Ses cousins ne parlent pas très bien le français, mais ça va le faire. Suzette a aussi invité mes amis... Un couple gay adorable.

Rébecca reprend plusieurs fois sa respiration, en a perdu la parole. Colombe va lui administrer le coup de grâce.

— As-tu reçu le carton précisant le thème du grand jour ? Dans nos saris, on va tout déchirer !

— Ah non, sourit la petite miss. La plus belle sera mamie Suzette !

Rébecca retrouve la fonction de ses deux hémisphères, son aphasie vient de prendre fin.

— Iris, la grand-mère de Colombe n'est pas de ta famille. Quand tu parles d'elle, tu dois dire madame Desmarais. Le prénom d'une femme de son âge ne s'emploie que si elle t'en donne l'autorisation.

— Ça tombe bien, elle me l’a donnée et même de la tutoyer. Pour la famille, c’est réglé. Martin et Colombe vont se marier dans l’été. C’est mieux pour les bébés...

Iris est à fond, elle ne s’arrête plus. Rébecca secoue la tête plusieurs fois. Son pauvre cerveau peine, elle demande d’une voix monocorde :

— Quels bébés ?

— Colombe est enceinte de jumeaux ! se délecte la miss, un sourire jusqu’aux oreilles.

Seuls ses yeux pivotent en direction de ses hôtes.

— Guillaume, Hélène, je ne suis plus dans les confidences ?

— Ils viennent de l’apprendre. Mamie est folle de joie, renchérit Colombe.

Ils la voient essayer de classer toutes ces informations et manifestement, ça cafouille. Un détail la chiffonne.

— Pour en revenir à Suzette, elle a choisi sa tenue avec toi ?

— Oui, cet après-midi. Sans rien dévoiler, elle va en surprendre plus d’un. Le kurta d’Édouard est sublime. Turquoise et or.

Dans un mouvement de tête tellement sec que ses vertèbres en craquent, Rébecca dévisage sa belle-sœur. Cette dernière fait mine de ne pas comprendre.

— Hélène, elle me fait marcher ?

— Je n’étais pas conviée, je ne peux rien te dire, s’en excuse-t-elle en levant les épaules.

— Guillaume ! Nous serons la risée de tous nos amis. Toute la bonne société rennaise va se gausser de nous. Des saris et des kurtas, c’est très bien pour une fête, pas pour un mariage... et encore moins pour deux personnes de quatre-vingts ans !

— C’est le leur... qu’y puis-je ?

— On se fout totalement de ce qu’ils vont penser, ils ne sont pas sur la liste des invités ! s’exclame Colombe en terminant son dessert.

— Pas question de suivre le code vestimentaire !

— Tiens donc, comme c’est étrange !

Colombe la fixe en se reculant contre son dossier de chaise.

— Lors des noces de ton fils, ce n’est pas toi qui m’as fait tout un speech ? Que je me souviene... Ah oui ! « Ne pas se plier aux

recommandations est un manque de respect. Une volonté de vexer et de gâcher la joie des mariés ! ».

— La comparaison n'est pas possible ! Il y a une différence entre choisir un joli thème et demander à ses invités de se vêtir comme pour un bal costumé.

— Pour toi, peut-être... Tu t'habilles comme au siècle dernier !

Piquée, elle se redresse sur sa chaise. Les poignets plaqués à la table de chaque côté de son assiette, elle tourne sa bague de fiançailles entre ses doigts.

— Colombe, je fais en sorte de rester courtoise, j'aimerais que tu en fasses de même.

Dès qu'elle va rentrer chez eux, elle va téléphoner à mon oncle pour le supplier de ne pas se rendre au mariage.

Son cerveau fume. Rébecca secoue la tête, se redresse, reprend une contenance.

— Tu es si mince ! Ta grossesse débute ?

— Six semaines... Je ne vais plus pouvoir monter. La maman de Martin s'est proposé de m'aider à la naissance. Elle n'est plus toute jeune, mais ça lui fait plaisir.

— Quel âge a-t-elle ?

— Quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq...

— C'est très vieux pour s'occuper de bébés.

— Sa sœur viendra également. C'est marrant, elles sont jumelles.

Son cerveau a rendu l'âme. Prise d'un mouvement perpétuel, elle se contente de finir son tiramisu en oscillant la tête d'avant en arrière. Elle avale un grand verre d'eau pour faire passer le tout. Sitôt la dernière cuillère avalée, elle refuse le café, l'infusion, en prétextant qu'elle ne veut pas rentrer tard. Après un baiser à Hélène et à Guillaume, elle souhaite bonne nuit aux filles de loin, et disparaît au volant de sa grosse voiture familiale.

À peine a-t-elle quitté le jardin, ils sont submergés par un fou rire.

— Quand elle prendra connaissance de la vérité, la chaise électrique nous paraîtra une mort douce, les informe Guillaume.

— Iris, les jumeaux... Excellent ! la félicite Colombe. Je n'aurais pas dit mieux.

— Ça m'est venu d'un coup ! éclate-t-elle de rire en faisant claquer ses doigts.

— Dès ce soir, elle va prévenir tout le monde : « Colombe débarque au mariage avec son vieux mafieux russe et toute sa famille », se gausse Colombe. Ils vont limiter les dorures de peur d'être braqués pendant la cérémonie.

— Elle va trouver bizarre que l'on ne soit pas plus catastrophés. Demain matin, elle va me rappeler pour avoir plus d'infos.

— Hélène, ne vends pas la mèche ! ajoute la miss en posant la main sur son bras. C'est facile, tu fais la pleureuse.

— C'est limite trop gros pour y croire, s'interroge Hélène.

— Détrompe-toi ! Plus les mensonges sont gros, plus il est facile d'y croire ! la rassure Colombe.

Mère et fille n'ont pas ri de concert depuis trop longtemps. Cette petite soirée avec Rebecca a débloqué, réactivé, une complicité perdue. Colombe n'en reste pas moins surprise par son comportement. Il y a quelques mois, Hélène aurait refusé tout net de prendre part à la farce qu'ils ont jouée à sa belle-sœur. Douce avec Iris et sa fille, elle ne cesse de l'embrasser, de lui répéter qu'elle est heureuse de leur présence et regrette l'absence de Martin.

Il est tard, Colombe expédie la miss au lit et redescend prendre une infusion avec ses parents. Hélène la questionne avec la volonté de ne pas la braquer.

— Tu comptes t'installer prochainement avec Martin ?

— On vit déjà ensemble, je suis très peu chez moi.

— Avec Iris, tout se passe bien ?

Colombe plisse le front, cherche où elle veut en venir sans répondre.

— Votre complicité est évidente, je ne parle pas de cela. Quand vous souhaitez avoir des enfants, ne crains-tu pas une mauvaise réaction de sa part ?

Et là... C'est le drame ! Iris était dans l'escalier, elle a tout entendu. Elle le dévale en courant, hurle après Hélène.

— Pourquoi tu lui demandes ça ? Pourquoi je devrais être un problème ? Je croyais que tu m'aimais bien ! Tu gâches toujours tout !

Hélène se redresse, la foudroie du regard tout en lui répondant avec calme.

— Un, on n'écoute pas les conversations en douce. Deux, je n'aime pas le ton sur lequel tu me parles. Trois, mes questions sont légitimes. Colombe

est ma fille, je m'inquiète pour elle et c'est normal. Cela ne veut en aucun cas dire que je ne t'aime pas !

Vexée, Iris fonce dans la chambre en pleurant, Hélène se décompose. Son souhait n'était pas de plomber la soirée. Colombe se lève immédiatement.

— Je vous laisse, je vais la consoler.

— Excuse-moi. Je ne souhaitais pas la blesser.

— Iris est sensible et certains sujets la bouleversent. Elle rêve d'avoir un bébé à la maison, c'est la raison de sa réaction excessive. Bonne nuit.

Colombe la retrouve en boule sous la couette, toujours en pleurs. Elle se déshabille rapidement, se glisse à ses côtés, la prend dans ses bras.

— Ne lui en veux pas... elle te parle comme si tu étais un membre de la famille. Hélène t'aime bien, dans le cas contraire, elle ne te regarderait même pas.

— Pourquoi elle dit que je vais être un problème ?

— Elle voulait savoir si tu pouvais être un obstacle.

— Tu sais bien que non ! se lamente la miss en reniflant.

— Hélène ne nous a pas vus depuis des mois. Elle ne sait rien de notre vie.

— En plus, j'écoutais même pas en douce. Martin m'a téléphoné, je descendais te le dire.

— Demain, tout le monde va s'excuser et tout sera oublié. Hélène peut être sèche et même cassante, mais la rancune n'est pas dans sa nature et toi non plus. Tu veux lire un peu ?

— Non, j'ai sommeil. Tu peux rappeler Martin, j'ai l'habitude de vos roucoulades, ajoute la miss en souriant et en se collant à elle.

— Endors-toi... Je vais sortir sur le palier.

En composant son numéro, elle l'imagine seul dans la maison, sur le point de se mettre au lit.

— Bonsoir...

— Bonsoir, mon amour, susurre-t-il de sa voix grave et suave. Votre journée a-t-elle été bonne ?

— Très. On te racontera demain.

— Mon lit est trop grand, trop vide.

— Ce n'est pas mon cas ! Une blondinette frisée comme un mouton squatte ta place.

— Reviens vite, je ne supporte pas de dormir sans toi ! Bonne nuit, mon amour.

— Dors bien... À demain.

À neuf heures, après une douce nuit, les miss sont réveillées par une délicieuse odeur de café et des bribes de conversations entre Guillaume et Hélène. Pour pouvoir profiter de leur visite, ils ont tous les deux pris leur matinée. Comme deux siamoises, elles débarquent dans leurs pyjamas rose et gris.

— Mesdemoiselles, bonjour ! sourit Guillaume en portant une tasse à ses lèvres.

Sur la table de la cuisine, des croissants côtoient de la brioche, du miel et de la confiture. Et devant les deux places vides : deux bols bretons.

— Regarde, Colombe, il y en a un avec mon prénom ! s'exclame la miss en admirant le dessin intérieur.

— Tout le monde dans la famille a le sien, l'informe Guillaume. Hélène est allée le chercher la semaine dernière.

— Merci, Hélène. C'est une très gentille attention, dit-elle en posant un baiser sur sa joue. Pardon pour hier soir, je n'aurais pas dû m'énerver après toi.

— C'est oublié, la rassure Hélène en lui désignant le siège près d'elle. Je regrette d'avoir parlé d'un sujet qui te bouleverse, je l'ignorais. Je vais être franche avec toi. Tu as très envie qu'un bébé vienne compléter votre famille, mais il va grandir. Il touchera tes affaires et grignotera un peu de la place que tu avais pour toi seule.

— Oui, je sais. Je vais partager, ajoute-t-elle en posant sa main sur la sienne. Tu as pensé à acheter un bol pour Martin ?

— Bien sûr... Il est là-bas !

— Je vais le prendre en photo et lui montrer ce soir. Il va être content !

Hélène et Guillaume se regardent en souriant. Ce petit bonbon sucré est une adorable demoiselle, un rien la comble. Le désir de faire partie d'une famille se ressent tellement fort. Iris les touche.

Le séjour rennais fut court, trop court pour les Desmarais. Ils auraient bien gardé les blondinettes quelques jours de plus. Les appels des bras de Martin et des randonnées à cheval sont trop forts. Comme elles l'avaient prévu, elles regagnent Concarneau en début d'après-midi.

OceanofPDF.com

Tara... noctambule

À leur arrivée à Concarneau, elles se rendent directement à la clinique embrasser Martin. Les baisers attendront, il vient d'entrer au bloc. Voyant leurs visages déçus, Claudie leur promet de lui dire qu'elles sont passées.

Encore tôt, avec le retour du printemps, les jours ont bien rallongé. Un petit galop serait le bienvenu. Les cavalières font un crochet par chez elles pour se changer et caresser la famille poilue, à qui elles n'ont pas manqué. Scarlett saute du canapé, se précipite vers sa fille dès qu'elle voit apparaître Iris.

— Elle a vraiment une dent contre moi !

Elle se plante devant le panier.

— Dans trois mois, moi aussi je vais avoir un bébé. Et celui-là, il sera à moi, la nargue-t-elle en lui tirant la langue.

— J'espère qu'elle ne va pas la prendre sous son aile... Ou plutôt sous sa patte, rigole Colombe.

Le sourire en berne, Iris se statue.

— C'est possible ?

— Ben oui...

— Elle n'a pas intérêt ! Je vais l'enfermer dans ma chambre ou la badigeonner de répulsif. Martin qui avait peur qu'elle ne s'occupe pas de Tara... Ses prières ont été exaucées !

Dans la cour du haras, les filles se raidissent en apercevant la voiture rose. Sans regarder autour d'elles, Colombe et Iris se dirigent directement vers les box de leurs juments. Rubis et Paloma ne sont pas là, Paul les a mis au pré pour la journée. Qu'à cela ne tienne, Colombe montera Black.

Les miss s'affairent, sans voir arriver la blonde. Lentement mais sûrement, Barbie marche dans leur direction en s'efforçant de ne pas bousiller ses dix centimètres de talons dans le sable de la cour.

— Bonjour, Iris.

Pas disposée à converser, Boucle d'or continue de seller sa jument, sans prendre la peine de lui répondre.

— Tu as perdu ta langue ? insiste la vipère peroxydée en se tortillant pour capter son regard.

Sourde à ses paroles, Iris file dans son box récupérer sa bombe et son gilet de cross. Tout en préparant Black, Colombe la surveille du coin de l'œil.

— Tes nouvelles fréquentations n'ont pas amélioré ton caractère ! crache la blonde avec un rictus qui lui déforme la bouche. En même temps, je ne vois pas pourquoi je m'en étonne. Vivre avec une camée, tu vas finir comme elle. Pauvre Martin !

Elle est là pour en découdre. Ne pas réagir...

Sauf que Boucle d'or ne l'entend pas ainsi. Dans la seconde, elle perd ses nerfs, sort comme une furie du box.

— Mais qu'est-ce qu'on en a à cirer de ce que tu penses ! Tu n'as jamais compté ni pour moi ni pour Martin. Je n'ai jamais pu te blairer !

Olympe la fixe un instant, s'approche d'elle dans une attitude menaçante. Colombe saisit la cravache accrochée au mur, s'interpose aussitôt en bloquant Iris dans son dos.

— RECULEZ ! Je pourrais facilement vous défigurer ! Pensez à toute cette chirurgie qui doit vous avoir coûté une fortune.

Paul qui revient d'une balade s'éjecte de son cheval, les rejoint en courant. Sans qu'elle ait le temps de dire ouf, il l'attrape par le bras, la tire en direction de sa Barbie mobile.

— Olympe, quitte ma cour !

— Cette petite peste va me le payer ! Je vais te faire ravalier tes paroles ! Lâche-moi ! hurle-t-elle à Paul en se débattant.

— Tu n'as pas honte de t'en prendre à une gamine de onze ans ?

— Martin m'a plaquée à cause de cette petite garce !

Impatient qu'elle sorte de sa cour, Paul la maintient en lui ouvrant sa portière.

— Redescends sur terre ! Vous n'avez jamais été en couple. Si tu n'es pas capable de t'en rendre compte, c'est grave !

— Ah... toi aussi... Elle t'a mis dans sa poche ! C'est marrant, je croyais que tu aimais exclusivement les mâles. Je vous laisse entre détraqués !

Sans répondre à ses attaques, Paul lui claque sa portière. La blonde démarre comme une folle en faisant voler le sable.

Il suit du regard sa sortie, secoue la tête en rejoignant les filles.

— Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

— À ton avis ? Quand j'ai vu sa bagnole, j'aurais dû faire demi-tour, regrette Colombe.

— C'était reculer pour mieux sauter, elle est venue vous provoquer.

— Vous ne le direz pas à Martin ? s'inquiète Iris. Il m'avait fait promettre de ne pas lui parler si je la croisais. Elle m'a trop énervée.

— On avisera, ajoute Colombe en la mettant en selle.

Le temps est idéal. Le soleil brille et une petite brise les caresse. La balade est tellement belle, apaisante, elles en oublient l'altercation avec la blonde. Pendant près de deux heures, elles sillonnent la plage, les sabots laissent leurs empreintes sur le sable mouillé. Quand le vent se lève, elles rejoignent la forêt. Une multitude de feuilles vertes apparaissent sur les arbres et les bosquets. Dans le sous-bois plus humide, elles mettent pied à terre, cueillent de l'ail des ours. Iris aime son goût, pas son odeur, elle renifle ses doigts avec une grimace. Les filles ne pensent qu'à une chose : la délicieuse omelette qu'elles vont cuisiner avec cette herbe magique. Elles rentrent tranquillement : pas de galop pour Colombe. Perturbée dans sa préparation, elle est partie sans sa bombe et sans son gilet de cross.

Dans la cour, Martin les attend. Il réceptionne sa douce lorsqu'elle glisse le long de sa selle. Après un tendre baiser, il affiche clairement sa contrariété.

— Depuis quand monte-t-on sans sa bombe et sans son gilet de cross ?

— Je les ai oubliés. La balade était tranquille sans galop.

— Ça ne change rien. S'il se cabre et te fait basculer en arrière, la chute sera la même. La prochaine fois, fais demi-tour !

— Je m'en suis rendu compte en arrivant sur la plage...

Iris baisse la tête. Mentir ou cacher des choses à Martin, elle ne l'a jamais tenté. Lorsqu'il l'aide à descendre de sa jument, elle bloque ses bras autour de sa taille, son visage contre son torse.

— C'est de ma faute. Colombe était perturbée parce que je me suis disputée avec cette grosse conne de Barbie, s'énervait-elle à nouveau.

Manifestement au courant, il lui relève le menton.

— Iris, pas de gros mots dans une si jolie bouche, même pour cette grosse conne de Barbie. J'ai cru un instant que vous alliez me le cacher. Elle est venue comme une furie à la clinique. Claudie s'est fait plaisir en l'éjectant avec force, elle n'a jamais pu la sentir. Je l'entendais hurler

depuis le bloc. En arrivant ici, Paul m'a raconté la passe d'armes. Il ne voulait rien me dire, mais j'étais déjà au courant.

— Tu m'avais dit de ne pas lui parler... je n'ai pas pu. Pardon Martin.

— On va laisser courir. Si elle persiste, on déposera une main courante à la gendarmerie. Paul et Claudie sont d'accord pour déposer également.

Une délicieuse omelette à l'ail des ourses et une salade plus tard, le trio se raconte leur journée d'hier. Martin, surtout sa nuit. Et c'est lui qui commence.

— J'avais à peine glissé un pied sous la couette, Tara se pointe en miaulant. Pour grimper les marches, elle n'a besoin de personne, mais sur le coup, j'ai pensé qu'elle voulait descendre et n'y arrivait pas. Je me lève et je la dépose dans leur panier. Les parents n'en avaient rien à cirer, ils ronflaient comme des biens heureux. Je remonte me coucher, je ferme un œil, rebelote... elle rapplique. Je lui explique qu'elle peut rester, mais qu'elle doit dormir. Nan ! Mademoiselle voulait jouer. Elle me mordillait les doigts, grignotait la couette. À un moment, elle est même venue s'installer sur mon oreiller, me léchait le visage. Au bout de quinze minutes, je n'en pouvais plus. Je la descends et je remonte fissa. Elle a beau être minuscule et avoir dix centimètres de pattes, elle fonce. Je veille à bien fermer la porte et je me couche.

Les filles sont écroulées.

— Elle a pleuré devant ? éclate de rire Colombe.

— Bingo ! À plus de minuit, bébé commençait sérieusement à me chauffer.

— Et Scarlett et Philibert ? demande Iris. Si je la monte dans ma chambre, ils rappliquent dare-dare.

— Toujours en train de ronfler. Le seul couillon qui surveillait leur progéniture, c'était moi !

— Ils le font exprès. Nos chats me détestent, chouine-t-elle en croisant les bras.

— Je me lève à nouveau. Elle était là, assise devant la porte, avec sa bouille craquante et son petit nez écrasé, à miauler. Ses yeux bleus me suppliaient. Dans mes bras, je la sermonne, elle fait mine de s'endormir. Je prends la direction des escaliers, les miaulements reprennent. Là, je me dis : « elle a dû roupiller toute la journée, elle pète le feu et va remonter illico ». J'ai ramassé tous ses jouets et je l'ai collée sur le lit avec tout son bazar. Je

me suis enfoncé des bouchons dans les oreilles et je l'ai laissée s'éclater. Ce matin, elle ronflait sur le dos, étalée sur l'oreiller de Colombe. Je l'ai déplacée dans le panier familial, elle n'a même pas ouvert un œil.

— J'espère qu'elle ne va pas en prendre l'habitude, s'inquiète son amoureuse.

Comme électrifiée, Iris réagit illico.

— Elle dormira avec moi. J'attends ça depuis si longtemps !

— Comme tu voudras ! Bonne chance ! Je vous écoute pour votre périple à Rennes.

Avec des détails hilarants, Boucle d'or ne loupe aucun passage. Martin éclate de rire lorsqu'elle lui conte Rébecca et affiche un sourire enfantin en voyant la photo de son bol. Des questions lui brûlent les lèvres. Il patiente d'être seul avec sa douce pour les lui poser.

Sur le point de grimper l'escalier pour la nuit, la miss fait demi-tour. Le sourcil arqué, elle se plante devant Martin et lui demande de but en blanc.

— À quel âge je peux me faire tatouer ?

Il s'étrangle avec la gorgée de café qu'il vient d'avaler, tousse plusieurs fois, ne s'arrête plus. Colombe met les voiles dans la cuisine. Le vent se lève, elle ne tient pas à être prise dans la tempête.

— Mon audition me joue des tours. Tu veux bien répéter ?

— T'as très bien compris ! ajoute la petite fleur avec un sourire forcé.

— C'est quoi cette nouvelle lubie ? Ta copine Solène s'est fait tatouer ?

— Ah non ! J'ai envie, c'est tout !

— Les poules auront des dents avant. Il n'en est pas question ! martèle-t-il en articulant chaque mot.

— Pourquoi ça ? Tu adores celui de Colombe !

Martin ouvre des yeux tellement grands qu'ils sont sur le point de sortir de ses orbites. Colombe se colle la tête dans le frigo.

— Ça tombe bien... je veux le même !

En se massant la nuque, Martin poursuit son interrogatoire.

— Dans quelle circonstance, as-tu vu son tatouage ? Et qui t'as dit que je l'aimais ?

— Chez Guillaume et Hélène, elle prenait sa douche quand je me brossais les dents. L'endroit est parfait. À la naissance de la raie des fesses, même en maillot de bain, personne ne le voit. Une colombe qui tient dans

son bec un iris à l'encre blanche... J'adore. Toi aussi, Colombe me l'a dit, enfonce-t-elle le clou.

— Sors-toi du frigo et viens m'expliquer ça ! gronde-t-il en tapotant des doigts la table.

— Alors ? Quand ? insiste Iris.

— Ma puce, Colombe l'a fait pour elle et son amie, et elle n'avait pas onze ans. Quand tu seras majeure, tu pourras faire de ton corps ce que tu voudras. Jusque-là, c'est non ! Sur ta peau pour toujours, cette décision ne doit pas être prise à la légère.

— On peut les faire effacer.

— Pas tous... C'est douloureux et parfois il y a une trace blanche à la place. Il vaut mieux partir du principe qu'il est là pour toujours.

— Colombe m'a dit qu'elle allait te tatouer. Elle sait, elle a appris à Londres, marmonne-t-elle en boudant.

Il tourne un regard assassin en direction de sa douce.

— Tu veux ma mort ? Martin cherche un moyen pour me supprimer. Je vais rentrer dormir chez moi... c'est mieux !

— Bon, je te laisse réfléchir...

Contente de son coup, Iris rejoint sa chambre en rigolant. Elle savait qu'il s'y opposerait fermement. C'est un petit jeu qu'elle s'autorise de temps en temps, juste histoire de lui rappeler qu'elle aussi peut être une ado rebelle.

Avec son index, Martin fait signe à sa belle de venir près de lui. Elle s'assied sur ses genoux, son visage dans son cou.

— Elle te teste. Iris sait très bien que personne n'acceptera de la tatouer à onze ans.

— J'ai besoin de faire un check-up cardiaque. Vous êtes deux chipies !

Le fait est, Tara a bien l'intention de reproduire sa virée nocturne. Ils sont à peine dans leur chambre, elle rapplique en faisant une glissade sur le parquet. Pragmatique, Martin l'attrape et se précipite dans celle d'Iris.

— Tu la voulais, la voilà ! Très bonne nuit à toutes les deux ! lance-t-il avec un grand sourire en refermant fissa la porte.

Sa douce est déjà sous la couette, il se glisse dans ses bras avec bonheur.

— Dis-moi. Le jour du mariage, quand ta tante constatera que tu t'es bien payé sa tête, tu vas lui dire quoi ? Pour la grossesse, ça peut s'arranger...

— Ta famille n’a pas pu venir et j’ai fait une fausse couche. Pour ton âge, si elle n’est pas conne, elle va de suite voir qu’il y a un loup !

— Colombe... Tu ne vas pas continuer de lui mentir ?

— Je lui répondrai que sa curiosité malsaine m’a agacée... tout simplement !

— Le plus surprenant, c’est le comportement d’Hélène. Elle m’a acheté un bol avec mon prénom ? Le peu de fois où elle m’a adressé la parole, c’était pour me conseiller de me mêler de mes affaires. C’est un appel pour des week-ends chez eux ?

— C’est ça. Je l’ai retrouvée comme quand j’étais enfant. Une maman douce, patiente. Elle s’est trop mis la pression avec nous. Pour la première fois depuis si longtemps qu’il m’est impossible de chiffrer, je n’avais pas envie de partir sitôt arrivée. J’aurais pu y rester plusieurs jours.

— Son changement d’attitude vient sans doute du fait qu’elle te sent mieux. En couple, amoureuse, heureuse, avec une stabilité qui la rassure.

Colombe soupire longuement, Martin la questionne du regard.

— Mes frères font de la résistance. Je dois les faire changer d’avis. Voir les noces de Suzette partir en cacahuète n’est pas dans mes plans. Hélène est bien en ce moment, j’aimerais en profiter un peu.

— C’est aussi parce que tu te mets à sa place. Depuis que tu as Iris au quotidien, tu découvres la vie sous un autre angle et ça joue dans la perception que tu as d’Hélène. Être parents n’est pas une jolie rivière qui s’écoule tranquillement le long des rives de la vie. C’est beaucoup de tempêtes, et l’on ne s’appuie bien que sur ce qui résiste. Ta maman a eu ce rôle-là. Comme tous les parents, elle a fait des erreurs, mais tu en feras avec nos enfants.

— Merci pour le laïus... Ça fait envie !

Leur chambre est plongée dans le noir. Leur porte s’entrouvre tout doucement, puis se referme en un éclair, suivie d’une petite plainte. Martin capte aussitôt.

— Elle nous refile Tara... IRIS ! IRIS ! Reviens immédiatement !

La porte s’ouvre à nouveau accompagnée d’un soupir.

— Qu’est-ce qu’elle fait là ?

— Elle me saoule... elle dort pas ! Elle fait le cirque, s’agrippe à mes cheveux ! T’es veto... Les minettes insomniaques, ça existe ?

Colombe est morte de rire, Martin, beaucoup moins. Il vient de retrouver les bras de sa belle, ce n'est pas pour passer la nuit à surveiller Tara.

— Descends-la vers Scarlett et Philibert !

— J'ai déjà essayé ! C'est pas un chat, c'est Speedy Gonzales ! Elle remonte plus vite que moi ! Elle a filé entre mes jambes, j'ai pas eu le temps de dire ouf ! Ses géniteurs n'en ont rien à cirer, constate-t-elle la mine boudeuse. Maintenant qu'elle fait le bazar, ils veulent nous la refiler. Ils sont les parents, qu'ils assument, crotte !

— Du calme, je vais m'en occuper. Et on va avoir un bébé chien ? Ça promet ! se gausse Colombe. Je vais devoir prendre un congé parental. Vous n'assurez pas une cacahuète !

— Elle doit confondre le jour et la nuit. Demain, je vais l'épuiser la nénette. Si elle croit qu'elle va ronfler toute la journée et faire le cirque la nuit, elle va voir !

— File te coucher ! lui conseille Colombe, Tara dans les bras. L'avoir dans ta chambre n'est plus un rêve, c'est un cauchemar !

Martin l'entend descendre l'escalier en lui parlant doucement.

— Alors, t'empêches tout le monde de dormir ? On ne joue pas la nuit. Je vais te mettre dans ton panier et tu vas faire un petit roupillon. Sinon, ils vont te prendre en grippe !

À huit heures le lendemain matin, la maison est dans un silence absolu. À peine éveillé, Martin s'enroule autour de sa belle, la caresse doucement, elle frémit sous ses doigts.

— Tu en es venue à bout ? demande-t-il en respirant ses cheveux.

Colombe lui indique de l'index une petite chose poilue juste derrière lui. Il tourne lentement la tête, sursaute en se retrouvant sous la truffe de Tara, confortablement installée sur le haut de son oreiller.

— Ah ben non ! Le temps qu'elle s'habitue à dormir en bas, la nuit et comme tout le monde, je vais acheter une barrière pour l'escalier.

Les larmes d'Hélène

L'année scolaire a filé beaucoup trop vite, juin touche à sa fin. Colombe peine à prendre conscience qu'elle vit à Concarneau depuis neuf mois, et avec Martin et Iris depuis presque sept.

Leur fleur a terminé avec succès sa première année de collège. Elle a grandi, ressemble de plus en plus à une adolescente, mais pour ce qui est de se glisser dans leur lit, rien n'a changé. Dans leur bras, elle est une minette de presque douze ans, avec toujours un fort besoin de se faire câliner. Une petite nénette heureuse, insouciante, comme toutes les jeunes filles de son âge.

Au collège, Colombe n'a pas rencontré de gros problèmes avec les parents encore moins avec ses élèves. Leur vie de famille n'est plus un secret et cela ne les a pas interpellés plus que ça. Avec Max, ils ont choisi de laisser Colombe et Iris ensemble l'année prochaine. Son binôme de dessin est d'accord pour poursuivre avec les classes de 4^e et de 3^e. Au fur et à mesure de l'année, il s'est détendu. Ils ont même fait des sorties scolaires ensemble dans des musées. Le monsieur grincheux et coincé dans une vision archaïque de l'enseignement s'est ouvert à d'autres activités plus ludiques, et son acharnement à vouloir respecter le programme s'est atténué. Sans pour autant avoir envie de partir en vacances ensemble, leurs échanges sont cordiaux.

Martin attend les vacances d'été avec impatience, il vient de vivre deux mois intenses à la clinique. Pendant un vêlage, son assistant a fait une chute, il reprend seulement le travail avec une épaule toute neuve. Pendant cette période, Colombe s'est transformée en commandant de bord, la maisonnée devait fonctionner sans lui. L'amoureux rentrait très tard et repartait parfois aux aurores. Seule l'organisation des repas s'est avérée plus complexe. Pour lui simplifier la vie, Colombe demandait à Iris ce qu'elle souhaitait pour le dîner. Si la miss réclamait deux soirs de suite des pâtes baignant dans la sauce tomate, elle y accédait sans d'interminables cours sur la diététique. Elle se contentait de lui conseiller de manger des crudités ou un fruit pour compenser. Lorsque Martin ne dînait pas avec

elles, sa douce avait pris l'habitude de lui laisser son assiette prête à être réchauffée au micro-ondes, accompagné d'un mot doux. Souvent pour lui dire qu'il lui manquait. Ces petites choses, ces petits riens, elle y prend plaisir. C'est sa façon de lui montrer qu'elle peut prendre soin de lui, très loin d'une corvée qu'elle s'imposerait. En retour, tous les jours, Martin la remerciait. Seules les nuits leur appartenaient, sans la petite boule de poils noctambule. La barrière a été installée, Tara a vite compris qu'elle était là pour elle.

Le mois dernier, ils ont accepté l'invitation de Guillaume et d'Hélène pour un week-end. Avec leur accord, ils ont débarqué chez eux avec leur ménagerie. Deux jours emplis de rires, mais aussi des larmes d'Hélène. À force d'appels téléphoniques interminables, Colombe est parvenue à convaincre ses frères de revenir sur leurs décisions. L'annonce de l'homosexualité et du mariage en secret de Mayeul ne lui a pas provoqué un émoi particulier. Elle aurait aimé être là pour un jour si important pour son fils, mais elle respecte son choix. Elle s'est contentée de sourire en disant à Colombe que le bonheur de ses enfants passe avant tout. En revanche, la naissance de bébé Léon aurait dû être une explosion de joie, ce fut un torrent lacrymal. Blessée, elle ne parvenait pas à reprendre son souffle. Colombe et Martin en ont été peïnés pour elle. Apprendre que l'on est grand-mère d'un petit de presque trois mois est un choc.

À la recherche de vieux jeux de société, Colombe était à l'étage avec Guillaume et Iris. Hélène, inconsolable devant son infusion, Martin avait saisi le taureau par les cornes.

— Mon avis t'importe peu, mais je vais te le donner quand même.

— Bien sûr qu'il m'importe, s'était offusquée Hélène en attrapant la boîte de mouchoirs. Arrêtez de me faire passer pour le dragon de la famille !

— Excuse-moi, mais lors de notre première rencontre, tu aurais fait givrer un glaçon !

— J'ai changé et je progresse chaque jour. On ne balaie pas d'un coup la rigidité d'une éducation. La bonne société rennaise – comme aime le préciser ma belle-sœur Rébecca – ne pardonne pas grand-chose. C'est un milieu très spécial. Pendant longtemps, leurs avis comptaient.

— Rébecca... Je ne suis pas vraiment pressé de faire sa connaissance. Tout à fait le genre de personne qui me hérise le poil !

— Tu vas lui plaire... un vétérinaire ! Par contre, Mayeul et Gonzague, j'en ai pour des mois.

— Gonzague ne voulait pas te cacher Léon, mais il avait peur que tu rejettes le couple qu'il forme avec sa compagne divorcée et sa petite. Tu les as élevés dans une projection plus classique, parfaite. Dans ta vision de la famille, on fait les choses dans l'ordre. Un mariage en grande pompe à l'église et les enfants suivent.

— Tous les parents en rêvent !

— Ce n'est pas un reproche. Colombe a toujours été en dehors de tes normes, l'originale de la fratrie. A contrario, Gonzague et Mayeul sont restés dans les clous. Ils ont suivi les études que tu voulais, ils ont tout fait comme tu l'avais souhaité. Pour leurs vies de couple, l'amour en a décidé autrement. C'est la peur de te décevoir qui les a poussés à te les cacher. Quand tu brilles au sommet depuis toujours, la descente est difficile. Tant que tu ne savais rien, ils étaient tes merveilles, tes fils parfaits.

— Je ne saisis pas trop où tu veux en venir. Je suis l'unique responsable, j'ai compris, mais le reste... Je suis dans le flou !

— Ils l'ont fait par amour pour toi... pour ne pas te voir souffrir de leurs situations.

— L'envol des poussins est une chose très bizarre. On s'y prépare, parfois on l'espère, mais au moment où il se produit, on n'est plus si content. On les regarde d'en bas avec nostalgie.

Hélène avait pleuré sur son épaule encore de longues minutes.

— Lorsqu'ils viendront, tu les accueilleras avec tout l'amour que tu as pour eux, sans reproche, et tout rentrera dans l'ordre. La joie de tenir ton petit-fils dans tes bras te fera oublier le reste. Tu es adorable avec Iris, il en sera de même avec la petite de la compagne de Gonzague.

Hélène avait été prise d'un fou rire nerveux.

— Je me retrouve trois fois grand-mère en un claquement de doigts. La magie des familles recomposées !

La fragilité d'Hélène l'a rendue plus humaine, plus tolérante. Martin en était reparti avec un sentiment nouveau à son égard. Très loin de l'accabler, il lui trouvait des circonstances atténuantes. Après le départ de Rubis à Rennes, sa rancœur était tenace. Il n'imaginait pas pouvoir lui pardonner si facilement. Une relation franche, directe s'est installée. Lorsqu'il lui dit

non, elle sait qu'il est inutile d'insister, elle ne le fera pas plier. Hélène s'en accommode.

Les préparatifs des noces sont bien avancés.

Pour prêter main-forte à Suzette et Édouard, Colombe a fait quelques allers-retours les mercredis. La cérémonie se voudra simple à la mairie de Rennes, suivie d'un cocktail et d'un repas froid dans le jardin chez Édouard. Le traiteur s'occupe de tout, y compris de la décoration. Triés sur le volet, les convives sont réduits à la famille proche et aux amis des futurs mariés. Par une indiscretion de la vendeuse dans la boutique où elles ont choisi leurs tenues, Rébecca a compris : le code vestimentaire était un gros bobard de Colombe. Depuis, elle fait des pieds et des mains dans l'espoir de faire inviter leurs amis de la bonne société, ainsi que les beaux-parents de leur fils aîné. Tous les jours, elle formule une nouvelle demande. Bien agacée, Colombe a décroché son portable la semaine dernière pour lui signifier de cesser le harcèlement textuel et téléphonique à l'égard de Suzette et Édouard.

— Rébecca, je suis la maîtresse des invitations et il n'y aura aucune exception. Sont conviés la famille proche, les amis des mariés, points. Je ne te conseille pas de passer outre. Dans le cas contraire, je raccompagnerai à la sortie toute personne indésirable.

— Tes paroles et ton attitude me choquent. Suzette est la maman de mon époux avant d'être ta grand-mère. Nous avons notre mot à dire. Ton compagnon russe est invité avec toute sa smala. Étienne ne va pas apprécier ton comportement.

— Mince... J'ai peur... Ça s'entend ?

Colombe avait mis fin à la conversation de manière brutale.

— Je suis à deux doigts de te rayer de la liste des convives. Peu regretteront ton absence, surtout moi. Ne me tente pas !

Suzette et Édouard éprouvent un tel bonheur à convoler, Colombe souhaite faire de ce moment un jour parfait. Elle ne ménage pas ses efforts. En secret, avec Guillaume, ils leur préparent un petit voyage de noces en Italie. Quelques jours à Rome, Florence, Venise. Suzette y a fait plusieurs périples, avec son tout nouvel époux, ce sera encore mieux.

Iris trépigne d'impatience. Demoiselle d'honneur, elle en rêve la nuit. Les trois miss sont allées chez le fleuriste afin de choisir le bouquet de la mariée et ceux prévus en décoration de tables. Iris argumentait, faisait des assemblages pour en apprécier le rendu. Le fleuriste l'a félicitée plusieurs fois pour son implication. Rougissante, elle s'est senti pousser des ailes. Leur choix s'est arrêté sur des bouquets blanc et rose, avec en son centre un iris : clin d'œil à la jolie demoiselle d'honneur.

Leurs tenues sont restées à l'abri des regards chez Colombe. Martin ne les a pas vues, de même pour elles. De nombreuses fois, les petites curieuses ont cherché dans le dressing, mais l'amoureux n'est pas tombé de la dernière pluie. Dans sa clinique et sous une housse, son costume est bien planqué. Personne n'y a accès. Pour être certain de ne pas commettre un impair, il a juste demandé à sa belle si une couleur était à proscrire et s'il devait porter une cravate ou un nœud papillon. En homme élégant, Martin sait d'instinct ce qui lui va. Elle aime son style à la fois raffiné et décontracté : un mélange qu'il manie à la perfection. Colombe ne lui a donné aucun conseil. S'il éprouve l'envie de porter un nœud papillon ou une cravate qu'il se fasse plaisir.

À regret, leurs amis ne seront pas présents. La grand-mère de Bénédicte fête ses quatre-vingts ans, ils ont dû décliner. Malheureusement, Max et Paul ne peuvent s'absenter deux jours du haras : la saison bat son plein. Les deux couples ont remercié chaleureusement Suzette et Édouard. Ils se sont rencontrés plusieurs fois lors des fêtes de Noël. Tous apprécient cette mamie originale et pétillante, qui ne mâche pas ses mots.

Le retour des enfants prodigues

Depuis la veille chez Hélène et Guillaume avec leurs trois chats, Martin, Colombe et Iris gèrent les derniers préparatifs. Il a été convenu : tous les garçons, y compris le futur marié, dormiront chez eux, les filles chez Édouard avec Suzette.

L'arrivée des jumeaux est un moment chargée d'émotions, les présentations rapides. Après les nombreuses conversations par écrans interposés, ils savent qui est qui. Mayeul et son mari, Vincent, forment un beau couple : deux grands hommes bruns à l'allure sportive. Gonzague ressemble à Guillaume, la même taille, les mêmes yeux. Hélène – en larmes – a immédiatement pris dans ses bras son bébé Léon. Iris à ses côtés n'y tenait plus. Lorsque la compagne de Gonzague, Juliette, une jeune femme blonde très douce lui a proposé qu'elle lui donne le biberon, son bonheur a atteint son paroxysme. À son grand désespoir, sa petite de trois ans n'a pas fait le voyage. En garde partagée, elle est restée dans le Sud auprès de son papa. Iris se serait bien vue la chaperonner pendant les festivités.

Martin observe les retrouvailles chaleureuses de sa belle et de ses frères, leurs parents ne cessent de prendre la joyeuse bande en photo. Les trois enfants Desmarais ne se ressemblent pas franchement, mais ils ont quelque chose de commun dans leurs sourires.

Un dîner froid dans le jardin plus tard, il est temps de se quitter pour mieux se retrouver le lendemain matin. À la fin du repas, Hélène prend la parole. En bout de table, le sourire aux lèvres, elle les regarde les uns après les autres.

— L'heure est aux changements. Avec Martin et bien sûr Iris, nous nous tutoyons. Quelques années et même quelques mois en arrière, j'aurais préféré me couper un doigt plutôt que de l'admettre, mais ça me plaît. Les relations sont plus simples, plus chaleureuses, comme elles doivent l'être dans une famille. Par conséquent, Juliette et Vincent, si vous êtes d'accord, nous souhaiterions qu'il en soit de même entre nous.

Avec un signe de tête, les deux nouveaux venus confirment leur accord.

Parfaitement synchronisés, tels les Dupond et Dupont, les jumeaux échangent un regard, puis se tournent vers Martin assis entre eux.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ? Hélène se shoote aux opioïdes ? Ou une autre substance illicite ? glisse Mayeul à Martin.

— Ces derniers mois, elle s'est métamorphosée et j'en suis le premier heureux. Notre première rencontre m'avait laissé un souvenir impérissable.

Mayeul est scié. Heureux, mais scié.

— Demain, massage cardiaque ! ajoute-t-il plus bas à Vincent. Notre tante Rébecca va faire une syncope !

— Iris et Colombe m'ont fait une description de votre tante très... parlante. Je sens qu'on ne va pas être copain.

— Rassure-toi, tu ne seras pas le seul. J'ai prévenu Vincent et Gonzague a fait de même avec Juliette. On fera bloc. Si elle nous cherche des poux, elle va en trouver. Ses fils chéris n'ont pas la vie qu'elle croit. Mon petit doigt me dit qu'on va bien rigoler !

Les discussions entre hommes ne manquent pas. Martin s'est immédiatement très bien entendu avec Mayeul et Vincent. Gonzague est en retrait. Plus timide que son jumeau, il lui faut davantage de temps pour se sentir ouvert à toutes les conversations. Un jeune papa affable, qui écoute plus qu'il ne parle.

À l'arrivée d'Édouard, les filles les abandonnent. Toutes prennent place dans le bolide de Martin, avec bébé Léon. Il est l'exception qui confirme la règle. Après de tendres baisers à leurs amoureux, le convoi féminin débarque chez Édouard. Colombe avait à cœur que Suzette rencontre son arrière-petit-fils avant le grand jour. Et l'émotion est là. Tenir dans ses bras cet adorable petit poupon, Suzette est bouleversée. Toutes y vont de leurs larmes.

— T'avais raison, Colombe, constate aussitôt Iris en reniflant. Les mises en beauté après ça... un vrai carnage !

Dans le jardin, une immense tente est plantée sur un parquet. Les tables, les chaises, toute la décoration – hormis les fleurs – sont en place. L'orchestre sera installé demain matin à la première heure. Colombe a supplié le ciel toute la semaine, elle a été entendue. D'après les prévisions météo, la journée s'annonce ensoleillée.

Après y être venue plusieurs fois, la maison d'Édouard n'a plus de secret pour Colombe et Iris. Juliette et Hélène sont sous le charme. Pas très

grande, sur deux étages, elle s'avère être un nid parfait pour les tourteraux.

D'abord installée sous une tonnelle dans le jardin, la fraîcheur du soir les pousse à rentrer. Juliette prend ses quartiers avec son petit dans une chambre au rez-de-chaussée. Colombe prépare une infusion pour la bande, vite rejointe par sa maman dans la cuisine.

— Mon ange, je te félicite ! L'organisation de ce mariage est remarquable.

Elle la prend dans ses bras, l'embrasse.

— En te choisissant, Suzette a eu le nez fin. J'aimerais tant effacer toutes ces années de conflits, de peines de ta mémoire. Après la mort d'Iris, je regrette la façon dont j'ai géré ta dépression. Je me suis trompée. Mes certitudes m'ont conduite dans le mur et je n'ai eu de cesse de cumuler les erreurs.

— Arrête maman... Tu vas me faire pleurer.

— Écoute-moi, Colombe. Ton papa ne le sait pas, mais j'ai conservé toutes tes affaires, je n'ai rien jeté. Bien sûr, la selle et ta jument ont été vendues, mais tout le reste est rangé dans le grenier. Si un jour tu souhaites les récupérer, tout est là.

— Pourquoi m'avoir fait croire que tu les avais jetées ?

— Chaque fois que je rentrais dans ta chambre, mon cœur se fendillait. À tort, j'ai pensé que la meilleure solution, pour toi comme pour nous, était de ne plus les avoir sous les yeux. Si je t'avais dit qu'ils étaient encore là, tu te serais précipitée pour tout réinstaller. J'étais tellement persuadée d'agir pour ton bien.

Colombe fond en larmes dans ses bras.

— Pas un jour ne passe sans que je ne pense à elle. Un parfum, un rire, une silhouette dans la rue me la rappelle. C'est ainsi et ça ne changera pas. La douleur est là pour toujours. J'essaie juste de l'apprivoiser, de la transformer en un doux souvenir. Parfois j'y arrive et parfois c'est plus difficile. Mais je suis heureuse. J'aime Martin et il m'aime. Je vais bien.

— Vous parlez mariage, bébé ? se hasarde Hélène en lui replaçant quelques boucles rebelles.

— Un bébé, oui, on y pense, mais ce n'est pas encore d'actualité.

— Colombe, aucun de vous n'a suivi le chemin que j'espérais, mais cela m'importe. Je suis sincère. Vous savoir heureux suffit à mon bonheur.

L'intérieur de la maison est un peu rustique, il tranche avec l'appartement de Suzette, mais elle s'y sent bien. La cuisine a été fraîchement rénovée et dans le séjour, des meubles ont été retirés pour aérer la pièce, trop encombrée à son goût.

Les filles sirotent leurs infusions sur les canapés en cuir marron. Juliette n'est pas particulièrement intimidée, mais elle ne connaît personne. Iris s'est donné pour mission de la mettre à l'aise, elle ne la lâche pas d'une semelle.

— T'es drôlement jolie, Juliette, et Léon est adorable. Dommage qu'on habite loin de vous, j'aurais bien aimé être sa baby-sitter.

— Tu es mignonne. Ma fille a des cheveux tout frisés, comme toi.

— T'as des photos dans ton portable ? Tu fais voir ? Elle s'appelle comment ?

Juliette s'exécute et le téléphone passe de main en main.

— Elle s'appelle Violette.

— Oh... j'adore. Hein, Colombe, c'est trop beau ?

— Vous auriez formé un joli bouquet, pas vrai ?

— Tu m'étonnes, elle est craquante ! souffle-t-elle.

Juliette jette un œil surpris à Colombe.

— Iris rêve d'avoir un bébé à la maison. Alors là, deux d'un coup, c'est trop pour son petit cœur ! conclut Colombe en riant.

La soirée est douce, Hélène discute longuement avec sa belle-fille. La jeune maman exerce la profession d'infirmière, en pause depuis la naissance de Léon. Gonzague a un planning chargé, ce choix était une évidence pour le couple.

— Ma maman était infirmière, comme toi, réagit Iris.

Pour éviter les questions ou les maladresses, toute la famille est au courant du passé dramatique d'Iris et Martin. Juliette se contente de jeter un regard discret à Colombe. Sans réaction de sa part, elle poursuit.

— C'est un très beau métier. Et toi, tu aimerais faire quoi plus tard ? Maîtresse, pilote de chasse, coiffeuse, lui demande-t-elle sans se départir de son sourire.

La petite miss gonfle ses joues, les vides bruyamment.

— J'hésite. J'aime bien les chevaux, alors peut-être vétérinaire, mais j'aime bien les bébés aussi...

— Tu as encore le temps d'y réfléchir.

Les conversations sont joyeuses, ponctuées des éclats de rire de miss Iris. À vingt-trois heures, Colombe sonne le couvre-feu. La journée du lendemain s'annonce intense, il convient que toutes fassent une bonne nuit, surtout la future mariée.

— Dors bien, ma Suzette ! lui chuchote Iris en glissant son bras sous le sien. Demain, c'est ton jour... et un peu le mien !

Elle se redresse en tortillant généreusement du popotin.

— Je suis demoiselle d'honneur... Et quel honneur !

OceanofPDF.com

Un beau jour

À neuf heures, ça s'agite, ça piaille à tous les étages, encore plus dans le jardin.

Pour laisser le traiteur prendre possession de la cuisine, le petit déjeuner est expédié sous la tonnelle.

La coiffeuse et la maquilleuse débarquent en même temps à dix heures. Iris surveille Léon pendant que sa maman se fait coiffer et maquiller. Puis c'est au tour d'Hélène, de Colombe, puis de celle qui sera la plus belle : Suzette. Après réflexion, elle a rejeté l'idée de porter un chapeau. Son magnifique chignon banane agrémenté de fleurs naturelles sur le côté, elle est sublime. La maquilleuse se contente de rehausser son teint de porcelaine d'une poudre légère et d'un fard à joues. Ses yeux bleus mis en valeur par une touche de mascara, Colombe ne se lasse pas de la regarder.

— File te préparer, mon ange. J'ai hâte de t'admirer dans ta tenue.

En voyant sa fille descendre l'escalier, Hélène est émue. Elle ne l'a jamais vue aussi belle, aussi féminine. Ses larmes coulent sans qu'elle puisse stopper le processus.

— Ah non ! Vous allez flinguer mon œuvre ! rigole la maquilleuse. Venez, je vais vous faire une retouche !

En arborant un sourire éclatant, Iris s'approche d'elle et lui tend une minuscule boîte avec un joli nœud bleu ciel.

— C'est de la part de Martin !

Interloquée, Colombe fixe le petit paquet. Elle l'ouvre et y découvre une paire de boucles d'oreilles. Un mois plus tôt, en séances de shopping avec Boucle d'or, elle avait remarqué ces perles délicatement rosées dans une bijouterie. Les pensions des deux juments pèsent sur son budget, elle ne pouvait se le permettre. Cela n'avait pas échappé à la miss et elle s'était empressée de le rapporter à Martin. Colombe est souflée. Sa gorge se serre, elle ravale ses larmes, la presse contre elle.

— Merci, ma puce.

— J'ai juste donné l'idée. Tu le remercieras ce soir, glousse-t-elle en se trémoussant.

Colombe enfile sur-le-champ son merveilleux cadeau qui lui provoque des palpitations.

— Tu es sublime, ajoute Iris avec un clin d’œil. J’ai peur pour Martin.

À bord du bolide noir, elles prennent la route pour la mairie. Colombe sent sa grand-mère émue, sur le point de défaillir, elle lui serre la main.

— C’est ton jour, mamie... Et c’est un beau jour !

La maîtresse de cérémonie a donné pour instruction aux invités de s’installer directement dans la salle des mariages. La future mariée fera son entrée en dernier, au bras de son fils Guillaume, qui les attend devant la porte.

La salle aux jolies dorures et aux sièges recouverts de velours rouge est pleine à craquer. Tous leurs amis sont présents. Quelques cousins, des neveux d’Édouard que personne ne connaît, font bande à part. Colombe contourne l’assemblée pour prendre place au premier rang. Debout, elle cherche du regard son amoureux et ne le voit pas. Au fond de la salle, il la cherche également. D’un coup, leurs regards se croisent avec tous les deux une expression à la fois étonnée et subjuguée. Lentement, ils se rejoignent dans l’allée, s’enlacent, joue contre joue. Colombe se laisse aller dans ses bras. Il lui chuchote :

— Je n’ai pas de mots...

Martin n’a rien à lui envier. Dans un costume bleu marine parfaitement ajusté, chemise blanche et nœud papillon, il aurait sa place sur un podium de défilé de mode. Leurs tenues sont impeccablement assorties. Ils s’embrassent sans voir les invités s’agiter autour d’eux.

— Merci pour les perles... c’est une folie. Je t’aime à la folie !

— Que serait la vie sans quelques folies ? Ce n’en est pas une. Tu es exceptionnellement belle.

— C’est bien gentil tout ça ! rigole leur petite fleur. La mariée arrive !

— Iris, c’est bien toi ? s’exclame Martin en lui prenant la main et en la faisant tourner sur elle-même pour l’admirer. Ma divine princesse !

Ils regagnent prestement leurs places et Suzette fait son entrée. Tout de rose pâle vêtue, au bras de son fils, l’émotion dans l’assemblée est palpable. Le regard brillant, son amoureux l’attend. L’uniforme de parade n’est pas de sortie, il lui a préféré un costume bleu marine. Suzette remet son bouquet à

Iris et elle le tient fièrement tout le long de la cérémonie. Colombe a presque la sensation d'entendre battre son petit cœur.

Une heure plus tard, tout le monde roule en direction du lieu de réception. Au moment de l'échange des anneaux, les mouchoirs étaient de sortie. Les embrassades et les félicitations ne s'arrêtaient plus. Colombe a dû y mettre un terme pour respecter l'heure du cocktail.

Une soixantaine de personnes font leur entrée dans le jardin. Tout est parfait, comme l'avait voulu Colombe. Une coupe de champagnes à la main, les invités papotent par petits groupes. Elle abandonne pour quelques minutes son amoureux, le traiteur a besoin d'un renseignement en cuisine. L'œil de lynx de Rébecca les repère, elle fonce sur Martin et Iris.

— Alerte ! s'exclame Iris en tirant un pan de sa veste. Maléfique, à dix heures !

Telle la reine Elizabeth, chapeautée, gantée, tout de jaune vêtue, elle les rattrape en leur barrant le chemin.

— Bonjour, Iris.

Rébecca la fixe en attendant qu'elle la présente.

— Bonjour, madame ! Martin, je te présente Rébecca Desmarais, la tante de Colombe.

— Enchanté ! enchaîne-t-il aimablement.

— Tu appelles ton papa par son prénom ? Quelle bizarrerie peu commune !

— Point de bizarrerie, je ne le suis pas.

Rébecca bat plusieurs fois des cils.

— Vous n'êtes pas le compagnon de Colombe ?

— Je le suis... Mais je ne vois pas le rapport avec le fait que je ne suis pas le papa d'Iris.

Sans s'attarder dans cette voie, elle poursuit son interrogatoire.

— Votre français est parfait ! le félicite-t-elle, accompagnée d'un petit rire aigu.

— Pour quelle raison ne devrait-il pas l'être ?

Rébecca patauge. À nouveau, elle change de sujet. Consciente qu'elle ne peut le retenir indéfiniment sans la présence de sa nièce, elle souhaite recueillir un maximum d'informations en un minimum de temps.

— Colombe est magnifique... incroyablement mince.

— Quoi qu'elle porte, Colombe est magnifique... Et c'est encore mieux lorsqu'elle ne porte rien.

— Oui, oui, évidemment, mais elle est si mince.

Martin a très bien compris sur quel chemin elle veut l'entraîner.

— Allez-y mollo avec le champagne ! Parfois, on en abuse et ce nectar peut facilement nous faire perdre les pédales !

Il hoche la tête et la plante là, sous le rire d'Iris. Déroutée par l'échange, Rébecca fonce sur son mari.

— Étienne, j'ai fait la connaissance du compagnon de Colombe. Il fait très jeune pour cinquante-sept ans et il parle très bien le français.

L'œil inquisiteur, il lui indique de son index sa coupe de champagne.

— Combien en as-tu bu ?

— Une seule... Pourquoi ?

Sceptique, le menton en galoche, il lui fait comprendre qu'il ne la croit pas.

— Martin n'a pas cinquante-sept ans, mais trente-trois ! Brest est en France et il y est né, il me semble normal qu'il pratique de manière fluide sa langue ! Fais-moi plaisir. Arrête de boire ! lui conseille-t-il en soufflant, prêt à filer à l'anglaise.

Sa femme le rattrape par le bras.

— Une minute ! De qui tiens-tu tes informations ?

— De lui !

— Colombe, elle est enceinte ou pas ?

— Rébecca, tu m'inquiètes ! Pourquoi diable veux-tu qu'elle soit enceinte ? lâche-t-il dans un soupir.

— C'est elle qui me l'a dit.

Elle tapote sa coupe de son index.

— Il est beau garçon, dommage qu'il n'ait pas une situation stable.

De plus en plus inquiet, son mari la dévisage en se grattant un sourcil.

— Comment ça ?

— Si j'ai bien compris, c'est une famille louche. Peut-être des mafieux russes. Ne fais pas celui qui n'est pas au courant, je t'ai raconté ma soirée chez Hélène et Guillaume !

— Noyé au milieu du flot de mots, je n'ai pas tout compris ! Pour être honnête, je n'en ai aucun souvenir !

— C'est agréable d'apprendre que je parle dans le vide !

— Rébecca, tu vas poser ton verre et aller prendre le frais sous un arbre. Il n'a jamais été mafieux, encore moins Russe. Je viens de te dire qu'il est brestois. Brestois et vétérinaire. Depuis quand ce métier n'est pas suffisamment stable pour toi ? Notre fils le sera dans un an, et tu lui as largement cassé les pieds pour qu'il s'engage dans ces études !

Le vernis craque. La chaleur et l'alcool aidant, Rébecca se lâche.

— Il est vétérinaire ? Oh la petite garce, elle s'est foutue de ma gueule ! Tout ce qu'elle m'a raconté ce soir-là était faux ! Il n'est pas le père d'Iris et du coup, on ne sait pas qui est cette gamine. Martin n'a jamais été Russe et encore moins mafieux comme elle me l'a laissé entendre ! Et en cloque de jumeaux, impossible, elle est plate comme une galette !

— Rébecca ! Surveille tes paroles... et arrête l'alcool ! Ce soir-là chez Guillaume et Hélène, tu es rentrée en conduisant ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— À l'avenir, quand tu sortiras seule, tu prendras un taxi. Je tiens à ma voiture !

Plantée au milieu des invités, elle jette son dévolu sur Gonzague et Mayeul. Lorsqu'ils lui présentent mari et compagne, puis le petit Léon, elle manque de défaillir. Tante Rébecca siffle cul sec sa deuxième coupe de champagne et pas un mot ne sort. Pas de félicitations. Pas de : « oh, qu'il est mignon ! ». Rien. Elle s'excuse en bafouillant, rejoint au pas de course Étienne au bar sous les rires de ses neveux.

— L'affaire est grave, la famille part en couille ! lui débite-t-elle, en vérifiant plusieurs fois derrière elle que personne ne l'écoute. Grâce à Dieu, nos amis ne sont pas là pour voir le naufrage !

— Rébecca... Je vais vraiment finir par croire que tu es saoule !

Elle s'approche de son oreille en maintenant son chapeau d'une main.

— Tu n'es pas au courant, je ne l'étais pas non plus ! Remarque, à la place de Guillaume et Hélène, je ne le chanterais pas sur les toits. Les jumeaux ont fait fort. L'un est papa et vit avec une femme divorcée qui a déjà un enfant. L'autre est marié... avec un homme !

Étienne la fixe, consterné. Avec un regard tendre, il observe quelques secondes Suzette et son époux, entourés de leurs amis.

— Ma maman de quatre-vingts ans vient de convoler, tu penses vraiment que cela va me perturber ? Ce sont leurs vies, leurs choix. Contrairement à toi, j'étais au courant. Guillaume me l'avait dit, et il est très heureux pour

ses fils. Si tu n'es pas capable de partager leur bonheur, par pitié... Ferme-la !

— Et tu ne m'as rien dit ? Alors, là... Tout part en couille ! La seule qui garde le cap, c'est moi !

Rébecca ne s'avoue pas vaincue. Elle balaie l'assemblée du regard à la recherche d'Hélène. La pensant au fond du trou, elle tient à lui exprimer son soutien dans cette terrible épreuve. Magnifique dans sa robe bleu pâle, sa belle-sœur discute près d'un groupe d'amis de Suzette. Rébecca s'excuse de la leur voler, l'attire à l'écart.

— Ma Chère, je suis effondrée pour toi. Comment te sens-tu ?

— À quoi fais-tu allusion ? À Gonzague et à Mayeul ?

Dans une grande scène dramatique, Rébecca pose sa main sur son bras en fermant longuement les yeux.

— Gonzague, passe encore, mais Mayeul... Convoler avec un homme, je ne m'en remets pas ! Comment est-ce possible ? Tu as tout mon soutien !

Hélène s'est préparée à ce moment. Pour maîtriser son agacement, elle marque une pause. Avec une pointe de compassion, elle lui répond en souriant.

— Garde-le, c'est toi qui vas en avoir besoin ! Tu vois mes enfants assis à la table près de l'orchestre ? Épanouis et amoureux, Colombe et Martin forment un couple solaire et Iris est une adorable jeune fille. Mayeul peut enfin vivre au grand jour avec son conjoint et Gonzague est fou de son petit Léon. À présent, observe tes fils à l'autre table. Ils ont l'air heureux ? Octave et sa femme – mariés depuis deux ans – sont en instance de divorce. Ils éprouvent de l'affection l'un pour l'autre, mais ne s'aiment pas. Elle est présente aujourd'hui uniquement pour l'estime qu'elle porte à Suzette. Si vous n'aviez pas été si proches des beaux-parents d'Octave, l'auriez-vous poussé dans ce mariage de pacotille ? Et François, ton petit dernier. Il redoute tant ta réaction qu'il n'ose t'avouer qu'il vit depuis six mois avec la jolie métisse à ses côtés. Toi et moi, on a fait fausse route. J'ai l'honnêteté de le reconnaître, fais-en de même !

Rébecca l'a écoutée sans l'interrompre. De temps en temps, elle jetait un regard à ses fils. Seules ses lèvres ultras rouges se distinguent au milieu de son visage translucide.

— Je n'avais jamais vu la méchanceté d'aussi près. Comment oses-tu me lâcher ça, comme ça ?

— Octave et François sont venus se confier en arrivant ici, et m'ont demandé de t'en avertir. Ce n'est pas moi qui ai choisi le moment, ce sont eux. En apprenant la situation de Gonzague et Mayeul, ils ont compris qu'il ne servait à rien de te le cacher davantage. Cesse de penser à toi et à la manière dont cela sera perçu par nos amis. Si tu veux les voir heureux, laisse-les faire leurs propres choix.

— Pour avoir le même résultat que toi ?

— C'est tout le malheur que je te souhaite. Apprendre leurs vies m'a dévastée plusieurs jours. Pas pour ce qu'elles étaient, mais la honte que j'ai ressentie était tellement forte. Nos enfants, comme tous les enfants, ont droit à l'amour inconditionnel de leurs parents, et ce n'était pas le cas. Médite là-dessus et épargne-moi tes leçons de morales homophobes.

Hélène allait partir, elle la stoppe.

— Les portes de nos amis vont se refermer sur nous. Des médisances vont inévitablement s'en suivre, notre famille sera marquée au fer rouge. En as-tu conscience ?

— S'ils ne sont pas capables d'accepter, c'est qu'ils ne sont pas nos amis. Pour être tout à fait honnête, j'ai fait le tour de cette faune et je ne m'y reconnais plus. J'ai bien l'intention de rattraper le temps perdu avec mes enfants. Si c'est au-dessus de tes forces, rien ne t'y oblige.

Le monde de Rébecca fait de certitude, de voies tracées vient de s'effondrer. Amies, avant d'épouser Étienne et Guillaume, les deux femmes se connaissent depuis l'adolescence. Hélène ne l'a jamais vue pleurer, mais à cet instant, l'armure se fendille. En respirant avec difficulté, elle essuie rapidement une larme.

— C'est trop pour une seule journée, je vais vous laisser en si bonne compagnie. Comme le dirait ta chère fille qui me déteste, je ne manquerai à personne !

Dans l'espoir de la réconforter, Hélène lui prend les mains, les caresses doucement de ses pouces.

— Seules les véritables amies sont capables de se dire la vérité. Je suis ta belle-sœur et ton amie. À semer le vent, on récolte la tempête. Descends de ton piédestal, regarde autour de toi. Pose-toi les bonnes questions ! Allons à notre table. Si tu ne le fais pas pour ton mari ou Suzette, fais-le pour tes garçons ! L'amour qu'ils te portent n'a pas changé.

Elle sèche ses larmes, reprend une contenance, poursuit sa journée comme si rien ne s'était passé. Rébecca a des défauts, mais elle a une grande qualité : une maîtrise parfaite d'elle-même. Le ciel vient de lui tomber sur la tête, mais elle est encore capable de donner le change et de sourire. Tout comme Hélène, l'amour de ses enfants prévaut.

Colombe et ses frères sont à la même table. Iris l'appelle : la table des roucoulades. Ça se chuchote des mots doux, suivis d'œillades énamourées et de tendres baisers échangés à la dérobée. La baby-sitter a préféré fuir pour mieux surveiller bébé Léon. Sous un tilleul pour sa fraîcheur et non loin de ses parents, il dort à poings fermés dans son landau.

Les yeux rivés dans ceux de Colombe, Martin soupire longuement.

— À ce point-là ? lui sourit-elle.

— Si la moyenne d'âge n'était pas de soixante-dix ans, je serais dans l'angoisse qu'un bel inconnu me vole ton cœur, lui susurre-t-il à l'oreille. Je ne cesse de m'imaginer ce soir... te retirant cette merveille qui te va comme un gant.

— Tu n'as rien vu... Dessous, c'est encore mieux !

Martin dépose un baiser sur sa main, la plaque sur son torse.

— Colombe... on entend ! rigole Gonzague. On n'est pas obligés d'avoir tous les détails !

— Ne sois pas jaloux ! Avec Juliette, nous avons partagé la même chambre pour nous préparer. Ça te plaira, j'en suis sûre. Et si vous voulez être tranquilles la nuit prochaine, maman et papa se feront un plaisir de prendre Léon pour la nuit, conclut-elle avec un clin d'œil à leur intention.

— En parlant de nuit, renchérit Mayeul. Tara n'est pas un peu insomniaque ? Le bazar qu'elle a foutu ! éclate-t-il de rire.

— Et ce matin avant de partir, ajoute Gonzague. Punaise, vous ne devez pas vous ennuyer !

Martin se marre, Colombe tourne la tête dans sa direction pour avoir l'explication.

— Elle a essayé de squatter toutes les chambres et n'en a oublié aucune. Elle a commencé par Guillaume. Il la connaît et lui a bien fait comprendre qu'il était hors de question qu'il l'accueille. Pas folle, elle s'est rabattue vers moi, j'ai tenu trente minutes. Dedans, elle voulait sortir, une fois dehors, elle voulait entrer. D'un coup, elle est partie comme une flèche en

voyant passer Édouard. Le pauvre ne savait plus comment s'en débarrasser. Mayeul et Vincent ont eu pitié, ils l'ont prise avec eux.

— On n'a pas été déçu du voyage... une pile électrique ! Elle montait, descendait du lit, faisait des glissades sur le parquet à la poursuite d'une mouche. On commençait seulement à s'endormir, elle saute sur le dos de Vincent et lui lèche l'oreille en miaulant. On a essayé de la mettre entre nous, de la caresser pour qu'elle s'endorme, mademoiselle voulait jouer. Je me suis levé, j'ai ouvert la porte de Gonzague et je l'ai refermée vite fait. On l'a vu arriver au petit déjeuner, Tara sous le bras, les cheveux hirsutes. Elle a fait le cirque jusqu'à deux heures.

— Léon à côté, c'est une crème ! constate-t-il en riant. Comment vous faites pour dormir ?

— Elle ne peut plus monter à l'étage, Martin a installé une barrière.

— Ce matin, elle a dû comprendre qu'on allait partir. Elle s'est barrée dans le jardin, trente minutes pour la localiser. J'ai dû passer quinze fois devant elle sans la voir. Tout le monde l'appelait dans tous les sens. Contre le mur, derrière les lavandes, elle ne bougeait pas, une vraie statue. Pour la faire rentrer, j'ai dû l'attraper par la peau du dos. Un petit chat sauvage, comme sa maîtresse.

— Avant d'attraper Colombe, tu n'as pas dû courir bien longtemps, sourit Mayeul. Quand on t'a vu la première fois en visio, avec Gonzague on s'est dit : « Eh ben voilà ! Elle l'a trouvé son mec aux cheveux gris ! ». Nos parents étaient persuadés qu'elle finirait avec un homme de vingt ans de plus qu'elle.

Gonzague réagit aussitôt en s'adressant à Martin.

— Elle t'a raconté son *crush* pour un prof en première ?

Le visage fixe, Colombe le tourne lentement en direction de ses frères.

— Je vous préviens, si vous racontez mes casseroles, je ne vais pas me gêner avec les vôtres !

Ses menaces n'atteignent pas les jumeaux. En duo, ils racontent à Martin en se marrant. Mayeul commence.

— Franchement, c'est toi, en plus vieux. Vous avez tellement de traits physiques en commun, la chose en est troublante.

— N'importe quoi ! s'insurge Colombe. Martin est plus grand et il est cent fois plus beau !

— Ouais... Reconnais que les cheveux et les yeux, c'est identique ! renchérit Gonzague.

De peur d'interrompre l'histoire, Martin se contente de sourire sans moufter.

— Gonzague, il était prof de quoi déjà ? demande Mayeul.

— Philo !

Il éclate de rire.

— Colombe était tellement en *crush* sur lui, qu'il a convoqué nos parents pour les supplier de la raisonner. La tête d'Hélène en sortant du rendez-vous. Inoubliable ! continue de se moquer Gonzague.

— Ah quand même, rigole Martin. Tu lui as sauté dessus entre deux cours ?

Colombe sourit dans un premier temps.

— Même pas ! Ce n'est pas l'envie qui me manquait. Avec Iris, on avait flashé sur lui. On se faisait un film, en sachant très bien qu'il ne se passerait rien. Au bout de quelques semaines, il a pris peur. Nos regards pendant ses cours le gênaient.

— Pendant qu'on y est, insiste Mayeul. Raconte-nous comment notre chère sœur t'a attrapé ?

Colombe n'est pas inquiète, son chéri ne s'épanchera jamais sur un sujet aussi intime. Il lui embrasse la main, lui sourit tendrement.

— C'est notre histoire, elle nous appartient...

Au son de l'orchestre, ils déjeunent tranquillement. Les garçons ont fait tomber les vestes et les nœuds papillon. Pur hasard, ils étaient en harmonie autant pour la couleur de leurs costumes que pour la coupe. De temps en temps, Martin entraîne Colombe sur la piste pour un slow. Plus pour pouvoir se coller à elle que pour le plaisir de danser. Ils sont imités par Gonzague et Juliette, mais Mayeul et Vincent ne peuvent se le permettre. Pour un couple de même sexe, il convient d'être discret. Un jour viendra, cela ne surprendra plus personne, mais il n'est malheureusement pas arrivé. Ils se sentent chanceux d'avoir pu convoler, cette possibilité est récente. Les mentalités changent, sans doute trop lentement, mais elles changent.

Les jeunes mariés et leurs amis ne boudent pas leur plaisir, ils dansent et rient sans retenue. Les invités, leurs familles, les observent avec des cœurs dans les yeux.

Une journée merveilleuse qui se prolonge tard dans la nuit. À l'arrivée de la fraîcheur, Colombe s'enroule dans son étole en voile, donnant à son visage une douceur céleste. Le regard brillant, Martin ne cesse de lui dire combien il est sous son charme.

Après le départ des derniers invités, la bande retrouve le domicile familial. Voyant Iris faire son nid sur un des canapés du salon, Colombe et Martin lui proposent de mettre un lit d'appoint dans leur chambre. Elle refuse fermement en leur rappelant qu'elle aimerait bien être grande sœur avant sa majorité. Tous éclatent de rire devant tant de spontanéité et de pragmatisme.

Martin a rêvé de ce moment toute la journée et il n'est pas déçu. Ses gestes sont lents lorsqu'il lui dégrafe sa robe et la fait glisser le long de son corps. Elle l'imité avec sa chemise. Sa lingerie vaut largement de l'avoir tant attendue. La dentelle est fine, douce, elle tranche avec la peau veloutée de Colombe. Il la caresse longuement en prenant son temps. Cette merveilleuse lingerie termine la journée avec les autres vêtements. En tapon, sur le parquet ancien de la chambre.

À l'heure où le petit déjeuner bat son plein chez Hélène et Guillaume, Suzette et Édouard s'envolent pour Rome. Avec émotion, ils ont remercié mille fois Colombe pour son organisation sans faille.

La fête était belle, mais à présent, ils sont sur le départ. Tous auraient aimé passer plus de temps ensemble. Les étages résonnent des rires, des bousculades dans la préparation des valises. Pour prolonger ce moment de grâce, Martin leur propose de venir un week-end à Concarneau. Ils n'ont pas le nombre de chambres suffisant, mais Colombe possède son appartement jusqu'à la rentrée et les petits peuvent être installés dans le salon.

Iris est déchirée de quitter bébé Léon. Deux jours à le cajoler, le changer, lui donner le biberon : une baisse de moral est prévue pour le retour. Ils ne sont pas encore dans leur voiture, elle a déjà le sourire en berne et la mirette humide.

Au moment de charger les chats, Tara fait de la résistance. Planquée sous le lit de Colombe, elle refuse de bouger.

— Martin, viens m’aider ! Elle crache en me jetant un œil mauvais dès que j’avance la main.

Les jumeaux et Martin échangent un regard complice, manifestement, ils savent pourquoi. Tous grimpent l’étage pour tenter de déloger la demoiselle. Ses frères soulèvent le sommier, Martin à plat ventre l’attrape par la peau du dos, sous ses feulements de plus en plus agressifs.

— Alors, tu ne veux plus partir ? lui demande gentiment Colombe en s’approchant de la petite furie toujours dans les bras de Martin. Qu’est-ce que c’est que cette minuscule peluche verte qu’elle agrippe entre ses pattes ?

Les trois garçons éclatent d’un rire sonore et Gonzague se lance dans une explication en riant de plus belle.

— C’est la grenouille de Léon ! Noctambule et pickpocket ! Bravo, belle éducation !

— Elle a piqué la grenouille de ton fils ?

— Ouais, la nuit qu’elle a passée avec moi ! Impossible de la récupérer ! Elle n’est pas grosse, mais elle la tenait serrée entre ses pattes, c’en était comique.

— M’enfin, Tara ! Elle n’est pas à toi ! la sermonne Colombe.

Dès qu’elle approche la main, des feulements qui lui sortent du fond de la gorge reprennent. Martin se contente de lever les épaules en riant.

— Elle en est raide dingue ! On ne peut plus la rendre à Léon, Tara la lèche depuis deux jours. On lui en achètera une autre et on la lui enverra.

— Laissez tomber ! les rassure Juliette. Léon a plus de peluche qu’il ne lui en faut ! Une chose est sûre, la minus a un fort caractère !

Martin la colle dans sa valise de transport sans qu’elle ait eu le temps de dire ouf, mais toujours la grenouille serrée entre ses pattes.

Après cette petite partie de rigolade, les sourires se dissipent. La tristesse d’Hélène contamine Guillaume. Les yeux brillants, ils regardent leurs oisillons s’envoler du nid familial les uns après les autres. Quelques jours de vacances dans le Sud sont prévus, un projet qui les fera patienter.

La vie n'est pas si rose

L'été s'annonçait bien.

Concarneau grouille de touristes, une véritable fourmilière et le soleil leur fait don de belles journées. Avec le retour de son assistant, Martin rattrape le temps perdu avec les femmes de sa vie. Très amoureux, les deux jours avec bébé Léon ont stimulé l'envie de maternité chez Colombe. Martin ne cesse de lui rappeler qu'il n'attend que ça. Elle hésite même à entamer une nouvelle plaquette de pilules. La petite boule de poils qui doit rallier le clan des quatre pattes sous peu n'a toujours pas de prénom. Qu'à cela ne tienne, cela ne les empêchera pas de l'accueillir. Avant cela, ils doivent partir pour la Suède : cadeau de Noël de Colombe.

Le bonheur nous fait parfois oublier que la vie n'est pas si rose, que rien n'est jamais définitif, acquis. Personne ne se réveille un matin en se disant : « mon monde va exploser ». Mais parfois, cela arrive.

La mine défaite, Martin rentre déjeuner et il n'est pas homme à se laisser démonter par des broutilles. Sur le point de mettre le couvert, Colombe n'a pas l'habitude de le voir soucieux. Son visage fermé ne lui dit rien qui vaille.

— Tu as des soucis à la clinique ?

— On ne va pas pouvoir partir en Suède... pas avec Iris.

Colombe entend son sang battre dans ses tempes.

— Pourquoi ?

— Ses grands-parents s'y opposent. Nadine m'a appelé ce matin, elle était hors d'elle. Où est Iris ?

— Chez Solène, elles déjeunent ensemble.

— Colombe, assieds-toi.

Martin prend le siège à côté d'elle, se frotte le visage, respire avec difficulté.

— De manière anonyme, ils ont reçu un dossier sur toi. Il te présente comme une droguée, accroc à toutes sortes de molécules. Nadine et Jacques ignoraient que tu partageais nos vies, ils ne veulent plus rien savoir avant

d'avoir un autre avis. Ils vont faire appel à une assistance sociale et elle va faire une enquête sur nous.

Colombe se décompose. Elle reçoit ses paroles comme un uppercut dans l'estomac, prise de tournis, ses oreilles bourdonnent.

— Ils vont te retirer sa garde à cause de moi ?

— C'est cette garce d'Olympe qui est derrière. J'aurais dû me douter qu'elle ne s'arrêterait pas là.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Martin soupire longuement. Il aimerait se téléporter ailleurs pour ne pas avoir à le lui dire.

— Jusqu'à la fin de l'enquête, nous allons devoir faire appartement séparé. Ses grands-parents exigent qu'elle ne vive plus avec toi.

Colombe est au bord de la crise de panique. Sa respiration se saccade, blanche, il l'allonge sur le canapé. Une odeur de brûlé envahit la cuisine. Elle se lève d'un bond, sort le poulet du four plus que cramé, le projette de rage dans la poubelle. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'intention de déjeuner. Martin déploie des tonnes de douceur pour la calmer, sans y parvenir. Elle pleure, sanglote dans ses bras puis le repousse. Elle grimpe l'escalier en courant, jette sur le lit tous ses vêtements, passe à la salle de bains. Elle attrape un sac de voyage, vide à la vitesse de la lumière le placard où sont rangés ses produits. En quelques minutes, il n'y a plus une trace de Colombe à l'étage. Médusé, Martin est sans réaction.

À nouveau dans le salon, elle regarde autour d'elle et s'effondre. Dans les bras l'un de l'autre, leur souffrance est commune. Leur monde, leur précieux bonheur, vient de s'écrouler.

Colombe laisse le soin à Martin de l'annoncer à Iris. Elle charge sa voiture, embrasse les chats, disparaît au volant de sa Coccinelle.

En arrivant chez elle, une bouffée d'angoisse lui bloque la cage thoracique. Elle entasse tout sur le canapé, repart aussitôt au haras. En la voyant passer l'entrée, Max et Paul se précipitent vers elle. Martin connaît bien sa douce. Il savait qu'elle irait retrouver les chevaux et les a prévenus. En quelques mots, il a expliqué les derniers événements à leurs amis. Elle se dirige directement vers Black, Paul la stoppe.

— Je ne peux pas te laisser partir avec lui. Si tu veux mon avis, tu ne devrais pas monter du tout.

La main sur le loquet, Colombe ne semble pas entendre ses paroles, Max bloque la porte.

— Colombe, écoute-moi ! Martin a mis son veto et il a raison.

Le visage bouffi par tant de larmes, elle ne tient pas compte de ses conseils. Elle sort Paloma en quelques secondes, ne prend pas la peine de la seller. Elle monte à cru, sans sa bombe, sans son gilet de cross. Ils n'ont pas le temps de dire « ouf », elle galope déjà en direction de la forêt.

Martin et Iris rappellent dans le quart d'heure qui suit, elle aussi porte les stigmates de nombreuses larmes. Avec l'aide de Max et Paul, leurs chevaux sont préparés en cinq minutes. Ils la cherchent sur tous les chemins qu'elle a pour habitude d'emprunter, mais elle est introuvable. Au bout de deux heures, sur le point d'abandonner, Iris perçoit un hennissement au loin. Ils s'arrêtent. Dans le silence de la forêt, des bruits de sabots se rapprochent. En haut d'un sentier, ils la voient apparaître au pas. Iris la rejoint au galop, suivie par Martin. La petite miss saute de sa jument, Colombe fait de même. Elles pleurent sans se parler. Martin souffle de soulagement.

— Colombe... À cru, sans ta bombe, sans ton gilet, ce n'est pas le moment de faire ce genre d'imprudence ! On était inquiets, lui dit-il en la serrant dans ses bras. On t'a appelée cinquante fois.

— Mon téléphone est chez moi, explique-t-elle entre deux sanglots. Je me suis perdue... Paloma a retrouvé son chemin.

Iris est accrochée à elle.

— J'veux pas que tu partes... J'irai pas chez mes grands-parents...

Malgré son désespoir, Colombe la rassure avec douceur.

— On a tous vécu des moments plus dramatiques. On est forts, on va s'en sortir. Martin a raison. On va tout faire pour reprendre notre vie, là où on l'a laissée.

Il aide ses amours à se hisser en selle, et au pas, ils rejoignent le haras. Paul et Max ne cachent pas leur soulagement, ils étaient sur le point eux aussi de partir à leur recherche. Iris est angoissée, ne cesse de poser des questions à Martin.

— On va pouvoir continuer à monter toutes les deux ?

— La prudence s'impose. En forêt, peut-être, mais pas sur la plage et dans les dunes. Moins on vous verra ensemble, mieux ce sera.

— Elle pourra venir à la maison ?

— Le moins possible...

— Et moi, je peux aller chez elle ?

— Je ne sais pas. On va réfléchir à chaque chose au fur et à mesure.

Iris pleure de plus belle, Paul et Max ont la rage.

— Martin, c'est Olympe ?

— Oui. Je n'ai aucune preuve, mais j'en trouverai.

Dans les bras de Colombe, Iris est au bord de la crise de nerfs.

— C'est à cause de moi. Si je ne m'étais pas engueulée avec elle, on n'en serait pas là !

Martin les presse contre lui.

— Ni toi ni Colombe, Olympe est la seule responsable.

— Elle ne va pas l'emporter au paradis, je vais me charger de son cas ! s'exaspère Paul.

— Pas maintenant, ça se retournerait contre nous. Son moment viendra !

— Notre maison est la vôtre. Si vous voulez vous retrouver chez nous, si l'on peut faire quelque chose pour vous rendre la vie plus facile, n'hésitez pas ! On vous fera toutes les attestations dont vous aurez besoin, renchérit Max. Ils sont au courant qu'elle est la prof de dessin d'Iris ?

— Oui.

— Je dois les séparer à la rentrée ?

Iris entre dans une rage folle. Elle hurle, se débat dans les bras de Martin.

— T'as pas intérêt... J'irai pas en cours... C'est pas eux qui décident !

Martin soupire lentement, il est au bord du gouffre.

— Ne modifie rien pour le moment. La possibilité qu'ils exigent qu'elle change de collège est bien réelle.

Ils se regardent tous, abasourdis.

— Martin, on en est là ? demande Colombe.

— Ils ont peur, ne te connaissent pas. Le dossier qu'ils ont reçu te charge.

Depuis deux ans, elle n'a pas touché un antidépresseur. À cet instant, elle rêve de pouvoir prendre un décontractant, un anxiolytique, un shot de vodka, tout en sachant qu'elle ne doit pas s'y aventurer. Elle en a conscience, tous ses faits et gestes vont être passés au crible. Sa vie va être analysée, décortiquée dans ses moindres détails.

Ils rejoignent l'appartement de Colombe. Cette soirée, tous les trois, ils en ont besoin.

Après un dîner sinistre, Iris fait des pieds et des mains pour dormir chez elle, Martin ne peut y accéder. L'assistante sociale peut débarquer à n'importe quel moment. Cela peut être demain à la première heure, dans deux ou trois jours, ou dans une semaine.

Quitter l'appartement n'est pas une partie de plaisir, Colombe et Iris sont en larmes. Martin essaie de tenir le cap, mais intérieurement, il est dévasté. Après une centaine de baisers, comme s'ils se séparaient pour toujours, ils se préparent à mener le combat de leurs vies.

Dès le lendemain matin, appelés à la rescousse par Martin, Bénédicte et Jérôme emménagent chez la belle. Ils devaient prendre possession du meublé de Colombe fin août, cela ne se fera pas. Leurs présences ne remplacent pas celles de Martin et Iris. Être auprès de leur amie pour la soutenir, qu'elle se sente moins seule est important pour eux. Ils ont la haine pour cette femme atroce qui a provoqué le chaos dans leurs vies. Ils rêvent de lui faire payer au centuple. Jérôme voulait débarquer à son agence et lui arranger le portrait : transformer Barbie en épouvantail à moineaux. Colombe l'a calmé en lui expliquant qu'il ne fallait rien tenter pouvant nuire à Martin et Iris.

Ce matin, avant de se rendre à la clinique, l'amoureux a déposé Iris et les chats chez sa douce, avec pour consigne de ne pas se déplacer toutes les deux. Une vie clandestine s'installe et ce n'est pas seulement pour quelques jours.

À l'abri des regards, derrière la maison, elles passent la journée à dessiner, à lire au soleil dans des chaises longues. La demande de Nadine et Jacques a réveillé en Martin, mais surtout en Iris ce qu'ils ont vécu huit ans plus tôt. Elle n'en a jamais soufflé mot à Colombe, mais aujourd'hui : les vannes s'ouvrent à fond. Elles sont plongées dans un roman, Iris le dépose sur le sol puis respire profondément en puisant force et courage.

— Martin t'a raconté quand Nadine et Jacques sont venus me chercher ?

Colombe stoppe sa lecture, insère son marque-page.

— Un peu. Tu veux qu'on en parle ?

— Tu sais, je ne me souviens pas très bien quand ils m'ont dit que mes parents étaient morts, mais ce jour-là, je ne l'oublierai jamais.

Colombe glisse sa main dans la sienne. Sans l'interrompre, elle la laisse vider son sac.

— La veille, Martin m’a expliqué que Nadine et Jacques voulaient que je vive avec eux, qu’ils étaient ma famille. Il essayait de me rassurer, mais ses yeux étaient tellement tristes. J’ai bien compris qu’on n’avait pas le choix. Il m’a dit qu’ils étaient d’accord pour que je vienne en vacances chez lui. On a beaucoup pleuré.

En larmes depuis de longues minutes, Iris entraîne Colombe avec elle. Elle reprend une respiration normale en poursuivant le regard dans le vague.

— On était encore dans notre ancienne maison. Martin m’avait préparé mes affaires, mes valises étaient alignées dans le couloir et il n’arrêtait pas de pleurer. Il se cachait, mais je l’ai vu. Quand ils sont venus, j’étais agrippée à lui, je ne voulais pas le lâcher. Nadine m’a arraché à ses bras, ils m’ont collée dans la voiture et on est partis. J’ai pleuré tout le trajet, ma grand-mère répétait que j’allais m’arrêter une fois chez eux. Je ne me suis pas arrêtée. Je pleurais tout le temps, je n’arrivais même plus à parler. Ils m’ont inscrite dans une maternelle à cinq minutes de leur maison, mais au bout d’une semaine, la directrice leur a conseillé de me récupérer. Ce n’était plus possible. Je refusais tout en bloc et je restais prostrée des jours entiers. Elle leur a suggéré de voir une psy pour enfants. Ils ne l’ont pas fait, ils avaient trop peur qu’elles leur disent de me ramener chez Martin. Je n’ai aucun souvenir de cette maternelle. Quand je passe devant avec mes grands-parents, c’est comme si je n’y avais jamais mis les pieds.

— Ton cerveau a effacé ce mauvais souvenir. J’ai vécu ça aussi.

— Je n’allais plus à l’école. C’était un problème, pas le seul. Toute la journée, je réclamaï Martin. Dès qu’ils me proposaient quelque chose, ma réponse était la même. Un dimanche matin, mon oncle est venu avec sa femme et les garçons. Il s’est disputé avec eux. Il ne comprenait pas pourquoi ils ne m’avaient pas laissée avec lui. Même sa femme a insisté en leur disant que c’était un crève-cœur, qu’ils devaient revoir leur décision. Gentiment, elle s’est approchée de moi et m’a demandé : « Iris, pourquoi tu continues de pleurer ? » et j’ai répondu : « Je veux Martin ». Mon oncle s’est énervé et leur a ordonné de me ramener à Concarneau. Jacques s’est levé et il a appelé Martin. En fin d’après-midi, je débarquais à la clinique avec toutes mes affaires. Je me suis jetée dans ses bras, j’y suis restée deux heures. Il pleurait, mais c’était des larmes de joie. À partir de ce jour, ses cheveux sont devenus gris.

Colombe la serre contre elle, l'embrasse, mais Iris n'a pas terminé. Elle se dégage, tient à lui raconter la suite.

— Après, on était trop triste d'habiter dans notre ancienne maison, il y avait encore toutes les affaires de papa et maman. Je faisais beaucoup de cauchemars. Je rêvais que Nadine venait me chercher, alors je dormais avec Martin. Il a attendu un peu, je ne sais pas combien de temps. On n'avait plus beaucoup de nouvelles de Nadine et Jacques, et la juge avait dit que je pouvais rester avec Martin. Il a décidé qu'on allait déménager. Il a vite trouvé un terrain et l'année d'après, on a rangé les affaires de mes parents dans des malles qu'on a mis dans le sous-sol. On a vendu tous les meubles pour avoir tout de nouveau et on a emménagé dans notre nouvelle maison.

— Iris, tu étais si petite, tu as le souvenir de tout ça ?

— Pas de tout. Ma grand-mère l'a si souvent raconté à ses copines pour justifier mon absence, je connais le déroulement par cœur. Mes cousins m'ont expliqué la dispute de leur papa avec eux. Ils étaient plus grands, se souviennent bien. Mon oncle avait téléphoné à Martin pour lui assurer qu'il faisait son possible pour qu'il me récupère, mais que cela devait rester secret.

— Comment le sais-tu ?

— Mes cousins me l'ont dit, et Martin me l'a confirmé.

— Ton oncle et ta tante sont des personnes de bon sens et de cœur. Ils ont fait passer ton bien-être avant leur désir.

— Ils sont très gentils, leurs fils aussi. On pourrait peut-être leur demander de nous aider ?

— S'il le faut, on le fera. Pour le moment, il vaut mieux régler le problème entre nous. Créer des tensions supplémentaires pourrait nous desservir. Si Martin a donné sa parole, le divulguer maintenant ne serait pas correct. On va faire autrement.

Iris a raconté son histoire avec beaucoup de larmes et de rancœur vis-à-vis de Nadine et Jacques. Pour la deuxième fois, alors que leur petite-fille a déjà perdu ses parents, ils veulent lui infliger un nouveau traumatisme.

Quels grands-parents sont-ils ? Comment peuvent-ils faire abstraction du mal qu'ils lui font ?

Sans rien dire, Colombe développe de la haine pour ces personnes qu'elle ne connaît pas.

OceanofPDF.com

L'assistante sociale

Quinze jours sont passés.

Le voyage tant espéré en Suède est enterré ou du moins repoussé aux calanques grecques. L'été sera Breton et Concarnois. Iris ne peut se permettre de partir, même pas à Rennes chez les Desmarais. Tous leurs projets : la visite des frères de Colombe et leur famille, un séjour dans le Sud, rien n'est possible. Seuls les parents de Colombe sont venus consoler les âmes dévastées et les assurer de leurs soutiens. Eux aussi vont être passés au crible, ils s'y préparent.

Tous les matins, Martin dépose Iris chez Colombe. Leurs vacances ne sont pas ce qu'elles avaient imaginé, mais les miss sont ensemble et s'en contentent. Pour les balades à cheval, la longueur des journées d'été leur permet de les faire après vingt heures, les promeneurs en forêt y sont moins nombreux. Le plus souvent, Martin les accompagne, et s'il n'est pas disponible, Max et Paul prennent le relais.

Les amoureux vivent un calvaire. Les moments à deux sont rares, leurs nuits tristes et désœuvrées. Sans rien faire paraître de leur mal-être à Iris, ils serrent des dents en sachant très bien qu'ils ne tiendront pas encore des mois.

Depuis le matin, une pluie fine et dense forme un rideau qui empêche de voir à plus de cinq mètres. Il pleut dehors, et il va pleuvoir dedans.

Martin et Iris sont sur le point de quitter leur maison pour celle de Colombe, une jeune femme d'une quarantaine d'années se présente à la porte. Martin comprend immédiatement qui elle est. Il la fait entrer, l'installe dans le salon, lui indique qu'il va prévenir sa clinique de son retard. Ils s'asseyent en face d'elle sur le canapé.

— Je suis madame Decouvre, assistante sociale. J'ai été mandaté par la juge Danpierre pour vérifier qu'Iris n'est pas dans une situation qui pourrait lui porter préjudice.

Iris la foudroie du regard, elle ressent fort son hostilité.

— Je ne suis pas votre ennemie. Je suis là pour rapporter les faits et uniquement ça. Monsieur...

Elle cherche son nom dans son dossier.

— Monsieur Legwen.

— Vous pouvez m'appeler Martin.

— Martin t'a expliqué la démarche de tes grands-parents ?

— Je m'en fous totalement. Je n'ai jamais vécu avec eux et je n'ai pas l'intention de m'y plier. Quand mes parents sont morts, tout juste si je les connaissais. Ma maison est ici, avec Martin et Colombe. Personne ne m'obligera à faire autrement.

— Ils sont tes grands-parents, ont des droits. Qu'ils se renseignent est légitime, normal. Ils s'inquiètent pour toi.

Iris rumine depuis presque quinze jours, son discours sort d'une traite.

— Ah oui... et pendant quatre ans, avant la mort de mes parents, ils s'en préoccupaient, peut-être ? C'est Martin qui m'a élevée avec eux et depuis huit ans, c'est lui et lui seul. Par bonheur, nous avons trouvé Colombe que j'aime autant que lui. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Tout foutre en l'air ?

— Iris, calme-toi, je suis là pour ça ! Je vais prendre note de tes demandes, de tes envies, et vérifier si elles sont compatibles avec les leurs. Même si Martin a ta garde depuis huit ans, ils ont également des droits.

— Vous êtes surtout là pour vérifier si Colombe est bien comme l'indique ce rapport de merde, totalement faux, pondu par une psychopathe, enragée de ne pas avoir l'homme qu'elle brigait !

Son regard se tourne vers Martin.

— Vous savez qui l'a envoyé ?

— Nous le savons, et tout ce qu'elle vient de dire est vrai.

— Je comprends ta colère, Iris, mais mon travail m'impose la neutralité.

— Vous irez aussi enquêter chez mes grands-parents ?

— Ce n'est pas prévu.

— Je peux le demander ?

— Oui, tu le peux.

— Je le veux, et j'ai hâte de voir ça. Qui va s'occuper de moi si j'habite avec eux ? Ma grand-mère, qui passe ses journées avec ses copines de soixante-dix ans, ou chez le coiffeur ? Mon grand-père qui vit quasiment sur un green de golf ? Ma passion, c'est l'équitation et ils détestent aussi bien l'un que l'autre les chevaux. Ils ne se sont jamais donné la peine de venir

voir ma jument. Je vais faire quoi ? Me mettre au golf pour leur faire plaisir ? Je veux rester ici et si l'on m'oblige à aller chez eux, leur vie sera un enfer !

Martin est estomaqué, ému par son discours, celui d'une adulte. Il n'a plus l'impression d'être au côté d'une minette de douze ans. Ses remarques sont sensées et justes. Il est très fier d'elle, la prend par l'épaule, l'embrasse sur la tempe.

La jeune femme note à toute vitesse.

— Qui t'a offert ta jument ?

— Martin, pour mes dix ans.

— Tu as essayé d'autres activités ?

— Comme toutes les filles de mon âge.

— Tu as une vie agréable avec Martin, mais tes grands-parents ont des moyens financiers supérieurs aux siens. En as-tu conscience ?

— Ils croient qu'ils vont me faire venir en agitant des euros ? J'ai tout ce dont j'ai besoin.

— Ils ont une très belle maison, avec une piscine.

— J'ai l'océan, c'est mieux, et je suis allergique au chlore !

— Ah bon... Ils ne me l'ont pas dit.

— Vous êtes étonnée, pas moi ! Ils sont incapables de se souvenir de quoi que ce soit me concernant. Ma grand-mère continue systématiquement de me proposer de me baigner. En presque huit ans, elle devrait avoir enregistré l'info. Elle a peut-être un début d'Alzheimer ? Je n'irai pas vivre chez eux !

— Iris, pour le moment, la question ne se pose pas. Martin, est-il possible de faire venir mademoiselle Desmarais ?

Colombe arrive dans les minutes qui suivent. Martin et Iris se précipitent pour l'embrasser, mais pas seulement eux. À peine est-elle assise, les trois chats montent ensemble sur ses genoux dans un concert de ronronnements.

— Quel accueil ! lui sourit la jeune femme.

Après des présentations ultrarapides, elle entre dans le vif du sujet.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, je connais les raisons et les circonstances de votre dépendance aux antidépresseurs. J'ai rencontré vos parents hier, j'ai tous les détails. Étant vos médecins, ils avaient la possibilité de ne pas répondre, mais ils sont également vos parents. Le

secret professionnel n'est pas bafoué. Ils n'ont fait aucune difficulté. Êtes-vous d'accord avec leur décision ?

— Bien sûr.

— Suivez-vous un traitement, avez-vous eu recours occasionnellement ou de manière plus fréquente, à des anxiolytiques, des somnifères, des antidépresseurs ? Avez-vous un médecin traitant à Concarneau ?

— Mes médecins sont mes parents, et je n'ai consommé aucune molécule autre que du paracétamol depuis deux ans. Je ne bois pas, je ne fume pas. Je suis disposée à faire toutes les analyses qu'ils souhaiteraient. Je ne suis pas et n'ai jamais été une droguée. Ma dépendance n'était qu'une suite désastreuse à mon hospitalisation. Lorsque vous êtes sous une forte dose de calmants pendant plusieurs mois, vous ne pouvez pas les stopper du jour au lendemain. C'est ce qu'il s'est passé.

— Avez-vous fait une tentative de suicide après la mort de votre amie ?

— NON ! Par erreur, j'ai juste pris deux fois de suite un somnifère. La dose n'était absolument pas mortelle, mais ma maman a paniqué. Mes parents sont médecins, j'avais accès à toutes sortes de molécules. Si j'avais voulu mettre fin à mes jours, je ne serais pas devant vous à vous parler !

— Depuis combien de temps viviez-vous ici ?

— La question n'est pas correcte, je ne vivais pas officiellement ici. J'ai un appartement à cinq minutes.

— Ma question s'adresse à Martin et Iris. Pourquoi avoir caché la présence de Colombe ?

— Ce n'est pas le cas. Elle ne vivait pas avec nous, je n'avais aucune raison de leur faire part de ma vie privée.

— Mais lorsqu'ils venaient chercher Iris, Colombe n'était jamais présente. Pourquoi ?

— Les grands-parents d'Iris refusaient systématiquement d'entrer chez nous. Ils patientaient dehors et parfois, à la clinique.

— Martin, leur aviez-vous fait la promesse qu'aucune femme ne partagerait votre vie ?

Il sourit un instant, s'attendait à cette question.

— Non. Je l'avais promis à Iris, pas à eux. J'en déduis que cet engagement, ils le tiennent du document anonyme qu'ils ont reçu. Je me trompe ?

— C'est exact. Vous aviez promis, mais vous passez outre. À toi de répondre, Iris. Qu'en penses-tu ?

Elle se redresse, la fixe en battant des cils.

— Vous n'avez pas encore compris ? Je m'en fous, de ces conneries, je veux vivre avec eux. On avait plein de projets ensemble. Un voyage en Suède, et des vacances dans le Sud. Colombe devait emménager avec nous définitivement. Je suis triste et je pleure tous les jours. Jamais je ne leur pardonnerai. Je ne les aimais pas, ils ont gagné le cocotier. Maintenant, je les déteste !

— Et tes autres grands-parents, tu les vois de temps en temps ?

— Ils viennent quand ils veulent. Des fois, on fait des visios. Ils sont âgés et les voyages sont fatigants.

— Leurs présences ne te manquent pas ?

— Je les connais trop peu pour ressentir un manque !

Elle essaie de la pousser dans ses retranchements, mais Iris réplique du tac au tac. La jeune femme sait. Ce n'est pas un discours appris par cœur, ses réponses sont rapides, sans réflexion au préalable.

L'assistante sociale range ses documents dans une pochette et croise les mains sur ses genoux.

— Il ne m'est pas nécessaire de visiter votre maison, le peu que j'en ai vu est suffisant. Le rapport que je vais fournir vous sera favorable. À votre contact, je ressens votre tristesse et le bouleversement que cette procédure vous provoque. Je n'ai qu'un conseil à vous donner. Jusqu'à la décision de madame la juge, continuez à vivre dans des appartements séparés pour apaiser monsieur et madame Deschasse.

— Combien de temps ? demande Iris, l'œil humide et la voix frêle.

— C'est la grande inconnue. Avec l'été, les vacances, peut-être un, deux, trois mois, maximum six. Soyez patients et prudents.

Iris s'effondre, Colombe peine à contenir ses larmes. Seul Martin essaie de garder l'esprit clair.

— Elles peuvent se voir chez Colombe ?

— Si personne n'est au courant, oui. Évitez les sorties. La personne qui vous veut du tort connaît bien vos habitudes. S'il lui prenait l'envie de continuer ses envois anonymes, ce serait gênant pour la suite. D'ici la fin de semaine, je rendrai à nouveau visite à ses grands-parents. Dans la foulée, je déposerai mes deux rapports et je vous en transmettrai une copie.

— Comment est la juge ?

— Jeune. Elle tient compte de l'avis des enfants. Iris est grande, ce qu'elle souhaite peut faire pencher la balance. Elle peut demander à vous rencontrer, elle le fera sûrement. Soyez un maximum disponible. Plus vite, elle aura une idée claire du dossier, plus vite elle rendra sa décision.

L'assistante sociale est émue de les voir pleurer. Elle ne veut pas les quitter sans essayer de rassurer Iris.

— Trois mois ne sont rien dans une vie. Je conçois ta peine, celle de Colombe et Martin. Dès que j'ai un retour, je vous le ferai savoir. Je ne peux pas faire plus. J'aimerais, mais je ne le peux pas.

Madame Decouvre prend congé en les saluant les uns après les autres.

Au fond du trou, Martin est incapable de partir travailler. Il appelle sa secrétaire en lui demandant de décaler tous les rendez-vous non urgents, son assistant assurera les visites. Pour ne pas attirer l'attention, la voiture de Colombe est planquée dans le garage. Après cet entretien éprouvant, ils décident de rester la journée et la nuit ensemble, dans cette maison.

Après un déjeuner préparé à six mains, ils passent l'après-midi agglutinés sur le canapé à visionner les deux premiers *Harry Potter*. Le vent, la pluie qui s'abat sur Concarneau est à la hauteur de leur peine.

Les semaines qui viennent et sans doute la rentrée vont être difficiles. Ils espèrent juste que de nouveaux événements ne s'ajouteront pas et ne leur rendront pas la vie encore plus compliquée.

Au moment de se coucher, Iris est anxieuse.

— Tu seras encore là quand je me lèverai demain matin ? demande-t-elle à Colombe en l'embrassant.

— Oui, on ira chez moi ensemble, à pied par les dunes. Je vais laisser ma voiture dans le garage, personne ne saura que nous sommes là-bas. Bénédicte viendra chercher les chats avant notre départ.

La petite miss se couche rassurée et les amoureux s'installent pour leur première nuit d'amour depuis près de quinze jours. Martin grimace en la voyant prendre sa pilule qu'elle avait décidé d'arrêter, sans en souffler mot. Ce n'est plus d'actualité ni dans le cœur ni dans l'esprit de sa belle.

Leur nuit est à la fois douce et ardente comme la passion qu'ils ont l'un pour l'autre. Ils s'endorment soudés pour mieux se séparer le lendemain matin. Pour combien de nuits ?

OceanofPDF.com

Dans le fond de la piscine, il n'y a pas de fond

Août s'est organisé au jour le jour, il touche à sa fin.

De temps en temps, ils passent une nuit chez elle, une chez lui, très loin d'une vie de couple. Martin a développé une haine si forte pour Olympe, il lui arrive même de rêver qu'elle est morte. Le maillon fort du trio, il ne parle jamais d'elle ni ne se plaint. Les filles sont fragiles, lorsqu'ils sont ensemble, ils profitent du moment. Ressasser ne servirait à rien.

Pour ne pas éveiller les soupçons, Iris continue d'aller au haras en journée avec sa copine Solène. Le reste du temps, elles le passent à lire, dessiner, peindre, planquées chez Colombe. Cette dernière a acheté tout le nécessaire pour fabriquer de jolies boucles d'oreilles qui ornent à présent les lobes d'Iris. Elles font contre mauvaise fortune bon cœur. Elles sont ensemble, c'est déjà beaucoup. Tous leurs amis sont sur les dents. Au moindre véhicule suspect ou rose, les téléphones sonnent.

L'assistante sociale a tenu sa promesse, ils ont reçu son rapport : clairement en leur faveur. Elle y a même indiqué que ses grands-parents ne savent pas la date de naissance exacte de leur petite fille et qu'ils ignorent tout de ses goûts alimentaires et autres. Pour le reste, c'est silence radio : aucune nouvelle des Deschasse ni de la juge. Colombe voit arriver la rentrée avec angoisse. Elle dort peu, des terreurs nocturnes peuplent ses nuits. Très mince, son visage s'est creusé, ses yeux sont cernés. Elle s'en veut. Indirectement, elle est la cause de tout.

La chaleur de l'été s'estompe peu à peu, même l'odeur a changé. Il flotte dans l'air plus d'humidité, des senteurs de sous-bois, de mousse : les prémices de l'automne. En fin de journée, la plage se vide plus vite, les vacanciers sont moins nombreux. À dix-neuf heures, les filles espèrent pouvoir s'y balader, elles n'y ont pas galopé depuis des semaines.

Iris et Colombe s'apprêtent à se rendre au haras, mais elles attendent le feu vert de Paul. Elles s'impatientent, se demandent s'il n'a pas oublié ou s'il est occupé. Colombe essaie de le joindre sur son portable, il est sur

messagerie. Elles décident d'y aller tout de même. À peine elles foulent le sable des dunes, la sonnerie attribuée à Max les arrête.

— Colombe, ne venez surtout pas ! La blonde sorcière s'écharpe dans la cour avec Paul ! Rentrez et n'en bougez plus. Dès qu'elle s'est barrée, on vous retrouve chez toi, nous passerons par les dunes.

En courant, les filles font demi-tour. Leurs cœurs battants, elles s'enferment et tirent les rideaux pour ne pas être vues de l'extérieur. De sa fenêtre, Bénédicte les a observées comme dans un film en lecture rapide. Elle descend l'escalier quatre à quatre, suivie de Jérôme. Ils se précipitent dans la pièce à vivre.

— Putain ! Elle ne va jamais disparaître de nos vies !

Épuisée par ses mauvaises nuits, Colombe est au bord des larmes, un rien la fait chavirer.

— Encore la pétasse blonde ? s'agace Jérôme.

— Asseyez-vous ! leur propose-t-elle, une main sur le cœur, proche du malaise. Paul et Max arrivent.

— Toi, assieds-toi ! lui ordonne Bénédicte. Je vais nous préparer un thé bien chaud.

Iris est blanche, tétanisée.

— Iris, pose-toi avec Colombe ! lui souffle gentiment Jérôme. Tu veux boire quoi ? Un coca ?

Sans attendre sa réponse, il poursuit.

— Un chocolat ? Le chocolat est toujours la solution pour tous les maux !

La petite fleur pensait avoir touché le fond de la piscine, elle vient de prendre conscience qu'elle n'a pas de fond. Sa rage surgit, incontrôlable.

— Je veux qu'on nous foute la paix ! Qu'on puisse sortir comme on veut ! Dormir où on veut ! Faire des balades quand on veut !

Tout l'été, elle a serré des dents, changé son programme au dernier moment pour pouvoir être avec Martin et Colombe. Iris a encaissé sans rien dire, elle n'en peut plus. Quand Martin se gare comme un dingue, sa puce pleure dans les bras de Jérôme. Max l'a prévenu qu'ils seraient chez Colombe dans cinq minutes. Ils arrivent tous en même temps et l'appartement se retrouve en surpopulation. Tout le monde prend un siège, Paul est encore sous le coup de son altercation avec Olympe. Il ne cesse de se passer les mains dans les cheveux en soufflant.

— Je venais de rentrer de la balade des poneys, les enfants sont rapidement partis avec leurs parents. La cour s'est vidée, il ne restait que nos voitures. J'ai fait le tour des box, tout était normal. J'allais composer le numéro de Colombe, quand j'ai vu une ombre se déplacer devant le box de Sultane. Je me suis approché et là, je vous le donne en mille... L'autre espèce de vipère prête à ouvrir la porte. Tenez-vous bien, pas Barbie ! Elle avait troqué le rose pour le noir de la tête aux pieds, y compris les baskets. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre que c'était bien elle. Je traverse la cour en courant, et en la mitraillant avec mon portable. À la volée, j'ai rabattu la porte de Sultane, elle a reculé de trois mètres. J'ai cru qu'elle allait tomber à la renverse. Surprise, elle s'est mise à hurler que j'étais complètement cinglé, qu'elle allait porter plainte. Max s'est précipité à ma rescousse en lui répliquant qu'il venait de les appeler et qu'elle n'avait aucun droit d'entrer dans les box. Elle nous a traités de tous les noms, y compris des insultes homophobes. Max a tout filmé avec son téléphone. Les gendarmes sont arrivés et lui ont demandé pour quelle raison elle ouvrait le box de Sultane. Sans se démonter, elle leur a dit qu'elle voulait faire une balade. Ne trouvant personne pour la renseigner, au hasard, elle s'est dirigée vers le premier qu'elle a vu. Son laïus ne tenait pas la route, ils n'ont pas gobé une seconde son histoire. Olympe n'a jamais posé ses fesses sur un canasson de sa vie. Quelle personne sensée s'amuserait à se lancer seule pour la première fois ! Ils nous ont demandé si nous souhaitions porter plainte, on leur a dit deux fois oui. Dans la foulée, Max leur a montré le film.

Iris pleure de plus belle.

— Elle a fait du mal à Sultane ?

— Elle n'en a pas eu le temps.

— Mais si elle revient la nuit ?

— On les a tous changés de box, même Black. Il n'y a plus aucun nom. Comme elle est très conne, je ne pense pas qu'elle puisse la reconnaître. Nous avons des caméras et une alarme. En se déplaçant dans la cour, le système se déclenchera et nous aurons une alerte sur nos portables.

— C'est complètement délirant, s'exclame Martin. Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

— Aucune idée. Barbie en noir, elle voulait passer inaperçue.

— Où était sa bagnole rose ? demande Bénédicte.

— Elle est venue avec une voiture grise et s'est garée à l'extérieur de la cour, ajoute Paul. Au haras, elle ne peut plus y mettre les pieds, les gendarmes le lui ont clairement signifié. Par contre, pour les balades... Alerte rouge ! Elle cherche à vous coincer !

— Paul, elle a attendu les gendarmes bien sagement ? s'étonne Jérôme. Elle n'a pas essayé de se barrer avant qu'ils ne débarquent ?

— Ah ben si ! On l'a bloquée en rabattant deux portes de box, elle ne pouvait pas faire un pas. Si elle avait eu une arme à sa portée, on était mort ! Les yeux exorbités, elle hurlait, une folle furieuse. Elle a même essayé de griffer Max au visage. Je suis non violent, mais j'étais à deux doigts de l'assommer avec une pelle. Les vingt minutes les plus longues de mon existence !

Les coudes appuyés sur les genoux, les paumes de ses mains sur ses joues : Colombe craque. Martin la prend dans ses bras en soufflant.

— C'est bien la première fois de ma vie que j'ai envie de buter quelqu'un ! s'exclame Bénédicte. J'envisage sérieusement de suivre des cours de tire.

— Calme-toi, Béné ! Là, c'est moi qui ai peur ! Toi avec un flingue, il n'y aura plus personne dans les rues !

La volonté de faire sourire Iris et Colombe a poussé Jérôme à entrer dans le jeu de sa belle. Et ça marche. En s'essuyant les joues, elles passent des larmes aux rires.

— Chaque jour passé est un jour gagné, tente de les rassurer Max. J'ai rendez-vous à la gendarmerie demain matin. Je vais leur expliquer en détail et leur transférer ma vidéo. Vous avez des nouvelles du dossier qu'elle a envoyé aux grands-parents.

— Pas encore, il est dans les mains de la juge. Colombe a déposé plainte et je vais faire de même pour Iris et moi. Je ne me souviens plus de la qualification et on s'en fout. Quand on aura clairement la preuve qu'elle est notre corbeau, elle va avoir du mal à s'en remettre, réplique Martin en se contenant pour ne pas raviver la rage d'Iris.

Colombe a repris son souffle, sa colère s'efface doucement.

— Nous devons partir en balade, on va le faire. Ce n'est pas cette tarée peroxydée qui va m'arrêter !

— On y va tous, ajoute Paul.

Même Bénédicte file se changer.

Jusqu'à la tombée de la nuit, les sept cavaliers font bloc. Enfin, ils peuvent se rendre sur la plage. C'est marée basse, Colombe et Iris se font plaisir en multipliant les allers-retours au milieu des flaques et du goémon. Le jour tire sa révérence, le vent plus frais leur rougit les joues et le bout de leurs nez. La jolie plante brune est une bénédiction. Il y a bien longtemps qu'ils n'ont pas entendu Iris éclater de rire en la voyant ballottée sur sa jument en poussant de petits cris aigus. Pour une raison inconnue, Bénédicte tire un peu trop fort sur les rênes, elle s'arrête net. Projetée en avant, la belle perd l'équilibre et se retrouve assise dans une flaque laissée par la marée. Ils sont tous hilares.

— Quand je vous dis que les chevaux me détestent ! Dès qu'il m'approche, la terreur noire de Martin me grignote les cheveux. Paloma souhaite ma mort en galopant comme une dingue, alors que je lui ai bien expliqué : JE SUIS UNE DÉBUTANTE. Cette bourrique ne veut rien entendre. Et aujourd'hui, mademoiselle Séphir – soi-disant trop douce – me colle le cul dans l'eau. Je suis à deux doigts de jeter l'éponge ! se désespère-t-elle en soufflant.

Martin s'approche pour la remettre en selle, elle hurle de plus belle.

— Pas toi ! Ta chose me regarde de travers !

— Arrête tes gamineries, se marre Martin. Black t'adore. Tu veux essayer de grimper sur son dos ?

— Mais bien sûr... histoire qu'il parte comme une flèche et que je me pète un membre à une semaine de la rentrée !

Les filles sont mortes de rire sur leurs juments.

— Martin, on peut monter Black avec Colombe ? On n'est pas lourdes, j'aimerais galoper une fois avec lui.

Il hésite. La journée n'a pas été joyeuse, il se laisse convaincre et hisse ses deux nénettes.

— Allez mon beau, Black ! Montre-nous ce que tu as dans le ventre ! lui ordonne Colombe.

Elles font un aller-retour au galop. Cramponnée à sa taille, Iris en revient l'œil pétillant et le nez rouge.

— C'était fou ! Il est génial !

Elle se pend à son cou en le flattant.

— Pour être fou, c'est fou ! marmonne Bénédicte. Et je suis aussi givrée que tout le groupe. Je n'aspire pas à mourir idiote. D'accord pour le monter,

mais tu le tiens, Martin. Je ne veux pas partir au galop !

Fière comme un paon sur le dos de sa bête noire, Martin la persuade de quelques pas avec lui. Jérôme s'empresse de la mitrailler avec son téléphone.

Ce moment de grâce pour la bande désintègre le reste de cette journée maudite. Être ensemble, partager la même passion, profiter de ce paysage à couper le souffle, faire le plein de cet air vivifiant, leur requinque le corps et l'esprit.

Au retour, à près de vingt-deux heures, ils marchent à la lumière des portables. Max propose une omelette et une salade. Les filles l'aident en cuisine, les garçons se chargent de rentrer les chevaux.

Sitôt le repas terminé, Bénédicte et Jérôme les abandonnent, une randonnée est prévue le lendemain de bonne heure. Iris s'est endormie sur le canapé et ils sont à pied. Max soumet à Colombe et Martin la possibilité de passer la nuit au haras. Ils acceptent sans même se concerter. Martin file récupérer son bolide, les brosses à dents, les pyjamas de ses miss et les chats. Les maîtres des lieux se font plaisir en les accueillant. À l'exception de leurs familles respectives, ils reçoivent peu de visites, rarement des couples avec des enfants. La miss sera installée dans une petite chambre à l'étage à côté de celle des amoureux. Au retour de Martin, Iris ouvre les yeux, ils lui annoncent la bonne nouvelle. Elle leur saute au cou, ne s'arrête plus de parler.

— Je peux vous aider demain matin ? Je peux bouchonner les chevaux, les nourrir ? Vous vous levez à quelle heure ? Paul, tu peux me réveiller ? Je vais dormir au haras, je n'en reviens pas ! De ma chambre, je peux voir Sultane !

Sa joie les porte tous. Néanmoins, Martin éprouve une petite inquiétude. Son état d'excitation est tel, il craint qu'elle ne trouve pas le sommeil.

La belle vie de haras

À huit heures, Iris gratte à leur porte. Après autorisation, elle passe la tête.

— Martin, tu ne travailles pas ce matin ?

— Je suis en congé pour toute la semaine, mon assistant prend le relais.

Elle s'installe en tailleur au pied du lit. Habillée, elle a déjà englouti son petit déjeuner et a même été dire bonjour aux équidés.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? rigole Martin en fermant un œil. Pas de séance câline ? L'appel des chevaux est plus fort ?

— Euh non... Je sais que vous êtes à poil, vos fringues sont éparpillées sur le sol. Les garçons vont devoir brûler vos draps ! glousse-t-elle. Bon... c'est pas tout ça, mais Paul a besoin de moi !

Elle saute sur ses pieds, disparaît dans l'escalier en faisant des vocalises.

— Une partie de mon cerveau est en convalescence, je ne retiens plus rien. Tu m'avais parlé de ces vacances ? demande sa douce en enfouissant son visage dans son cou.

— On va rester ici, Max et Paul me l'ont proposé hier soir. J'ai immédiatement envoyé un message à ma secrétaire et à mon assistant. Sauf gros problème qui nécessiterait ma présence, il va assurer les visites et les gardes. J'ai rappelé l'étudiant véto qui était en stage avec nous. Financièrement, cela l'arrange, et pour nous, ce sera une manière d'être en vacances sans quitter Concarneau. Et surtout, personne ne viendra nous emmerder ici. Iris ne le sait pas encore... On va dormir ensemble toute la semaine.

— Merci. J'étais au bout du rouleau !

— On n'est pas obligé de dormir, lui susurre-t-il en la caressant.

Emportés par la passion, le feu qui les transcende, ils n'entendent pas Iris rire aux éclats dans la cour.

À leur descente de chambre, Max les accueille devant son ordinateur. Il prépare la rentrée scolaire.

— Bonjour ! Votre nuit fut-elle bonne ?

— Excellente ! La meilleure depuis longtemps.

Colombe lui pose un baiser sur le front.

— Merci Max. Je me sens tellement bien avec vous, et je ne suis pas la seule.

Elle pointe du doigt Iris dans la cour, puis Martin qui se sert un café.

— Les jours qui viennent, je ne vais pas être très présent. Mes allers-retours avec le collègue vont rythmer ma semaine, mais vous êtes ici chez vous. J'en connais une autre que vous n'allez pas voir beaucoup. Iris est à fond ! éclate-t-il de rire. Une pile électrique depuis son réveil, elle était même levée avant Paul. Il l'a retrouvé devant son bol, le sourire jusqu'aux oreilles. Depuis, elle le suit comme son ombre.

— Il ne faut pas qu'elle le gêne dans son travail, s'inquiète Martin.

— Ça n'a pas l'air d'être le cas. Il lui a dit qu'elle allait être son bras droit toute la semaine. Au début, elle n'a pas compris. Quand l'information est arrivée à son cerveau, elle s'est mise à pleurer comme une madeleine. Depuis, elle nettoie les box, elle brosse, elle nourrit, une tornade ! D'habitude, Paul termine à midi. Là, dans une heure, c'est bouclé, se marret-il.

— Elle va bien dormir la nuit prochaine. Merci pour elle, et pour nous. *Colombe l'embrasse.* Max, avec Paul et aussi Béné et Jérôme, nous savons notre chance de vous avoir comme amis.

— Ce n'est rien. Ne t'y trompe pas, on se fait plaisir ! En parlant de dormir... La petite minette grise, elle n'aurait pas un problème de sommeil ?

Colombe et Martin se regardent en riant.

— Oh merde ! On a oublié de vous prévenir. Il ne faut pas laisser votre porte de chambre ouverte.

— On a vu ou plutôt entendu ! La porte n'était pas ouverte, mais elle miaulait devant. Elle est tellement mignonne avec ses deux mirettes bleues. Paul est un cœur tendre, il a craqué et l'a fait entrer. Misère, pas pour longtemps ! On a eu droit à une sérénade de miaulements, et manifestement, Paul est à son goût. Dès qu'il fermait un œil, elle le léchait, roulait sur lui. Au bout d'une heure, on a compris. On l'a collée dans son panier et on s'est tiré vite fait en bouclant la porte du couloir. Elle a dû faire la fête toute seule. Ses parents ronflaient comme des bienheureux et ce matin, elle roupille.

Martin se marre en buvant son café.

— Tara est noctambule. J’espérais qu’elle se calme en grandissant, mais non. Je n’ai aucune explication, elle est comme ça. On a essayé de la maintenir éveillée la journée, dès qu’on avait le dos tourné, elle se planquait dans un coin pour dormir.

Martin part retrouver le binôme, Colombe récupérer quelques vêtements et la nourriture pour les chats. La semaine s’organise gentiment.

Étant sur place, Martin en profite pour faire des check-up aux chevaux. Iris lui sert d’assistante et elle aime ça. Colombe est au fourneau. Elle cuisine, pâtisserie pour la troupe. Hachis parmentier, brandade, pot-au-feu de la mer, toutes sortes de poissons cuits à la plancha, elle les enchaîne sans mollir. Pour les desserts, elle demande à chacun quel est son préféré et se fait plaisir en s’y attelant. Pour Iris, c’est une mousse au chocolat, Paul raffole du tiramisu. Max est parisien, mais il est fan de kouign-amann. Colombe ne s’est pas lancée dans sa fabrication. Le feuilletage de la pâte nécessite une maîtrise, un tour de main qu’elle n’a pas. Leur pâtisserie habituelle les réalise à la perfection, elle s’est contentée d’en commander un, à son intention. Pour Martin, s’enquérir de ce qu’il souhaitait était inutile. Son amoureux adore tout ce qu’elle prépare, même quand le résultat est plus que moyen. Mais elle le sait gourmand de tarte au citron meringuée. Son élaboration ne lui a pas posé de problème particulier. Les garçons possèdent un robot pâtissier, la cuisson de la crème de citrons s’avéra un jeu d’enfant.

Les après-midi, ils les consacrent aux balades, à la lecture, Martin en a peu l’occasion. Il apprécie un bon roman, mais ses journées sont trop intenses, il sombre rapidement le soir. Colombe n’aime pas le plat ventre sur le sable et elle déteste être bronzée, se préfère avec sa peau laiteuse. Le doux soleil de la fin août leur permet de profiter de longues heures de farniente. Enlacés dans les dunes, à l’abri des regards, ils observent la course des nuages poussés par le vent. Martin et Iris se baignent seuls. La peur d’être à nouveau mitraillés par celle qui leur veut du mal leur rappelle la conduite à tenir.

Dès le deuxième jour, Max a transféré son bureau au haras. Le jeune proviseur passe des heures au téléphone et devant son ordinateur. Colombe l’aide quand cela est possible. Elle a pris en charge les listes des classes et les plannings des professeurs. Perfectionniste, Max apprécie d’œuvrer avec elle. Il ne cesse de la remercier, commence doucement à lui proposer de

devenir son assistante. Colombe aime enseigner, le contact avec les élèves. Elle ne dit pas non, mais ses projets sont ailleurs. Son désir d'avoir un bébé, d'agrandir leur famille est le plus important. S'il se concrétise, elle aura à cœur de s'occuper pleinement de lui et d'Iris. Mettre entre parenthèses sa carrière pour quelque temps, elle le fera, sans une hésitation. Quand ils sont seuls, ils se confient l'un à l'autre. Les garçons empruntent le long et tumultueux chemin qui doit les conduire à l'adoption d'un petit ou d'une petite. Colombe ressent leur tristesse, leur impuissance. Pour mettre toutes les chances de leur côté, deux ans plus tôt, ils se sont mariés en secret, à Paris. Le parcours des couples gay est semé d'embûches, de problèmes en tous genres, sans compter l'hostilité des personnes homophobes. Colombe fait le parallèle avec son frère Mayeul et Vincent. Elle prend conscience qu'ils vont se heurter aux mêmes difficultés. Le désir de fonder une famille et en être écarté se transforme en souffrance obsédante. Seuls ceux qui sont passés par là peuvent le comprendre. Que l'on soit un couple homosexuel ou hétérosexuel, il n'y a pas de différence. La douleur est la même. Elle aimerait les aider, sans avoir de solution.

Jérôme et Bénédicte les rejoignent pour des dîners rieurs. Les filles préparent des quiches au saumon, des salades, des taboulés, des galettes avec toutes sortes de garnitures. La belle plante brune est un peu le clown de service. Maladroite, elle ne veut pas le reconnaître. Le couple antinomique du groupe, leur petit oxymore, comme les a surnommés Max. Elle a un problème d'équilibre et pas seulement sur les chevaux. Elle ne cesse de se tordre les chevilles, même en baskets. Elle glisse, chute dans les escaliers, s'assied à côté de sa chaise, se relève aussitôt en riant. Habitué, Jérôme se contente d'en rire. Dernièrement, portée par une confiance exagérée, il avait programmé un saut à l'élastique. Au dernier moment, la sagesse lui avait soufflé de renoncer. Malgré les sécurités rigoureuses, le risque d'une tuile lui semblait trop fort. Très amoureux, ils font des projets et un mariage ne devrait plus tarder. Contrairement à son amie, Bénédicte en a toujours rêvé et Jérôme partage son envie. Parfois, Colombe observe les dyades en souriant. Tous sont différents et en même temps, ils ont cela en commun : l'amour est l'élément fédérateur. Il n'y a pas un couple parfait, tout est possible. Jérôme leur a confié qu'il préfère être avec une femme opposée dans son mode de fonctionnement et dans ses activités. Bénédicte découvre un monde qui lui est totalement étranger, fait de sports en tous

genres. Jérôme s'ouvre à la lecture, à la visite de musées, d'expositions. Chacun y a trouvé son bonheur. De l'extérieur, ils peuvent paraître antinomiques, ils ne le sont pas tant que ça.

Dernière soirée au haras, leur dernière nuit, les rires sont moins présents. Demain matin, les trois professeurs feront leur prérentrée, Iris le jour suivant. Les cœurs ne sont pas joyeux, les regards rasent le sol. Les filles préparent le dîner sans se parler. Comme pour leur signaler que le bonheur de ces derniers jours est bel et bien terminé, Martin revient de chez lui, décomposé. Tous s'arrêtent dans leurs activités, il déglutit plusieurs fois.

— Je viens d'avoir la grand-mère d'Iris au téléphone. Nadine et Jacques réclament la garde d'Iris.

— Ça change quoi par rapport à avant ? demande Max, le premier à sortir de sa stupeur.

— Leur souhait était d'éloigner Colombe et avoir la confirmation qu'elle n'était pas un danger pour Iris. Aujourd'hui, ils veulent la récupérer. S'ils l'obtiennent, je ne sais même pas si j'aurai un droit de visite. Je suis son tuteur, mais je ne suis pas un membre de sa famille.

Tous sont sonnés, personne de la bande ne réagit. Un silence ébahi envahit la pièce. La gorge nouée et raide, Colombe cherche un siège pour s'asseoir. Paul et Max sont pétrifiés devant la porte. Jérôme et Bénédicte observent la cage thoracique d'Iris faire de grand mouvement. Statique, elle blanchit à vue d'œil.

Les bras le long du corps, Martin continue la série des mauvaises nouvelles.

— Ils ont reçu des photos d'Iris et Colombe en balade avec les chevaux. Elles ont même été flashées dans la cour du haras. Sans signe de la juge, ils veulent faire accélérer la procédure en passant à la vitesse supérieure.

Iris et Colombe sont en larmes.

— J'ai appelé dans la foulée l'assistante sociale. La juge qui traitait notre dossier est en arrêt pour cause de grossesse compliquée, une autre juge vient de prendre la relève. Sans la connaître, elle ne peut rien dire d'elle, mais elle peut demander à tout refaire depuis le début. Ça laisse entendre qu'on en a encore pour des mois.

Prise d'une crise de panique, Iris pleure, hurle, se débat. Martin a bien des difficultés à la calmer. Elle sanglote dans ses bras un temps infini.

De hauts murs se dressent devant eux, venant de briser leurs espérances d'une fin positive et prochaine. Les estomacs noués, les visages tristes et les yeux larmoyants, le dernier dîner de l'été leur laisse un goût amer.

OceanofPDF.com

La famille Salinger

Les mois de septembre et octobre sont passés.

Les premières vacances scolaires approchent et rien n'a changé. Colombe vit dans son appartement avec les chats, Martin et Iris chez eux. La boule de poils qu'ils devaient accueillir ne viendra pas, il a préféré se désister. Leurs vies sont trop compliquées pour le moment. Elle a trouvé d'autres bras, une autre famille. Iris est une ado intelligente, elle l'a très bien compris.

Leur fleur a repris le chemin du collège, mais elle les inquiète. Son comportement envers ses professeurs a changé. La douce petite Iris se transforme en une jeune fille agressive, Max doit la recadrer régulièrement, et pour ses notes : c'est la chute libre. Réactif, Max a informé le corps enseignant de la situation perturbante qu'elle vit. Même s'ils font preuve d'indulgence, le problème reste entier. Assez bonne élève l'année précédente, Iris ne travaille plus, ne participe plus en cours. Tous les soirs, Colombe rejoint leur maison par les dunes pour la stimuler. Elle est ailleurs et ne retient rien. Son cerveau a fait un *reset* et il ne redémarre pas. Les balades avec son amie Solène s'espacent peu à peu. Le seul endroit où elle retrouve un semblant de sourire : c'est au haras. D'autres habitudes se sont installées. Leurs week-ends, ils les passent chez Max et Paul. Ils peuvent y être ensemble, mais les galops en duo : c'est terminé. Les véhicules sont cachés dans une grange, personne ne peut supposer qu'ils sont là.

Colombe et Martin vivent en apnée. Le brouillard dans lequel Iris se déplace est si intense, ils font tout pour ne pas se laisser gagner par lui. Garder une attitude positive et ne jamais se plaindre en sa présence est le mode de fonctionnement adopté par le couple. Colombe pleure dès qu'elle est seule. Même au collège, ses bouffées d'angoisses la terrassent, elle court se réfugier dans le bureau de Max. Une fois ses sacs de larmes vidées, elle retourne à ses cours. Une seule chose les fait tenir : ils s'aiment et rien ne les fera lâcher.

La famille de Colombe les soutient, regrette de ne pouvoir faire plus. Iris n'appelle plus Suzette et ne répond plus à ses messages. Guillaume et

Hélène sont venus le temps d'un week-end, mais rien ne lui redonne sa joie de vivre.

Avec ses grands-parents, le contact est rompu. Ils veulent sa garde, mais ne l'ont pas vue depuis des mois et ne réclament pas sa venue. Décontenancé par leur attitude, Martin ne parvient pas à savoir si leur demande est sérieuse ou s'ils la font dans l'espoir d'éloigner définitivement Colombe.

En arrivant au haras pour quinze jours, Paul leur annonce qu'une famille se joindra à eux le lendemain.

— Ils vont vous plaire. Comme vous, c'est une famille singulière, vous avez de nombreux points communs. Léopoldine est une amie de longue date et son mari Nathan est très sympa. Parisiens, ils passent toutes leurs vacances à Quiberon. Léopoldine y possède une maison. Elle est Bretonne.

— Vous préférez peut-être qu'on vous laisse seuls avec eux ? s'inquiète Colombe.

— Pas du tout. Ils savent que vous êtes là et sont heureux de vous rencontrer.

Pendant le dîner, il leur parle longuement de leurs visiteurs.

— Léopoldine fait une pause dans sa carrière de chirurgienne pour s'occuper de leurs enfants. Je dois juste vous le préciser : son mari est une star. Son groupe de rock est très connu. Les fans, il en a l'habitude, elle beaucoup moins. Évitez les effusions et les selfies à répétition.

Martin et Colombe cherchent qui est Nathan, sans trouver. Paul lève le mystère.

— C'est Nathan Salinger.

Leurs visages s'éclairent.

— Max ne les a jamais rencontrés. Ils sont cool et relax. Soyez naturels, ils le sont.

— J'adore son groupe. Je les ai vus en concert il y a une dizaine d'années, ajoute Martin. Leur carrière est hors norme !

Colombe le connaît aussi et elle aime leur musique. Iris n'est pas emballée. La perspective de la visite d'une star ne la remue pas plus que ça. La seule chose qui lui importe, c'est de pouvoir s'occuper des chevaux. En échange, elle a promis de travailler avec Max, Colombe et Bénédicte. Un

programme de rattrapage est prévu : trois heures de révisions réparties sur la journée. Le reste du temps, elle pourra faire ce qu'elle veut.

À dix heures, un véhicule familial noir se gare dans la cour. Tous à la fenêtre, ils se précipitent pour les observer, Paul sort les accueillir. Une jeune femme brune, toute fluette et les cheveux bouclés, sort la première suivie de son mari.

— Martin... Regarde ! Il a la même tignasse grise que toi, s'exclame Iris. Elle colle son nez à la vitre.

— Ils ont un petit garçon... et un bébé. Ils sont tous trop beaux !

Nathan porte dans ses bras une toute petite chose, Léopoldine tient par la main un garçonnet intimidé. Ils rient en s'embrassant, puis prennent la direction de la maison.

Iris fond en larmes, sans pouvoir s'arrêter. Ils incarnent ce qu'elle espère le plus au monde : une famille avec des petits.

Sitôt dans la pièce, Paul fait les présentations. Le petit bout s'approche d'Iris en plissant ses yeux noisette.

— Pourquoi tu pleures ?

— C'est de vous voir, toi et le bébé. Iris est très émotive, lui explique Colombe.

Léopoldine s'approche, son bébé dans les bras.

— Bonjour, Iris. J'adore ton prénom. Je te présente Jasmé, elle a un mois. Et lui, c'est Oscar, il a six ans.

— Bonjour, madame, dit-elle en reniflant. Elle est trop belle...

— Tu peux m'appeler Léo et me tutoyer, idem pour Nathan. Tu aimes les bébés ?

— Oui... beaucoup !

— Quand elle se réveillera, tu pourras lui donner son biberon. Tu l'as déjà fait ?

— Oh oui, merci ! T'es pas une Scarlett, toi !

— Qui est Scarlett ? demande-t-elle en riant.

— Notre minette. Elle a eu un chaton et elle n'est pas prêteuse ! D'ailleurs, les voilà... Scarlett, c'est la grise, Philibert, le noir. Ils sont les parents de Tara... la petite chipie grise. Faut faire gaffe avec elle ! Mademoiselle est noctambule et pickpocket. Fermez bien votre porte de chambre ce soir, sinon elle ne vous laissera pas dormir, et planquez les

peluches de Jasmé. Elle a piqué la grenouille de bébé Léon, on n'a jamais pu la lui reprendre !

Nathan émet un rire grave.

— Je vois... Philibert n'est pas Rhett Butler par hasard ?

Ils éclatent de rire, c'est son sobriquet depuis la naissance de Tara.

— Nous aussi on a un chat noir. Il s'appelle Sorbonne, se lance Oscar. Normalement, c'est un prénom de fille, mais nous, on s'en fout. Ma petite sœur, elle a deux prénoms de garçon, le mien et celui de notre papi. Elle a aussi celui de notre grande sœur. C'est un peu compliqué, ajoute-t-il en roulant des mirettes et en se demandant si tout le monde est parvenu à suivre.

— C'était parfait ! le rassure Martin en lui caressant la joue du bout du doigt. Colombe a fait ses études à la Sorbonne.

— Ma sœur aussi. Hein ma Léo ?

Là, ils sont perdus. Léopoldine sourit en les voyant chercher par quelle bizarrerie elle peut avoir une fille en âge d'être à la Sorbonne. Ils ont l'impression qu'elle a vingt-cinq ans.

— Mia n'est pas ma fille biologique, elle est la fille de Nathan. Elle vient de fêter ses dix-huit ans. Jasmé et elle ont la même date anniversaire. Oscar n'est pas non plus mon fils biologique, il est le fils de Nathan.

— Mais c'est elle qu'il préfère, rigole le chanteur.

— Ma maman est morte, alors Léo est ma maman de cœur. Hein ma Léo ? ajoute Oscar en se collant à elle.

— Les liens du cœur sont parfois aussi forts que les liens du sang, leur sourit Léopoldine.

Iris est de nouveau en larmes, elle tient à leur expliquer.

— Martin et Colombe ne sont pas mes parents, ils sont morts quand j'avais quatre ans dans un accident d'hélicoptère. C'est Martin qui m'élève, et depuis un an, avec Colombe.

— Bravo, ma puce !

Martin la prend dans ses bras.

— Tu vois, Paul a raison. On a beaucoup de points communs avec eux.

La petite troupe s'installe. La miss suggère immédiatement d'aller présenter les poneys à Oscar.

— Iris, vous restez à l'extérieur des box. Cet après-midi, si vous le voulez, on ira tous faire une balade, propose Paul.

— Oscar, oui. Malheureusement, je ne peux pas, ma césarienne est trop récente, et Nathan a tout juste le droit de marcher sur un trottoir. S'ils le voyaient sur un cheval, ses assureurs feraient une attaque. La vie de star n'est pas celle que l'on croit !

— Quand nous sommes en période de tournée, je ne peux pas me permettre grand-chose, c'est vrai. Pendant près de cinq ans, l'équitation était mon défouloir. J'ai fait une très mauvaise chute, mon épaule gauche n'a pas résisté. Depuis, mes assureurs ont blindé mon contrat.

Iris s'apprête à sortir avec Oscar, elle fait demi-tour.

— Léo, tu m'appelles si Jasmé se réveille ?

— Ne sois pas inquiète. Elle va engloutir un paquet de biberons avant notre départ.

Dans son couffin, bébé est installé au rez-de-chaussée dans la chambre de Paul et Max. Dans un ronronnement, les conversations se mélangent. Colombe et Léopoldine papotent des enfants, de la grossesse, les garçons sont branchés sur les chevaux. Nathan et Léopoldine sont ouverts, faciles d'accès.

Pendant l'apéritif, Iris et Oscar ne sont pas encore revenus de leur virée, Léopoldine s'ouvre davantage. Elle est telle que Paul l'avait décrite : avenante et simple.

— Iris est émotive, je ne voulais pas accentuer ses larmes. Je partage avec elle le même drame. Mes parents sont morts dans un accident de voiture, je venais d'avoir seize ans. Comme elle, leurs meilleurs amis m'ont pris sous leurs ailes.

— Tu n'avais pas de famille ? demande Colombe.

— Une grand-mère, je l'ai à peine connue. Elle n'a pas désiré s'occuper de moi et je ne le souhaitais pas non plus. Maude et Pierre – mes parents de cœur – sont des personnes exceptionnelles. Ils aiment nos enfants comme les leurs.

— Avant de rencontrer Léopoldine, j'ignorais que cela pouvait exister, ajoute Nathan. Mais je vois que nous ne sommes pas les seuls. On ressent un lien très fort entre vous.

— Nous ne savons pas si nous pourrions garder Iris avec nous. Après m'en avoir confié la garde pendant huit ans, ses grands-parents font machine arrière, raconte Martin.

Paul fait signe à Léopoldine qu'elle peut dévoiler leur conversation.

— Paul nous a fait part des turbulences que vous traversez. Il y a quelques mois, après le décès de la maman d'Oscar, nous avons subi des menaces, du chantage de la part de son mari. Nous avons cru le perdre. La peur qui vous habite, nous la connaissons. J'ai dans mon entourage un collaborateur précieux et d'une grande compétence. Il n'est pas spécialisé en droit de la famille, mais si vous le souhaitez, il vous trouvera un as.

— Nous devons en prendre un ? s'étonne Colombe.

— Oui. Vous encaissez les coups depuis des mois, vous devez lancer une procédure pour conserver la garde d'Iris. La juge ne doit pas savoir quoi penser. Quand elle aura votre requête, elle comprendra que vous tenez à la garder. C'est malheureux, mais vous devez rendre coup pour coup. Dans ces cas-là, c'est celui qui frappe le plus fort qui gagne. Iris vit avec Martin depuis huit ans, il faudrait un motif valable pour la lui retirer.

Martin reste un moment le regard dans le vide.

— Iris est grande, la juge tiendra compte de ce qu'elle veut. Ce qu'ils ont reçu anonymement doit être démonté depuis longtemps. Je suis médecin. Si l'on devait retirer la garde de leurs enfants à tous ceux qui ont consommé des somnifères ou des antidépresseurs dans leur vie, les foyers pour enfants imploseraient. D'ailleurs, les grands-parents d'Iris en prennent peut-être de manière régulière ou occasionnelle. Votre avocat passera tout cela au crible. Il va éplucher chaque détail et l'utilisera pour faire accélérer la démarche.

— À la mort de tes parents, tu as vécu une situation similaire ? lui demande Martin.

— Un an de procédure, Maude et Pierre se sont battus. Dans un des plateaux de la balance, il y avait de l'argent, les juges n'aiment pas.

Les jambes flageolantes, Colombe s'effondre sur sa chaise. Elle ne tiendra jamais aussi longtemps.

— Colombe, rien ne vous oblige à vivre séparé. Reprenez votre vie de couple, avec Iris.

— Ses grands-parents s'y opposent. Nous craignons qu'ils viennent la récupérer de force, continue Martin.

— Seul un avocat peut vous conseiller au mieux et vous devez en avoir un rapidement. Quand la juge vous contactera, vous devez être prêts.

— Léo est très direct, Paul aurait peut-être dû vous prévenir, ajoute Nathan en pinçant les lèvres.

— J'aime les gens qui ne tournent pas autour du pot, renchérit Martin.

— Je vais l’être encore plus, leur sourit Léopoldine. Formulez votre requête ensemble, ils ne pourront plus rien exiger après ça. S’il le faut, prenez chacun un avocat. À seize ans, Iris pourra demander son émancipation et vous pourrez entreprendre une procédure d’adoption.

— Tu l’as fait ? la questionne Colombe.

— J’avais dix-sept ans. À partir de là, tout a été plus simple. Avec Nathan, nous venons de nous marier et dans le même temps, j’ai adopté Oscar. Il était mon fils dans mon cœur, il l’est à présent légalement.

Martin n’a qu’une envie : embrasser Paul pour avoir provoqué cette rencontre. Léopoldine lit en lui comme dans un livre ouvert.

— La peur de la perdre vous a bloqués. C’est une réaction normale, tout comme celle de se recroqueviller en évitant les coups. L’heure est à la bagarre. Vous devez aller chercher ce que vous souhaitez, la juge doit en avoir la conviction. Sur votre chemin, vous avancez ou vous reculez, il ne vous est pas possible de rester sur place.

— Mais si ça se retourne contre nous ? s’inquiète Colombe.

— Votre avocat sera là pour vous conseiller. Mon ami va vous trouver une perle.

— Vous pouvez lui faire confiance. Parfois, ma femme me fait peur. Le maillon fort de notre couple, c’est elle. Ça se voit ou pas ? ajoute Nathan, pour faire un zeste d’humour.

— Ça crève les yeux ! confirment-ils en riant.

Elle se tourne vers Colombe.

— Ni Martin ni toi n’êtes responsables. Ta culpabilité te bloque, libère-toi de son emprise. Après avoir réglé le problème de la garde d’Iris, je vous conseille d’exploser le corbeau qui vous nuit. Elle s’y est reprise à deux fois, elle a forcément fait des erreurs. Je déteste les corbeaux qui s’attaquent aux colombes et aux fleurs. Ça se voit ou pas ?

Ils hochent la tête en signe d’évidence.

Martin et Colombe passent une partie du repas à observer les visiteurs. Ils tendent l’oreille à une conversation, puis à une autre. Ils sont bien. Heureux de se retrouver, Paul et Léopoldine échangent des gestes d’affection. Elle se blottit contre lui, pose sa main sur la sienne. Paul lui raconte les derniers mois, pas folichons. Le haras a traversé des difficultés financières qu’il

espère derrière lui. Ils piquent un fou rire quand elle avoue à Max qu'elle ne touchera pas aux huîtres qu'il vient de présenter sur la table.

— Désolé, je ne savais pas. Colombe et Iris n'aiment pas non plus, j'ai prévu pour elle du saumon fumé. Cela te va ?

— C'est parfait ! Je suis un peu compliquée à nourrir. C'est moi qui suis désolée.

Pour le plat suivant, tous y font honneur. Le ragoût de poisson obtient l'unanimité : un régal. Léopoldine le félicite plusieurs fois, en adressant un clin d'œil à Paul.

À côté de sa femme, Nathan ne cesse de l'embrasser. Sa façon de la regarder est intense, et lorsqu'il prend leur bébé contre lui, Colombe et Iris craquent. Toutes deux se projettent, s'imaginent à leur place. Un couple solaire qui dégage bienveillance et douceur.

Sitôt une délicieuse mousse au chocolat avalée, ils empruntent le chemin de la forêt. Bébé Jasmé confortablement installée dans son kangourou, Colombe et Léopoldine partent à pied. Les cavaliers sur leurs montures sont déjà loin, Nathan tient les rênes d'Oscar, fier comme un pou sur son poney.

Léopoldine en profite pour rassurer Colombe. Elle la sent fragile, vulnérable. La jeune femme observe Jasmé avec envie et tristesse.

— Je craque. Elle a tes yeux bridés et Oscar est le clone de son papa.

— Elle n'était pas prévue, Jasmé est un cadeau de la vie. Nathan l'a tant désirée, c'est arrivé.

— Tu t'entends bien avec sa grande fille ?

— Une relation différente d'avec Oscar, moins maternelle. Lorsqu'elle a appris ma grossesse, nous avons vécu une petite turbulence. Elle traversait des remous avec sa meilleure amie, le moment n'était pas idéal.

— Tu as réagi comment ?

— Cela ne m'a pas touchée, je m'y attendais. J'ai surtout fait en sorte de la rassurer.

Léopoldine marque une pause.

— Nous en traverserons d'autres et c'est normal. Quelle famille n'y fait pas face ?

Colombe multiplie les grandes respirations pour calmer ses spasmes.

— Tout me fait peur. Nous avons des projets, des envies, tout a volé en éclats. Martin ne supportera pas de la perdre... notre couple explosera.

Léopoldine la prend par l'épaule.

— Ce n'est pas votre première épreuve... Votre amour en sortira renforcé. J'ai vu la manière dont Martin te regarde. Il suffit d'une seconde pour capter cet éclat que je connais si bien, mon mari a le même lorsqu'il me regarde.

Elle marque une pause en levant les yeux au ciel.

— J'ai perdu mes parents et un ami que j'aimais profondément. La vie peut être cruelle, injuste, imparfaite, nous devons tous faire avec. L'obstacle devant vous n'est pas infranchissable. Vous avez juste besoin d'une perspective positive. L'espoir, le courage et la foi en vous peuvent faire des merveilles.

— Je ne dors plus depuis des semaines... Mes forces m'abandonnent. Parfois, j'ai envie de partir sans rien dire. Avec moi, tous leurs problèmes disparaîtraient.

— Crois-tu qu'ils en seraient plus heureux ? Tu accentuerais leur tristesse, Martin et Iris t'aiment.

— Certains soirs, je n'en peux plus, je ne parviens plus à me raisonner. L'impression qu'une issue favorable impossible emporte tout. Un jour de grande déprime, j'ai consulté des postes ailleurs, et même postulé en Bourgogne. Max en a eu vent et l'a dit à Martin. Il a déboulé comme un fou, hors de lui, ne comprenait pas. Notre première dispute avec cette force. Je n'ai aucune molécule de type anxiolytique, somnifère chez moi et heureusement. Le nombre de fois où j'ai eu envie d'en prendre une triple dose, juste pour dormir pendant deux ou trois jours. Mes insomnies ne font qu'amplifier mes angoisses.

— On a tous déjà été dans un état de fatigue physique et psychologique où plus rien n'a de sens, un chaos qui n'en finit pas. Notre esprit est embrumé et l'on ne souhaite qu'une chose : dormir. Vous devriez vous accorder une petite pause, pour mieux revenir. Nos enfants sont les essences de nos vies, mais régulièrement, nous disparaissions tous les deux. On remet le compteur à zéro et ça repart. Nous avons une maison à Quiberon, elle peut être votre terre d'accueil pour quelques jours.

— Merci, tu es adorable. Dans l'immédiat, nous ne le pouvons pas. Les résultats scolaires d'Iris s'effondrent, j'ai prévu de la faire travailler. Depuis quelques semaines, elle se jette sur les sucreries pour compenser. Elle a grossi, passe des heures devant son ordinateur à regarder en boucle des reportages sur les chevaux. Même sa relation avec sa meilleure amie bat de

l'aile. Iris est irritable et s'énervé rapidement, Solène a capitulé. Elle avait un petit amoureux, un garçon de sa classe qui vient régulièrement au haras. On la voyait descendre l'étage comme une fusée pour prendre une communication à l'extérieur. Elle revenait les pommettes roses, sa mine réjouie en disait long. Tout cela est terminé. Notre petite fleur se fane, sans que l'on puisse stopper le processus.

Martin les rejoint au galop. Il lui passe sa bombe, son gilet de cross, la fait grimper sur Black. Il poursuit la marche avec Léopoldine. Martin ne sait comment engager la conversation. Il se frotte la barbe, s'ébouriffe les cheveux. Elle esquisse un sourire en remarquant qu'il a les mêmes tics que Nathan.

— Colombe ne tiendra plus longtemps.

— Ne la sous-estime pas. Elle a juste besoin de faire de bonnes nuits, de reprendre une vie normale avec toi et Iris. Le haras est un paradis, Max et Paul vont vous chouchouter. Dans quelques jours, vous lancerez les hostilités.

Elle fixe le sol un instant.

— Lorsque nous avons cru perdre Oscar, Jasmé venait de naître. J'étais fragile, paumée, prête à m'exiler à l'autre bout du monde avec mes enfants sous le bras.

— J'y ai pensé.

— L'ami avocat dont je vous ai parlé a tout organisé, géré. Laissez-vous porter par lui.

— Vous avoir rencontré lui fait du bien. Une famille recomposée comme nous en rêvons.

Léopoldine éclate de rire.

— Vous n'avez rien vu. Quand vos problèmes seront derrière vous, venez quelques jours à Quiberon. Ma bande est la plus bizarre de la planète. Le petit copain de Mia – la fille de Nathan – ne s'y retrouve pas. Nous sommes tous frères, sœurs, parents, grands-parents de cœur, mais nous n'avons pas de liens filiaux. Avec Nathan, nous sommes enfants uniques. Nous nous sommes constitué une famille avec des gens qui nous aiment et que nous aimons.

Les jours ont fort raccourci. Malgré la belle journée ensoleillée, l'obscurité tombe rapidement, les obligeant à rentrer fissa.

Iris donne une fois de plus le biberon à Jasmé.

— Tu prépares son kidnapping dans la nuit ? lui demande Nathan en souriant.

— J'aimerais bien... mais la chance n'est pas avec moi en ce moment. C'est le moins qu'on puisse dire !

— Ne désespère pas ! La vie réserve parfois de belles surprises !

— Merci, Nathan. T'es la star la plus cool que je connaisse. Bon, j'en connais pas des masses, constate-t-elle en levant les épaules. Et pour être honnête, quand Paul nous a parlé de toi, je ne voyais pas du tout qui tu étais !

Il sourit en lui adressant un clin d'œil.

La préparation du dîner se fait dans une cacophonie monstrueuse. Les bras chargés d'un far breton et d'un brownie géant, Jérôme et Bénédicte font leur entrée. En se retrouvant face à Nathan, elle se fixe. Les hôtes se précipitent avant que les précieux desserts n'atterrissent sur le sol. Max éclate de rire.

— Arrête de nous regarder en coin avec tes yeux de pigeon !

— Oh la vache ! Vous êtes bien le vrai ?

— L'existence d'un faux n'a pas été portée à ma connaissance ! rétorque Nathan en se marrant.

Elle tire une chaise en le détaillant, s'assied à côté, se relève sous leurs gloussements.

— Bénédicte est professeure d'histoire et géographie, les informe Max. Heureusement pour nous, car si elle avait choisi la physique et la chimie, l'établissement aurait déjà explosé.

— Léo ! Elle ne te fait pas penser à quelqu'un ?

Sa femme hoche la tête.

— Une Joséphine ! Je suis poursuivi !

— Joséphine est ma sœur de cœur, leur explique Léopoldine. Elle aussi est une belle plante, au tempérament et à la crinière de feu. Elle casse, met en panne tout ce qu'elle touche. C'est une tornade.

Nathan ferme un œil.

— Tu fais de l'équitation ? On a loupé ça !

Elle tourne sur elle-même, claque ses mains contre ses cuisses, tous éclatent de rire.

— Le sujet demeure sensible. J’essaie... mais les chevaux me détestent. Sa chose noire est jalouse de ma merveilleuse chevelure et ne rêve que d’une chose : la boulotter. Les autres me projettent au sol. Soi-disant, je les stresse ! J’aimerais bien les voir, les fesses dans une flaque. Je leur parle, ils ne m’écoutent pas. Hormis les poneys, toutes les montures du haras y sont passées. J’ai bien essayé la technique de Colombe, je leur dis : « On y va mollo, je ne suis pas Alexandra Ledermann ». Cause toujours ! Ils partent comme des dingues au galop et je me retrouve les quatre fers en l’air. J’ai malgré tout la satisfaction de très bien parvenir à une chose... Les faire marrer !

Et pour les faire marrer, elle les fait marrer. Bénédicte raconte au groupe leur sortie en dériveur. Sans équilibre, elle n’en a pas plus le pied marin.

— J’ai beau être Bretonne, le bateau n’est pas non plus pour moi. Je dois l’admettre, je suis dans la catégorie intellectuelle. Pour les activités sportives, je n’ai pas reçu ma dose à la naissance. Lors de la distribution, on m’a oublié, la gentille fée ne s’est pas penchée sur mon berceau.

Hilare, Jérôme tient à poursuivre.

— Au bout de trente minutes, elle dégoillait par-dessus bord. La voyant adopter progressivement le teint de la femme de Shrek, j’ai fait demi-tour. Allez savoir pourquoi, elle s’est redressée d’un coup, je lui ai crié « attention ! ». Trop tard ! Elle s’est pris violemment la bôme dans la pommette. Avec son équilibre légendaire, elle est partie en arrière en battant des bras comme une mouette au décollage... et plouf ! Dans l’océan, avec bottes, ciré et eau à treize degrés.

Jérôme a des dispositions pour le mime, Léopoldine en pleure.

— Marrez-vous ! Je ne vous apprends rien en vous signalant qu’il n’y a pas de freins. Le temps qu’il fasse demi-tour, j’ai frôlé la noyade. Mes bottes se sont remplies d’eau, j’ai dû les virer. Quelqu’un a déjà essayé de nager avec un ciré ? Je vous le déconseille. Ce machin aussi laid qu’inconfortable est une horreur dans l’eau.

— Dans mes bras, s’exclame Nathan, en joignant le geste à la parole. Enfin quelqu’un qui tient le même discours que moi. Ouais, c’est moche ! Léopoldine adore, c’est le vêtement de ralliement au clan, Jasmé a déjà le sien. Ceux qui font de la résistance sont bannis de la planète Quiberon. Inutile de vous le préciser, je le porte et je ne la ramène pas !

Avec une mimique consternée, Jérôme poursuit.

— À la base... le ciré est fait pour se protéger de l'eau, pas pour être dans l'eau. Et tu ne pouvais pas te noyer, je ne suis pas totalement inconscient. Toi, sur un bateau sans gilet de sauvetage, c'est l'appel de détresse assuré.

— Les quelques minutes dans une eau à treize degrés m'ont vaccinée pour un moment. Rejoindre la voiture en chaussettes et le trajet retour avec cette odeur de chien mouillé : un grand moment de plénitude. Et quand j'ai retiré mes vêtements, là encore, je ne vous raconte pas l'épreuve. Se débarrasser d'un jean ajusté alors qu'on vient de piquer une tête, ce n'est pas compliqué, Jérôme m'a aidée. J'étais couverte de plaque rouge. Madame Homard sortant de la casserole d'eau bouillante, sauf que moi, elle était glacée.

Jérôme éclate de rire.

— Son jean est un rescapé, il me doit une fière chandelle. En arrivant devant son appartement, elle a quasiment sauté de la bagnole avant même que je me gare. En passant la porte, je la vois chercher frénétiquement une paire de ciseaux, avec pour projet de le découper. J'ai eu une vision d'horreur. Vous ne le savez pas encore, mais Béné a un problème avec tout ce qui est manuel. Quelques minutes de plus, elle terminait avec l'outil planté dans sa cuisse.

Après avoir joint son rire à tous les convives, Colombe lui vient en aide.

— Le bricolage et le sport, ça coince, mais reconnaissons tout de même sa bonne volonté et sa persévérance. Par contre, c'est une conductrice au top... Un as du volant !

— Merci, Colombe. J'adore conduire... Sauf son tacot noir. Cette bagnole ne braque pas. Elle démarre quand elle a le temps, et alors, niveau confort, pardon ! Je ne conçois pas une voiture sans climatisation. On crève de chaud l'été et l'hiver son chauffage fonctionne trop ou pas. Pour un trajet court, on peut survivre, mais sinon, un casque antibruit est indispensable !

— C'est à toi la Coccinelle noire ? demande Nathan.

— Je l'adore, mais elle est souvent en panne. S'aventurer pour de longs trajets, mieux vaut y réfléchir à deux fois.

— C'était ma première voiture. J'avais exactement la même et encore aujourd'hui, je regrette de m'en être séparé. Mais je le reconnais, les véhicules modernes, niveau sécurité, c'est autre chose.

— Colombe m'a promis d'en changer, renchérit Martin en l'enlaçant.

Ils comprennent tous son allusion, sans pour autant relancer sur une potentielle grossesse. Iris a suffisamment pleuré pour aujourd'hui.

Après le dernier biberon de Jasmé, tout le monde prend ses quartiers pour la nuit, Jérôme et Bénédicte rejoignent leur appartement. Nathan et Léopoldine sont installés avec leur bébé dans la chambre voisine de celle d'Iris et Oscar.

— Elle va boire dans la nuit ? demande la préposée au nectar lactée.

— Notre puceron ne tient pas encore une nuit complète.

— Tu me réveilleras ?

— Tu le lui donneras demain matin, lui sourit-elle en lui ébouriffant ses tortillons.

À trois heures du matin, un petit miaulement se fait entendre et ce ne sont pas les chats. Ne dormant que d'un œil, Iris saute de son lit, rejoint Léopoldine dans la cuisine. Pendant que la jeune maman prépare le biberon, elle colle Iris sur le canapé, Jasmé dans les bras.

— Ses petites billes sont grandes ouvertes, elle est bien réveillée !

— Parle-lui, sinon, elle va ameuter toute la maison !

Sans se faire prier, Iris se lance dans un monologue. Elle lui chuchote qu'elle est jolie, qu'elle a la peau douce et qu'elle sent bon le lait de toilette. Jasmé cligne des yeux, stoppe ses miaulements et siffle son biberon d'un trait.

— Elle a une sacrée descente ! constate la baby-sitter nocturne. Regarde, on croirait qu'elle est saoule.

— Son estomac est plein, elle est bien.

— Je n'aurais jamais de vrais frères et sœurs, s'attriste Boucle d'or.

— Moi non plus. Quelle importance ? Un jour, Martin et Colombe auront des enfants et ils seront tes frères et sœurs.

— On ne s'appellera pas pareil.

— Quand tu seras plus grande, tu pourras en faire la demande et accoler le nom de Martin au tien.

— Je peux avoir les deux ?

— Oui. Quand je me suis mariée, j'ai ajouté celui de Nathan.

— Pourquoi t'as pas pris le sien ?

— Je vais te raconter quelque chose, mais n'en sois pas triste. Je suis comme toi, mes parents sont morts dans un accident de voiture. Ils me manquent infiniment. Ne plus porter leur nom, je ne pouvais pas.

Iris pose sa tête sur son épaule.

— Tu penses à eux souvent ?

— Tous les jours.

— Moi aussi. Des fois, j'ai peur de les oublier, mais j'ai plein de photos.

— Ils sont en toi, dans ton cœur. Parfois, j'ai l'impression d'oublier leurs voix, alors je regarde des vidéos et ça revient.

Dans la douceur de la nuit, seul le vent se fait entendre, les confidences se font avec une plus grande facilité. Léopoldine lui caresse la main.

— Martin m'a expliqué tes difficultés au collège.

Elle s'affale sur le dossier du canapé.

— J'arrive pas à écouter... J'ai peur tout le temps.

— De quoi ?

— De voir débarquer mes grands-parents à la sortie, et que je ne revois plus Martin et Colombe.

— Qui t'as dit qu'ils feraient ça ?

— J'ai vu des trucs sur internet.

— Ça arrive, je ne vais pas prétendre le contraire, mais tu augmentes tes angoisses en visionnant ce genre de reportage.

— Si je vis avec eux, Martin n'aura pas un droit de visite.

— Ils vont se battre bec et ongles pour te garder et s'entourer de très bons avocats qui vont faire pour eux. De ton côté, tu dois te ressaisir. Sinon, la juge va penser qu'ils ne sont pas capables de t'élever correctement et ce n'est pas le cas. Tu es intelligente et courageuse, tu vas rattraper ton retard pendant les vacances. Max, Colombe et Bénédicte sont là pour toi. De toute la tristesse que tu as en toi, fait en une force. Montre-leur que tu sais réagir et te battre. Laisse filer ta colère. La garder, l'entretenir t'épuise et elle ne sert à rien.

— Des jours, j'ai même pas envie de me lever.

— Quand mes parents sont morts, je venais de passer mon bac et j'allais entrer en fac de médecine. J'aurais pu sombrer. Je pensais fort à eux et je me disais qu'ils étaient fiers de moi. Parfois, je flanchais. Je revoyais la vie merveilleuse que j'avais perdue.

— J'ai tout le temps une boule dans la gorge et j'ai du mal à respirer.

— Je te montrerai demain matin comment atténuer tes spasmes. Lorsque ça t'arrive, fais-toi une représentation mentale de toi et ta jument quand tu galopes. Si tes angoisses sont trop fortes, parles-en à Martin ou à Colombe,

cela te permettra de mieux les vivre. Ne cherche pas à les protéger, ils sont forts.

— Je vais essayer.

Iris se colle à elle en regardant dormir Jasmé.

— Qui tu aimes le plus, Jasmé ou Oscar ?

— Tu veux savoir si j'aime moins Oscar parce qu'il n'est pas mon fils biologique ?

— Oui.

— Oscar est mon bébé, comme Jasmé. Martin s'occupe de toi depuis ta naissance. Le lien qui vous unit est aussi fort que celui d'un papa avec son enfant. Pour lui, tu es sa fille. Votre famille va s'agrandir tout doucement. Des petits vont arriver et le cœur de Martin va grossir en même temps.

Iris caresse délicatement la minuscule main de Jasmé.

— Elle sent tellement bon... On a presque envie de la croquer !

Léopoldine lui sourit avec tendresse.

— Allons roupiller, ma biquette ! Demain, on va avoir une sale tête. Nathan déteste dormir sans moi, il ne va pas tarder à rappliquer en râlant.

Elles ne le savent pas, mais du haut de l'escalier, Martin et Nathan ont suivi une partie de leur conversation nocturne, ils viennent de regagner leurs chambres.

Au petit déjeuner, chacun à un bout de la grande table rectangulaire, Paul et Max contemplent leurs invités. Iris et Oscar sont dans les *starting-blocks* : prêts pour aller dire bonjour et nourrir les chevaux. Pour un peu, Oscar serait même parti en pyjamas, son papa l'a rattrapé au vol. Depuis hier, faire médecine comme sa maman de cœur ne le tente plus, le crottin et le foin lui font de l'œil. Subjugué par la vie dans un centre équestre, il ne cesse de répéter : « Je veux être Paul. C'est trop cool, tu peux faire du cheval quand tu veux ! ».

Après une séance de sophrologie familiale entreprise par Léopoldine, Iris se sent mieux. Portée par les deux semaines qu'elle va passer au haras, elle se libère doucement de ses idées noires.

Les deux couples de parents sont les derniers à quitter la table. Martin en profite pour remercier Léopoldine, un peu honteux d'avoir écouté leur conversation. Cette dernière chasse de la main ses excuses.

— Iris exprime facilement ses angoisses, c’est bien. Elle ne vous en parle pas pour vous protéger. À vous de lui faire comprendre que cela ne vous déstabilise pas. En les verbalisant, d’une certaine manière, elle s’en libère.

— Dis celle qui ne montre que rarement les siennes ! la reprend son mari.

— Même pas vrai !

— Ton nez s’allonge, réplique-t-il en l’embrassant.

— Si le tien s’était allongé chaque fois que tu m’as menti, tu ne pourrais plus monter dans une voiture, éclate-t-elle de rire. La conduite serait impossible ! Trêve de chipotages, Nathan dit vrai. Ce n’est pas mon mode de fonctionnement.

Colombe est admirative de leur famille et ne cesse de les observer avec envie. Quand les deux garçons partent prendre leurs douches, elles restent bavarder tranquillement en couvant bébé Jasmé. Léopoldine est observatrice et elle ressent les choses. Une question lui brûle les lèvres. Après plusieurs hésitations, elle se lance en chuchotant.

— Colombe... Es-tu enceinte ?

Elle croise ses doigts qu’elle presse contre sa bouche en retenant ses sanglots.

— Qu’est-ce qui t’a mis sur la voie ?

— De petits détails. Tu as donné ton verre de vin à Martin en précisant que tu avais la migraine, et dans la foulée, je t’ai vu sous la table poser ta main sur ton ventre. Hier, lorsqu’il t’a fait monter sur Black, tu as hésité. Même lui a remarqué que tu galopais moins vite que de coutume, il me l’a dit.

— Il se doute de quelque chose ?

— Il n’a fait aucun commentaire dans ce sens. L’équitation est un trop grand risque pour votre bébé, tu vas devoir arrêter.

— Je ne veux pas leur dire maintenant.

— Sois tranquille, je n’en parlerai pas. Tes insomnies sont liées à ta grossesse ?

— Non. Je suis dans les montagnes russes. Au fond de moi, je suis si contente et à la fois tout me paraît tellement compliqué en ce moment. Et si Iris nous quitte... Comment va-t-elle vivre ça ? Je ne pensais pas tomber enceinte si vite. Je m’étais persuadée que cela prendrait quelques mois.

— Je suis tombée enceinte sous implant contraceptif. Tu es battue !

— J’ai rendez-vous dans quatre jours pour une échographie. Je veux me concentrer sur la garde d’Iris et si tout va bien, je leur dirai.

Bénédicte et Jérôme font leur entrée en tenue pour une balade. Martin et Nathan descendent en même temps de l’étage, la star affiche un sourire moqueur.

— Tu vas monter ?

— Aujourd’hui, je le sens bien ! Je ne sais pas pourquoi, mais je le sens bien ! se motive Bénédicte avec conviction.

— Tu peux prendre Paloma. J’ai mal à l’épaule, je vais marcher avec Léopoldine.

— C’est hier avec Black ? s’inquiète aussitôt Martin. Pourtant tu n’as pas fait d’excès ?

— C’est sans doute une mauvaise position de la nuit dernière, ment-elle en évitant leurs regards.

Jasmé bien emmitouflée contre sa maman, cette fois la joyeuse bande se dirige vers la plage. Comme la veille, Nathan tient les rênes du poney de son fils. Son rire résonne sur l’étendue sableuse et quasiment déserte. Bénédicte penche à gauche, à droite, en avant, en arrière, mais elle parvient à stopper sa monture à leur hauteur. Pour pouvoir replacer ses cheveux sous sa bombe, elle lâche les rênes. Les autres cavaliers ont pris de la distance, Paloma en profite pour partir au galop les retrouver. Au lieu d’essayer de récupérer les rênes, elle se cramponne tant bien que mal à la selle et à la crinière de la jument en hurlant. Nathan et Léopoldine en pleurent. Sans doute incommodée par les cris de son amazone – qui réveillerait un mort –, Paloma s’arrête brusquement. En une fraction de seconde, Bénédicte s’éjecte de son dos. Avec le vent, il ne leur est pas possible d’entendre ses paroles, mais elle gesticule en la menaçant de l’index. Laissant Martin se débrouiller avec sa monture, elle revient au pas de charge dans leur direction en pestant contre la terre entière. Ils se sont arrêtés de marcher, tant ils rient.

— Ah non ! Tu refuses de l’admettre, mais Paloma est débile ! *Finito terminato* ! Je ne veux plus la monter !

— Béné, tu as progressé, se marre Colombe. Tu n’es pas tombée !

— Un miracle, ajoute-t-elle en joignant les mains en signe de prière. Je le sentais bien aujourd’hui !

— Pour la stopper, tu dois bloquer les rênes !

— Tu crois que je faisais quoi ? De l'épilation des sourcils ?

— Tu montes depuis combien de temps ? lui demande Nathan en s'esclaffant.

La bouche en cul-de-poule, elle plisse le nez.

— Presque un an !

— Ah oui, quand même ! Le saut d'obstacles n'est pas pour demain !

Plié en deux, il ne cesse de rire. Sur la pointe des pieds, Bénédicte se redresse en essayant de garder son sérieux.

— Arrête de te marrer ! Si pendant un concert tu vois une belle brune te balancer une tomate dans la face... Ben, faudra pas t'étonner ! La vengeance est un plat qui se mange froid !

Nathan ne se démonte pas pour autant.

— Habituellement, on m'envoie des petites culottes, des soutiens-gorges. Tu seras ma première tomate... Et j'espère la dernière !

— Oh putain ! Je plains ta femme, ça doit être l'enfer ! Je préfère me taper du sport intensif avec Jérôme. Une horde de nanas surexcitées prêtes à tout pour s'installer dans notre plumard... Je préférerais traverser l'Atlantique à la rame, avec juste quelques boîtes de sardines et des soupes lyophilisées.

— À ta place, je ne m'en vanterais pas ! La possibilité que ton amoureux te prenne au mot est réelle, se moque Nathan. Prévois des anti-vomitifs !

Le groupe reprend la promenade. L'air iodé, l'odeur du varech et des goémons, ils en prennent plein les narines. Le vent souffle fort par rafale, Nathan s'inquiète pour Jasmé. Bien à l'abri dans sa combinaison de cosmonaute et sous le manteau de Léopoldine, elle dort à poings fermés. Ils marchent longtemps sur le sable mouillé, les visages rosés et radieux. La marée est montante, les vagues leur lèchent les bottes et dans un bruissement d'ailes, les goélands s'envolent au passage des chevaux. Rien ne perturbe ce doux moment, pas même les quelques promeneurs qui les regardent de travers en retenant leurs chiens qui jappent sans discontinuer après les équidés.

Colombe ne s'explique pas pourquoi elle s'est confiée à Léopoldine, elle la connaît depuis seulement quelques heures. Sans le verbaliser, elle espère qu'ils resteront en contact.

Pour le déjeuner, les maîtres de maison sont aux fourneaux. Une paella pour famille nombreuse est en préparation, les filles sont de corvées

d'épluchage de légumes. La maman de Max est d'origine espagnole, il la réalise à la perfection. Sur le piano de cuisine, dans un grand plat spécifique, les produits frais et délicieux se mélangent en diffusant une odeur appétissante. Tous se régalent et félicitent leurs hôtes.

Ils traînent longtemps à table, la pluie a fait son retour. Bien au chaud, au coin de la cheminée, ils en apprécient d'autant plus le moment. Dans quelques heures, la famille Salinger rejoindra Quiberon. Fébrile à l'annonce de leur départ imminent, Iris se colle à Oscar, le couve comme une petite maman.

— Martin, Léopoldine m'a invitée à venir en vacances à Quiberon. Tu m'autoriseras à y aller ?

— Pas dans l'immédiat, ma puce. Dès que cela sera possible, évidemment !

— Merci, Martin, lui susurre Iris en s'agrippant à son cou. Je ne te le dis pas souvent, mais je t'aime...

La tablée est émue, il l'attire sur ses genoux. Léopoldine lui adresse un hochement de tête. La forteresse qu'Iris avait dressée autour d'elle pour se protéger cède. C'est le signe qu'elle sera plus réceptive aux conseils et peut-être plus attentive en cours. Un changement s'opère. L'agressivité de son ton s'estompe et ses éclats de rire sont plus nombreux. Depuis l'arrivée des visiteurs, son ordinateur et son téléphone prennent la poussière sous le lit de la chambre d'amis. Deux jours bénéfiques à tous. Une petite parenthèse douce et sucrée, aussi reconfortante qu'un chocolat après une grande balade dans les embruns. L'oreille attentive et les conseils avisés de Léopoldine leur redonnent le peu de courage et d'espoir qu'ils leur manquaient.

Vers dix-sept heures, le biberon de Jasmé englouti, toujours contre sa mini-nounou, il est temps pour eux de rentrer dans leurs pénates. Après des échanges de numéros de téléphone, des promesses de se revoir très vite, Oscar fait de la résistance. Il ne voulait pas venir, à présent, il refuse de partir. Sa maman le prend dans ses bras.

— Mon papillon, on reviendra. Pense à Théodore, tu vas le retrouver ce soir.

— Qui est Théodore ? lui demande Iris.

— C'est le fils de ma sœur de cœur, Joséphine. Sa petite sœur a quelques jours, elle s'appelle Rose.

Iris s'agrippe à la taille de Colombe.

— J'en ai marre ! Ils ont tous des bébés et pas nous ! En plus, encore une fleur !

Léopoldine ferme un œil en essayant de comprendre. En esquissant un sourire, Colombe lui apporte quelques lumières.

— La femme de mon frère à une petite Violette. Elle est trop mignonne, toute frisée comme Iris. Nous devions leur rendre visite, mais les derniers événements ne nous l'ont pas permis. Elle peine à se raisonner.

Léopoldine la bloque contre elle.

— Ne désespère pas, ton tour viendra !

Ils s'étreignent chaleureusement, Nathan souhaite bonne chance à Bénédicte en se moquant ouvertement. La belle brune se contente d'un pincement de lèvres en lui remémorant sa menace. Léopoldine reste dans les bras de Paul plusieurs minutes, puis elle s'adresse à Colombe à voix basse quand elle l'embrasse.

— Tu peux m'appeler ou venir quand tu veux à Quiberon ou à Paris. Lorsque tu flanches, demande de l'aide à ton amie. Nos âmes sœurs ne disparaissent jamais, ils sont là et nous protègent.

Touchée par ses paroles et par peur de se laisser emporter par ses émotions, Colombe se contente de secouer la tête. C'est bien la seule chose qu'elle est capable de faire.

À peine leur voiture a franchi l'entrée du haras, à la manière d'une nuée de sauterelles affamées, ils se précipitent pour demander à Paul dans quelle circonstance il les a connus. Il sourit d'abord et prend place dans un chesterfield. Comme des élèves obéissant à leur professeur, ils s'installent en face de lui.

— Il y a quatre ans, j'étais à Paris dans l'espoir d'acheter une jument. Au moment de rentrer en Bretagne, j'ai fait un malaise à l'aéroport et j'ai été évacué dans un service d'urgence. Rapidement, on m'a diagnostiqué une péritonite. Je m'en souviens comme si c'était hier. En pyjama bleu de bloc, j'ai vu arriver une nénette haute comme trois pommes. Elle s'est assise sur mon lit et m'a expliqué en détail l'intervention. En me tenant la main pour me rassurer, elle me fixait de ses petits yeux bridés. Un détail me chiffonnait, elle ne m'avait pas dit qui allait m'opérer. Au bout d'un moment, je me suis lancé et lui ai posé la question. Je la revois me sourire, elle avait l'habitude de cette question. Tout naturellement, elle m'a répondu qu'elle allait pratiquer la coelioscopie. J'ai d'abord écarquillé les yeux, et

sans prendre de gants, je lui ai demandé si elle était vraiment chirurgienne. Du haut de ses vingt-huit ans, ce qui est déjà jeune pour une chirurgienne, elle en faisait vingt-deux. Sans prendre ombrage de ma réaction, elle m'a rassuré d'une voix douce et calme. À seize ans, elle avait intégré la fac de médecine, ce qui expliquait son jeune âge. Dans la foulée, elle m'a proposé un confrère, ce que j'ai refusé.

— D'accord... mais après l'ablation de mes amygdales, je ne suis pas devenu pote avec le toubib qui m'a charcuté, rigole Jérôme.

— Tu peux le laisser terminer ! le rabroue son amoureuse. C'est sûr, si ta mère est venue mettre son grain de sel, il a même dû prier pour ne jamais te revoir ! Ton dossier est passé au destructeur d'archive dans la foulée !

— C'est pas faux ! éclate de rire le grand gaillard. Excuse-moi, Paul, on t'écoute !

— Le lendemain matin, Léopoldine est venue faire le suivi postopératoire. On a longuement discuté de la Bretagne, de Quiberon, de Concarneau qu'elle connaissait et qu'elle aimait. Et puis on a parlé chevaux. Elle est moins bonne cavalière que Colombe, mais elle se débrouille pas mal. La vitesse ne lui fait pas peur, elle saute les obstacles.

— Son niveau est entre le mien et celui de Colombe ! renchérit Bénédicte en levant le menton.

Toutes les têtes se tournent dans sa direction. Ils éclatent de rire en même temps.

— Quoi ? J'ai quand même un niveau ! Je ne suis plus une débutante ! s'agace-t-elle en quémendant leurs approbations.

— T'as pris la confiance ! Tu tiens en selle, c'est déjà ça ! se moque son chéri.

— Merci pour votre soutien ! Ça fait plaisir !

Paul attend qu'ils aient cessé leurs rire pour reprendre le fil de son histoire. Bénédicte lui fait signe de la main qu'il a la parole.

— À la fin de sa garde, elle m'a souhaité bon retour chez moi. Je ne saurais vous dire pourquoi, je ressentais le besoin de rester en contact avec elle. Sans réfléchir, je l'ai conviée à venir quelques jours. Son meilleur ami est gay, elle a rapidement compris que mon invitation n'était pas pour la mettre dans mon lit. Trois mois plus tard, elle se présentait dans la cour du haras. Elle est restée trois jours et j'avoue, je l'aurais bien gardée un peu plus. Pas compliquée, elle est nature. Le seul truc à l'époque qui posait

problème, c'était la nourriture. Ça explique notre fou rire à table lorsque Max lui a proposé des huîtres. Je suis même incapable de faire la liste des aliments qu'elle ne mangeait pas. Elle n'en supportait ni la vue ni l'odeur. Ses phobies s'estompent avec le temps.

— Et depuis, vous êtes restés en contact ? s'étonne Colombe.

— Léopoldine est fidèle. On essaie de se retrouver une ou deux fois par an et on se téléphone régulièrement. À la naissance de Jasmé, elle m'a envoyé un mot adorable, je leur ai immédiatement proposé de venir. Léopoldine est spéciale, très douce. Par contre, je l'ai vue avec ses internes, ça ne rigolait pas. Elle n'avait pas besoin d'épiloguer deux heures. Et je l'ai entendue remettre à sa place un confrère, elle ne faisait pas dans la dentelle.

— Avec Nathan, comment se sont-ils connus ? demande Bénédicte. Elle était sa toubib ?

— Je ne sais pas. Nathan est une star. Cela les oblige à garder une partie de leur vie secrète. La presse people peut être redoutable, Léopoldine verrouille tout au maximum pour protéger leurs enfants.

— Après douze, treize années d'études, elle a abandonné sa carrière, s'étonne Martin. Elle a quel âge ?

— Trente-deux ans. Nathan vingt de plus, il ne les fait pas. L'année dernière, Léopoldine a perdu son mentor d'un infarctus. Son monde professionnel s'est écroulé, impossible de travailler sans lui. Enceinte de Jasmé, Oscar vivait avec eux depuis peu, elle a tout plaqué !

— Tu connais sa grande fille ?

— J'ai déjeuné une fois avec eux à Paris, Mia était présente. C'est très curieux. Léopoldine fait si jeune, tu ne peux imaginer une seconde qu'elle est sa maman, mais au bout d'un moment, tu oublies ce détail. Quand elle dit qu'elle les aime, ce n'est pas pour faire croire à une famille recomposée idyllique. C'est la pure vérité. Ils sont comme toutes les familles, doivent faire face à des conflits, des désaccords, des incompréhensions. Léopoldine porte la sienne à bout de bras et fait tout pour conserver un clan uni. Malheurs à ceux qui essaient de perturber cet équilibre.

Le nuage

Derrière chaque nuage, il y a un rayon de soleil, mais cela reste un nuage. Il peut annoncer une courte averse ou une tempête, personne n'en sait rien.

Dès le lendemain, la main tremblante, Martin contacte le collaborateur de Léopoldine. Dans la journée, un avocat chevronné accepte leur dossier, et après quelques conversations téléphoniques, il a une vue claire de leur requête. Avec un certain soulagement, Martin et Colombe lui donnent carte blanche et dans la foulée, la procédure est lancée.

Tant de mois dans la clandestinité ont laissé des traces, revenir à une vie normale de couple est difficile. Malgré l'emballement d'Iris, Martin et Colombe ne peuvent s'y résoudre. La réaction de Nadine et Jacques à la suite de leur demande de garde est une inconnue, la prudence leur souffle de patienter. En accord avec Max et Paul, ils poursuivent comme prévu leurs vacances au haras.

Tous les matins, Iris travaille avec ses professeurs et ce n'est pas simple. Les programmes depuis septembre sont à revoir : le point noir étant les mathématiques. Aucun des trois amis ne possède de disposition pour cette discipline, Max a l'idée de contacter un collègue pour qu'il les aiguille. Les premières heures sont laborieuses, mais petit à petit, la situation s'améliore. Iris fait preuve de bonne volonté. En une semaine, les cours des différentes matières s'enchaînent, parfois des journées entières. Martin ne manque pas une occasion de l'encourager, de la féliciter. Tous les soirs, ils font de grandes balades, sans la présence de Colombe. Elle a trouvé une parade en leur expliquant qu'elle souffre d'une douleur à l'épaule, et répète à l'envi qu'elle préfère attendre d'être vraiment remise.

Ce samedi matin, Martin est parti aux aurores. Une journée chargée où il va enchaîner les opérations. Après une semaine de travail acharné, c'est la relâche pour les rattrapages de cours. Dans la joie et la bonne humeur, Iris seconde Paul. De la maison, Colombe les observe sauter d'un box à l'autre, seller les poneys, vérifier la longueur des étriers. En fin d'après-midi, elle sort ses juments, les brosses, puis passe à Black. De retour d'une balade

avec Paul, dès qu'elle met pied à terre, Iris demande à monter sur le dos du bel équidé noir de jais. Il n'est pas question qu'elle se déplace avec, Colombe n'y voit aucun mal. Elle l'aide à grimper et la petite miss s' imagine dans quelques années faire de grandes chevauchées, agrippée à lui. S'apprêtant à en descendre, elle a déjà rabattu une jambe sur l'autre, un scooter pétaradant entre dans la cour. Surpris, Black fait un écart. Iris glisse sur le côté, se réceptionne sur son poignet gauche. Rapidement sur ses pieds, elle grimace en se tenant l'avant-bras. Colombe se précipite.

— Merde ! Tu as mal ma puce ?

— Regarde, ça gonfle !

— Ton poignet est peut-être cassé, on file aux urgences !

Sans prévenir Max et Paul, elles foncent en direction de l'hôpital.

Durant les quinze minutes de trajet, Colombe se maudit d'avoir cédé à sa demande. Son état ne présente aucune gravité, mais ses alarmes intérieures s'affolent.

Dans la salle d'attente des urgences, Colombe appelle Martin. Elle tombe sur sa messagerie, signe qu'il est au bloc, elle se rabat sur sa secrétaire.

— Claudie, pouvez-vous demander à Martin de nous rejoindre à l'hôpital ? Iris a fait une petite chute. Rassurez-le, elle n'a rien de grave, mais ils ont besoin de ses références.

— Je le préviens dès qu'il sort du bloc.

— Merci, Claudie.

— À bientôt, Colombe. Bon rétablissement à Iris.

Au bout d'une heure d'attente, une infirmière vient chercher la miss pour sa radio. Colombe veut l'accompagner, mais la jeune femme s'y oppose, l'estimant suffisamment grande pour y aller seule. Elle insiste, la soignante s'énerve en lui demandant si elle est sa maman. Colombe baisse la tête avec un signe de négation. En la prenant par l'épaule, elle l'attire en direction d'une autre salle. À peine cinq minutes plus tard, Martin fait son apparition, le visage fermé. Colombe comprend immédiatement qu'il n'est pas dans un bon jour. Les mâchoires serrées, il s'adresse à elle d'un ton sec, sans prendre la peine de l'embrasser.

— Où est Iris ?

— À la radio, elle vient de partir.

— Pourquoi tu n'es pas avec elle ?

— L'infirmière n'a pas voulu.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

En quelques phrases et sans rien lui cacher, elle le lui résume.

— Ton imprudence va nous coûter cher ! Combien de fois dois-je te dire de ne pas la faire grimper sur Black ?

Son agressivité la décontenance, il évite son regard. Son visage a l'apparence d'un masque figé.

— Martin, c'est une petite chute, cela arrive. C'est son poignet gauche, elle pourra continuer à écrire. L'urgentiste ne pense pas à une fracture.

Il balaie son explication d'un geste de la main.

— Pourquoi font-ils une radio dans ce cas ?

Il s'agite, souffle en permanence sans effort pour dissimuler sa colère.

— Nous avons suffisamment de problèmes, rentre ! Je vais prendre le relais.

— Je vais attendre avec toi...

— Fais ce que je te demande ! Rentre ! Tu n'as rien à faire là !

Heurtée par son ton abrupt, sa manière de lui ordonner de partir, Colombe est sonnée. Aux dernières paroles, elle a même eu un mouvement de recul. Le cœur chagrin, elle file dans les couloirs avec l'impression qu'elle ne parviendra jamais à en sortir. Une fois dehors, elle court sous la pluie glaçante jusqu'à sa voiture, prend le chemin du haras.

Tout le trajet, elle retient ses larmes. Colombe a reçu ses reproches avec trop de forces. Des spasmes douloureux l'envahissent par vagues, lui oppressent la cage thoracique. Respirer normalement ne lui est pas possible.

Après avoir expliqué à Max et Paul le motif de leur absence, elle ramasse ses affaires, attrape sa ménagerie et entasse tout dans sa Coccinelle. Surpris par sa fuite, Max la bloque un instant.

— Colombe, qu'est-ce qu'il se passe ? Tes vêtements dégoulinent de pluie, prends le temps de te sécher un peu.

Elle s'en fiche d'être trempée, c'est le cadet de ses soucis. Colombe ressent à peine l'humidité de son blouson.

— Martin m'a très mal parlé et me tient responsable de la chute d'Iris. Je préfère rentrer. À demain, les garçons.

Les bras ballants, ils la regardent quitter la cour sans plus de détails et sans moyens pour la retenir.

En s'installant chez elle avec ses chats, elle enrage contre son amoureux. Sa peur, elle la comprend et il est vrai, cette blessure tombe mal, mais cela

ne justifie en rien son agressivité à son égard et ses reproches.

Trois heures plus tard, le bolide de Martin se gare en trombe. Il est seul et à la manière dont il claque la portière, il n'est pas mieux disposé. Elle ne se lève pas pour l'accueillir. Devant sa table à dessin, elle n'a pas un regard pour lui. Planté face à elle, ce n'est pas le jour des salamalecs.

— En plus, tu te tires ! Putain, Colombe !

Elle pose son crayon, le mitraille.

— Je suis restée calme jusqu'à présent, mais tu vas changer de ton ! Je ne vais pas supporter tes humeurs très longtemps ! OK, j'ai eu tort... mais il n'y a pas mort d'homme ! Ce n'est qu'une entorse ! Cesse de me parler comme si j'avais deux ans !

— Ce n'est pas son poignet, le problème ! Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, j'ai d'autres chats à fouetter !

Martin fait des allers-retours dans la pièce en essayant de maîtriser sa voix qui n'a pas encore retrouvé son timbre normal.

— C'est quoi, alors ?

— Iris va devoir partir lundi matin pour toute la semaine chez Nadine et Jacques, l'assistante sociale viendra la chercher. C'est une demande de la juge, on n'a pas le choix. Cette blessure va apporter de l'eau à leur moulin. Je te rappelle qu'ils ne cessent de répéter qu'ils estiment trop dangereuse l'équitation. Tu comprends maintenant ?

Il a tout sorti d'une traite, presque sans reprendre une respiration. Blessée par son argumentaire, elle souffre doublement. Le départ d'Iris lundi matin va être une torture et Martin ne cesse de l'accabler. Ratatinée devant sa table à dessin, elle s'enferme dans une bulle, ne lui répond plus.

La voyant sans réaction, toujours avec sa voix de chef de troupe, il se plante à nouveau devant elle.

— Iris nous attend chez moi et j'aimerais que tu viennes. Je ne supporterai pas qu'elle parte avec en plus le sentiment que tu nous fais un caca nerveux ! Ton attitude puérile me déçoit !

La colère se mélange à sa douleur, elle court vomir dans les toilettes. Martin ne s'en émeut pas plus que ça. Sa séparation avec Iris a pris toute la place dans sa tête, il n'est plus rationnel. Sa bienveillance et sa douceur envers son amoureuse ont disparu.

En bon petit soldat, elle attrape ses chats, jette dans un sac quelques vêtements pour le lendemain et la nuit. Elle étouffe sa révolte, mais refuse

de monter avec lui, elle s'y rend avec sa voiture. Pendant le trajet, elle fait des exercices de respiration, se préparant à soutenir Iris en faisant abstraction des mots durs qu'il vient de prononcer. Elle les chasse de sa mémoire pour se concentrer sur sa petite fleur. Et du courage, il va lui en falloir. À peine la porte franchie, le torrent force le barrage. En larmes, Iris ne cesse de lui répéter qu'elle refuse d'y aller. Les reproches de Martin la bloquent, Colombe ne sait que lui dire pour lui remonter le moral et lui faire entrevoir ce séjour autrement. En lui caressant ses petits tortillons blonds, elle joint ses pleurs aux siens.

Après un dîner mortel, ils ont tous picoré, Colombe n'envisage pas de passer la nuit avec son amoureux. Elle propose à Iris de dormir avec elle. Sans intervenir, Martin se contente de la foudroyer du regard en serrant les mâchoires. Blotties l'une contre l'autre, elles se parlent dans le noir jusqu'à épuisement. Les cliquetis de la pluie contre les vitres produisent une musique apaisante, elles se laissent bercer.

La soirée a été sinistre, la matinée n'est pas mieux. Iris pleure sans discontinuer et Martin semble au fond du trou. Impuissant face à ce départ forcé, il ne le supporte pas. Il beurre des toasts qu'il ne mange pas, se contente de boire son café par petites gorgées sans même remarquer que sa douce n'a rien avalé. Ses tics sont plus présents que de coutume. Il ne cesse de souffler et de se gratter la barbe de longues minutes, le regard dans le vague.

En début d'après-midi et après un déjeuner de même nature que les autres repas, Martin emmène Iris embrasser sa jument. Leurs pensées se rejoignent : si elle ne revenait pas. Si Nadine et Jacques en profitaient pour la garder de gré ou de force chez eux. Que pourraient-ils y faire ? Sans doute rien. Ils sont ses grands-parents et si la juge le décide, Martin n'est qu'une bonne âme qui a pris soin d'elle durant huit ans.

Au haras, ils y retrouvent Max et Paul, consternés d'apprendre son départ. Ils parlent peu, se contentent de consoler la petite miss, si triste.

— Je la monterai tous les jours et je t'envierai des photos, la rassure Paul.

— Merci. Si je ne reviens pas, tu la chouchouteras ?

En larmes, Iris entraîne avec elle les trois gaillards, Martin met cinq minutes à réagir.

— Ma puce, l'assistante sociale me l'a promis. Vendredi soir, elle te ramène.

Après des caresses et des baisers humides et salés à Sultane, ils regagnent leur maison. Prostrée sur le canapé et les chats vautrés sur elle, Colombe n'a pas bougé d'un cil. Tara accourt en sautillant. Iris se baisse, la prend dans ses bras, s'étonne qu'elle ne soit pas planquée dans un coin pour faire sa nuit. Elle s'assied à côté de Colombe, câline longuement les trois boules de poils en leur chuchotant qu'ils vont lui manquer.

L'assistante sociale sera là dès huit heures le lendemain matin. Martin attire Iris à l'étage, ils doivent préparer quelques vêtements pour sa semaine. Pas motivée, elle s'allonge sur le lit, l'observe constituer sa valise. Son poignet lui fait mal, elle ne cesse de bouger son attelle.

— T'es fâché contre Colombe parce qu'elle m'a laissé monter sur Black ?

— Non.

— Pourquoi vous ne vous parlez pas ?

— On est malheureux de te voir partir.

Au dîner, ils se contentent de grignoter, et comme la nuit précédente, les filles dorment ensemble. Martin s'allonge avec elles une heure, le temps que la miss trouve son sommeil, et il rejoint son lit, seul. Entre les amoureux, le contact est rompu. Chacun bloqué dans sa tristesse et ses angoisses qu'ils ne verbalisent pas, ils ne ferment pas l'œil.

Le lendemain matin, avant l'arrivée de l'assistante sociale, Iris est une fontaine. Elle demande à Colombe d'échanger son pendentif avec le sien : les cadeaux de Suzette à Noël.

— Comme ça, je serais avec toi et tu seras avec moi, marmonne-t-elle entre deux hoquets.

Martin a toutes les difficultés du monde à garder ses larmes à l'intérieur, Colombe en est incapable.

À l'arrivée du taxi, ils ont tous les yeux rouges, peinent à se quitter. L'assistante sociale ne les brusque pas, mais Iris la suit en pleurant de plus belle. Derrière la baie vitrée, Colombe sanglote, sa boîte de mouchoirs rivée à sa main. Sans un mot, Martin part aussitôt à la clinique. Son besoin immédiat est de s'étourdir en travaillant. Depuis la veille, Colombe ne pense qu'à une chose : fuir Concarneau. Elle a annulé son rendez-vous pour sa première échographie, rien ne presse. Son cerveau n'étant plus capable de raisonner de manière logique, ce bébé, elle ne sait plus si elle le veut, et

d'ailleurs, elle ne se sent pas enceinte. Autant les premiers symptômes lui sont apparus très vite, autant maintenant, elle ne ressent plus rien. Elle n'a quasiment rien mangé depuis deux jours, a juste le sentiment de flotter au-dessus de son corps. Elle rassemble ses affaires quand Martin lui envoie un message.

« Rejoins-moi à la clinique avec Tara, je dois la vacciner. »

Sans même s'offusquer de la froideur inhabituelle de sa demande, Colombe enferme la chipie dans son panier de transport, file à la clinique. En son for intérieur, elle espère une réconciliation ou au moins un moment plus doux qui effacera les deux derniers jours et les paroles blessantes.

Dans la nuit, la pluie a cessé, laissant place au brouillard. Il s'est infiltré dans les rues concarnoises, ne se dissipe pas. Ce matin, l'aube s'est fait attendre. C'est à présent une matinée austère, elle le remarque à peine. Nous avons pour habitude de dire que tout est plus beau sous le soleil, mais tout n'est pas plus laid sous le gris. Quand tout va mal, c'est notre regard sur les choses qui les grise, la météo n'a rien à voir.

Garée sur le parking, Colombe fait le tour de sa voiture, ouvre la portière du côté passager. Un claquement de porte lui fait tourner la tête. Olympe sort de la clinique en ajustant sa veste de tailleur et en replaçant ses cheveux. Colombe n'avait pas remarqué sa Barbie mobile, un véhicule utilitaire la cache en partie. Ce n'est pas le cas de la blonde vipère. Malgré ses stiletos de dix centimètres, en quatre pas elle se plante devant Colombe, la fusille de ses prunelles noires.

— Ne savoure pas trop vite ta victoire, la ligne d'arrivée n'est pas en vue. Je connais Martin depuis des années et il n'est pas homme à s'enfermer dans une relation avec une minette insignifiante comme toi. Tu es le *crush* de sa petite protégée, mais dès qu'elle sera définitivement chez ses grands-parents, tu passeras à la trappe. Il ne t'a pas choisie, c'est elle qui t'a imposée !

Olympe la détaille avec dégoût.

— Sincèrement, comment peut-il te préférer à moi ? Tu es peut-être une bombe au lit, mais ça ne fait pas tout ! Ce ne sont pas quelques exceptionnels et inoubliables moments de plaisirs qui vont le retenir !

Statique dans l'ouverture de sa portière, Colombe est prise d'une bouffée délirante. Elle se voit lui enfoncer ses talons dans le fond de la gorge ; la traînant par sa tignasse sur plusieurs mètres ; lui arrachant ses extensions

filasse, ses prothèses ongulaires une à une, et la piétinant en lui faisant ravalier chaque mot qu'elle vient de prononcer. Le visage impassible, elle se contente de la fixer en pensant à Iris. La voix de la garce blonde devient plus lointaine, comme si elle avait du coton dans les oreilles.

— Quel self-control ! Tu m'impressionnes ! Profite bien de tes derniers jours dans ses bras. Je ne suis pas inquiète, il me reviendra, Martin me revient toujours. Tu n'es pas la première qui s'aventure à me le piquer, même Max a essayé. Ton règne s'achève, je sais qu'au fond de lui il m'aime encore. Rester avec celle qui est à l'origine du départ d'Iris, il ne le pourra pas. Je dois tout de même te remercier, tu viens de me rendre un grand service. Je serai bientôt et définitivement débarrassée de la peste qui squatte sa maison depuis beaucoup trop longtemps !

Voyant une Concarnoise s'approcher d'elles, la blonde rejoint sa voiture en deux secondes. La dame qui vit au bout de leur rue se stoppe à sa hauteur en la dévisageant.

— Colombe, tout va bien ? Vous êtes si pâle !

Un goût de bile dans la bouche et le visage inexpressif, elle se contente de lui faire non de la tête. La colère forme une boule dans sa gorge l'empêchant de répondre. La garce vient de lui administrer plusieurs crochets du droit, même sa vue est brouillée. Tel un punching-ball, elle a encaissé les coups. Le front appuyé contre le toit de sa voiture, elle doit attendre pour quitter le parking. Au bord du malaise, ses oreilles bourdonnent, elle s'assied un instant du côté passager. Sans vraiment aller mieux, Colombe claque la portière, se glisse derrière le volant, totalement sonnée. En chemin, elle ressasse en boucle le monologue, ouvre la fenêtre pour ne pas vomir en conduisant. Son estomac est vide, que pourrait-elle vomir ? Consciente que cette femme est folle, et qu'elle serait prête à raconter n'importe quoi pour récupérer Martin, elle ne peut s'empêcher de penser qu'il y a un peu de vrai. Si Iris n'avait pas tout fait pour se rapprocher d'elle, y aurait-il eu une histoire entre eux ? Il lui dit qu'il l'aime. L'aime-t-il à travers les yeux d'Iris ? Que faisait-elle là ? Martin lui avait interdit l'accès à sa clinique. Le niveau de l'eau étant proche du bord, Colombe n'en peut plus de s'agripper pour ne pas couler. Elle lâche tout.

En arrivant chez Martin, transie et grelottante, Colombe se touche le visage en se pensant fiévreuse. Sa décision est prise. Elle doit s'éloigner pour quelques jours, poser sa vie et l'analyser de manière sereine. Avant de

partir, elle embrasse la famille poilue, laisse un mot à l'intention de Martin sur la table.

Dans un état second, elle rejoint son appartement, avale deux verres d'eau dans l'espoir de faire passer ses vertiges. En une heure, dans un flou nauséux, elle prépare sa valise, cherche son passeport et réserve son vol pour Londres. Elle ne prévient personne. Bénédicte et Jérôme sont à l'étage, elle ne prend pas la peine de leur dire qu'elle part. Se justifier ou expliquer les derniers jours est au-dessus de ses forces. Elle veut faire le vide, en a besoin.

OceanofPDF.com

La tombe d'Iris

Le trajet pour Rennes, elle le fait en priant pour ne pas tomber en panne. Sa Coccinelle à la bonne idée de tenir le coup. Avant d'aller à l'aéroport, Colombe doit faire une chose, une chose qu'elle n'a jamais faite : se rendre sur la tombe d'Iris.

Depuis quelques semaines, cette visite lui trotte dans la tête. Jusqu'alors, c'était au-dessus de ses forces, plusieurs essais se sont soldés par des échecs. En larmes devant la grille, Colombe faisait demi-tour et ne l'a jamais avoué à Martin et à la petite Iris, elle en a un peu honte. Ses deux amours se rendent de temps en temps sur la tombe de Gaëlle et Loïc à Lorient. En catimini, sans en avertir Nadine et Jacques, Iris ne souhaite pas leurs présences dans ces moments-là. Ils en reviennent apaisés. Sans en avoir vraiment conscience, cela l'a fait réfléchir. Sa peine, sa douleur était trop forte et elle n'avait pas besoin d'être en face de la sépulture pour lui parler. Voilà plus de quatre ans qu'elle est partie et son amie demeure chaque jour dans son esprit. De plus en plus souvent, elle pense à sa « fleurette » en souriant. Parfois, elle relate des anecdotes à Iris sur leur adolescence ou les quatre cents coups qu'elles ont faits pendant leurs années lycée. Sa parole se libère. Même si une larme finit toujours par couler, elle semble y prendre plaisir.

En poussant la lourde grille, ses doigts tremblent légèrement, sa respiration se fait plus rapide. Plantée devant les allées à perte de vue, Colombe ne sait laquelle prendre, toutes les tombes se ressemblent. Incapable de reconnaître celle de son amie, elle fouille sa mémoire un instant. Elle essaie de se souvenir d'un détail, mais rien ne vient. Après une dizaine de rangées, elle revient sur ses pas. Le ciel menace et le cimetière est immense. Colombe se rend à l'évidence, elle ne la retrouvera pas. Dès les premières gouttes de pluie, le vent vif lui glace les mains. Elle regagne sa voiture, décide de téléphoner à son papa pour qu'il l'aiguille. En noyant sa demande dans une conversation banale, Colombe lui cache sa présence à Rennes, se contente de lui dire qu'elle compte y aller prochainement. Guillaume n'éprouve aucune difficulté à lui expliquer comment la

retrouver. Elle est proche de l'entrée, dans les premières rangées en partant du mur droit. En cinq minutes, la sépulture lui fait face. Les obsèques lui reviennent par flashes. Son malaise lorsque Antonin l'a serrée dans ses bras et son incapacité à le réconforter. Elle n'a jamais cherché à le revoir. Colombe ne peut s'empêcher de le tenir pour responsable de leur brouille et qu'à cause de lui, elles ne se réconcilieront jamais. Figée au sol, elle reste un moment à fixer le marbre gris, les plaques funéraires toutes ornées d'un iris. Au centre trône un bouquet de fleurs blanches sans aucun doute déposé par ses parents. Il n'est plus très frais, a subi les assauts du vent et de la pluie. Colombe détaille tout. Son nom et son prénom gravés en lettre d'or, sa date de naissance, celle de sa mort : vingt-deux années séparent ces deux dates. Sa pensée s'égare. Elle cherche en vain la faute impardonnable qu'Iris avait commise pour que la vie lui soit retirée. Colombe a été élevée dans la religion catholique, elle ne croit plus. Sa foi s'en est allée avec sa sœur de cœur. Arnold et Anne y ont trouvé un soutien, elle en est heureuse pour eux.

Colombe déteste et a toujours détesté les cimetières. Est-ce l'aspect froid, glaçant des marbres ou cette uniformité dans les formes ou ce gris trop présent, beaucoup trop présent ? Lors d'une conversation avec Suzette, cette dernière lui a expliqué que certaines personnes aiment s'y rendre. Elles n'éprouvent ni angoisse ni sentiments malaisants dans ce lieu, au contraire. Se sentir proche de son défunt peut être un apaisement. Aujourd'hui, elle a ce sentiment, aimerait s'y asseoir, prendre son temps pour trouver les mots. Elle pleure, ferme les yeux en visualisant son visage. Elle revoit ses longs cheveux bruns, son nez en trompette qui se couvrait de taches de rousseur de plus en plus nombreuses avec les années. D'un coup, les mots lui viennent, sans retenue.

— Tu dois bien rigoler ! Parler toute seule devant une tombe froide, j'ai conscience du ridicule de ma situation. Je suis venue plusieurs fois, je n'ai pas pu passer les grilles.

Avec d'abondants détails, elle lui décrit sa mini Iris, Martin, sa nouvelle vie à Concarneau. Son bonheur sans nuage et la passion amoureuse qu'elle vit avec son beau grisonnant en faisant abstraction de la tempête qu'ils traversent. Elle lui conte ses élèves et bien sûr Rubis.

— Ma fleurette, si je suis là aujourd'hui c'est parce que je pars dans quelques heures retrouver Capu. Je l'embrasserai pour toi, sans lui dire que

je suis venue. Même avec elle, c'est toujours aussi difficile de parler de toi. Elle sera la première personne à qui je dévoilerai ma grossesse. Léopoldine le sait. Elle l'a devinée, ça ne compte pas. J'avais imaginé une situation différente. L'annoncer à Iris et Martin en même temps. Comme mon tatouage sur ma peau, graver dans ma mémoire leurs visages emplis de bonheur. La vie est belle et cruelle à la fois. Elle nous ressemble parfois. De la plus belle des nouvelles, elle la transforme en difficulté. J'ai peur. Peur qu'en l'absence d'Iris, Martin prenne conscience qu'il s'est leurré, qu'il a cru à un joli conte, une chimère entretenue par notre petite fleur. Il est un merveilleux papa. S'il le faut, nous élèverons ce bébé ensemble, sans être en couple. Voilà tout.

De temps en temps, une rafale retourne son parapluie. La pluie inonde son visage en se mêlant à ses larmes. Ce rendez-vous avec son amie est trop court, elle avait d'autres choses à lui raconter. Quatre ans, c'est très long. Colombe lui a toujours parlé par la pensée, mais à cet instant, elle a le sentiment qu'elle l'entend, qu'elle ressent sa présence. À contrecœur, elle doit la quitter, son vol ne l'attendra pas. Après avoir caressé le marbre froid de sa main rougie par le vent et la pluie, elle lui parle à nouveau.

— Ma Fleurette, tu me manques tellement. J'aimerais tant te serrer une dernière fois dans mes bras. Venir te voir sans douleur, je ne le peux pas, pas encore. Je chemine lentement. Un jour, je serai capable de te penser en souriant, sans larme et sans tristesse. Un jour...

Elle court à sa voiture. Son jean lui colle aux jambes en freinant ses mouvements et ses Converse sont trempés. Elle secoue les gouttes de son parapluie, met le contact et file en direction de l'aéroport.

Dans le même temps à Concarneau, Martin rentre chez lui pour le déjeuner. Pensant y retrouver sa douce, il est accueilli par la bande de quatre pattes poilues et la maison est anormalement silencieuse. Il la cherche, l'appelle. Sans remarquer le mot sur la table, il repart aussitôt et rejoint l'appartement de sa belle. Bénédicte et Jérôme se garent devant lui. Il frappe à la porte, sans obtenir de réponse. En deux enjambées, il rattrape le couple en haut de l'escalier sur le point d'entrer chez eux.

— Vous savez où est Colombe ?

— Elle est passée ce matin. Peut-être qu'elle a pris ses quartiers chez Paul et Max ?

— Je l'ai vue sortir avec une valise, leur signale Jérôme.

Sans réclamer son reste, il file au haras et ne peut que constater son absence.

De sa voiture, il tente de la contacter sur son portable, mais Colombe a bloqué son numéro. Il ne peut ni l'appeler ni lui envoyer un message. Au pas de course, il rejoint Max et Paul et leur demande de lui téléphoner. Colombe a bloqué tous les numéros, la panique le gagne. Max essaie de comprendre.

— Tu l'as vue quand pour la dernière fois ?

— Au départ d'Iris chez ses grands-parents. Elle devait m'amener Tara pour un vaccin, notre voisine lui a parlé sur le parking, mais elle n'est jamais entrée dans la clinique.

D'un coup, il porte sa main à son front, a une lumière.

— Oh putain ! À tous les coups, elle a croisé Olympe. Cette tarée est venue m'emmerder ce matin.

— Franchement Martin ! Comment as-tu pu fricoter avec cette garce ? Elle ne me fait pas penser à Barbie, mais à Glen Close dans *Liaison Fatale*. Faites gaffe à vos chats, elle serait capable de les faire bouillir !

— Je vais te le dire de manière crue. C'était un plan cul ! Cette nana est une psychopathe. Tu crois que c'était écrit sur son front ?

— Ne tiens pas compte de ma remarque, elle est déplacée ! s'excuse Max, une main sur son épaule. Elle n'a manifestement pas tout pigé au concept de *sex friend* !

Il fonce chez lui, monte à l'étage pour vérifier qu'elle n'y est pas. Du haut de l'escalier, il aperçoit la feuille sur la table, ressent comme une décharge électrique. Toutes ses alarmes s'affolent. En le lisant, il se laisse tomber sur une chaise, ne comprend pas un mot de sa prose.

« La vie n'est pas un conte de fées, tout le monde n'a pas forcément droit à une fin heureuse. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. À un moment, il faut lâcher prise, même si c'est difficile. En amour, on prend des risques. On se jette à l'eau sans savoir si l'on sait nager. C'est comme ça, on plonge. Parfois, on regrette et l'on ne sait pas comment rejoindre le bord. Il semble que la vérité est une délivrance. La vérité est horrible, terrifiante, mais je suis prête à l'accepter. Je t'aime Martin, mais j'ignore si tu m'aimes. Si Iris ne m'aimait pas autant, quels seraient tes sentiments ? Prends soin de toi et de mes bébés. »

Il fixe le plafond, se repasse le film des deux derniers jours, regrette les paroles et son attitude à l'hôpital. Pour elle aussi, le départ d'Iris a été une souffrance et il n'a vu que la sienne. Il pense à Hélène et Guillaume, renonce à les appeler de peur de les inquiéter. Sans rien avaler, il file retrouver sa patientèle. Iris lui a envoyé un message, elle est chez ses grands-parents. Il hésite à lui demander si elle a la possibilité de joindre Colombe, car du même coup, il devra lui expliquer pourquoi lui ne le peut pas. Coincé, il passe le reste de la journée à espérer un signe de sa belle. En fin d'après-midi, il essaie de la contacter avec la ligne fixe de la clinique, mais là encore, elle l'a bloqué. Il passe la soirée avec les chats à errer chez lui comme une âme en peine, Tara ne le lâchant pas d'une semelle. Max et Paul, puis Bénédicte et Jérôme l'appellent avec l'attente d'une bonne nouvelle. Ils sont inquiets, Martin est désespéré. Sans le vouloir, son amoureuse ajoute une couche à son mal-être.

Sanglée dans l'avion, Colombe a traversé le miroir. Elle est là, sans être là. Elle pense à Martin et à Iris, ne s' imagine plus vivre sans eux. Elle relativise, se répète qu'elle a survécu au décès de son amie, elle y survivra. Elle fait des exercices de respiration, essaie de se trouver une projection positive. Dans un tunnel sombre et effrayant, elle marche dans le noir sans en voir la fin et la lumière.

Je dois impérativement sortir de l'autre côté. Qui sait ? Ce qui m'attend est peut-être magnifique.

Quand l'avion se pose sur le tarmac de l'aéroport de Londres, elle a le sentiment qu'elle vient de s'asseoir. Pendant une heure trente, seules ses paupières bougeaient. Les premières minutes, sa voisine de siège a bien tenté de dialoguer, mais Colombe s'est contentée de réponses courtes. La pâleur de son visage, ses yeux rouges et cernés parlaient d'eux-mêmes. Elle n'a pas insisté.

Sortie de sa léthargie légèrement hébétée, elle observe les voyageurs s'agiter pour quitter l'appareil. Elle se lève à son tour, enfile son manteau avec des gestes engourdis.

Capucine

Devant le carrousel de bagages, elle scrute l'arrivée de sa valise. Une main sur son ventre, malgré la vague d'émotion qui l'assaille et la tempête qui se déchaîne par instants dans sa tête, elle sait exactement ce qu'elle fait là.

En traînant sa valise, elle scrute les voyageurs puis s'arrête pour observer une famille avec un bébé.

— Alors ma belle, tu rêves ? Bienvenue à Londres ! s'exclame la jeune femme à la tignasse rouge qui se pend à son cou.

Colombe pivote, enfouit le visage dans sa chevelure.

— Ma Capu ! Je suis si heureuse de te revoir ! Merci d'être venue me chercher.

Elles restent un moment dans les bras l'une de l'autre, Colombe s'imprègne de son parfum en la respirant lentement.

— Tu sens bon, ma Capu !

— Merci, toi aussi !

Elle la détaille un instant.

— Par contre, tu fous les jetons ! Tu ressembles à un vieux bretzel tout mou, oublié dans le fond de la boîte et qui ne croustille plus. Un de tes élèves t'a refilé la peste ou le choléra ? Tu fais un métier à risques. T'es en arrêt maladie ?

Avec un petit sourire, Colombe saisit l'ironie de son discours.

— Capu... Je suis en vacances scolaires !

— Ah ouais ! Les joies de l'enseignement... Ça compense le risque, éclate-t-elle de rire. Combien de semaines par an ?

— Déjà ? Je te pensais capable d'attendre quelques heures avant de me titiller ! ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

— Allez, on y va. Tu dois avoir plein de trucs à me raconter, lâcheuse ! Depuis que tu roucoules, les nouvelles sont rares !

— Je t'ai invitée des dizaines de fois ! C'est de ta faute, tu ne veux pas quitter Londres !

Depuis près de dix ans, Capucine officie dans un salon de tatouage. C'est chez elle que Colombe s'était réfugiée pendant six mois après la mort d'Iris et c'est elle qui l'a initiée à son art. Originale et rieuse, Capucine partage avec Colombe son goût pour le motif écossais, les Dr. Martens et les associations de vêtements qui peuvent paraître au premier abord improbable. Mélanger des rayures et des pois ne lui fait pas peur, idem pour les couleurs. La miss à la crinière de feu ne s'interdit rien.

Dans le taxi qui traverse Londres illuminé, elles se parlent peu, se contentent de se tenir la main. Dans une circulation monstre, Colombe regarde défiler les rues qu'elle connaît si bien. Elle regrette parfois de ne pas être restée plus longtemps. Si elle n'avait pas eu Rubis qui l'attendait, sans doute y aurait-elle pris racine.

L'appartement de la belle est situé au-dessus du salon de tatouage. La surface est minuscule, mais elle s'en contente. Vivre sur son lieu de travail a des avantages qu'il convient de ne pas sous-estimer, surtout dans une ville comme Londres. Les prix des logements y sont exorbitants.

Sa petite bonbonnière est chaleureuse et contrairement à Capucine qui n'en porte jamais, le blanc domine. Son appartement n'a qu'une chambre, une salle de bains et une pièce à vivre. Capucine pousse la valise dans un coin, et elles s'installent à même le parquet devant la table du salon. Connaissant le goût de son amie pour les sushis, avant de partir pour l'aéroport, elle a filé au restaurant japonais dans le quartier voisin. Lorsque Colombe voit la barquette sortir du frigo, elle se décompose.

— Excuse-moi Capu, je ne vais pas pouvoir en manger !

— Tu n'aimes plus ?

Elle baisse la tête, lâche dans un murmure.

— Le poisson cru... ce n'est pas recommandé pour les futures mamans.

Le plat dans les mains et après quelques secondes – le temps que l'information parvienne à son cerveau –, son amie ouvre grandes ses mirettes et le sourire suit. Capucine jette presque les sushis sur la table, se précipite dans ses bras.

— Ma Colombe va avoir un bébé...

Mais le sourire de son amie est timide. Capucine fronce les sourcils en flairant une embrouille.

— De la moussaka, ça te va ?

Colombe hoche la tête. Elle saute sur ses pieds, enfourne l'assiette dans le micro-ondes.

— Je te la chauffe et après, tu vas me raconter tout ça ! Dommage, on ne va pas pouvoir picoler en même temps ! On va se faire une orgie de coca, ajoute la miss en rigolant.

Dans un long récit entrecoupé de quelques larmes, sans rien enjoliver, mais sans rien dramatiser non plus, Colombe lui relate sa vie concarnoïse. La romance idyllique des premiers mois et le cauchemar qui s'est ensuivi. Capucine l'écoute sans l'interrompre, lorsqu'elle fait une pause pour se moucher, elle réagit.

— Pour quelle raison penses-tu qu'il t'aime à cause d'Iris ? Barbie me semble bien tarée. Quand tu l'as vue sur le parking, tu aurais dû aller directement t'expliquer avec ton mec !

— Les jours précédents, il était très froid et m'inondait de reproches. J'ai manqué de courage pour l'affronter et j'ai pris peur en imaginant ses réponses. J'aurais dû pressentir que notre bonheur ne pouvait perdurer. C'était trop beau !

— Ma Colombe... tu es enceinte. Tous ces problèmes en même temps ont peut-être faussé ton analyse ? Tes hormones te jouent des tours. Bloquer les numéros n'est pas une bonne idée, Martin doit être fou d'inquiétude.

Assise en tailleur, Capucine se goinfre de sushis, elle en avait commandé pour deux. Colombe peine à faire honneur à la moussaka.

— Il ne sait pas... pour le bébé.

Les mains sur les hanches, les différents piercings qui ornent les oreilles de Capucine sont pris d'une curieuse danse. Elle stoppe sa mastication, lui lance la bouche pleine.

— Sans déconner ! Colombe ! Tu dérailles sec !

— Le contexte ne s'y prêtait pas. La possibilité qu'il perde Iris est trop forte.

— En le lui cachant, tu n'as fait qu'alourdir ta charge mentale. Tu as fait une échographie ?

— Je devais cette semaine, je l'ai annulée. J'ai juste fait confirmer ma grossesse par une prise de sang. Un nuage noir se pavane au-dessus de ma tête depuis des mois. J'essaie de lui échapper, mais il fait tout pour me poursuivre.

— Colombe... ce bébé, vous l'avez désiré !

— Bien sûr. J'ai arrêté la pilule avec une part d'inconscience en me persuadant que cela prendrait quelques mois et qu'il serait une merveilleuse nouvelle dans notre ciel obscur. Rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé. Quand j'en ai eu la confirmation, autour de nous, ce n'était que le chaos.

L'œil mauvais, Capucine l'observe jouer avec la nourriture du bout de sa fourchette.

— Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour le haricot en formation. Mange ! Tu ressembles à une petite colombe plus vraiment blanche et qui a pris du plomb dans l'aile.

Jusque tard dans la nuit, les deux amies se racontent leurs vies. Capucine a elle aussi un amoureux, tatoueur, comme elle. Ils travaillent occasionnellement ensemble. Elle pétille de plaisir en lui montrant des photos de Stan : un solide gaillard brun, les bras recouverts de dessins. Colombe ne le rencontrera pas. Il est en Allemagne pour un concours, ce sera pour une autre fois.

Les deux jours suivants, Capucine fait abstraction de sa vie compliquée. Elle s'est donné pour mission de la divertir et de l'occuper à la création de croquis pour de futurs tatouages. Colombe est venue pour ça : couper le cordon pour quelques jours. Le soir, après la fermeture, elles flânent dans les rues bondées, dînent dans des pubs en écoutant des groupes de jeunes Londoniens. Les nausées sont de retour. Tous les matins, Colombe peine à ingurgiter un aliment ou une boisson. Elles sont violentes, lui rappellent sa triste et merveilleuse situation. La trouvant maigre et pâlichonne, son amie la gave littéralement. Colombe raffole des cupcakes et par chance, à deux pas, un salon de thé les réalise à la perfection. Plusieurs fois par jour, Capucine en revient avec différents parfums. Depuis son arrivée, tous y sont passés.

Le jeudi, Capucine ferme le salon pour se consacrer à la future maman. Elle l'entraîne dans d'interminables séances de shopping. Colombe n'est pas fan, mais elle se laisse faire et comme sa petite fleur occupe ses pensées, elle achète essentiellement des cadeaux pour Iris. Des tee-shirts, une écharpe écossaise semblable à la sienne et un kilt : la miss en rêvait. Dans la boutique Cavaliers & Cavalières, Colombe craque sur trois polos identiques.

Lessivées par leur journée marathon, elles attendent le bus du retour en observant les passants.

— Vous allez être beaux tous les trois sur vos canassons, habillés pareil. Pour toi, une taille de plus n'aurait pas été du luxe, ricane Capu. Tu vas bientôt dire adieu à ton 36 !

— On voit bien que tu n'es pas une cavalière. Je ne monte plus, c'est un trop grand risque.

— Je n'ai jamais compris le plaisir que vous aviez à vous faire trimbaler comme des sacs à patates.

— Ça ne s'explique pas. C'est comme la foi, tu l'as ou pas.

— Raconte-moi, Iris était contente de sa bombe ?

— Folle de joie. Merci, Capu. Tu nous verrais toutes les deux sur nos juments, vêtues de manières identiques. Iris adore et je me laisse faire. Parfois, je peine à cacher mon trouble. À sa première visite chez mes parents, elle m'a dit : « Tu ne trouves pas que nos prénoms vont bien ensemble. L'oiseau et la fleur. » J'avais l'impression de m'entendre le dire à ma fleurette.

— J'ai hâte de la connaître, ton mec aussi ! Si je lui ajoutais trois ou quatre tatouages, il serait tout à fait mon genre.

Elle émet un petit rire.

— Bon, maintenant qu'il va être papa, je te le laisse !

— J'ai une chance indécente, j'en ai conscience. Je me demande souvent ce qui l'a attiré chez moi et ça conforte mes angoisses.

— Enfin, Colombe ! Tu n'as rien d'un laideron !

Capucine stoppe sa marche, hausse les épaules suivies d'une moue dubitative.

— Tes hormones te jouent vraiment des tours. Stan adore les petites Françaises, je préfère que tu ne le rencontres pas. Quand tu m'as appelée pour m'annoncer ta venue, je lui ai montré ta photo et je n'ai pas du tout aimé la façon dont il a levé les sourcils.

— Menteuse ! Tu inventes pour me remonter le moral. En parlant de mec, raconte-moi comment s'est terminée ta romance avec le beau Henry ?

Elle pince les lèvres, la prend par le bras.

— Le bus arrive, on s'installe et je te fais ça. Un grand moment !

Sitôt assise, Capucine retire son écharpe dans un soupir.

— Mon boss m'avait prévenue. Les histoires avec les clients n'apportent que des emmerdes. Je te le confirme !

— Il était ton client ?

— Ouais, je lui avais tatoué un aigle. Quatre heures à reluquer son merveilleux fessier, ça rapproche ! Quand il m'a filé son numéro, je n'y ai pas réfléchi deux jours !

— Capu... tu m'étonneras toujours !

— Moi aussi, je m'étonne parfois... surtout pour me mettre dans des situations scabreuses.

Elle éclate de rire.

— Trois mois d'une relation cool, sans prise de tête. Il travaillait dans une banque, je ne me suis jamais vraiment intéressée à ce qu'il faisait. Lorsqu'il me retrouvait, on était surtout en position horizontale. Un détail aurait dû m'alerter. Nous n'avons jamais passé une nuit ensemble. J'étais très occupée, lui aussi. On prenait ce que chacun était capable de donner à l'autre.

Colombe pose sa main sur sa cuisse en écarquillant les yeux.

— Il avait une double vie ?

— Tu m'étonnes ! Henry ne s'appelle pas Henry, mais Jason. Il n'a pas trente ans, mais trente-huit. Il est marié et papa deux fois.

— Comment tu l'as su ?

— Une fin de journée, il m'a rejointe au salon. Vers vingt heures, un dossier urgent à boucler l'attendait, j'écoutais à peine ses explications. J'avais confiance, pour moi, tout était normal. Ce nigaud a oublié son portable chez moi, et seulement dix minutes après son départ, je vois des messages s'afficher d'une certaine Annie. Le téléphone avait un code, impossible de les lire. Là, j'ai compris qu'il y avait un loup. J'ai poireauté de pied ferme et je n'ai pas attendu très longtemps. Quarante-cinq minutes plus tard, le revoilà. Rouge et passablement paniqué, il tambourine à la porte du salon comme un dingue. Je ne descends pas, j'ouvre la fenêtre de l'étage et lui demande ce qu'il veut. Avec une petite voix, il me réclame l'objet de ses angoisses qu'il a laissé dans la salle de bains. Je fais celle qui va voir et lui répond qu'il n'est pas là. Il s'énerve, insiste pour monter. Mon sang n'a fait qu'un tour. Il se payait ma tête depuis des mois, il n'allait pas s'en tirer aussi facilement. J'étais certaine que si je le lui rendais, il disparaîtrait dans la nature. J'avais retiré la carte SIM, je le lui ai balancé

par la fenêtre. Il n'a pas réussi à le rattraper, la vitre a explosé au sol, il s'en foutait. Il avait son portable, c'est tout ce qui comptait. Forcément, au bout de la rue, il a compris qu'il manquait un truc et c'est là que ça a dégénéré. Il hurlait qu'il allait défoncer la vitrine si je ne lui ouvrais pas. Un *Bobby* qui habite un peu plus haut a rappliqué et l'a viré vite fait. Dans la foulée, j'ai fait venir un copain qui maîtrise le déblocage des cartes SIM. Équipé de son ordinateur, en quelques minutes, on a eu accès à toutes ses conversations, ses photos, tout son contenu, y compris le numéro de portable de sa femme, Annie.

— Tu l'as appelée ?

— Non. Il n'aurait pas eu ses deux petits, je ne te cache pas que je l'aurais défoncé en beauté. Ils étaient mignons. Avoir ça sur la conscience, je ne le sentais pas. La situation n'était pas glorieuse, je ne voulais pas en remettre une couche.

— Capu, je te connais, tu n'en es pas resté là ?

— Je n'ai pas dit ça non plus, éclate-t-elle de rire. J'ai déboulé à son job. Pour ça aussi... gros bobard ! Il n'a jamais travaillé dans une banque, mais dans une boutique d'accessoires de sports, pas loin de Piccadilly Circus.

— Tu y es allée ?

— Ouais ! Tu aurais vu sa tronche, il a frôlé l'arrêt cardiaque ! Je lui ai ordonné de venir au salon le soir même. Sa réponse est restée bloquée dans sa gorge. Le nullissime Jason s'est contenté de hocher la tête. Vers dix-neuf heures, mon copain Ron l'a accueilli : un mètre quatre-vingt-dix, cent dix kilos.

— Capu, t'as fait quoi ?

Colombe s'offusque en agrippant son bras.

— Rien d'illégal, je te rassure ! Je lui ai tatoué sur le bas du ventre : « Je suis un salopard et un menteur ».

— Tu déconnes ? Il s'est laissé faire ?

Capucine éclate de rire en se remémorant la scène.

— Au départ, je ne te cache pas qu'il cherchait une corde pour se pendre. C'était un tatouage éphémère, je ne suis pas totalement zinzin. Le remake du roman *Millénium* n'était pas dans l'idée du jour. Je suis moins farcie que Lisbeth Salander. Néanmoins, je devais marquer le coup et un mois d'abstinence, ce n'était pas la mer à boire. Je doute fort que pendant cette période, il se soit montré à poil devant sa femme. En même temps, sa

capacité à mentir n'étant plus à démontrer, il a très certainement trouvé un bobard à lui raconter.

Elles descendent du bus en riant. Bras dessus bras dessous, à pied cette fois, elles continuent leur progression en direction de l'appartement de Capucine. L'œil inquisiteur, Colombe la scrute.

— T'as gardé sa carte SIM ?

— Évidemment ! S'il est malin, il évitera le quartier, à l'avenir !

La petite expédition londonienne a redonné le sourire à Colombe. Malgré tous les efforts de la jolie tatoueuse, depuis son arrivée, elle flottait dans le fond de ses angoisses, peinait à regagner la surface. Capucine l'entendait la nuit se tourner et se retourner sans cesse. Martin étaient un manque trop difficile à gérer : la chaleur de sa peau, son odeur. L'incertitude des sentiments de son amoureux lui provoquait des insomnies. Elle avait beau se répéter qu'elle pourrait surmonter leur séparation s'il en faisait le choix, la réalité était tout autre. Dans ses bras, elle avait la sensation d'approcher la perfection.

Seul numéro qu'elle n'a pas bloqué, les échanges de messages avec Iris sont réguliers, quotidiens. Sans pouvoir la joindre, elle en aurait été trop perturbée. Sa petite fleur se lamente beaucoup, compte les heures avant son retour.

De son côté, Martin vit un enfer. Plus les jours passent et plus il se désespère. Il aimerait lui parler, lui demander pardon pour son comportement. Sans marge de manœuvre, il rumine en boucle, patauge dans sa culpabilité. Tous les soirs, dans son lit vide, il plaque son visage sur son oreiller. Son odeur lui fait du bien et lui fait mal à la fois, il ne cesse de se questionner. Et si elle ne revenait pas ou juste pour venir récupérer ses bébés ? Si les longs mois de problèmes en tous genres avaient eu raison de son amour pour lui ? Si pour elle le jeu n'en valait plus la chandelle ? Tous les *si* y passent et tous les soirs il en trouve de nouveaux. Il ne rêve que d'une chose : retrouver la chaleur de son corps et sa lente respiration dans son cou lorsqu'elle glisse dans son sommeil.

Ses amis multiplient les invitations à dîner, il refuse tout en bloc. Sa secrétaire ne l'a jamais vu dans un tel état et ne comprend pas ce qui peut à ce point perturber son patron. Dans l'espoir de l'aider, dès qu'elle le questionne, il se referme comme une huître. Colombe à Londres, Martin à

Concarneau, leurs nuits sont les mêmes : angoisses et insomnies, et toute la panoplie des amoureux transis.

OceanofPDF.com

La fugue

Ce jeudi, Martin s'en souviendra très longtemps. Penchés sur le bureau de Claudie, ils consultent le planning de rendez-vous pour l'après-midi. Sa salle d'attente est vide, il s'apprête à partir en visite dans une ferme. Un taxi de couleur noire se gare juste devant l'entrée. Ils tournent ensemble la tête, la portière s'ouvre. Qui s'éjecte du véhicule avec la banane en traînant sa valise ? Iris ! Collé au sol, Martin ne réagit pas immédiatement. La miss fait voler la porte.

— Martin, tu peux le payer, je n'ai plus assez d'argent !

Le voyant statique, sa secrétaire se précipite pour régler la note et les retrouve dans les bras l'un de l'autre.

— Iris... qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me suis tirée ! J'ai pris le train à Lorient et en arrivant, j'ai sauté dans un taxi.

— Tes grands-parents savent où tu es ?

— Nan... et j'en ai rien à cirer ! Papi s'est barré à neuf heures pour un golf et mamie avait un déjeuner avec ses copines. Elle était encore dans la maison quand j'ai pris la porte. Nadine était tellement occupée à perfectionner son maquillage, elle n'a rien vu. Avec un peu de chance, ils vont s'apercevoir de mon absence ce soir au moment de se mettre à table !

— Iris, la juge ne va pas aimer, se lamente Martin.

— J'ai tenu trois jours ! On m'a obligé à y aller, je l'ai fait, mais je n'y retournerai pas !

Il la serre contre lui, l'embrasse encore et encore, respire sa chevelure légèrement parfumée d'une odeur de pomme. Cette odeur qu'il connaît si bien et dont il ne peut se passer. Il reprend ses esprits.

— Viens dans mon bureau, on va téléphoner à l'assistante sociale.

Et la conversation est plus que tendue, la jeune femme n'en revient pas.

— J'ai tenu à vous avertir, mais je ne préviendrai pas ses grands-parents. Si vous le voulez bien, on va attendre de voir dans combien de temps ils vont s'apercevoir qu'elle est partie.

— Je le signale immédiatement à madame la juge et je vous envoie un message s'ils m'appellent.

Tellement heureux, Martin peine à poursuivre le fil de sa journée. Sa secrétaire lui conseille de faire venir son assistant pour le remplacer, il y consent de bonne grâce.

Le cœur léger, Martin et Iris regagnent leur maison. Dans la voiture, elle n'y tient plus et veut tous les détails des derniers jours.

— Vous avez fait quoi avec Colombe cette semaine ? Vous avez monté Sultane ?

Martin prend une grande respiration.

— Je vais t'expliquer chez nous.

Dès qu'elle passe la porte, les boules de poils lui font la fête. Elle les caresse un moment, et Tara dans les bras, elle appelle Colombe au pied de l'escalier.

— Elle n'est pas là, ma puce.

— Elle est au haras ?

Il baisse la tête, l'attire contre lui.

— Elle est partie depuis lundi, personne ne sait où elle est.

Le visage fixe, elle relève le regard.

— Vous vous êtes engueulés ?

Martin souffle bruyamment et lui explique en quelques mots.

— T'as pas essayé de lui téléphoner ?

— Elle a bloqué tous les numéros. Même Béné ne le peut pas.

— Je l'ai eu tous les jours par message. Elle ne m'a rien dit.

— Tu peux la joindre ?

— Ben oui...

— Tu veux bien l'appeler ?

Iris pose Tara, attrape son portable.

— Qu'est-ce que je lui dis ?

— Ne lui donne pas trop de détails, essaie juste de savoir où elle est.

La miss compose aussitôt le numéro, Colombe décroche au bout de trois sonneries.

— Ma puce, je suis contente de t'entendre. Ça se passe bien avec tes grands-parents ?

— Ça va. Et vous ?

Colombe ne parvient pas à lui mentir. Par message, cela aurait été possible, de vive voix, elle abat les cartes.

— Je pense qu'ils vont bien. Je suis pour quelques jours à Londres chez mon amie Capucine.

— Trop cool ! Si seulement je pouvais me téléporter vers toi.

— Tu me manques, ma puce.

— Tu as fait des tatouages ?

— Non, beaucoup de dessins.

— Tu rentres quand ?

— Je ne sais pas encore. Et toi ?

— Demain et j'en ai ras le bol. Je te raconterai !

— D'accord. Plein de bisous, mon Iris. Je t'aime.

— Bisous, Colombe. Tu me manques aussi.

Le sourire jusqu'aux oreilles, elle saute dans les bras de Martin. Et il est soulagé, Martin. Il la fait tourner plusieurs fois.

— Je vais aller la chercher, mais je ne peux pas t'emmener. Sans l'autorisation de la juge, tu ne peux pas sortir du territoire. J'aimerais te poser chez Guillaume et Hélène.

— Pourquoi pas chez Suzette ?

— Elle n'est pas là. Avec Édouard, ils sont dans le Sud chez Gonzague, elle t'a envoyé une carte.

— Guillaume et Hélène, ça me va ! ajoute la miss en claquant la paume de sa main contre la sienne en signe d'accord.

Sans perdre de temps, il appelle le papa de sa belle, Guillaume est surpris.

— Aucun problème, nous pouvons garder Iris et les chats, mais où est Colombe ? Je l'ai eue en début de semaine, elle ne m'a pas dit qu'elle s'absentait.

— Elle est à Londres chez son amie Capucine. La tatoueuse, tu vois de qui je parle ?

Interloqué par sa question, à cet instant, il comprend que Martin ne sait pas qui est Capucine, mais il l'élude.

— Tu veux son adresse ? Je lui ai rendu visite plusieurs fois quand Colombe a séjourné chez elle.

— Merci, Guillaume. Et merci pour Iris. Nous serons chez vous en milieu de matinée.

— À l'avenir, si tu as un problème avec Colombe, pense à me téléphoner. Si tu m'avais posé la question, je t'aurais dit où elle était susceptible d'aller.

— Je ne voulais pas vous inquiéter et mon cerveau ne fonctionne plus de manière rationnelle. Excuse-moi ! À demain.

Martin s'empresse de réserver son vol et dans la foulée, il prévient leurs amis. Tous sont heureux de ces nouvelles. Il se sent tellement bien, il en oublie un instant leur bataille pour Iris.

Pendant le dîner, sa miss lui raconte son séjour chez ses grands-parents. Martin est triste de constater qu'ils veulent sa garde, mais que rien ne change. Jacques et Nadine sont incapables de trouver des activités à faire ensemble. Il l'imagine trois jours à se morfondre devant la télé et à écouter les bavardages de dames de soixante-dix ans.

À près de vingt heures, l'assistante sociale ne se contente pas d'un message, elle l'appelle.

— Cela ne va pas jouer en leur faveur. Madame Deschasse vient seulement de constater l'absence de sa petite fille. Elle est rentrée chez elle à dix-sept heures, a pris une douche, s'est lancée dans la préparation du repas. À dix-neuf heures, lorsqu'ils ont souhaité se mettre à table, sa chambre était vide. Madame la juge ne va pas les louper. Nadine Deschasse n'a pas essayé de vous contacter ?

— Il y a une petite heure, je n'ai pas répondu !

— Vous avez raison, Martin. Je ne comprends pas leurs motivations. Ils réclament sa garde, mais ne veulent rien changer à leur vie et sont incapables de s'en occuper. Je fais mon rapport dès ce soir, il sera sur le bureau de la juge demain matin.

— Je vais partir deux ou trois jours à Londres, Iris séjournera chez les parents de Colombe à Rennes. Vu le comportement de Nadine et Jacques, il n'est plus question de s'interdire quoi que ce soit.

— Vous m'en avez fait part, il n'y aura pas de problème. J'ai rencontré monsieur et madame Desmarais pour mon enquête, je n'ai aucune objection. Et si vous voulez mon avis, elle y est plus en sécurité que chez ses grands-parents.

— Merci infiniment. Bonne soirée.

Accompagnée d'une danse de la joie, Iris lève les pouces en signe de victoire. Le sourire aux lèvres, il comprend que sa petite miss avait prémédité son coup.

— Tu y penses depuis combien de temps ?

— Nadine et Jacques ne savent rien de mes habitudes et de mes goûts, mais moi, je connais bien les leurs. Je savais qu'ils seraient incapables de tenir sans golf et sans les copines pendant cinq jours. J'ai juste eu à attendre mon heure. J'avais pris de l'argent pour mon billet de train. Pour le taxi, j'ai un peu foiré mon coup.

Il fronce les sourcils.

— Tu vas me promettre de ne jamais recommencer. Je ne veux pas que tu voyages seule, sans que personne soit au courant.

Bloquée dans son cou, elle le lui promet. À cet instant, Martin a le fort sentiment qu'ils viennent de gagner une manche. Même si ses grands-parents en ont la garde, Iris ne se laissera pas faire et sa petite fleur n'est pas dépourvue de suite dans les idées.

Les bras de sa belle

Sous une pluie battante, quand son avion atterrit à Londres, Martin n'a plus qu'une idée en tête : retrouver les bras de sa belle. Le ciel monochrome, d'un gris très foncé, semble s'éclaircir au loin.

Trois heures plus tôt, il a déposé la ménagerie et Iris chez les Desmarais. Après réflexion, Hélène a réservé sa journée et Guillaume celle de demain. Sans être intrusifs, ils lui ont suggéré de prendre leur temps, de faire une pause amoureuse. Recharger les batteries au milieu de leur tempête ne peut être que bénéfique. Martin en a pris bonne note et une chose est sûre, il ne rentrera pas sans elle.

Il est quinze heures quand le taxi le dépose au bout de la rue. En un claquement de doigts, le soleil est de la partie.

C'est un signe ! Londres me souhaite la bienvenue.

C'est jour de marché à Camden. Le beau grisonnant slalome avec sa valise au milieu des stands et des commerçants vendant toutes sortes de curiosités et des sandwiches odorants. Martin passe à quelques mètres du salon de tatouage sans le voir, et fait demi-tour. La boutique à la devanture mauve ne dénote pas dans ce quartier haut en couleur. Dès qu'il pousse la porte, un carillon se fait entendre. Les murs sont recouverts de dessins et d'une multitude de photos de tatouage ainsi qu'une vitrine contenant toutes sortes d'accessoires pour piercings. Le cliquetis d'un rideau violet constitué de perles baroques lui fait tourner la tête. Une jeune femme à la chevelure rouge se stoppe derrière le comptoir noir et brillant. Elle lui sourit immédiatement.

— Bonjour, Martin !

— Bonjour...

Bloqué au sol, il semble statufié.

— Nous nous connaissons ? Votre visage m'est familier.

En conservant son sourire, elle s'approche en laissant ses doigts effleurer le comptoir et l'invite à s'asseoir sur le canapé en cuir devant la vitrine. Elle prend place à ses côtés.

— Je suis Capucine... la sœur de son amie Iris. Si vous vous posez la question, oui, nos parents aiment les fleurs.

Martin marque son étonnement. Il connaît bien le visage d'Iris, Colombe leur a montré de nombreuses photos.

— Vous êtes jumelles ?

— Non. Je suis l'aînée, mais nous nous ressemblons beaucoup. Hormis les cheveux rouges, ma sœur était plus classique, sourit-elle.

— Colombe est là ? Comment elle va ?

— Elle va. Je dois réaliser un tatouage en fin de journée, elle me prépare le croquis.

— Elle s'est remis le pied à l'étrier ?

— Non, juste des dessins.

Elle baisse la tête un instant.

— Martin, si vous êtes ici, c'est que vous tenez à elle, et Colombe vous aime, mais elle est fragile.

— Je suis fou d'elle. Elle m'a laissé un mot totalement flippant ! Un message codé, je n'ai rien compris.

Capucine parle plus bas et plus lentement.

— Je ne veux pas trahir ses confidences, mais elle pense que peut-être, vous l'aimez à travers les yeux de la petite Iris.

— N'importe quoi ! D'où sort-elle une connerie pareille ?

— De la folle qui se prend pour une poupée ! L'autre lui a débité une théorie à la con et comme Colombe est vulnérable en ce moment, il n'en a pas fallu plus pour mettre le feu aux poudres. Pour le coup, la bave du crapaud a atteint la blanche Colombe !

— J'avais raison... Elles se sont vues sur le parking, ajoute-t-il en se parlant à lui-même.

— Martin, vous avez traversé un deuil terrible et vous savez par quoi est passée Colombe. Elle a souffert autant que moi et ma famille. Elles étaient comme une personne et son reflet dans un miroir, elles ne se quittaient jamais. Nous partions en vacances, Colombe venait avec nous, idem avec ses parents. La seule fois où elles se sont séparées sur une longue période, c'était pour ce voyage à Bali. Colombe s'en veut de ne pas l'avoir accompagnée. Des regrets qui la hantent. Avec vous et la petite Iris, elle avait retrouvé foi en la vie. Quand je l'avais au téléphone, je la sentais heureuse. Mais en arrivant à l'aéroport, j'ai eu un coup au cœur.

— Juste avant son départ, j’ai été d’une nullité affligeante. Quand on parle de foirer une chose, j’étais au-delà.

Sa ressemblance avec sa sœur est telle, il ne peut s’empêcher de la détailler. Il note la finesse de ses traits, sa peau diaphane. Comme sa douce, de nombreux piercings ornent ses oreilles, il s’attarde sur son poignet droit. À l’intérieur, le tatouage d’un iris à l’encre blanche lui fait penser à celui de Colombe. Capucine remarque son regard insistant, elle l’effleure de son index.

— C’est l’un des premiers de Colombe et j’ai réalisé le sien.

— Il est fin, très beau.

— Je vais la chercher.

— Merci, Capucine.

Colombe termine un papillon. Elle pose son crayon, s’étire un moment, se frotte le bout des doigts noircis par la mine. Elle observe le sourire bloqué de son amie, et lui demande doucement.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Un visiteur t’attend dans la boutique.

— Moi ? Capu, je ne fais pas de tatouage !

— File ! lui ordonne-t-elle.

Colombe s’exécute en affichant un air sceptique, mais dès qu’elle traverse le rideau, le parfum de son amoureux qu’elle reconnaîtrait entre mille lui provoque un étourdissement, un pincement au cœur. Martin l’attire contre lui, la serre si fort qu’elle peine à respirer. Collés l’un à l’autre, ils s’embrassent, sans tenir compte de Capucine et du grand mec qui vient d’entrer et dont les bras sont déjà largement recouverts de dessin. Colombe n’en revient pas qu’il soit là, à Londres. Son visage contre le sien, dans la chaleur de son corps, elle chuchote.

— Comment as-tu su où j’étais ?

— Quand Iris t’a téléphoné, j’étais à côté d’elle.

— J’ai eu tellement peur que tu ne me prennes plus jamais dans tes bras.

— J’ai eu peur que tu n’en aies plus jamais envie.

Dix minutes leur sont nécessaires pour reprendre leurs esprits. Capucine les incite à s’installer sur le divan de l’arrière-boutique. Martin retrouve tous les hémisphères de son cerveau.

— Iris est chez Guillaume et Hélène avec les quatre pattes.

Ses doigts fins contre ses lèvres, il poursuit.

— Colombe, je regrette les derniers jours, l'annonce du départ d'Iris m'a profondément déstabilisé. Je ne voulais pas t'accabler, j'aurais dû t'expliquer. J'avais l'impression de revivre le cauchemar d'il y a huit ans. Avec la mort de ses parents, c'est la période la plus douloureuse de ma vie. Pendant trois semaines, je n'ai quasiment pas dormi, je pensais à elle nuit et jour. Elle était avec sa famille, mais qu'elle ne connaissait pas. C'était épouvantable pour moi. La nuit, je faisais des crises d'angoisses, je manquais d'air, incapable de me raisonner. Mes appels à Nadine étaient une torture. Elle me répétait qu'elle ne faisait que pleurer, qu'elle ne s'habituaient pas à eux. J'avais l'impression qu'on m'avait arraché une partie du cœur et qu'il ne battait plus jamais normalement.

— Iris me l'a raconté. Martin, je l'ai mal pris parce que je t'ai caché une chose. J'étais perdue et tu étais si froid. Depuis plusieurs jours, j'étais comme ces petites algues qui sont ballottées par la marée et qui se cramponnent aux rochers. Quand Olympe m'est tombée dessus sur le parking : le courant m'a emporté.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Une ombre noire passe sur son visage. Colombe peine à lui rapporter cette conversation qu'elle souhaiterait oublier pour toujours.

— Que tu lui reviendrais et que tu lui reviens toujours ! Que tu m'aimes pour une mauvaise raison et dès l'instant où Iris ne sera plus là, tu en prendras conscience.

Martin glisse ses doigts dans les siens.

— Si seulement tu pouvais te regarder avec mes yeux, tu comprendrais combien je t'aime. Je t'aime passionnément et j'étais terrifié à l'idée de te perdre !

— Elle m'a fait comprendre que vous étiez en train de vous rapprocher. Elle a même sous-entendu que Max avait des vues sur toi.

Il souffle en oscillant de la tête.

— Son cas est désespéré ! Max... amoureux de moi ? Elle doit être prise en charge de toute urgence ! Comment peux-tu nous imaginer ensemble ? C'est impossible, elle est la source de tous nos problèmes et je ne l'aime pas. Je n'ai jamais été amoureux d'elle. Ton cerveau a vrillé !

Colombe a conscience de sa mauvaise analyse. Elle se masse les tempes de longues minutes.

— C'était trop. Que faisait-elle à la clinique ?

— Colombe, tout cela est faux. Son but était de créer le doute dans ton esprit, de provoquer des conflits entre nous et cela a fonctionné. Olympe est venue me voir pour m'inciter à retirer nos plaintes. Elle voulait que l'on discute en particulier et je lui ai répondu devant ma salle d'attente bondée. Barbie est bonne comédienne, mais la chance n'était pas avec elle. Avec ses yeux de chiens battus, elle a commencé par me dire qu'elle n'était pas notre corbeau et qu'il était facile de l'accuser sans preuve. Calmement, je lui ai rétorqué qu'elle perdait son temps et le mien. Et là, une petite dame dans le fond de ma salle d'attente avec son chat s'est levée, a traversé le hall fissa et s'est plantée devant elle. Olympe a même reculé en la voyant arriver. La conversation est partie en eau de boudin et tout le monde en a profité. Si j'ai tout bien compris, il y a quatre ou cinq ans, le fils de cette dame était son associé. Marié et père de famille, il a commis l'imprudence d'avoir une relation avec elle. Lorsqu'il a souhaité y mettre un terme, elle ne l'a pas accepté. Elle lui a fait du chantage, se pointait à la sortie de l'école de leur enfant pour menacer sa femme, les a inondés de messages et d'appels anonymes. Après des mois d'enfer et de harcèlements en tous genres, ils ont dû se résoudre à quitter Concarneau.

— Elle est vraiment tarée... Elle ne nous lâchera jamais !

— Une main courante a été déposée par cette famille, nous allons l'ajouter à notre dossier. Barbie ne va pas s'en sortir avec un battement de cils, elle est cuite. La preuve que nous espérions, nous l'avons. Léopoldine avait raison, elle a fait une erreur. Dans son deuxième envoi, sur l'envers d'une feuille, on peut lire l'en-tête de son agence.

— Qu'a-t-elle répondu à la dame ?

— Elle a tout nié en bloc et a rejeté la faute sur son fils. On a frôlé le crêpage de chignon. J'ai ordonné à Olympe d'évacuer les lieux avant que je la jette dehors. La bouche déformée par sa hargne, Barbie a replacé sa chevelure et a tourné les talons sans demander son reste. Quand elle t'a vue sur le parking, c'était trop beau ! La vipère n'allait pas louper une occasion pareille.

— Je ne sais plus si j'ai envie de vivre à Concarneau. C'est une psychopathe et elle sera toujours là.

— Une bonne nouvelle n’arrivant jamais seule, le maître d’un patient m’a appris en consultation qu’elle a de gros problèmes avec son agence. À la suite d’un contrôle fiscal chez un notaire, ils ont mis en évidence des écritures suspectes et sont sur son dos. Sa comptabilité passe au crible, elle va avoir du mal à s’en remettre. Les achats de terrains sont dans leur collimateur. Les vendeurs, des personnes âgées n’y ont vu que du feu, mais le fisc, non ! ajoute-t-il dans un éclat de rire.

Il pose sa main sur son visage.

— Colombe, pourquoi as-tu bloqué mes numéros ? Si tu n’avais pas laissé les chats, j’aurais cru que tu me quittais, que tu disparaissais de ma vie !

— Je vais t’expliquer, mais pas maintenant.

Capucine les rejoint.

— Les amis, le tatouage que je devais réaliser est reporté à demain, je vous abandonne pour la soirée. Stan n’est pas là, mais j’ai les clés de chez lui. Mon château est à vous ! Il y a un resto italien dans la rue voisine, je vous le conseille.

— Un resto japonais, Iris raffole des sushis et moi aussi !

Capucine esquisse un sourire.

— Nan, pas de sushis... Italien, c’est mieux !

— Je ne sais pas si l’on peut rester ? s’inquiète Colombe en questionnant son amoureux du regard.

— On peut, j’ai tout arrangé avec tes parents et mon assistant assure à la clinique. Merci, Capucine.

La miss boucle sa porte, leur souhaite une bonne soirée et file le cœur léger dans les rues animées de Londres.

À la nuit tombée, ils sortent dîner. Il y a si longtemps qu’ils n’ont pas flâné l’un contre l’autre, sans se soucier des personnes autour. Un moment de douceur en amoureux qu’ils savourent. Le restaurant n’est pas loin, mais ils s’arrêtent devant chaque boutique en prenant leur temps.

L’ambiance y est chaleureuse, les tables recouvertes de nappes en vichy rouge et blanc, la lumière tamisée. Un serveur leur demande où ils souhaitent s’installer, Martin choisit un coin tranquille, près d’une baie vitrée. Il leur remet les cartes des boissons. Sans la regarder, Colombe fait le choix d’une eau pétillante.

— Tu ne veux pas un spritz ? Tu adores et ils doivent le maîtriser à la perfection !

— Pas d'alcool.

En quelques secondes, Martin met en place le puzzle : sushis – alcool. Il fixe Colombe en respirant lentement, lui prend la main.

— Colombe, dis-moi la chose que tu m'as cachée ?

Elle se mordille les lèvres, mais elles restent soudées et ses yeux fuient les siens. Il lui prend la main, la lui embrasse. Elle pense à cet instant depuis son arrivée et malgré cela, elle ne sait comment le formuler. Elle aimerait que cette annonce soit la plus belle possible, qu'elle soit gravée dans sa mémoire.

— Colombe, regarde-moi ! Tu es enceinte ?

Elle relève la tête, le fixe de ses deux myosotis.

— Oui... Nous allons avoir un bébé.

Pendant quelques secondes, il ne respire plus. Le sourire extatique, il se lève sans lâcher sa main, l'incite à faire de même. Martin glisse lentement ses doigts sur sa nuque, attire son visage contre le sien.

— Pourquoi me le cacher ? Je suis fou de joie !

— Je n'ai pas trouvé le bon moment. Les catastrophes se succédaient et je ne me voyais pas le dire à Iris. Comment lui annoncer alors que l'épée de Damoclès est au-dessus de sa tête ?

— Je l'entends... mais à moi ?

— Quand ? Lorsqu'elle était si mal à se goinfrer de sucreries et qu'elle cumulait les problèmes au collège ? Le jour où tu as appris qu'ils demandaient sa garde ? Quand tu m'as incendiée pour l'avoir autorisée à monter sur Black ?

— Nous pouvons attendre pour le lui dire. Ne me cache plus jamais rien.

Il réfléchit quelques secondes.

— Tu pouvais venir ici sans pour autant bloquer tous les numéros. Si tu avais besoin d'une pause, je l'aurais compris.

Elle se détache de lui, reprend sa place, il fait de même.

— Mon cerveau a fait un *black-out*. Je t'en voulais et c'était une façon de te punir, mais pas seulement. Sans nouvelles de moi, tu pouvais réfléchir à notre couple plus posément. Mes incertitudes et mes peurs m'ont dicté ma conduite.

— Iris n’a rien à voir avec ce que j’éprouve pour toi ! Je pourrais argumenter de manière identique. Si Iris n’avait pas tout fait pour te pousser dans mes bras, tu ne m’aurais peut-être même pas regardé. Peu importe la façon. Je t’aime et tu m’aimes. C’est la seule chose à retenir !

Colombe se masse les tempes en soupirant.

— Je regrette d’avoir bloqué tous les numéros. J’ai inquiété tout le monde et personne ne le mérite.

Martin prend une grande respiration, plaque la main de sa douce contre son visage.

— On ne peut pas toujours tout contrôler. N’y pense plus, je n’y pense plus. À l’avenir, si une chose cloche, si tu angoisses, si tu souffres... si tu es enceinte, je veux être le premier à le savoir.

Son regard est plus vert que de coutume.

— Comment te sens-tu ?

— J’ai des nausées terribles au réveil. Pour le reste, tout va bien. J’ai rendez-vous fin de semaine prochaine chez ma gynéco.

— On ne va pas attendre. Dès qu’on rentre, je te fais une échographie.

— Tu plaisantes ?

— Un échographe est un échographe !

L’impatience de Martin la fait sourire, dissipe les semaines d’angoisses et d’incertitudes.

Pour les amoureux, c’est une douce nuit de retrouvailles. Leurs peaux, leurs parfums se mélangent. Le goût de leurs lèvres, leurs corps mêlés dans une osmose identique à la première fois les transportent. En milieu de nuit, Martin se réveille en sursaut, s’enroule autour d’elle. La main plaquée sur son ventre, il ne cesse de penser à ce petit être qui grandit en elle : le parfait mélange de tous les deux. Avec un sourire d’ange, il imagine sa belle avec la silhouette d’une femme qui porte la vie. Martin se sent le papa d’adoption d’Iris, mais cette étape, il ne l’a pas vécue. Il l’a souhaitée, il l’a rêvée. Ce tout nouveau bonheur lui provoque une insomnie euphorique. De longues minutes, il fixe le plafond en pensant à Iris lorsqu’ils le lui annonceront.

Épuisée par ses nuits sans sommeil, Colombe a dormi comme un bébé. Capucine les retrouve à neuf heures. Elle arrive avec des scones tout frais, ce qui tombe plutôt bien, Colombe vient de préparer le thé et le café. Elle se jette sur la petite spécialité dont elle raffole, se contente de le recouvrir de

confiture de framboise. Les Anglais ont pour habitude de mettre de la *clotted cream* avant le délice sucré. Capucine et Martin s'en régalaient. Ne souhaitant pas amplifier ses nausées, la future maman préfère s'abstenir. Tous les trois attablés, une chose intrigue Martin.

— Colombe, pourquoi ne m'as-tu jamais dit que Capucine était la sœur d'Iris ? Tu nous as raconté ton séjour ici, sans jamais y faire allusion.

Ses yeux prennent l'eau, elle ne termine pas son scone.

— Après sa mort, il n'y avait pas un jour sans qu'on me parle d'elle. Mes parents, nos amis me bombardaient de messages. Son amoureux, Antonin, me harcelait. Je ne supportais plus de recevoir ses mots larmoyants et encore moins de l'avoir en face de moi. Je n'éprouvais pour lui que de la haine. J'ai souvent pensé qu'il aurait dû mourir à sa place. J'avais besoin de diriger ma rage contre quelqu'un et je n'en suis pas fière. Mes relations avec mon entourage étaient devenues invivables. La seule qui me supportait, c'était Suzette. Elle n'a jamais failli. Quand j'ai décidé de rejoindre Capu, ma mère était hors d'elle, me répétait inlassablement : « Capucine n'est pas Iris. Elles se ressemblent trop. Tu vas faire un transfert et ce n'est bon ni pour toi ni pour elle ». En fuyant ici, j'ai pu faire mon deuil avec une personne qui vivait la même chose que moi. Je suis venue pour ça. Pas pour retrouver le double d'Iris. On s'est accrochées l'une à l'autre et aucune n'a coulé. Nous n'avions pas besoin d'en parler, nous savions.

Capucine pose sa main sur la sienne en essuyant une larme.

— À mon retour en France, j'ai construit des murs hauts et épais et j'ai verrouillé les portes. Mon initiation aux tatouages auprès de mon amie était l'unique chose qui filtrait. C'était la version officielle. Pour éviter les questions, je me suis conditionnée pour ne jamais préciser qu'elles sont sœurs. Le raconter, c'est le revivre, tout comme toi avec le départ d'Iris il y a huit ans. Un jour, je pourrai en parler sans douleur, ce n'est pas encore possible. Les portes peinent à s'entrouvrir. Venir ici était une manière de mettre sur pause ; de cicatriser mes blessures, de prendre du recul. Ne pas mourir de chagrin. Et cette fois-ci, également. Un réflexe de survie. Certains maux ne guérissent pas tout seuls, ils aspirent à un plus. Mon plus, c'est Capu. Avant d'aller à l'aéroport, je suis passée sur la tombe d'Iris pour la première fois. J'avais besoin d'y être et de lui annoncer ma grossesse. J'ai tellement mal en pensant qu'elle ne connaîtra jamais ce bonheur.

Colombe est en larmes, mais elle le verbalise. Martin et Capucine en ont conscience, c'est un grand pas en avant sur son chemin de résilience.

— Là où elle est, Iris est folle de joie pour toi.

Capucine la serre dans ses bras.

— Je suis folle de joie pour toi. Colombe, tu ne remplaceras jamais ma sœur, mais je n'ai aucune honte à le reconnaître ! Quand je suis avec toi, j'ai un peu l'impression d'être avec elle. Tu peux venir autant que tu le souhaites... mais pas sans prévenir Martin, glousse-t-elle pour faire une note d'humour. Il est encore tout blanc !

— J'étais comme un lion en cage... Et je ne peux imaginer si j'avais su que tu étais enceinte. Max et Paul n'osaient plus m'appeler. Le deuxième soir, j'ai envoyé un message à Léopoldine pour savoir si tu étais chez elle.

Colombe esquisse un sourire en pensant à la jeune maman qu'elle souhaite connaître davantage.

— Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle était à Paris et n'avait aucune nouvelle de toi. Elle me conseillait la patience et m'a écrit une jolie phrase : « parfois, on a besoin de se perdre pour mieux se retrouver ».

Martin apprécie la personnalité de Capucine, une trentenaire indépendante, qui mène sa vie comme elle l'entend. Le tutoiement s'impose rapidement. Entre eux, le dialogue est d'une remarquable simplicité.

— Tu vis à Londres depuis longtemps ?

— Presque dix ans, je n'ai pas poursuivi mes études après le bac. Je voulais faire du tatouage et j'ai fait le choix de Londres pour cette raison. Un homme formidable m'a formée et m'a laissé son salon en gérance depuis quatre ans. Dans cette ville cosmopolite et multiculturelle, personne ne s'étonne de rien. Il y a une liberté que je n'ai pas connue ailleurs. Une vie classique ne m'a jamais attirée, je suis l'excentrique de la famille. Contrairement à Colombe, je ne souhaite pas être mère.

— Tu viendras nous rendre visite ? Iris ne va pas te lâcher, ton style va la faire frémir !

Il marque une pause en riant.

— D'ailleurs, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Elle me saoule avec ses envies de tatouages, je joue avec le feu !

Capucine lui sourit. Son visage pétille dès qu'il parle de sa petite fleur.

— L'été prochain, je serai là, c'est promis ! Bébé aura pointé le bout de son nez, je ferai d'une pierre deux coups. En général, je rejoins la Bretagne deux ou trois fois par an et mes parents viennent. C'est difficile pour eux comme pour moi. L'âme de ma sœur est trop présente et notre ressemblance joue en ma défaveur. Lorsqu'ils me regardent, ils voient aussitôt le visage de leur fille disparue. Je ne le supporte pas. Ils tiennent le coup en s'accrochant à des petits riens, des instants de bonheur qui leur permettent de vivre un peu moins douloureusement.

— C'est ce que nous faisons tous ! lui sourit Martin avec un signe de tête. Personne ne traverse l'existence en un seul morceau. Cela ne doit pas nous limiter ou nous faire peur. Les blessures font partie de nous. Parfois, elles nous transforment et nous rendent meilleurs.

Ils se comprennent, savent qu'après la perte d'un proche, d'une âme sœur, la vie ne sera plus jamais comme avant. Réapprendre à être heureux, à aimer la vie ; laisser sa culpabilité sur le bord du chemin ; retrouver une insouciance est une lutte de chaque instant. On surmonte les obstacles, on apprivoise nos douleurs. Ces petits riens, ces instants de bonheur doivent être conservés, protégés, comme une flamme sur le point de s'éteindre. Sa force, Martin la puise en Iris. Depuis huit ans, elle guide chacun de ses gestes, de ses actes, de ses pensées. Après le drame, elle lui a donné le courage de se lever chaque matin, de rire à nouveau, de voir le futur d'une manière douce et de se battre parfois. Colombe n'avait personne. Juste un grand vide qu'elle n'est pas parvenue à combler. À présent, Martin et Iris l'occupent en partie et bientôt un petit être y fera sa place. Dans son cœur, il y aura toujours un espace vide, mais dans son ciel, une étoile brille. Peut-être aux côtés de celles de Loïc et Gaëlle.

Capucine les abandonne pour la matinée, un tatouage l'attend. Après le déjeuner, elle les entraîne dans une grande virée des quartiers qu'elle aime. Martin et Colombe regrettent l'absence de leur petite fleur. Ils l'imaginent aux anges dans ces lieux si surprenants où les murs sont couverts de graffitis : des œuvres d'art. Ils y rencontrent des allures stupéfiantes, des looks particuliers aux cheveux colorés. En flânant dans Hyde Park, ils y croisent une jeune femme faisant un jogging en robe de chambre rose. Martin se stoppe pour l'observer.

— Elle a quand même des baskets, éclate-t-il de rire.

— Voilà, c'est Londres ! lui rétorque Capucine. Et tu es le seul à la regarder passer.

Le soir venu, l'émotion est là. Leur vie les attend, leurs soucis aussi. Cette petite parenthèse leur a beaucoup apporté. Colombe en repart boostée, rassurée sur les sentiments de son amoureux. Martin en sait un peu plus sur sa belle et une amie complète leur bande.

Après des baisers et des promesses de se revoir très vite, les futurs parents prennent le chemin de l'aéroport. La séparation les enveloppe d'une douce mélancolie, mais elles sont heureuses de cette semaine ensemble. Dans quelques heures, Colombe retrouvera Iris, ses boules de poils et ses parents. Ils ont convenu de garder secrète la future naissance. Combien de temps ? L'avenir le dira.

Les Iris de Colombe

Pendant leur séjour, les amoureux ont peu parlé de la bataille avec Nadine et Jacques. Pour quelques heures, ils n'ont pensé qu'à eux en savourant le petit bonheur qui se profile. Quelques instants de paix, de calme au milieu des vagues scélérates.

Dans l'avion du retour, sanglés l'un contre l'autre, Martin lui fait un rapide condensé de l'avancée de leur requête.

— Iris a un avocat qui ne représentera qu'elle, c'est mieux. Il a aussitôt fait une demande pour qu'elle soit entendue par la juge, ce qu'elle a accepté. Elle devrait être convoquée dans les jours qui viennent.

Colombe est au courant de sa fugue, Martin lui en a raconté les grandes lignes dès son arrivée à Londres, mais certains détails lui manquent.

— Jacques et Nadine en ont vu de toutes les couleurs. Le premier soir, elle s'est enfermée dans sa chambre, ils ont dû faire appel à un serrurier. Sitôt la porte ouverte, elle lui a déclaré que sa grand-mère l'avait séquestrée et qu'elle ne savait plus où était la clé, en sous-entendant qu'elle avait des problèmes de mémoire. Elle a été jusqu'à lui demander s'il pouvait prévenir la gendarmerie. Son grand-père était effaré par son aplomb. Pour bien leur donner le ton du séjour, elle leur a asséné que mentir n'était pas un obstacle et qu'elle était dotée d'une imagination fertile.

Colombe éclate de rire.

— Je ne devrais pas, la situation n'est pas risible.

— Attends la suite, rit de bon cœur Martin. Le lendemain, Nadine avait invité des amies pour un déjeuner. Il fera date ! Une des dames a eu le malheur de lui demander si elle était contente de passer quelques jours de congé chez ses grands-parents. Iris ne l'a pas loupée. Elle lui a répliqué qu'elle n'était pas en vacances, mais assignée à résidence dans un foyer qui n'est pas le sien et ne le sera jamais. Et que, bien loin d'en être contente, elle comptait les minutes qui la séparaient de son départ. Piquée par sa réponse, la dame lui a rétorqué sèchement que ses grands-parents ont des droits sur elle, qu'elle le veuille ou pas. Elle me l'a mimé, Iris est très forte. En se redressant, elle lui a balancé : « Madame, vous faites erreur, personne

n'appartient à personne ! Jacques et Nadine ont un droit de visite, rien de plus. Vous estimez normal de me forcer à venir chez deux personnes de soixante-dix ans qui n'ont manifestement aucune envie de s'occuper d'une ado ? De m'arracher aux bras d'un homme qui m'a élevée et qui m'aime comme sa fille ? Si c'était votre fils à la place de Martin ? Et si vous étiez à ma place, vous trouveriez encore cela normal ? Je ne le pense pas. Avant de parler ou d'émettre un avis, il convient d'en connaître exactement la situation, ce que vous semblez ignorer. Écouter seulement la version de votre amie est un peu trop facile et fausse votre analyse. Nadine et Jacques sont les parents de mon papa, ils n'ont jamais été des grands-parents pour moi. D'ailleurs jusqu'à mes quatre ans, j'ignorais leurs existences ! ».

Colombe n'est pas vraiment étonnée de la repartie de sa poupée aux tortillons. Dès qu'elle doit entrer dans une bagarre, Iris cesse d'être une adolescente de douze ans. Les mots lui viennent facilement. Sa façon de s'exprimer change et devient celle d'une adulte. Elle ne se laisse pas ébranler et n'est pas intimidée par l'âge ou les personnes qui lui font face et se lient contre elle. Même sa voix est différente. Elle n'est plus une petite Iris ballottée par le vent. Les pieds ancrés dans le sol, elle rend les coups, les donne parfois en premier et le plus fort possible. Son argumentation pour son jeune âge déstabilise ses opposants, et elle sait fort bien l'utiliser à ses fins.

— Une autre dame voulant calmer le jeu et venir au secours de Nadine lui a répondu gentiment : « Ne sois pas si dure, tes grands-parents souhaitent rattraper le temps perdu ». Iris l'a fusillée du regard en répliquant : « Madame, le temps perdu ne se rattrape pas, cela se saurait. Ils ont une curieuse façon de se ressaisir. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre et je suis une mouche rebelle ! ». Une autre amie a marmonné : « Une mouche, je ne sais pas... une future magistrate, sûrement ! ». Nadine était déconfite, rouge jusqu'aux oreilles. Iris ne leur en a pas laissé placer une. Dès qu'elles lançaient un sujet, elle ramenait sa fraise. Le soir, elle a entendu Nadine dire à son mari qu'elle avait besoin de faire une sortie sans Iris. Son comportement l'avait couverte de honte, elle n'en pouvait plus. Et comme Jacques avait prévu d'aller au golf, notre petite fleur a immédiatement préparé son baluchon pour mettre les voiles.

— Ils l'ont laissée seule toute la journée ?

— Ce n'est pas la première fois. Iris savait qu'ils ne reviendraient pas avant dix-sept heures et qu'ils ne s'apercevraient pas de son absence avant le dîner. L'assistante sociale a dans la foulée prévenu la juge. Et ça, c'est bon pour nous.

— Ça m'attriste. Au lieu de les rapprocher, Iris développe de la haine envers la famille de son papa.

— Colombe, je n'aime pas non plus, mais nous devons nous battre avec les mêmes armes qu'eux. Si je la sentais indécise, paumée, mon attitude serait différente. Ma motivation a toujours été qu'elle soit heureuse et elle ne l'est pas avec eux, ne l'a jamais été. J'ai longtemps pensé qu'elle ne parvenait pas à être proche d'eux parce qu'elle ne les connaissait pas suffisamment. En la déposant chez Guillaume et Hélène vendredi, tout m'est apparu clairement. Tu l'aurais vue se jeter dans leurs bras. Limite, elle me faisait comprendre que je pouvais filer, qu'elle allait s'écarter. Il y a de l'amour entre eux. Entre Iris et ses grands-parents, c'est un lien filial, rien d'autre. Je le déplore, mais ils sont les seuls responsables. Je ne peux rien y faire !

— Et son oncle ? Son papa a un frère, Iris m'en a parlé l'été dernier.

Colombe évite de lui dire qu'elle est au courant de la conversation secrète.

— Je le connais peu. Il est militaire et part pour de très longues missions. Sa femme est sympa et leurs deux garçons aussi, mais ils n'ont jamais émis le souhait de prendre Iris pour des vacances ou autres. Elle aime bien ses cousins, mais leurs centres d'intérêt sont différents. Elle est contente quand elle les voit, mais vivre avec eux n'a jamais été une option.

— Et du côté de sa maman ?

— Comme je te l'ai dit, ses grands-parents sont âgés. Ils ont eu Gaëlle tardivement. La mort de leur fille unique les a secoués, et ils ne pouvaient assumer Iris. Au début, ils venaient une fois par an. Ils l'appellent pour son anniversaire, pour Noël, et ça s'arrête là. Le papa de Gaëlle a de gros problèmes de santé. Ils ne se déplacent plus et ne souhaitent pas la recevoir. Je les comprends.

Le visage de Colombe se ferme en pensant aux parents de Martin qu'elle ne connaît pas. Sans être un homme secret, il parle peu de sa famille. Marthe et Mathieu sont tous les deux pédicures podologues. Après une enfance et une adolescence qu'il qualifie de plutôt cool, il s'est lancé à

corps perdu dans ses études de vétérinaire. Les relations avec eux sont bonnes, mais la venue d'Iris dans sa vie ne leur a pas provoqué un sentiment positif. Ils ne font pas d'effort, il n'en fait pas non plus.

— Et avec tes parents ? Iris a déjà cohabité avec eux ?

— Quelques week-ends à Brest et à Concarneau. Iris ne les intéresse pas et c'est réciproque. Ils ne la considéreront jamais comme leur petite-fille et ont l'honnêteté de le reconnaître. Quand nous sommes ensemble, l'ambiance n'est pas pourrie, mais ma maman n'est pas maternelle. Ils ont accepté ma décision, sans pour autant la valider.

Il réfléchit une minute.

— Je crois qu'ils s'en foutent. Dès l'instant où cela n'a pas d'incidence sur leur vie, ce n'est pas leur problème. Mes parents forment un mariage fusionnel, ils travaillent et font de la voile ensemble. C'est le genre de couple qui aurait pu vivre sans enfant. Cela explique sans doute que je sois fils unique.

— Mais quand nous aurons notre bébé, ils feront une différence. Je ne supporterai pas qu'Iris en souffre.

— Je n'ai pas l'intention de les voir davantage. Ils sont mes parents, je les aime, et je suis certain qu'ils m'aiment profondément. Nos vies ont pris des chemins qui se croisent trop peu pour qu'elle en souffre.

— Tu penses souvent à Loïc et Gaëlle ?

La coquille se craquelle. Son regard vert s'éclaircit puis se trouble, Colombe s'en émeut. Elle glisse ses doigts dans les siens, pose sa tête sur son épaule.

— Tous les jours. Comment pourrait-il en être autrement ? Je vis avec le parfait mélange de tous les deux. Je me questionne sans cesse. Auraient-ils fait ou dit comme moi ? L'auraient-ils autorisée à faire telle ou telle chose ? Approuvent-ils ma façon de l'élever ? Loïc était un papa patient, fou d'amour pour sa fille. Iris faisait de lui ce qu'elle voulait. Gaëlle avait tendance à contrebalancer en étant plus stricte, moins souple. Les premiers mois, je me refusais de penser à eux. La douleur était trop forte, je n'aurais pas pu m'en occuper correctement.

— Elle les réclamait ?

— De moins en moins souvent avec le temps, nous avons fait appel à une pédopsychiatre pour qu'elle le vive le mieux possible. Expliqué ce qu'est la mort à une enfant de quatre ans, je n'avais pas les mots. En

apprenant leur décès, le ciel m'est tombé sur la tête. Anéanti, j'ai fermé la clinique une semaine. Mon cerveau était en pause, mais je devais garder la tête hors de l'eau pour Iris. Notre cohabitation depuis sa naissance nous a sauvés. Pendant sa période de cauchemars, ce n'était pas forcément Gaëlle ou Loïc qui venait la rassurer. Plus tard, ses questions me faisaient parfois vaciller. Elle me demandait s'ils la voyaient et où ils étaient. Je pleurais un bon coup et je lui répondais qu'ils étaient en elle, et qu'ils l'accompagnent chaque minute de sa vie.

Il retient ses larmes.

— Jamais je n'abandonnerai. Même si je dois me lancer dans une procédure qui va durer des années et utiliser tous les recours possibles, je ne la lâcherai pas.

— On ne la lâchera pas. La mort m'a pris une Iris et la vie m'en offre une autre... comme pour s'excuser de son erreur.

Martin lui embrasse la paume de la main, la plaque sur son visage. Depuis le décès de ses amis, il avait fait le deuil d'une vie de couple. Sans se projeter, il se disait qu'il pouvait avoir une amoureuse sans l'imposer à Iris et n'en souffrait pas. Il vivait la paternité avec elle, n'en demandait pas plus. L'arrivée de Colombe a tout chamboulé et exacerbé son désir de créer une famille, prolongement de celle qu'il a avec Iris. Un voile étrange passe dans le regard de Martin, il va s'ouvrir à sa belle comme jamais.

— Quand Iris est née, leur bébé dans ses bras, Loïc m'a dit qu'il n'avait jamais éprouvé un amour aussi fort. Dans mon esprit, Iris est leur fille, mais dans mon cœur, elle est la mienne. À leur mort, j'ai ressenti pour elle cet amour.

— Bien sûr qu'elle est ta fille, elle est même déjà la nôtre.

— Ma plus grande peur, ces huit dernières années, était d'avoir un gros problème de santé ou de décéder brutalement comme Loïc et Gaëlle. Et cette peur n'était pas pour moi, mais pour Iris. Imaginer qu'elle soit contrainte de vivre avec la famille de son papa me tétanisait. J'évitais d'y penser, la nuit, j'en perdais le sommeil. Ton arrivée dans nos vies a fait disparaître mes craintes en faisant abstraction de Nadine et Jacques. J'étais tellement sûr que tu accepterais de la garder avec toi, je ne t'ai même jamais posé la question.

— Tu m'imaginais comme votre bonne étoile et je suis la source de tous vos tourments.

Martin l'embrasse tendrement.

— Tu es notre bonne étoile ! Ses grands-parents doivent échafauder leur plan pour la récupérer depuis un moment. Olympe leur a apporté sur un plateau le prétexte idéal.

— Sans doute. Cela n'efface pas ma culpabilité.

Martin lui prend la main, la plaque contre sa joue. Colombe comprend immédiatement qu'il prépare une demande qu'elle est susceptible de refuser. Le sourire en coin, elle le fixe.

— Colombe, tu dois te débarrasser de ton tacot, ce n'est plus possible. Comment oses-tu t'aventurer sur l'autoroute à bord de ce cercueil ambulancier ?

Elle retire sa main en riant, ajoute en minaudant.

— Tu exagères... Elle n'est pas si pourrie que ça !

— Quand tu démarres, on doit l'entendre pétarader depuis La Pointe du Raz ! Avec elle, inutile d'expliquer ce qu'est un moteur à explosion ! Tu risques à tout moment la perte d'audition ! Chaque fois que je la prends, je n'essaie même pas d'allumer la radio !

Colombe éclate de rire.

— Elle ne fonctionne pas !

Elle affiche une moue boudeuse.

— Je ne me sens pas en danger, j'ai juste peur d'une panne. Pour le reste, ça va...

— Bébé luciole ne voyagera pas dans cette chose... C'est hors de question !

— Je l'aime trop.

Pour adoucir le moment et lui faire entendre raison, Martin la serre contre lui, poursuit d'une voix douce et grave.

— Tu vas la laisser à Rennes chez tes parents. J'ai pris l'initiative de contacter un garagiste spécialisé dans les tacots de collection. Si tu es d'accord, il viendra la chercher. De cette manière, tu ne la verras pas partir.

— Et je me mets au vélo ? Enceinte, ce n'est pas super prudent !

— Je te laisse ma voiture. Tu aimes la conduire et elle est parfaite pour une famille. Pour mes déplacements professionnels, je me trouverai un autre véhicule.

Martin lui embrasse le front en la scrutant du coin de l'œil.

— Ta proposition me plaît, mais la vendre... non !

Son amoureux comprend qu'il y a autre chose.

— Je t'écoute.

— Avec mon amie Iris, nous avons passé notre permis de conduire en même temps. Dans la foulée, nous avons décidé d'acheter la Coccinelle ensemble, un véhicule pour deux était largement suffisant. On l'adorait, quatre années de folles épopées. Parfois, j'ai la sensation de l'avoir à mes côtés. Quand elle nous a quittés, ses parents n'ont pas souhaité que je les rembourse, et il est vrai, la somme était dérisoire. J'ai fait la promesse à Arnold de ne jamais la vendre. Nous allons effectivement la laisser chez mes parents et dès qu'il se sentira près, il viendra la récupérer.

— Merci. Je me voyais parlementer pendant des jours. Tu y avais déjà pensé. Je me trompe ?

— C'est le moment, je le sais.

OceanofPDF.com

Le côté pile

La seule qui est réveillée lorsqu'ils pénètrent dans la maison rennaise des Desmarais : c'est Tara. En pleine forme, elle leur joue une sérénade de miaulements, se frotte à eux, s'agrippe aux jambes de Martin pour le stopper. Ses parents se contentent d'entrouvrir un œil et le referment aussitôt. Leur fille est une noctambule, Scarlett et Philibert en sont très loin. La nuit, il ne faut rien leur demander. Son excitation est telle, son maître hésite à la mettre dans sa valise de transport pour la nuit. La demoiselle est gourmande, il trouve une parade. En l'attirant dans la cuisine avec quelques friandises, ils ont le champ libre pour grimper l'escalier fissa. Elle n'a pas le temps de dire ouf, ils sont déjà barricadés dans la chambre de Colombe en gloussant comme deux ados, contents du tour qu'ils viennent de lui jouer.

Dès neuf heures, les effluves du café leur titillent les narines et l'envie de serrer Iris dans leurs bras les pousse à s'extirper de la couette chaude. Étrangement, elle n'a pas gratté à leur porte.

Installés dans la cuisine devant leurs bols bretons et dans une conversation riante, Hélène sert son chocolat à la miss, assise entre eux. En les voyant entrer, ils se lèvent et les embrassades se succèdent.

— On a des tas de trucs à vous raconter, s'impatiente Iris en se trémoussant.

— Ménage ton effet, rigole Guillaume en lui tapotant la main. Tu vas le faire, mais laisse-les prendre leur petit déjeuner. Ils vont tellement se marrer, qu'ils ne pourront apprécier le festin préparé par Hélène.

La maîtresse des lieux doit être en cuisine depuis un moment. Sur la table, des crêpes fumantes côtoient une brioche, et même un cake breton dont Martin raffole. Iris ronge son frein en les scrutant. Une fois rassasié, Martin lui donne le top.

— Vous ne devinerez jamais qui est venu dîner hier soir ?

— Suzette ? s'exclame Martin.

— Elle est encore chez Gonzague. Allez, un petit effort ! minaude la miss en dodelinant de la tête.

— Quelqu'un de ma famille ? poursuit Colombe.

— Oui... On ne peut pas la blairer, mais là... je commence à bien l'aimer. Elle m'a tellement fait rigoler !

— Rébecca ?

— Ouiiii !

Colombe et Martin marquent leur étonnement en se demandant comment la chose est possible.

— Elle est venue toute seule ?

— Étienne était là et heureusement, sinon, elle aurait dû cuver sur le canapé du salon !

Colombe plisse un œil en essayant de bien analyser.

— Cuver ? Elle était saoule ?

Trois éclats de rire s'ensuivent, la miss poursuit.

— Ronde comme une queue de pelle ! Et elle est arrivée déjà bien éméchée. On l'a vue franchir la porte, le chignon de travers. Les boutons de son cardigan attachés mardi avec mercredi, elle a carrément balancé son sac en croco dans l'escalier en disant à Guillaume : « Je meurs de soif, j'espère que tu as prévu large ! ». En entrant dans la salle à manger, elle s'est tordu la cheville et a viré ses escarpins. Tara s'est empressé d'en piquer une.

— Si maintenant elle vole les chaussures, on progresse !

— Elle s'est barrée avec, on n'a pas encore mis la main dessus. Manifestement, votre minette est fan du vert. La chaussure est de la même couleur que la grenouille qu'elle a piquée à Léon, se gausse Guillaume en haussant les épaules.

— Rébecca est repartie pieds nus ?

— Hélène chausse du 37 et elle du 39, elle a emprunté les charentaises de Guillaume, et cela ne l'a pas perturbée. J'en ai ri pendant une heure.

Colombe ne parvient pas à y croire.

— Elle est arrivée bourrée ?

— En plus, elle a picolé toute la soirée. Dès qu'elle sifflait son verre, son mari la menaçait du regard. Elle a une sacrée descente ! Mais le plus drôle, c'était ses commentaires. Lorsque Étienne parlait de leurs amies, elle s'empressait d'ajouter en faisant un clin d'œil à Hélène : « Quelle grosse conne ! » ou « Elle est aussi moche que conne ! ». À un moment, je ne sais pas de qui Étienne parlait, elle s'est redressée et lui a dit : « Comme couillon cocu, il se pose là ! Sa Gégé a le feu aux fesses ! Pendant qu'il est

au bridge, elle se tape un jeunot de vingt ans de moins qu'elle ! ». Entre deux répliques, elle faisait signe à Guillaume de lui remplir son verre, éclate de rire Iris en la mimant.

— Vous me faites marcher ?

— Oh que non ! L'apothéose est arrivée avec le dessert.

Prise d'un fou rire en se trémoussant sur sa chaise, Iris doit attendre de se calmer pour poursuivre. Elle se racle plusieurs fois la gorge.

— Hélène venait de poser sur la table de petites spécialités orientales qu'on avait trouvées au marché avec Guillaume. Les yeux explosés, Rébecca l'a félicitée pour ce choix, et lui a lancé : « Bibiche, depuis un moment, je rêve de suivre des cours de danse orientale. On y va ensemble ? ». Étienne était en train de boire, il a frôlé la fausse route ! Le regard mauvais, elle s'est tournée vers lui : « Quoi encore ? On m'a toujours dit que j'avais le rythme dans la peau ! ». Sans attendre son commentaire, elle s'est levée et a attaché son foulard à sa taille. Depuis un moment, son chignon ressemblait à la tour de Pise. Pour se mettre en condition, comme si elle était en plein striptease, elle a viré l'une après l'autre toutes les épingles qui le maintenaient. En roulant des calots et en chantant la musique – que l'on n'a pas été capable d'identifier –, elle s'est lancée dans une démonstration, une chorégraphie lascive en tournant autour d'Étienne. Un mélange surréaliste de danse classique, de danse orientale et des pas de valse.

Iris est hilare et Hélène se joint à elle en se remémorant sa belle-sœur.

— J'ai même entendu Étienne marmonner : « Il ne manque que les claquettes et on a fait le tour ! ».

— On était tous pliés. Hélène était démaquillée et Iris rouge comme une pivoine. Étienne ne savait plus s'il devait rire ou pleurer. Il s'est penché vers moi, a mis sa main devant sa bouche pour éviter qu'elle ne l'entende : « Tu me conseilles quoi ? Un neurologue, un addictologue ou la camisole de force ? Je vais décommander tous nos prochains dîners. J'ai une soirée guindée avec ma boîte dans une semaine, je vais y aller seul ! ». Dans un éclat de rire, il a poursuivi : « Je vais attendre demain pour lui glisser qu'elle n'a pas le rythme dans la peau... ou ne l'a plus ! Elle est parfaitement ridicule, mais tellement drôle ! ». C'était une première pour nous comme pour lui. Et c'était tordant !

— Je n'ai pas le souvenir de la voir avec les cheveux détachés ! s'étonne Colombe.

— Nous, il y a bien longtemps, la rassure Hélène. Ça lui va bien. Elle devrait persévérer dans cette voie, sans l'alcool.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

Hélène et Guillaume se lancent une œillade complice et c'est elle qui prend la parole.

— Comme tu le sais, leur fils Octave vient de mettre fin à son mariage. Petit détail qui a son importance, les parents de son ex-femme n'étaient pas au courant. Lorsque leur fille leur a présenté son nouveau compagnon, on a presque ressenti l'onde de choc d'ici. Dans leur famille, quoi qu'il arrive, on ne divorce pas. Et qui a pris la foudre ? Rébecca ! Elle savait et n'avait rien dit. La mère de son ex-belle-fille a rejeté l'échec de leur mariage sur Octave, Rébecca et Étienne. Les noms d'oiseaux ont fusé et notre chère belle-sœur est sortie de son corps. Elle a rendu coup pour coup. Sauf que le soir même, ils étaient invités à dîner chez des amis communs. Au début, tout se passait bien. La charmante maîtresse de maison a eu la mauvaise idée de demander si leurs rejetons n'avaient pas encore procréé. Rébecca a répondu que ce n'est pas pour demain, étant donné qu'ils viennent de divorcer. Ulcérée qu'elle ait divulgué l'info, la belle-mère est partie en vrille et lui a balancé sa coupe de champagne au visage. Dans un réflexe, Rébecca lui a envoyé la sienne. Les petits fours y sont passés et elles étaient à deux doigts d'en venir aux mains. Tout comme les invités, leurs hôtes étaient horrifiés. Et ils étaient douze. Cette sympathique soirée a tourné court et s'est répandue dans la bonne société rennaise en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Ton oncle et ta tante ainsi que les ex-beaux-parents de leur fils sont blacklistés. Et pour compléter le tableau, ses amies refusent de prendre ses appels.

— Le vernis a craqué d'un coup, se marre, Guillaume. Franchement, on a passé une excellente soirée... la meilleure avec Rébecca !

— Étienne n'était pas trop catastrophé ?

— En nous voyant morts de rire, il rigolait aussi. La connaissant, cela ne durera pas. Hier, nous avons vu le côté pile, mais le côté face va faire son retour. Maléfique n'a pas dit son dernier mot.

— Elle n'a pas cherché à savoir ce que faisait Iris chez vous ?

— Pas du tout, comme si elle avait été là depuis toujours ! ajoute Hélène. Elle s'en foutait comme de sa première paire d'escarpins ! Elle se contentait de lui faire un clin d'œil dès qu'elle sortait une remarque et riait avec Iris de bon cœur.

— Eh ben ! On a loupé ça... Dommage ! Je l'aurais filmée, histoire d'avoir un dossier sur elle, regrette Colombe.

Iris en rit encore en se la remémorant et ne cesse de s'agiter en mimant les scènes. Martin est heureux de la voir si joyeuse, elle a passé deux jours extra. Le premier, entre filles, elles ont fait du shopping. Avec Guillaume, ils sont allés au marché hier matin et ont cuisiné ensemble le dîner de la veille. Aussi à l'aise chez eux que s'ils étaient ses grands-parents, la petite fleur évolue dans la maison sans gêne ni contrainte.

Un déjeuner dans la détente, sous le regard tendre, maternel d'Hélène. Martin surprend plusieurs fois ses yeux fixés sur le ventre de sa fille en esquissant un sourire. Son langage corporel indique qu'elle a deviné le bonheur qui se profile. Il aime penser qu'elle n'en dira rien. Et il a vu juste. Ne souhaitant gâcher l'annonce des futurs parents, elle n'y fait aucune allusion.

Ils devaient partir en fin de journée. D'un commun accord, et pour le plus grand plaisir d'Hélène et Guillaume, ils prolongent leur séjour jusqu'au lendemain. Iris n'a pas travaillé cette semaine, Colombe redoublera de vigilance avec celles qui viennent. Ils savent. Dès qu'ils poseront leurs pieds à Concarneau, les problèmes prendront la place des rires et ils n'ont pas hâte.

Barbie Frankenstein

Sur le chemin du retour, ils ont convenu : terminé de vivre dans des appartements séparés. Martin en a averti l'assistante sociale avant de partir pour Londres. Ils ont été au-delà de leur patience, cette situation tourne au ridicule. Colombe va tout de même conserver son meublé encore quelques mois, on ne sait jamais.

En arrivant chez eux, peu après dix-sept heures, Max les rejoint avec des nouvelles pas franchement folichonnes. Il ne prend même pas la peine de s'asseoir pour leur raconter. En fin de semaine, un professeur de français lui a signalé que le binôme de Colombe a envoyé un courriel à la quasi-totalité de ses collègues, à l'exception de Bénédicte et Jérôme. Rédigé à la hâte, le pamphlet fait état d'une rumeur inquiétante concernant Colombe, ainsi que le détail de ses dépendances aux anxiolytiques et antidépresseurs. Il y conclut en disant qu'il en a averti le rectorat et sous-entend qu'elle aurait eu des problèmes dans son ancien établissement scolaire.

Colombe l'écoute en contenant sa colère. La voyant blanchir, Iris vient se coller contre elle.

— J'ai immédiatement réagi, la rassure Max. J'ai rédigé un courriel de démenti ferme et j'ai convoqué Étienne Blondeau demain matin à la première heure. Je ne me suis jamais énervé après lui, mais là, ça va chauffer pour son matricule.

— Pourquoi ? On a eu un début difficile, mais on parvenait même à faire des sorties avec nos deux classes. Il voulait se venger d'un truc ?

— C'est encore plus simple que ça. Olympe est sa voisine. Je ne te fais pas un dessin, je suis moins doué que toi. Cette maudite Barbie est le mal personnifié !

— Je ne vais pas aller en cours demain, se lamente Colombe.

Max s'assied à côté d'elle.

— Au contraire, tu viens et tu relèves la tête. Tes collègues te côtoient depuis plus d'un an, ils ont compris que ce courriel avait pour seul but de te nuire. Et je ne me suis pas gêné pour dire d'où provenaient ses monstrueuses conneries.

Colombe ne cesse de soupirer en se frottant le visage.

— Martin, elle ne nous lâchera jamais. Après ça, elle trouvera autre chose.

Il s'accroupit devant elle en lui prenant les mains.

— Elle peut raconter ce qu'elle veut. Je connais la vérité, Iris et nos amis aussi. À trop s'acharner, le boomerang va lui revenir en pleine face. Même les plus crédules vont finir par se rendre à l'évidence, ce n'est qu'une question de temps. Max a raison. Reste droite et digne, c'est la seule conduite à tenir.

À grand renfort d'arguments, ils parviennent à la convaincre, mais une autre chose la chagrine.

— Max, les réunions de parents professeurs sont programmées dans quinze jours, je ne vais pas pouvoir y assister. Supporter les regards, leurs chuchotements, c'est trop !

— Aucune inquiétude pour ça. J'ai envoyé un courriel à l'ensemble des parents d'élèves de tes classes, tu dois en avoir une copie dans ta boîte de réception. Tous les retours que j'en ai eus sont bons. Ils étaient plus choqués par ses attaques qu'autre chose. Colombe, tu n'as rien d'une droguée ! Je me suis permis d'ajouter – sans la nommer – que cette personne n'a pas supporté d'avoir été éconduite par Martin et qu'elle présente de sérieux troubles psychiatriques. J'espère que j'ai bien fait ?

Son regard passe de Martin à Colombe.

— Tu es un ami précieux, le rassure Colombe en posant sa main sur la sienne.

Pour requinquer le moral des troupes, il les invite à dîner au haras. Paul est déjà en cuisine. Ce ne sera pas un festin : quiche, salade. Ils acceptent avec plaisir, les filles pourront embrasser leurs juments.

Le lendemain matin, Iris a enfilé son habit de Wonder Woman. Remontée comme un coucou suisse, elle est prête à exterminer le premier qui aura une parole malheureuse. Martin déploie des trésors de patience en lui expliquant plusieurs fois qu'elle ne doit sous aucun prétexte s'en mêler. Face à ces attaques, si elle en a, il est préférable de faire preuve de maturité, de calme. Sans rien montrer, il a la boule au ventre en les regardant partir.

La matinée se passe sans encombre. À midi, peu avant de se rendre au self, Colombe discute avec une dizaine de collègues en salle des

professeurs. Le souffle court et le visage cramoisi, son binôme de dessin fait son apparition. Sa convocation chez le proviseur a déjà fait le tour de l'établissement. Calme et attentif à ses enseignants, il l'a défoncé pendant un quart d'heure. Sans lui en laisser placer une, Max lui a signifié qu'il ne devait plus avoir de revendications de quelque nature qu'elles soient, et que sa porte lui était fermée ad vitam aeternam.

Transpirant, Étienne Blondeau fonce directement sur Colombe. Le regard au ras du sol, il se frotte les mains en adoptant un ton suppliant.

— Puis-je vous parler quelques minutes en particulier ?

Colombe le brûle de ses deux myosotis et lui réplique avec force.

— C'est une plaisanterie ? Vous adressez un courriel à tous nos collègues et vous avez le culot de quémander un entretien en particulier ? Vous parlez... l'envie me manque, mais vous pulvériser, j'en crève !

— Si vous préférez, nous pouvons nous expliquer ici.

Il se racle la gorge en se tortillant les doigts.

— Colombe, je ne sais comment formuler mes excuses. Je suis désolé. Je n'arrive même pas à comprendre comment j'ai pu tomber dans le panneau. Je me suis fait avoir par cette personne... infecte !

— Je vais vous répondre aujourd'hui et c'est la dernière fois que je vous adresse la parole. Comment avez-vous osé relayer ces bouses ? Assumez vos actes et n'essayez pas à présent de vous poser en victime. Si vous aviez deux sous d'intelligence, vous m'en auriez parlé et je vous aurais expliqué le degré de folie qui habite votre voisine. Je constate deux choses : la première impression est souvent la bonne, et qui se ressemble s'assemble ! Vous formez une jolie brochette !

— Colombe, je m'en excuse ! Elle m'a montré des documents, je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient faux. Lorsqu'elle m'a dit que Bénédicte, Jérôme et Max vous couvraient depuis votre arrivée à Concarneau, j'ai paniqué. Quand elle m'a soufflé de faire les courriels au rectorat et à nos collègues, je ne me suis posé aucune question.

Bénédicte se plante devant lui en le mitraillant.

— Enfin, Étienne ! Est-elle médecin ? Des certificats médicaux confidentiels... d'évidence, ce sont des faux ! Vous yoyottez, mon ami ! La retraite vous guette... Réservez votre place dans un EHPAD.

Sa colère la consume, mais Colombe vient d'avoir une idée.

— Je vais vous laisser une chance de vous rattraper et si vous refusez, votre ciel va gravement s'assombrir. Votre chat à la santé fragile va devoir se trouver un autre vétérinaire. Vous êtes interdit de séjour à la clinique de Martin, et estimez-vous heureux qu'il ne vous colle pas son poing dans la tronche. Si vous n'accédez pas à ma demande, dès ce soir, je me rends à la gendarmerie pour déposer une plainte contre vous pour diffamation.

Étienne laisse tomber ses bras le long du corps en signe d'évidence.

— Vous allez me faire une attestation sur l'honneur en y expliquant avec tous les détails votre conversation avec votre voisine, et en y précisant clairement qu'elle vous a montré des certificats médicaux prouvant que je suis accro à toutes sortes de molécules !

— Colombe, je ne peux pas... Elle va s'en prendre à moi, elle est dangereuse. Je l'imagine déjà donnant de la mort au rat à mon chat !

— C'est vous qui voyez ! Vous avez ouvert la boîte de pandore, à vous de la refermer ! Quand on joue avec le feu sans le maîtriser, on se brûle !

Le pauvre est totalement déconfit, mais aucun enseignant n'a un geste pour le réconforter. Ils se contentent de le regarder avec dégoût.

Cette discussion a été bénéfique à Colombe pour deux raisons. Elle a pu contrer les accusations devant ses collègues : ils n'ont plus aucun doute concernant cette affaire. Si Étienne Blondeau accepte de lui faire cette attestation : c'est une preuve de plus à ajouter à leur dossier.

Dans l'après-midi, elle envoie un message à son amoureux pour le rassurer et lui donner les détails de sa conversation avec son binôme.

Se cacher, c'est terminé. Depuis leur retour de Londres, Iris n'aspire qu'à une chose : une promenade avec Colombe. Elle a d'abord refusé en mettant en avant sa douleur à l'épaule.

— On n'est pas obligé de faire du galop... une balade cool, sur la plage !

— Je t'accompagne au haras, mais je ne monte pas.

— Une toute petite balade, juste pour fêter notre libération !

Colombe a beau dire non, elle aussi en rêve. Elle parvient même à se convaincre qu'elle ne fait courir aucun risque à leur bébé. En fin d'après-midi, elles partent avec les trois juments, n'ont plus à se soucier des promeneurs. Se contenter de la forêt pour ne pas être vues ensemble est du passé. Le vent est fort, mais elles respirent à pleins poumons. Couvert

d'écumes, l'océan contraste avec le gris du ciel. C'est presque une renaissance, une première fois.

Au pas et sans excès, comme elles l'avaient prévu, les cavalières regagnent le haras. Sur le point de passer l'entrée en pierre, un véhicule gris sortant de nulle part fonce sur elles et les évite au dernier moment. Colombe n'a d'autre choix, elle lâche les rênes de Rubis pour se cramponner à Paloma et à sa selle. Dans un réflexe, elle tente d'attraper celles de Sultane pour aider Iris à la maintenir. Trop loin, cette dernière fait un écart, se cabre en propulsant sa petite cavalière au sol. Sa chute est spectaculaire. Elle tombe lourdement à la renverse, mais Iris a la présence d'esprit de rouler pour éviter de se faire piétiner. De l'intérieur de la cour, Max et Paul ont assisté à la scène, ils courent déjà dans leur direction. Submergée par une décharge d'adrénaline, la future maman saute de sa jument, se précipite auprès d'Iris. Assise, elle se tient l'épaule en grimaçant. En lui essuyant le visage couvert de grains dorés, Colombe lui retire sa bombe. Par chance, la quantité de sable a amorti sa chute. La petite fleur ne semble pas blessée, mais par sécurité, Colombe insiste pour la conduire aux urgences.

— Je n'ai rien. Ce n'est pas ma première gamelle. Ma tête n'a pas frappé le sol et mon gilet m'a protégé.

Max rassemble les montures. Avec l'aide de Paul, Iris se relève en débarrassant sa culotte d'équitation de la poussière qui la recouvre. Après des minutes d'hésitation, ils reprennent leurs esprits. Boucle d'or n'est pas blessée, l'idée de la conduire à l'hôpital est abandonnée. Ils s'apprêtent à entrer dans la cour, des sirènes au loin se rapprochent et leur font tourner la tête. Un véhicule de pompier et une voiture de la gendarmerie roulent à vive allure dans leur direction. Intrigués, ils contournent le haras, progressent en direction des sirènes. Après une ligne droite, au détour d'un virage serré, deux autos se sont télescopées de face et toutes deux sont hors d'usages. La guimbarde grise qui a provoqué la chute d'Iris et un père venu récupérer son fils après sa balade à poney. Le monsieur n'a rien, mais la blonde conductrice en face n'avait pas bouclé sa ceinture. Son tacot étant un ancien modèle non équipé d'airbags, elle a violemment heurté le volant, son visage est en sang. Un pompier signale à son collègue qu'elle a le nez et plusieurs dents cassés. Un jeune gendarme se précipite vers eux pour leur demander s'ils sont témoins de l'accident.

— Nous n'avons rien vu, mais je veux déposer plainte contre la conductrice du véhicule gris. Elle nous a foncés dessus et a provoqué la chute de ma fille. Elle roulait comme une dingue, c'est un miracle qu'elle n'ait rien.

En l'écoutant, il cesse la mastication de son chewing-gum puis hurle à son collègue.

— Contrôle d'alcoolémie pour la petite dame en arrivant à l'hôpital !

Il se tourne vers Colombe.

— Vous pouvez passer au peloton pour faire votre déposition ?

— Je ne manquerais ça pour rien au monde !

La larme à l'œil, Iris se précipite dans ses bras.

— Tu as mal ? Je t'emmène aux urgences ?

— J'ai pas mal, sanglote-t-elle. C'est parce que tu as dit au gendarme que j'étais ta fille...

Émus, Max et Paul se joignent à la mêlée. Colombe l'a fait sans même s'en rendre compte. Elle aussi, son petit cœur chavire.

— Allez, venez ! ajoute Paul en riant. Max a préparé un brownie en début d'après-midi, rien de tel pour nous requinquer !

En fin de soirée, accompagnées de Martin, les filles font leur déposition. Nouveau à Concarneau, le gendarme est impressionné par leur histoire. Pour lui, Olympe a besoin d'un suivi psychiatrique, les mains courantes à son encontre sont nombreuses. Pour le moment, elle est à l'hôpital, mais elle devra rendre des comptes à la justice et pas uniquement dans leur affaire.

Sur le chemin du retour, Iris ne cesse de rire en pensant à la folle qui vient d'avoir la monnaie de sa pièce.

— Martin, c'est très mal ce que je vais dire... On ne se moque pas d'une accidentée.

— Exact ! lui confirme-t-il. Mais après ce qu'elle nous a fait subir, je n'ai pas d'objection !

— Barbie a la tronche de Frankenstein ! éclate-t-elle d'un rire gras. Elle ne pourra plus se prendre pour une poupée.

— Ne t'en fais pas pour elle. Son chirurgien plastique doit se frotter les mains.

Martin ronge son frein depuis deux heures. Après avoir appris leurs péripéties, il n'a pas commenté. Iris va bien, elle a juste un bleu à l'épaule, c'est ce qui compte. Mais la balade de Colombe, même au pas, le consume de l'intérieur. Quand ils rejoignent leur chambre, Martin la bloque dans la salle de bains.

— Colombe, je suis très très très contrarié !

Son ton autoritaire traduit une certaine anxiété. Elle lui fait sa mine de pauvre petite luciole en détresse.

— Iris n'a rien. J'ai eu une frayeur, mais franchement, c'est miraculeux. Sultane est peureuse. Elle s'est cabrée, je n'ai rien pu faire.

Il continue de la regarder en fermant un œil et en se demandant si elle ne le fait pas marcher.

— Je ne te parle pas de la chute d'Iris, mais de toi !

Colombe se contente d'aspirer ses lèvres en essayant de passer entre les gouttes. Le tonnerre gronde dans la voix de Martin et les éclairs sont présents dans le vert de ses yeux. Il entoure son visage de ses mains douces et chaudes.

— Ne monte plus ! Terminé ! Bébé luciole a largement le temps de faire du poney. Si tu ne m'obéis pas, je te fais interdire le haras. Même au pas, c'est trop dangereux. Les conséquences d'une chute peuvent être dramatiques. Pense à cette petite merveille qui se développe !

— Iris m'a suppliée et j'en avais envie. Je ne recommencerai pas ! lui promet-elle d'une petite voix chargée de remords.

Il sourit en plaquant son corps contre le sien.

— Alors, ma luciole a une grande fille de douze ans ! Quatorze ans, c'est jeune pour être maman. Scarlett est battue !

Elle colle son visage dans son cou en riant.

— Les mots sont sortis tout seuls, Iris en était tellement heureuse.

— Tu m'étonnes ! Elle me l'a raconté en reniflant avant même de me faire le récit de sa chute et l'autre taré d'Olympe !

La veille, la future maman a fait sa première échographie, Martin n'a pas réitéré son idée de la faire lui-même. Colombe n'oubliera jamais l'expression de son visage en découvrant le petit haricot de huit semaines qui se développe normalement. Les futurs parents se brident, Martin rêve de le dire à Iris. La prudence leur conseille de calmer leurs ardeurs et pour

pouvoir tenir, ils se sont donné une limite. À douze semaines, si les choses n'ont pas évolué, ils l'annonceront bien évidemment en premier à Iris, mais aussi à leurs amis et à leurs familles.

OceanofPDF.com

Marthe et Mathieu

Les filles sont sur le point de se mettre à table lorsque Martin rentre après une journée épuisante. Il vient de passer trois heures à faire un vêlage qui s'est soldé par une césarienne. Pensant une fois de plus dîner sans lui, ses belles ne cachent pas qu'elles sont heureuses de le voir à un horaire raisonnable. Après un baiser à chacune, il file sous la douche en leur conseillant de commencer sans lui. À peine la première bouchée de spaghetti carbonara avalé, Colombe a le sentiment qu'une chose cloche. En prétextant qu'elle a oublié de remettre son peignoir dans la salle de bains, elle grimpe l'étage.

— Martin, tu as eu une mauvaise nouvelle ?

Il enfile son peignoir, la prend dans ses bras.

— Je n'ai pas de secret pour ma petite luciole. Rien de dramatique.

— C'est la juge ?

— Non, non, ça n'a rien à voir.

Il souffle en se grattant la barbe.

— Mes parents débarquent demain. Ils rentrent d'un séjour à Paris et veulent s'arrêter quelques jours.

— Ah ! Et c'est un problème ?

— Pas vraiment. En ce moment, j'ai juste envie de vous deux. Cela paraît curieux, je ne les ai pas vus depuis des mois, mais j'ai une appréhension.

— Tu leur as dit pour le bébé ?

— Non, bien sûr que non.

— Nous allons travailler et Iris sera en cours, nous ne serons pas franchement disponibles. Ils en ont conscience ?

— A priori, ce n'est pas un problème. Viens, on va l'annoncer à Iris. Tu vas voir sa réaction ! ajoute-t-il en faisant une moue dubitative.

Ils descendent l'escalier en se suivant, s'installent à table. Colombe réchauffe son assiette, et sert Martin. Iris a terminé ses pâtes. Les bras croisés, elle les fixe, ne sachant lequel questionner en premier.

— Vous avez une nouvelle catastrophe dans le tiroir ?

Martin se contente de sourire en dépliant sa serviette.

Je ne parviens pas à cacher quoi que ce soit à mes amours.

— Juste un petit désagrément. Marthe et Mathieu débarquent demain.

Son visage se décompose, elle manque de s'effondrer dans son assiette.

— Pour un désagrément, c'est un désagrément ! Combien de jours ? Une nuit pour me préparer psychologiquement, c'est court !

— Je ne sais pas, ma puce. J'espère, pas plus de deux, je n'ai pas demandé.

En engloutissant sa mousse au chocolat, elle cogite, lâche d'une traite.

— On va dire que deux jours, je devrais y survivre. Au-delà, je pars m'exiler chez Solène ou chez Max et Paul. Désolée les amis, plus, je ne le sens pas !

— Comme tu veux, ma puce.

En les observant, Colombe cesse la mastication de ses spaghettis, prend conscience qu'elle n'a jamais parlé des parents de Martin avec Iris. Et manifestement, elle ne les porte pas dans son cœur. Son projet de fuite ne lui indique rien de bon. Elle songe à prendre ses jambes à son cou, elle aussi.

— Une femme avertie en vaut deux ! Dois-je réintégrer mon appartement ?

Martin ne répond pas, mais la miss n'a pas sa langue dans sa poche.

— Tout dépend de ton seuil de tolérance... Moi, il n'est pas très haut, ajoute-t-elle avec une moue convenue.

— Tu peux développer ?

Les mains croisées sur la table, la miss fait son exposé en se délectant et en roulant ses deux calots bleus.

— Pour te décrire Marthe, c'est assez simple. Tu vois un glaçon ? Tu lui colles une perruque rousse et du rouge à lèvres corail et tu as Marthe. Martin a ses yeux, et elle ne se contente pas de te regarder. Elle te scanne de la tête aux pieds. Si tu connais Bree Van De Kamp dans la série *Desperate Housewives*, c'est son double. Psychorigide, hypermaniaque, elle est aussi chaleureuse qu'un frigo vide en phase terminale.

Martin ne peut s'empêcher de rire. Colombe pose son verre accompagné d'une expression inquiète.

— Et Mathieu ? Question chaleur, il relève le niveau ?

La bouche en cul-de-poule dans un premier temps, elle poursuit sur sa lancée.

— Alors là, tu vas être déçue ! Ce n'est pas compliqué, il ne m'a jamais adressé la parole directement. J'ai droit à : « Bonjour, Iris, et au revoir Iris ». Même lorsque je suis là, s'il veut savoir quelque chose sur moi, c'est à Martin qu'il le demande. En face de lui, j'ai l'impression d'être transparente. Un caméléon qui se fond dans son environnement.

— Waouh ! J'ai une folle envie de me tirer vite fait avant leur arrivée ! s'exclame Colombe en repoussant son assiette.

Elle arque un sourcil en fixant Martin.

— Quand tu m'as décrit tes parents, tu ne me les as pas un peu survendus ? Tu m'as bien dit que ton enfance était cool ?

Martin lui prend la main pour la rassurer, la lui embrasse.

— Et c'est vrai. La manière dont Iris les perçoit ne peut pas être la même que la mienne. Je t'ai bien précisé qu'elle n'est pas chaleureuse, encore moins maternelle. Mon père, oui, il est plus effacé. Elle a un caractère fort, il s'adapte.

— Souhaitons-nous bonne chance ! éclate de rire Iris.

Au moment de se glisser sous leur couette, Colombe revient sur Marthe et Mathieu.

— Que savent-ils exactement de notre vie ? Tu leur as parlé de nos problèmes, ils connaissent mon existence ? N'essaie pas d'enjoliver ta réponse.

Il s'enroule autour d'elle, lui caresse le ventre.

— Ils savent tout. Ne te monte pas la bobine avant de les rencontrer. Mes parents sont sans doute particuliers, je ne m'en rends pas vraiment compte. Tout va bien se passer.

— Mes alarmes s'allument comme la guirlande électrique d'un sapin de Noël. Ça clignote à tout va. Je sens que ça va être sport !

— Mes parents sont hyperactifs. Deux jours, c'est le max qu'ils peuvent tenir. Marthe m'a confié qu'ils sont impatients de te rencontrer et cela me plaît.

— Je vais faire une prière, et je n'ai pas prié depuis longtemps. J'envisage même de déposer un cierge à l'église demain matin, ajoute-t-elle en gloussant.

— Ils habitent loin. On ne sera jamais gênés par leur présence.

— Cent kilomètres, c’est loin pour toi ? Martin, j’espère que tu dis vrai, j’ai mon compte d’emmerdeuses dans ma famille.

Avec sa mine de petit garçon voulant se faire pardonner, il se contente de se blottir contre elle en l’embrassant.

Martin est parti à la clinique avant qu’elles ne se lèvent. Pour accueillir ses parents vers seize heures, il a fait en sorte de débiter sa journée plus tôt. Seules pour le petit déjeuner, les filles ne parlent que de cette visite inattendue.

— Tu as été chez eux plusieurs fois, raconte-moi les grandes lignes.

Tout en engloutissant ses céréales, elle hausse les épaules.

— Il n’y a pas grand-chose à en dire. On partait le matin, on rentrait le soir. Ils ont dormi deux ou trois fois ici et à mon réveil, les coucous avaient quitté le nid.

— Ils sont comment avec Martin ?

En fixant un point fictif sur le mur d’en face, Boucle d’or rassemble ses souvenirs.

— Son père est fier de lui, ça se voit dans la manière dont il le regarde, mais il n’y a pas d’effusion entre eux. Des fois, ça me fait drôle parce que Martin est très câlin et eux ne le sont pas.

Colombe ne la questionne plus. Dès ce soir, elle aura toutes les réponses. Son stress est suffisamment présent et Iris ne trouvera rien de bien sympathique et positif à dire d’eux.

Bénédicte est friande de ces histoires familiales. Pendant le déjeuner au self, Colombe lui raconte la visite imminente de ses beaux-parents. Elle saute sur l’occasion pour lui caricaturer sa famille, et encore plus celle de Jérôme. Elle a hâte d’être au lendemain pour avoir la suite de l’épisode.

À la sortie des classes, Colombe est nerveuse sans trop savoir pourquoi. Au volant du bolide de Martin, Iris lui fait un résumé de sa journée, elle peine à se concentrer sur ses paroles.

— Colombe, ne stresse pas. J’ai peut-être un peu forcé sur le trait. Si ça se trouve, ils vont te sauter au cou. Ils ne le font pas avec moi, c’est sûrement parce qu’ils ne m’aiment pas.

Tout le trajet, elle observe les rues défiler sans prononcer une parole.

La voiture grise de Marthe et Mathieu est garée devant la maison, celle de Martin est dans l'allée, Colombe se place derrière lui. Lentement, elles ouvrent la porte d'entrée. Les Legwen sont installés dans le salon avec une tasse de thé, ils se lèvent aussitôt. Les filles déposent rapidement leurs manteaux et chaussures dans la buanderie.

— Colombe, je te présente Marthe et Mathieu.

La poignée de main est ferme, accompagnée d'un visage souriant.

Sa maman est conforme à la description d'Iris. Rousse, la chevelure aux épaules et parfaitement lissée, une sexagénaire encore jolie, à peine plus grande que Colombe. Mathieu est un homme bien bâti, de la même taille que son fils. Les cheveux blancs, le visage carré, ses lunettes en écailles rondes apportent de la douceur à ses traits. Tous les deux arborent un style sport chic, très loin des personnes austères auxquelles elle s'attendait.

Physiquement, ils me plaisent. Pour le reste, on verra !

Collée à Colombe, Iris attend que Mathieu et Marthe la saluent.

— Bonjour, Iris. Tu vas bien ? lui demande gentiment Marthe.

— Bonjour, madame. Très bien, merci. Bonjour, monsieur.

— Bonjour, Iris, répond aussitôt Mathieu.

Entendre sa petite fleur s'adresser à eux en utilisant monsieur et madame indispose Colombe. Elle fixe Martin, mais il ne saisit pas ce qui provoque ce regard.

— Installez-vous, les filles. Je vais préparer un chocolat chaud pour Iris.

Colombe sent l'œil insistant de Marthe. Elle prend place en face d'eux sur le canapé, Iris, toujours collée à elle. Elle se sert du thé, personne n'a encore prononcé une parole. Lorsque Martin revient avec la tasse pour sa minette, sa maman brise le silence.

— Vous enseignez depuis longtemps ?

— C'est la troisième année et c'est mon premier poste comme titulaire.

— Martin nous a dit que vous partagez la même passion pour l'équitation, je m'en réjouis. Avec Mathieu, nous aimons la voile. Pour un couple, c'est un plus.

— C'est exact, nous avons la même passion avec Martin et Iris, rectifie Colombe. C'est un plus pour une famille.

Marthe ne réplique pas, elle se contente de maintenir son sourire.

— Je vous abandonne. Je file prendre une douche et Iris va faire ses devoirs. Viens, ma puce.

Les miss grimpent l'escalier sans demander leur reste. Une fois à l'étage, elle entraîne Iris dans sa salle de bains.

— Ils ont l'air sympas, c'est quoi le problème ?

— Tu n'as encore rien vu. Pour le moment, ils jouent les parents parfaits, ça ne va pas durer.

Elle plante Colombe, fonce dans sa chambre le visage fermé. Très vite, Martin rejoint sa douce qui sort de la douche.

— Alors, ta première impression ?

Elle s'enroule les cheveux dans une serviette, se colle contre lui.

— Bonne ! Pourquoi Iris ne les appelle pas par leurs prénoms ?

Elle l'entend soupirer lentement. Il s'écarte, s'appuie contre la vasque.

— Mes parents n'y sont pour rien. Ils le lui ont demandé plusieurs fois, elle s'obstine à ne pas le faire. Est-ce un bras de fer ou veut-elle simplement leur montrer qu'elle ne les aime pas ? Je ne sais pas. Nous sommes trop peu ensemble pour que cela me perturbe plus que ça.

Pendant que Martin et Colombe s'attellent au dîner, Mathieu et Marthe leur tiennent compagnie en bavardant de tout et de rien. Il a préparé un risotto de gambas et sa belle, une panna cotta. Après avoir mis la table, Colombe monte chercher Iris. Elle la retrouve en boule sur son lit.

— Ma puce, ça ne va pas ? Tu es malade ?

— Tout va très bien, répond-elle d'une petite voix qui laisse entendre le contraire.

Colombe se colle dans son dos, enroule ses bras autour d'elle.

— Je vois bien que non. Raconte-moi ce qui ne va pas !

— Je ne vais pas venir dîner... Vous serez mieux tous les quatre.

— Pourquoi ça ?

— J'ai pas envie de manger avec eux !

— Pourquoi refuses-tu de les appeler par leurs prénoms ?

— Ils préféreraient que j'aie vivrai chez mes grands-parents. Ils ont dit à Martin qu'ils ne me considéreront jamais comme leur petite-fille.

— Comment le sais-tu ?

— Je les ai entendus, il y a longtemps.

Colombe change de position, se met face à elle. Après avoir déposé un baiser sur son front, elle prend son visage dans ses mains.

— Ma petite fleur, quelle importance ? Quelle différence cela fait ? Dans toutes les familles, certains s'aiment, d'autres moins. Il faut faire avec.

Quand les personnes sont intelligentes, cela se passe plutôt bien. Il y a autre chose ?

Iris se serre contre elle.

— Marthe veut son fils pour elle toute seule. Quand il me prend dans ses bras ou m’embrasse, elle nous regarde l’œil mauvais. Elle est jalouse. Je peux pas la blairer !

Colombe éclate de rire.

— Ne rigole pas, c’est pas drôle !

— Eh ben, on est mal ! Pauvre Martin, les femmes de sa vie s’écharpent pour lui. Tu es jalouse de sa maman, mais pas de moi ?

— Ben non, c’est pas pareil !

— Je ne les connais pas suffisamment pour pouvoir en tirer une quelconque hypothèse. On va essayer d’être intelligents, et si je vois une chose bizarre, je te promets de réagir.

— D’accord, consent-elle en frottant le bout de son nez contre son sweat.

— Le chef Martin a préparé un risotto et ça sent merveilleusement bon.

Le dîner est simple, détendu. Martin semble heureux d’avoir ses parents et ses douces, ensemble pour la première fois. Iris est placée entre eux et ne fait pas preuve d’une grande démonstration de joie à table. Personne n’en fait cas et il est vrai, Marthe et Mathieu font comme si elle n’était pas là. Seuls Martin et Colombe discutent avec elle et dans ces cas-là, les invités gardent le silence en attendant la fin de la conversation. Iris ne joue pas les prolongations. Dès le dessert englouti, elle demande à quitter la table en prétextant qu’elle n’a pas terminé d’apprendre une leçon. Colombe pose un baiser sur son front en lui précisant qu’elle la rejoint dans trente minutes.

C’est quoi cet échange de regards entre Marthe et Mathieu ?

Pendant qu’ils bavardent avec leur fils, elle débarrasse tranquillement, tout en les écoutant.

L’attitude d’Iris la surprend. À part Olympe, peu de personnes lui hérissent le poil. Ses beaux-parents ne semblent pas aussi détestables qu’elle le prétend. Il lui paraît évident qu’il y a autre chose. Iris est jalouse de Marthe, mais ce n’est pas la seule raison.

Après une infusion, Colombe les abandonne. Depuis son retour de Londres, elle peine à veiller tard, sa grossesse l’épuise. Elle fait réciter sa leçon à Iris et se précipite sous sa couette. Martin se couche à près de

minuit. En prenant soin de ne pas perturber son sommeil, il se contente de se glisser dans son dos, pose sa main sur son ventre. Elle la sent, la recouvre de la sienne.

OceanofPDF.com

Un jour, ça va Deux jours, bonjour les dégâts

La nuit fut excellente... le réveil est... tonitruant !

Colombe sursaute en entendant des cris. Ceux d'Iris et la voix d'une autre personne qu'elle n'identifie pas immédiatement. Elle tâtonne le lit, Martin n'est plus là. En vitesse, elle saute de son matelas, enfle un sweat sur son pyjama et descend pieds nus. Face à face, les deux rivales s'écharpent au milieu du salon. Marthe, la mèche impeccable dans une robe de chambre à fleurs, Iris la bouclette hirsute dans sa combinaison panda lui tient le verbe haut. Martin semble dépassé par la situation.

Dès qu'elle aperçoit Colombe au pied de l'escalier, Iris se précipite en enroulant ses bras autour d'elle.

— Ma biquette, qu'est-ce qu'il se passe ?

Iris sanglote, Marthe présente des signes d'agacement. Son amoureuse questionne Martin du regard. Déjà habillé, il revient à l'instant de la boulangerie avec du pain frais et des viennoiseries. Après un baiser, il se lance d'un air désolé.

— Hier soir, Iris a entendu une partie d'une conversation la concernant. Elle a dû ruminer ça toute la nuit et ce matin : boum ! Marthe lui a fait remarquer qu'elle devait s'asseoir pour prendre son petit déjeuner, elle lui a sauté à la gorge.

— Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ? lui demande Colombe en la serrant contre elle et en lui caressant le dos.

— Elle a dit à Martin qu'il devait me laisser partir chez mes grands-parents.

Le visage interrogatif, Colombe le questionne du regard. D'un clignement de paupières, il ne peut que confirmer.

— Va te changer. Je te déposerai chez Solène en allant au collège. Tu prendras tes céréales quand ils auront quitté la cuisine.

La miss grimpe l'étage fissa. Martin l'embrasse à nouveau.

— Iris n'a pas cours ce matin ?

— Deux profs sont absents, elle déjeune chez Solène et sa maman les conduira au haras en début d'après-midi. Tu peux développer l'embrouille ? C'est quoi cette histoire ?

Marthe se lève de table, les rejoint dans le salon.

— J'ai simplement dit à Martin que parfois il ne sert à rien de s'obstiner. S'ils ont la loi pour eux, il serait sans doute plus judicieux de la laisser partir. Au fond de moi, j'ai toujours pensé que cela se terminerait de cette façon.

Tout en parlant, Marthe replace d'un geste souple ses cheveux.

De quoi je me mêle ? Elle ne va pas commencer à nous emmerder !

— Rien n'est terminé et il n'est pas question de la laisser partir ! Notre équilibre est fragile, nous encaissons les coups depuis des mois. Iris n'a pas besoin d'entendre ce genre de commentaire et moi non plus ! rétorque Colombe en la fusillant.

Colombe tourne les talons, se sert une tasse de thé et file s'installer sur la table basse du salon. Sentant le tonnerre qui gronde, conforme à ses habitudes, Mathieu pique du nez dans son bol sans la regarder. Martin s'assied à côté d'elle en lui proposant un croissant. Sa douce est sur le point d'exploser et il le sait.

— Colombe, j'ai réagi à cette remarque. Ce sont des paroles malheureuses, ma mère n'a aucune idée du combat que nous menons.

— Par principe, quand on ne sait pas, on se tait. Mieux vaut qu'elle garde son clapet fermé jusqu'à leur départ. Dans le cas contraire, je ne réponds de rien.

Sentant l'électricité dans l'air, belle-maman ne peut s'empêcher une fois de plus de mettre son grain de sel. Elle s'assied à côté de son fils.

— S'il te plaît, maman. Tu en as assez dit !

— Nous ne souhaitons que ton bonheur et force est de constater que cette situation ne vous apporte que des problèmes.

Colombe en lâche son croissant, le petit déjeuner est terminé.

— Vous êtes venus pour convaincre Martin d'abandonner ?

— Non, bien sûr que non. Il y a huit ans, ses grands-parents ne pouvaient s'en occuper. Iris était petite et ne les connaissait pas. La situation est différente, je comprends leur souhait. Pensez à vous ! Repartez de zéro, votre vie de couple est devant vous !

Malgré sa voix douce, qui se veut dans l'apaisement, Colombe produit un effort surhumain pour ne pas exploser. Martin la laisse régler le différend.

Mieux vaut crever l'abcès dans l'instant. Colombe ne passera pas à autre chose sans lui dire le fond de sa pensée.

— Ma maman a souvent été à côté de la plaque, mais je dois le reconnaître, vous la battez à plate couture ! Martin n'élève pas Iris par obligation, inutile d'avoir fait des études de psycho pour le voir et le comprendre.

Marthe a une maîtrise de sa personne impressionnante, elle reste de glace sans désarmer.

— Je l'entends, mais il y a une différence entre le vouloir et le pouvoir.

— Et qui vous dit que nous ne le pouvons pas ?

— Mes enfants, cette voie est sans issue. Vous n'avez aucun lien de parenté avec elle. Quel juge vous en donnera la garde alors que ses grands-parents la veulent ? Nous avons un ami avocat qui nous l'a confirmé. La situation d'il y a huit ans n'est pas celle d'aujourd'hui.

— Les nôtres pensent le contraire. Et même si nous n'avions qu'une chance sur un milliard, nous la tenterions.

— Cette procédure peut durer des années. Vos avocats ne voient que leurs intérêts, l'argent que cette affaire va leur rapporter.

Colombe jette un regard furtif à Martin.

— Vous avez peur pour la situation financière de votre fils ?

— N'en soyez pas choquée, Colombe. C'est bien naturel de la part de parents.

— Maman, c'est ridicule. Je gagne suffisamment ma vie pour me lancer dans cette procédure.

— Aujourd'hui, mais si elle devait durer des années ?

Colombe est consternée.

— Nous ne roulons pas sur l'or, mais rassurez-vous, cette démarche ne le laissera pas sur la paille. Ma grand-mère était prête à prendre en charge les frais des deux avocats.

— J'ai peur, je le reconnais. Martin a travaillé si dur pour offrir à Iris une maison confortable et lui donner la possibilité de grandir dans un cadre agréable.

— Maman, si je devais la vendre pour payer nos avocats ou pour nous assurer de garder Iris avec nous, je le ferais dans la seconde.

— Ce serait une folie ! Si nous le pouvons, nous vous aiderons également. Mais cela reste une folie.

— Nous n'avons nullement besoin de votre argent, mais de votre soutien moral. Que cela vous plaise ou non, nous poursuivrons dans cette voie jusqu'à épuisement des recours s'il le faut. Faites preuve d'un peu d'intelligence en cessant de verbaliser votre désaccord dont nous n'avons que faire. Notre sac à dos est suffisamment lourd, inutile de nous imposer une charge supplémentaire. Cette conversation est terminée. J'ai mon compte d'inepties pour le reste de ma journée !

La petite séance de remise à niveau lui a fait perdre du temps, Colombe doit se préparer pour filer au collège. Martin la retrouve dans la salle de bains et la prend longuement dans ses bras.

— Ne lui en veux pas. Ils ne nous voient que de l'extérieur, n'ont aucune idée de ce que nous vivons.

— Je comprends pourquoi Iris dit : « un jour, ça va, deux jours, bonjour, les dégâts ». Hier, ça allait, c'était presque trop beau, mais ce matin, ça commence fort ! Ta mère me fait tellement penser à mes tantes, c'est dingue ! Elle est froide, sèche comme une biscotte. Tu élèves Iris depuis huit ans et tout ce qu'elle trouve à te dire c'est : « Laisse tomber ! ».

— Je comprends ton agacement, mais reconnais que tu ne te mets pas à leur place non plus. Ils ont peur et j'en tiens compte.

— Elle reste à sa place et je reste à la mienne. Dans le cas contraire, la cohabitation sera impossible.

Martin la rassure comme il peut. Sans doute parce qu'il en a l'habitude, les paroles de sa mère glissent sur lui. Il n'y aura jamais de cohabitation, ses parents ne sont pas si présents dans sa vie. Il se contente de l'embrasser pour la calmer.

— On déjeune tous les quatre ?

— Tu ne travailles pas cet après-midi ?

— Je vais rester avec eux. Mes parents ont réservé dans une brasserie qu'ils aiment bien.

— Si c'est pour avoir la tronche de Marthe vexée ou qu'elle continue ses speeches, mieux vaut que je m'abstienne.

— Faire la gueule n'est pas dans son caractère. Pour le reste, je ne peux rien te garantir.

Colombe hésite dans un premier temps, puis accepte pour lui faire plaisir. Ses beaux-parents ne leur rendront sans doute pas visite avant plusieurs mois, un petit effort lui est possible.

Contre toute attente, le déjeuner se passe bien. En boucle sur leur voilier, Colombe survole la conversation. Mathieu le remarque et pour l'inciter à entrer dans l'échange, il la questionne.

— Colombe, vous aimez la voile ?

Dans ses pensées, elle a tout juste entendu la fin de sa phrase.

— Vous aimez la voile ? répète Marthe.

— Pas vraiment. Pour être honnête, j'ai assez peu d'expériences.

— L'été prochain, nous pourrions faire une croisière. Notre voilier n'est pas très grand, mais suffisant pour quatre ou cinq personnes.

Belle-maman ne semble pas lui en vouloir de la conversation musclée de ce matin. Comme elle l'avait promis à son fils, elle s'est excusée auprès d'Iris et cette dernière les a acceptées du bout des lèvres. Marthe ne ménage pas ses efforts pour lui être agréable, Colombe fait de même. Une croisière avec eux est un joli mirage, leur bébé pointera le bout de son nez en début d'été. La future maman sourit intérieurement en imaginant la cohabitation des rivales sur un si petit espace. Même avec beaucoup de magie... qui le souhaiterait ?

— Pourquoi pas ? Rien n'est impossible à qui veut s'en donner les moyens !

Ravie de sa réponse, Marthe poursuit dans une description imagée.

— Quand nous sommes au large, sur une mer d'huile, un sentiment de plénitude nous transporte. Martin n'aime pas, les grands espaces l'oppressent. L'océan à perte de vue peut impressionner, raconte Marthe. Il est sauvage, indomptable et silencieux. La nuit en mer donne la sensation d'être seul au monde. Lorsque la lune se reflète à la surface de l'eau, le paysage devient inquiétant, fascinant, tellement grisant. Tous nos sens sont en éveil.

Elle sourit tendrement à Martin.

— La passion de notre fils est ailleurs, nous avons toujours respecté son choix.

Au fond d'elle, Colombe lui en veut d'avoir provoqué les larmes d'Iris, mais elle reconnaît qu'elle n'est pas l'aigle noir décrit par leur petite fleur.

Marthe est loin du rapace qui guette l'instant où il pourra les déchiquter. Lorsqu'elle raconte Martin, son visage s'illumine. Ils aiment leur fils unique, et c'est cet amour qui provoque ces maladresses, ces mots malheureux. Dans les montagnes russes de ses sentiments, elle se laisse porter par l'instant.

En sortant du restaurant, Martin et ses parents rejoignent sa clinique. Depuis leur dernière visite, des travaux ont été réalisés dans son bloc, il tient à le leur montrer. Colombe part récupérer Iris au haras, mais avant, elle s'arrête chez elle récupérer son courrier. Belle comme un cœur, Bénédicte s'apprête à retrouver son amoureux et des collègues dans une crêperie. Le sourire canaille, elle se frotte les mains dans l'espoir d'avoir quelques scoops croustillants.

— Alors... raconte-moi, beau-papa et belle-maman ?

En quelques phrases, elle lui fait un résumé des dernières vingt-quatre heures. Certes, Mathieu est effacé, mais pour Marthe, Colombe est incapable de dire si le courant passe ou pas.

— La suite au prochain épisode, lui sourit son amie. En même temps, tu ne vis pas avec eux.

Une main sur le cœur, elle émet un rire cristallin.

— Heureusement, si en plus on devait cohabiter avec nos beaux-parents, au secours ! J'aime follement Jérôme, mais là, je rends mon tablier. C'est une question de survie, ma belle-mère est une vraie emmerdeuse. Elle sait tout sur tout, me fait des cours sur l'écologie. Si seulement elle pouvait la mettre en veilleuse, ce serait déjà une belle contribution !

— Eh ben, c'est les grands amours !

— Tu te souviens quand Jérôme a eu la grippe ?

Colombe hoche la tête en gloussant d'avance.

— Elle me téléphonait trois fois par jour pour me rappeler de bien lui donner ses médocs. J'étais au bout du rouleau. À deux doigts de lui balancer que je suis sa nana, pas son infirmière, et qu'il est suffisamment grand pour se soigner seul.

— Tu aurais dû ! Remettre sa belle-maman à sa place, ça fait du bien parfois !

— Oui, mais non. Tu ne la connais pas ! Dans l'heure, elle aurait débarqué avec son thermomètre frontal et tous ces remèdes de grand-mère.

On ne rigole pas avec la santé de son bébé ! Par contre, s'il m'entraîne dans des sports plus dangereux les uns que les autres, elle n'en a rien à cirer !

— Son bébé à presque trente ans et il fait un mètre quatre-vingt-dix ! Marthe est peut-être cool, en fin de compte !

— Elle est restée bloquée à six ans, et encore ! Pendant un déjeuner, elle m'a dressé une liste exhaustive de tous les plats qu'il aime, et m'a fait la gueule lorsqu'elle a compris que la yaourtière qu'elle m'a offerte pour mon anniversaire n'est toujours pas en action. Qui offre une yaourtière à sa belle-fille pour son anniversaire ? Les névrosées de la cuillère en bois ! Les excitées de la cocotte-minute ? Les obsédées du « je fais tout moi-même » ?

— Pourquoi tu lui as dit ? glousse Colombe.

— L'anguille est vicieuse, elle me tend des pièges ! L'air de rien, elle m'a demandé quel ferment j'utilisais ? J'avais l'impression qu'elle me parlait dans une langue inconnue ! J'ai juste répondu : « Du quoi ? ». Trop tard ! Le visage luisant et le ton péremptoire, elle m'a fait un cours sur l'importance de se nourrir de plat fait maison... et patati et patata ! Je me suis bien gardée de lui dire qu'elle ferait mieux de l'expliquer à son bébé. En apprenant qu'il est le chef des fourneaux, la pauvre aurait fait une attaque ! Je ne souhaite pas sa mort... Pas encore !

Colombe éclate de rire.

— Mouais... Il est aussi celui du fer à repasser, du lave-vaisselle et du lave-linge !

— Exact, mais elle ne le sait pas ! Jérôme adore... et il est tellement sexy, un batteur à la main, se justifie-t-elle en roucoulant. En plus, il est doué.

Bénédicte plisse le nez.

— Et si je le lui glissais discrètement, en faisant l'anguille, comme elle ? Si ça se trouve, belle-maman nous offrirait les services d'une femme de ménage pour soulager son bébé !

— Fais gaffe ! La possibilité qu'elle déboule avec sa centrale à vapeur et tout son attirail est réelle !

— T'as raison, très mauvaise idée ! glousse Bénédicte en levant les mains.

Les deux amies montent dans leurs voitures respectives en se moquant l'une de l'autre.

La mine renfrognée, Iris patiente près du box de Sultane. La soirée qui les attend ne la plonge pas dans l'allégresse. En bouclant sa ceinture, elle ronchonne.

— Ils repartent quand ?

Avant de mettre le contact, Colombe tente de la rassurer. En lui replaçant quelques boucles, elle lui sourit longuement.

— Sans doute demain. Ma louloute, leurs présences te chagrinent, ne t'offusque pas outre mesure s'ils ont quelques paroles malheureuses. Martin est heureux d'avoir un peu ses parents. Je ne me sens pas particulièrement bien avec eux, je le fais pour lui. Je ne laisse pas mes préjugés me dicter ma conduite.

— Je vais essayer. Ce matin, tu l'as bien remise à sa place.

— Elle n'a pas un fond méchant. Je ne parviens pas à savoir si je l'aime ou pas, et en même temps, cela n'a pas d'importance. Ce n'est pas comme si elle était notre voisine.

— Ne parle pas de malheur ! s'exclame la miss en se ventilant le visage de la main. Je les ai entendus hier soir, ils vont bientôt prendre leur retraite. J'espère qu'ils n'envisagent pas de venir s'installer ici !

Colombe se contente de lever les sourcils.

Moi aussi. Une petite prière est de mise !

Les Legwen papotent autour d'un thé, Colombe et Iris se débarrassent de leurs manteaux et chaussures dans la buanderie. Une odeur de produits d'entretien leur titille les narines. Des gants de ménages et des bidons de nettoyeur ont fait leurs apparitions dans le placard à cet effet. En les détaillant, Colombe réfléchit tout haut :

— C'est quoi ce délire ? Elle nous a acheté des trucs ? Elle veut nous faire comprendre que notre maison est sale ?

— Ma vieille, tu ne les connais pas. Chez eux, tout brille. Une maison témoin ! Quand tu t'assieds sur le canapé, dès que tu te relèves, elle tapote le coussin pour qu'il reprenne sa forme. L'enfer !

Colombe les rejoint et constate que Marthe et peut-être Mathieu ont fait le ménage. L'odeur entêtante d'un produit pour les sols à la senteur fleuris embaume tout le rez-de-chaussée. Iris a filé dans sa chambre sans demander son reste et pousse un cri d'effroi en appelant Colombe. Elle grimpe, la retrouve plantée devant la porte, les bras ballants, sa besace à ses pieds. Dès

qu'elle est près d'elle, Colombe est sans voix. Tout est rangé, briqué, astiqué, absolument rien ne dépasse.

— Elle est tarée ! Je vais la tuer ! hurle Iris. Je te l'ai dit qu'elle est maniaque et psychorigide !

— Calme-toi, ma biquette ! Je vais gérer. Respire, respire ! la rassure Colombe en faisant l'inventaire de son nid.

Plus aucun vêtement ne squatte le sol, son bureau est méconnaissable et les livres sont regroupés sur leurs rayonnages. Sa salle de bains rutilante. D'un coup, Colombe se fige en cogitant.

Elle n'a pas dû s'arrêter à la chambre d'Iris.

Elle fonce dans la leur et tout est nickel. Le dressing n'a jamais été aussi bien rangé. Les piles de pulls et autres tee-shirts parfaitement alignés, on se croirait dans une boutique haut de gamme. Les chemises de Martin sont même regroupées par couleur. Colombe sent la colère monter en elle. Iris tente de l'apaiser en rigolant.

— Calme-toi, ma biquette ! Respire, respire !

— Ça, je ne l'ai pas vu venir ! Moi qui me gaussais de Bénédicte et sa belle-maman il y a quelques heures, je vais avoir des trucs à lui raconter ! La mère de Jérôme ne lui arrive pas à la cheville !

Colombe se détend les vertèbres cervicales avec des mouvements lents de la tête et appelle Martin. Il rapplique en deux minutes. Le regard noir et la bouche de travers, elles l'attendent de pied ferme dans le couloir. De l'index, elles se contentent de lui indiquer le dressing et la chambre d'Iris. Martin n'est pas étonné, il est stupéfait.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? Elle n'a jamais fait ça ?

— Habituellement, ils restent trop peu de temps... tout simplement !

Colombe coulisse le tiroir où sont rangés ses sous-vêtements. Tout est plié, parfaitement aligné à la manière de Marie Kondo. Colombe ouvre la bouche, mais rien ne sort dans un premier temps. Martin se frotte les sourcils en cherchant une chose à lui dire, sans trouver.

— Franchement... elle a un problème ! Elle ne va pas me faire gober qu'elle a malencontreusement confondu ton tiroir avec le mien !

Iris est pliée.

— Elle a peut-être eu un doute. Martin porte des caleçons roses, mais des petites culottes en dentelles dans la même teinte... jamais ! Bon, elle n'est pas futée, mais elle a bien dû voir que pour la taille, ça ne va pas !

L'humour d'Iris la fait sourire, elle se mordille la lèvre pour garder son sérieux.

— Martin, je te conseille de régler le problème. Si je le fais, ça va mal se terminer ! Je ne tolère pas qu'elle fouille dans nos placards, et la chambre d'Iris, c'est inadmissible ! Son comportement me choque. Je te laisse trente minutes, je file sous la douche.

— Je gère ! Pardon, mes belles. Je ne sais quoi vous dire, se contente-t-il d'articuler en les embrassant.

Il tourne les talons, les miss se précipitent en haut de l'escalier pour écouter l'échange.

— Maman, qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi as-tu fait le ménage ?

Elle se lève, le fixe sans comprendre son mécontentement.

— Je voulais vous rendre service !

— Qui t'a autorisée à entrer dans notre chambre et dans celle d'Iris ?

Dans une attitude de repli sur elle, Marthe se frotte les mains.

— Les portes étaient ouvertes et il y régnait un tel bazar. Tu le sais bien, c'est maladif chez moi. J'ai commencé par ramasser une chose au sol, à ranger quelques livres, et tout y est passé. Elles sont fâchées ?

En haut de l'escalier, les filles sont mortes de rire. Entendre Marthe se faire sèchement rabrouer par son fils, elles jubilent.

— Fâchées ? Tu délires ? Tu aimerais qu'on débarque chez toi et qu'on fouille dans tes placards ? Tu as conscience du message que tu envoies ?

Elle marque une pause en regardant son mari.

— Non. Je ne vois pas !

— Maman, le tiroir de sous-vêtements de Colombe !

— J'adore sa lingerie. En les pliant, je ne pouvais m'empêcher de penser à la chance que tu as. Ta fiancée a très bon goût !

— Maman, que dirais-tu si elle faisait de même avec les tiens ?

— Elle ne serait pas emballée. Les miens sont moins folichons, ajoute Marthe en dodelinant de la tête.

Marthe essaie de sauver sa peau avec un peu d'humour. Elle connaît bien son fils, et sait parfaitement que son comportement est inacceptable. Elle tente juste de l'adoucir un peu.

— Je vais être clair avec vous deux une bonne fois pour toutes. Après ça, on reprendra notre soirée et je l'espère, elle sera bonne. Dans le cas contraire, on se voit peu, ce sera encore moins souvent. J'étais tellement

heureux de vous présenter Colombe, mais depuis deux jours, vous cumulez les bourdes. Surtout toi, maman ! Je ne comprends pas, ce n'est pas dans tes habitudes. Tu es obsédée par l'ordre chez toi, mais chez moi tu n'as jamais rien rangé. C'est la présence de Colombe qui te pousse à ça ?

Comme une ado prise en faute, Marthe se contente de baisser la tête.

— À compter d'aujourd'hui, quand vous venez, vous êtes nos invités et vous ne touchez à rien. La buanderie t'est interdite. Je ne veux plus entendre une remarque sur Iris et ne t'avise plus jamais de franchir les seuils de nos chambres.

Dans un signe de victoire, les filles font une petite danse de la joie. Elles en ont presque oublié leur colère contre Marthe.

Avec l'aide de ses parents, Martin prépare le dîner. Belle-maman a commandé un plateau de fruits de mer pour eux, et pour Colombe et Iris, elle cuisine des raviolis frais.

Après la tempête

Quand les filles les rejoignent dans la cuisine, Marthe se précipite en s'essuyant les mains dans son tablier par des gestes maladroits.

— Je suis désolée. L'idée était de me faire pardonner pour les mots de ce matin et c'est tout le contraire qui s'est produit. J'ai aggravé mon cas. Je ne toucherai plus à rien, je vous le promets !

— C'est oublié ! lui répond Colombe sans la rassurer davantage.

Marthe attend une parole d'Iris, elle ne vient pas. La tête basse, elle retourne à sa cuisine. Colombe apprécie sa démarche et ses excuses qu'elle pense sincères. Belle-maman fait des efforts et veut se racheter une conduite.

Les filles mettent la table et très vite tout le monde s'installe. Iris grimace en voyant arriver le plateau de fruits de mer dont elle n'est pas fan. Marthe continue sur sa lancée en déposant près d'elle des raviolis largement recouverts d'une délicieuse et odorante sauce tomate et saupoudrés de parmesan.

— Je les ai cuisinés spécialement pour vous deux.

— Merci, madame, répond poliment Iris en levant haut les sourcils.

Tous se regardent du coin de l'œil. Marthe tire sa chaise, s'assied en se préparant mentalement. En dépliant sa serviette, elle prend une grande respiration, puis s'adresse à nouveau à Iris.

— Habituellement, je demande à Martin ce genre de chose, mais aujourd'hui, je vais te poser la question directement. Pourquoi refuses-tu de nous appeler par nos prénoms ?

La miss jette une œillade à Colombe qui lui fait signe de répondre d'un mouvement de tête.

— Vous avez dit que je ne serais jamais dans votre famille, donc je ne tiens pas à les utiliser. Pour vous, je ne suis personne, idem pour moi.

Marthe a un mouvement de recul en plissant le front.

— Je n'ai jamais prononcé de telles paroles.

— Oh que si ! Votre mémoire vous joue des tours. Un jour, vous avez dit à Martin que vous ne pouviez pas me considérer comme votre petite-fille.

Soyez tranquilles... pareil pour moi. Vous ne serez jamais mes grands-parents, il n'y a aucun risque !

Marthe se cale contre le dossier de sa chaise.

— Iris, quand Martin a fait le choix de te garder avec lui, nous n'approuvions pas sa démarche, pour plusieurs raisons. Il était jeune, venait de terminer ses études et avait travaillé dur. Nous imaginions un futur différent pour lui, et il est vrai, nous avions peur que tu sois un frein à sa vie d'homme. Vivre dans une famille recomposée n'est pas à la portée de chacun, et la difficulté était plus grande, puisque tu n'es pas sa fille biologique. Tout cela nous inquiétait. Parfois, nous choisissons mal nos mots et nous les regrettons. C'est le cas aujourd'hui. Toi et Colombe, un lien fort vous unit et je m'en réjouis. Je ne te demande pas de nous aimer, j'espère juste que nous pourrions avoir des rapports plus détendus. Ni Mathieu ni moi ne sommes attirés par les petits et je n'ai jamais été très chaleureuse. Cela n'a rien à voir avec toi.

Martin est heureux de ses paroles. Pour la première fois depuis huit ans, ils mettent cartes sur table. Iris l'a écoutée tout en engloutissant les raviolis qu'elle vient de lui poser dans l'assiette.

— Pourtant, hier soir et encore ce matin, vous lui avez dit qu'il devait se débarrasser de moi.

— Je suis fière de Martin. Je suis fière et admirative. Ce qu'il fait avec toi, j'en suis incapable. Il est mon fils, mais nous sommes très différents. Parfois quand deux personnes sont opposées, il y a des incompréhensions. Je pensais à tort que cela provoquerait des tensions dans son couple. Comme me l'a dit Colombe, une fois de plus, je suis totalement à côté de la plaque.

Iris sourit en préparant sa phrase, elle arbore une jolie moustache rosée.

— Bon, on ne va peut-être pas devenir copine, mais je vous aime plus que ce matin. Et vos raviolis sont extra !

Marthe émet un soupir de soulagement. Elle n'est pas femme à s'aplatir de la sorte, Martin et Colombe apprécient ce geste. Conforme à ses habitudes, Mathieu n'a pas prononcé une parole. Il se contente de lever son verre de vin en signe d'approbation.

C'est le repas le plus détendu de leur séjour. Iris ne boude plus et Mathieu a le désir de mieux connaître Colombe.

— Vos parents sont médecins à Rennes ?

— Ils travaillent ensemble, comme vous. D'ailleurs, vous me faites beaucoup penser à eux... un couple fusionnel.

Iris éclate de rire.

— Ah non ! Madame Legwen...

Tous braquent les yeux sur elle.

— Rangez vos colts... Ça va, j'ai pigé ! Marte ressemble plus à Rébecca, Hélène n'est pas comme ça !

En se trémoussant sur sa chaise, elle se bidonne, vite rejointe par Martin et Colombe. Marthe fronce les sourcils en saisissant à demi-mot.

— Une petite voix intérieure me laisse entendre que ce n'est pas un compliment. Qui est Rébecca ?

Iris continue sur sa lancée. Hier, elle était muette, ce n'est plus le cas ce soir.

— C'est la tante de Colombe, je l'ai surnommée Maléfique. La première fois que je l'ai rencontrée, elle m'a foutu les jetons. Depuis, elle picole et elle est beaucoup plus drôle. J'ai presque envie de passer des vacances chez eux.

Martin éclate de rire en voyant l'expression faussement atterrée de sa maman.

— Merci beaucoup ! Je ressemble à une Maléfique portée sur la boisson. On est quitte, ma belle ! Tu m'as largement rendu la monnaie de ma pièce.

D'un coup, Marthe et Iris ne parlent qu'entre elles.

— Son mari, Étienne, est sympa. C'est le frère du papa de Colombe.

— Il s'appelle comment ?

— Guillaume ! Je l'adore. Il m'a dit qu'il est d'accord pour être mon grand-père d'adoption. Je lui fais penser à Colombe quand elle était petite.

— Contrairement à nous. C'est le message que tu veux nous faire passer ?

— Non. Je le signale, c'est tout ! C'est la vérité, je ne vois pas pourquoi je ne m'en vanterais pas !

Le regard humide, la future maman stoppe son repas. La mine réjouie d'Iris s'efface en l'observant.

— J'ai dit quelque chose qui te fait de la peine ?

— Quand as-tu eu cette conversation avec Guillaume ?

— Quand vous étiez à Londres. On était au marché tous les deux et le poissonnier lui a demandé qui j'étais. Il a répondu : « ma petite-fille ». Et

j'ai pleuré. J'étais trop contente. Après, il m'a dit qu'il a tout de suite su qu'on s'entendrait bien, qu'il était heureux de m'avoir dans sa famille. Je ne l'appelle pas papi, faut pas pousser, j'aime trop son prénom. Mais dans mon cœur, il l'est.

— Guillaume est une personne rare, un merveilleux papa. Il ne m'a jamais fait défaut. Avec ma grand-mère, ils sont mes bouées de sauvetage, mes phares dans mes tempêtes.

— Je suis jaloux, bougonne Martin. Guillaume est en train de me détrôner...

Iris fonce dans ses bras.

— Nan, c'est pas possible. C'est toi que j'aime le plus au monde !
Elle se redresse en ouvrant grandes ses deux billes bleues.

— Je crois que je t'aimerai encore plus quand tu seras OK pour un tatouage !

Ils éclatent tous de rire, Martin ne se donne pas la peine de répondre. Mathieu reprend la main, il veut en savoir plus sur la famille de Colombe.

— Vos frères sont mariés ?

— Gonzague a deux enfants, un petit Léon et une petite Violette. Mayeul et Vincent viennent de convoler. J'espère qu'ils pourront adopter un petit. C'est compliqué.

Colombe observe l'attitude de ses beaux-parents. Ils ont compris qu'ils sont un couple gay, cela ne semble pas les perturber. Iris ne s'arrête plus, elle ne leur a jamais autant parlé.

— Gonzague et Mayeul sont jumeaux et des fois, dans les familles et ben il y en a plusieurs. Ma copine Solène m'a dit que c'est un truc héréditaire. Si ça se trouve, un jour, nous aussi on en aura ! Hein Martin ?

— Oui Iris, rigole Martin. Si ça se trouve...

Il prend la main de Colombe, lui embrasse tendrement. Leur secret est bien difficile à garder. Quelques semaines de patience, et ils pourront partager leur bonheur. Ils ne s'attendent pas à une explosion de joie de la part des Legwen, le reste de la troupe compensera.

— Martin, comment va Black ?

— Très bien, Colombe le monte plus souvent que moi. Je manque de temps.

— Bientôt, moi aussi je pourrai partir en balades sur son dos, s'emballe la cavalière en herbe.

— L'espoir fait vivre, rétorque Martin. On verra dans trois ou quatre ans !

— C'est Mathieu et Marthe qui le lui ont offert pour ses trente ans, explique-t-elle à Colombe. Il était drôlement content. C'est son plus beau cadeau. Hein Martin ?

Il lui sourit tendrement.

— C'est un très beau cadeau, mais il n'est pas le plus beau.

Il marque une pause, sa voix se feutre.

— Le plus beau, ce sont tes parents qui me l'ont fait, sans le vouloir.

Iris s'éjecte de sa chaise, fonce dans ses bras.

— Toi aussi, t'es mon plus beau cadeau.

Elle étouffe un gloussement contre son épaule, regagne sa place.

— Il y a aussi Sultane. Quand Martin me l'a offerte, j'ai pleuré pendant une heure. Je voulais dormir avec elle.

Martin émet un rire grave.

— Paul ne savait plus comment se débarrasser d'elle. J'étais parti pour une urgence, il m'a téléphoné en me disant qu'elle refusait de sortir du box.

Marthe sourit à son fils.

— Comme c'est étrange. Tu as fait la même chose avec ton premier poney. Tu voulais le ramener dans le jardin.

— J'adore les poneys, ils sont les mascottes du haras. On a l'impression qu'ils sont bébés, alors on les chouchoute. Pour les tout-petits, Paul en a un, presque de la taille d'un gros chien. Il est minuscule et craquant... mais alors, un caractère ! Des fois en balades, il se stoppe, refuse d'avancer. Tout le groupe doit attendre que monsieur se décide. Il est là, à nous regarder, genre : « J'avancerai si je veux ! ». Et d'un coup, il part comme une flèche, ne s'arrête plus. Les parents lui courent derrière pour le rattraper !

— Comment s'appelle ce petit malin ? la questionne Mathieu.

— Polochon. Les petits préfèrent : Polochon... tête de cochon !

— Je ne me souviens plus du nom de ton premier poney.

Marthe interroge son fils du regard. Iris le devance.

— Kiwi !

— Martin t'a raconté ?

— Oui et je l'ai même vu en photo. Une sacrée tête de mule ! Il l'a fait tomber et Martin s'est cassé la clavicule.

— Maman, s'il te plaît, épargne-nous la suite !

— Si vous voulez devenir ma copine, vous avez intérêt à nous raconter !

Iris explose de rire.

— J'ai quelques dossiers sur Colombe, aucun sur Martin.

La mine suppliante, Colombe et Iris la fixent.

— Pardon, mon fils... je ne peux résister !

Marthe doit attendre la fin de son fou rire pour poursuivre.

— À la suite de sa fracture, il avait l'interdiction de monter. Martin était plâtré de l'épaule jusqu'à la taille. Aujourd'hui, ce n'est plus comme ça, mais à l'époque, le choix n'était pas possible. Les quatre premières semaines, il s'y est tenu. Voyant sa délivrance proche, son plâtre devait être retiré deux jours plus tard, il n'en a fait qu'à sa tête. Avec l'aide d'un copain, ils ont sellé Kiwi. Pour monter dessus, c'était plus compliqué. Martin a grimpé sur une barrière et son ami lui a approché la tête de mule. Ce qui devait arriver arriva. Martin avait à peine son pied dans l'étrier, vif comme l'éclair, Kiwi a détalé telle une fusée. Le copain est resté cloué au sol, incapable de l'arrêter.

Mathieu éclate de rire en prenant le relais.

— Juste un pied dans l'étrier, et cramponné d'une main à la selle, le malheureux a fait plusieurs mètres sans pouvoir le diriger et passer son autre jambe de l'autre côté. Comme Kiwi était parti pour faire une grande balade, le cavalier en herbe n'a pas eu d'autre choix : il a sauté. Atterrissage sur les fesses, fracture du coccyx. L'équitation était terminée pour à nouveau cinq semaines.

Habituellement silencieux, Mathieu n'en a pas moins des dons pour le mime. Les filles sont pliées de rire, Marthe tente d'essuyer maladroitement les coulures de son mascara.

— J'ai désobéi et j'ai été puni. Monter avec un coccyx fracturé, je ne m'y suis pas aventuré. Même au bout du temps de consolidation, j'y allais mollo, se marre Martin.

— C'est la passion des chevaux qui l'a poussé à devenir vétérinaire. Il devait se spécialiser dans ce domaine, la vie en a décidé autrement, ajoute Marthe.

Iris capte immédiatement.

— Martin, c'est à cause de moi ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'excuse Marthe.

— Tu sais ma puce, quand on est responsable d'une personne, nos envies changent. Je ne souhaitais plus me cantonner aux chevaux, et mon temps

libre, je désirais le passer avec toi, pas à poursuivre des études. J'aime mon métier. Je n'ai jamais regretté ma décision. Pas une seconde !

Iris plonge dans ses bras, Martin la presse contre lui.

— Moi aussi, je veux faire véto... comme mes deux papas. T'es OK Martin ?

— Je le suis !

— On travaillera tous les deux ? continue-t-elle, son visage dans son cou.

— Oula, ça... je ne sais pas ! Si tu es moins bordélique, je vais y réfléchir !

Colombe parle peu. Elle les observe, les écoute, se sent bien. Iris est détendue et son amoureux transpire de bonheur. Elle le vit comme une soirée de calme après une tempête.

Le lendemain matin, Marthe et Mathieu rejoignent Brest et pour la première fois, Iris s'autorise à les embrasser. Ce ne sont pas des débordements d'affections, mais la glace est rompue. Heureuse pour Martin et surtout pour Iris, elle ne les voit plus comme des ennemis. Colombe éprouve un sentiment mi-figue mi-raisin à leur égard. Ni chaud ni froid, une tiédeur qui habituellement ne l'emballe pas. Elle ne parvient pas à se dire qu'ils seront les grands-parents de leur bébé. Une chose la rassure, ils ne seront pas envahissants. Réclamer sans cesse leur petit-enfant en vacances ou en week-end, ce n'est pas pour demain. Et cela lui va. Marthe et Mathieu ne sont pas des parents étouffants qui ont besoin de prendre leur fils dans leurs bras pour lui montrer qu'ils l'aiment. Leur mode de fonctionnement est différent. Martin n'en souffre pas. Là est l'essentiel.

Les impostures de Barbie

Colombe tient sa promesse, elle ne monte plus. Pour le justifier, elle commence à être à court d'arguments. Les questionnements sont de plus en plus nombreux. Un après-midi, Iris était en balade avec sa copine Solène, Paul lui a demandé si la chute d'Iris l'avait refroidie et si elle avait des angoisses à l'idée de monter à nouveau. Elle répète inlassablement qu'elle a des douleurs au dos et à l'épaule. Au fur et à mesure des jours, elle sent bien qu'ils ne la croient pas.

Colombe est dans la cour du haras, elle attend le retour d'Iris et de Paul. Max la questionne à nouveau sur son refus de monter, Colombe est à deux doigts de craquer. Leur mentir lui est insupportable, mais elle trouve son salut dans la venue de Bénédicte et Jérôme. Le grand mec moqueur éclate de rire en descendant de voiture. Les deux amis se tournent dans leur direction en lui demandant ce qui provoque son hilarité. Il se contente de désigner l'intérieur de la voiture. La portière s'ouvre lentement, laissant apparaître deux béquilles et Bénédicte qui peine à garder son équilibre sur un pied. Colombe et Max se précipitent pour lui venir en aide.

— Béné, qu'est-ce qui t'est arrivée ?

Jérôme poursuit son fou rire. Sans attendre sa réponse, Max enchaîne les questions.

— Tu as fait une chute pendant votre cours d'escalade ?

— Oh non, réagit Jérôme en joignant les mains en signe de prière. Elle n'a pas décollé du sol, mademoiselle a le vertige. C'est nouveau !

— Je l'ai toujours eu, rétorque la miss en essayant de redresser le menton.

— Alors ? s'impatiente Colombe.

Bénédicte pince un instant les lèvres pour se retenir de rire.

— J'ai glissé sous la douche et je me suis fracturé la malléole. J'en ai pour six semaines avec cette botte horrible.

La chose n'est pas risible, mais les amis peinent à se contenir. En un peu plus d'un an, Jérôme l'a entraînée dans ses activités, parfois, à la limite de la dangerosité. Elle chute souvent, mais toujours sans gravité.

— Faire toutes ces activités sportives – à mon corps défendant – et m’exploser la malléole bêtement sous ma douche... Le sort s’acharne ! éclate-t-elle de rire.

Max adresse un petit sourire en coin à Colombe.

— Avoue, Jérôme te faisait faire des acrobaties ?

— J’étais toute seule ! insiste-t-elle d’une voix aiguë. Je me suis écrasée au sol comme une tomate trop mûre... Et je ne vous raconte pas l’hématome que j’ai sur la fesse !

Jérôme se bouche le nez pour calmer son fou rire.

— Pour la réconforter, l’urgentiste lui a signalé qu’une fracture du col du fémur serait bien plus handicapante ! Elle s’est redressée en éructant : « Vous pensez que j’ai quel âge ? Qui se pète le col du fémur à vingt-six ans ? Je ne suis pas en sucre ! Je fais de l’équitation, de l’escalade, de la voile ! Je ne suis pas une petite nénette qui se contente de poser un pied devant l’autre ! ». Il a rigolé en haussant les sourcils puis lui a répondu gentiment : « Oui, oui, je vois. Pensez à mettre un tapis antidérapant dans votre douche, on ne sait jamais. Le danger n’est pas forcément où on le croit ! ».

Max la détaille un instant, puis lève les épaules.

— Bon, ben... je vais devoir te trouver un remplaçant !

— Pas question, je vais faire cours ! Six semaines chez moi, je sens déjà la folie me gagner ! On va s’arranger pour que je bouge le moins possible. Si tu es d’accord, je vais me poser dans une salle et les élèves viendront à moi. Jérôme et Colombe me conduiront au besoin.

Tout le monde acquiesce aussitôt.

— Paul et Iris ne vont plus tarder. Allons prendre une boisson chaude en les attendant, propose Max.

Depuis le matin, ses nausées sont difficilement supportables. Par instants, le visage de Colombe se vide de toute couleur. Bénédicte le remarque et ce n’est pas la première fois. Une petite musique lui trotte dans la tête. Paul et Iris viennent de faire leur entrée dans la cour, Max et Jérôme les ont rejoints. En la détaillant, Bénédicte en profite pour lui faire cracher la pastille.

— Colombe, je m’inquiète. En arrivant dans la salle à manger, tes lèvres avaient disparu de ton visage. Tu couves un truc ?

Tu ne crois pas si bien dire... Pour couvrir, je couve !

— Les changements de saison ne me réussissent pas. C'est juste un peu de fatigue.

Bénédicte continue de la sonder l'œil plissé et le sourire en berne. Colombe pince les lèvres en refrénant un rire. D'un coup, elle se redresse.

— Dis-moi que ce que je pense est vrai ?

Colombe ouvre grands ses deux calots bleus.

— Je ne suis pas encore télépathe.

Bénédicte lui prend la main, la banane affichée.

— Colombe... tu es enceinte ?

La réponse n'est pas nécessaire, Bénédicte a compris. Oubliant sa patte folle, elle s'éjecte de sa chaise, suivie d'un cri de douleur et d'une grimace.

— Viens vite dans mes bras !

L'une contre l'autre, elles s'embrassent.

— Béné, personne ne sait, nous voulons le garder pour nous encore un mois.

Aussitôt, la miss lui fait le signe scout.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ! Je ne dirai rien, je suis une tombe !

— J'ai confiance, ajoute Colombe en posant sa main sur la sienne.

— Raconte, Martin ?

— Très heureux, très très heureux. Même si les circonstances ne sont pas idéales, nous sommes fous de joie.

— Merci de m'accorder ta confiance. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais la valeur n'attend pas le nombre des années. Dès le premier jour à tes côtés, j'ai senti que nous deviendrions amies.

Bénédicte marque une pause.

— Moi aussi, j'ai une bonne nouvelle. Avec tous les tremblements de terre que vous avez subis, nous voulions patienter pour vous l'annoncer, mais comme nous sommes dans les confidences... Nous allons nous marier l'été prochain. Accepterais-tu d'être mon témoin ?

Émue, Colombe l'enlace.

— Évidemment... Avec grand plaisir !

Iris se stoppe en entrant dans le salon. Elle écrase sa main sur sa bouche pour étouffer son rire.

— La vache... Tu t'es pas loupée !

— Ouais... Et cette folle de Barbie n'y est pour rien ! Vous avez des nouvelles ?

Iris et Colombe se jettent un regard complice.

— La voilà en fuite ! Elle s'est tirée de l'hôpital en pleine nuit, personne ne sait où elle est. Des scellés ont été posés chez elle et dans son agence immobilière. Aux dires d'un patient de Martin, son contrôle fiscal a été fructueux. Ses comptes bancaires sont bloqués et elle va devoir s'expliquer. Si seulement Barbie pouvait disparaître pour toujours ! conclut Colombe en mimant une prière.

— Étienne Blondeau m'a appris que ses parents vivent dans le Sud. À coup sûr, elle s'est exilée là-bas. Connaissant son degré de folie, elle va vite trouver quelqu'un d'autre à harceler. Ici, c'est cuit. Plus personne ne voudra avoir de contact avec elle de près ou de loin. C'est la première personne que je croise avec une telle pathologie, ajoute Bénédicte.

— Pour les gendarmes, quand elle nous a foncées dessus, c'était sa dernière vacherie avant de quitter la ville. Dans sa vieille guimbarde, ils ont retrouvé des valises, son passeport et des documents contenant sa double comptabilité. La chance n'était pas avec elle ce jour-là. Elle a lancé une dernière fois le boomerang, il lui est revenu plus vite qu'elle ne l'avait imaginé.

Iris ricane en se tenant le ventre.

— Colombe, tu lui as raconté pour son prénom et son âge ?

— Son prénom... c'est Olympe ! s'étonne Bénédicte en haussant les épaules.

La miss se tortille de plus belle.

— Oh non ! Allez, tu vas devoir deviner. Je te donne la première lettre, c'est un G.

— Géraldine... Gabrielle... Gwenaëlle... Gladys...

— Nan... Pense plus à un prénom ancien, l'aiguille Iris.

— Germaine...

— Presque, tu as les trois premières lettres.

— Ger... Je sèche. Je donne ma langue à Barbie.

Iris éclate de rire.

— Elle s'appelle Gérarde ! C'est pas que c'est moche, mais Barbie Gérarde, je ne m'en remets pas !

— C'est un vieux prénom. C'est bizarre pour une femme de notre génération... peut-être celui de l'une de ses grands-mères. Quand il reviendra à la mode, elle sera trop vieille pour en profiter, se marre Bénédicte.

— Elle n'a pas notre âge, l'informe Colombe. Elle n'est pas trentenaire comme elle le prétend. Elle vient de fêter ses quarante-deux ans.

— Cette nana est une imposture de A à Z ! Son nez, ses seins en plastique, même son âge et son prénom, tout est faux chez elle.

— Pour une poupée, le plastique, c'est normal ! continue de se moquer la miss.

La petite fleur a bien repris du poil de la bête : terminées les heures sur son téléphone à se goinfrer de chips et de soda. Son mauvais comportement en classe n'est plus. Sa concentration au maximum, elle redouble d'efforts pour rattraper son retard et son amitié avec Solène est à nouveau au beau fixe. Les semaines qui viennent s'annoncent éprouvantes. La rencontre avec la juge l'inquiète, mais dès qu'elle se sent submergée par une angoisse, elle se réfugie dans les bras de Martin et lui vide son sac.

La dernière ligne droite

Quinze jours sont passés depuis la fuite d'Olympe-Gérarde, elle vient d'être localisée chez ses parents. Dans l'attente de ses procès, elle est assignée à résidence, affublée d'un joli bracelet électronique. Le ciel est bien gris dans le monde de Barbie, le retour au bleu ne semble pas pour bientôt.

Le dossier de requête de garde s'est accéléré. Iris a rencontré la juge sans la présence de Martin. Avec beaucoup de larmes, elle a pu exprimer ce qu'elle avait sur le cœur et depuis, une sérénité inattendue l'habite. Madame la juge l'a écoutée, sans la contrer. Deux jours plus tard, ce sont Martin et Colombe qui ont formulé verbalement leur demande. Le rendez-vous fut rapide, la magistrate avait peu de questions. Ils n'en sont pas revenus confiants pour autant, elle n'a rien laissé filtrer.

Leurs avocats sont des perles. En un temps record, ils ont constitué un dossier béton. Pendant plusieurs heures avec Martin et Iris, les huit dernières années ont été passées au tamis. Pas une chose n'est restée floue. L'avocat des grands-parents d'Iris n'a pas un espace de libre.

Aujourd'hui, c'est la confrontation avec Nadine et Jacques, la dernière ligne droite avant la décision. Par des gestes mécaniques, ils se préparent tous les trois pour cette journée. Éprouvante, elle marquera à tout jamais leurs vies. Quelle qu'en soit la finalité, elle fera date. Colombe ne parvient même pas à avaler un thé. Les paupières closes, Martin reste un long moment devant sa tasse de café. Il n'est pas croyant, mais les filles ont presque la sensation qu'il prie.

Dans la voiture, le silence est pesant. Colombe fait des exercices de respiration en visualisant leur bébé. Pour vivre ce moment le mieux possible, elle cherche des images positives. Les mains moites, elle ne cesse de déglutir. En fermant les yeux, elle caresse de son index l'iris qu'elle a autour du cou, sa petite fleur n'a pas souhaité le récupérer. Elle lui a simplement dit qu'elle préférerait garder la colombe, symbole de liberté. Sans qu'elle sache vraiment pourquoi lui vient le visage de Léopoldine. Elle se

remémore ses conseils, la phrase qu'elle lui a chuchotée en partant : « Lorsque tu flanches, demande de l'aide à ton amie. Nos âmes sœurs ne disparaissent jamais. Elles sont là et nous protègent ». Colombe ne se contente pas de demander, elle supplie *sa fleurette*, Gaëlle et Loïc de leur venir en aide.

En sortant de voiture, Iris l'embrasse et se love dans ses bras. Son rythme cardiaque redescend lentement.

— Ça va aller, elle est gentille la juge.

Une fois devant le palais de justice, ils se sentent mieux. Pas sûrs d'eux, mais confiants. L'espoir s'est infiltré un peu partout et le dernier séjour d'Iris chez Nadine et Jacques a forcément fait bouger des choses, des certitudes. Mais quand ils retrouvent leurs avocats dans le grand couloir, les mines des deux cinquantenaires en costumes gris ne présagent rien de bon. Colombe en a le souffle coupé et doit s'asseoir un moment sur un banc avant de pouvoir les écouter. Ils leur proposent d'aller au distributeur prendre une boisson chaude. Dans le hall glacé, Colombe est au bord du malaise et Martin n'est pas mieux. Sans savoir ce qui provoque les mines déconfites des deux hommes, Iris pleure toutes les larmes de son corps. Ils boivent par petites gorgées le thé infâme et brûlant en essayant de faire face. L'avocat de Colombe et Martin se lance.

— Madame la juge a reçu ce matin un courriel de l'oncle d'Iris, elle tente de le joindre par téléphone. Il est en mission à l'étranger et cela semble compliqué. La greffière est sortie pour nous en informer et nous préciser qu'elle décale notre rendez-vous de quarante-cinq minutes. Elle est en conversation avec sa femme.

— Il demande la garde d'Iris ?

Les mots de Martin sortent dans un souffle.

— On ne sait pas. Tout est possible.

— Vous avez rencontré son épouse ?

— Non. Nous avons échangé par téléphone. Elle nous a juste confirmé qu'elle souhaitait rester en dehors de cette bataille, sans se positionner. Après le séjour catastrophique d'Iris, monsieur et madame Deschasse ont très bien pu exercer des pressions sur leur fils pour qu'il s'engage dans cette procédure.

— Elle peut valider la garde dès aujourd'hui ?

— Il y a de grandes chances qu'elle requiert un ajournement pour les rencontrer.

Iris pleure de plus belle et Colombe ne parvient pas à retenir ses larmes. Ils touchaient du bout des doigts la fin de leur calvaire, l'horizon vient subitement de se griser à nouveau. L'avocat d'Iris tente de les rassurer.

— Nous pouvons démonter leur demande. Ils ne se sont jamais occupés de leur nièce, cela joue en votre faveur. Mais une fois de plus, cela va prendre du temps.

— Pourquoi les grands-parents et leur avocat ne sont pas là ? Ils sont dans le bureau avec la juge ?

— Aucune idée. Depuis une heure, nous n'avons vu personne.

Après trente minutes d'attente, la porte s'ouvre.

En les voyant entrer, madame la juge retire ses lunettes, les pose sur un dossier. Dans un chemisier rose qui lui adoucit les traits, elle leur sourit en se levant, les invites à s'asseoir.

— La partie adverse n'est pas présente ? demande-t-elle à sa greffière.

— Ils arrivent. Leur avocat m'a signalé qu'ils seraient un poil en retard.

— Une heure, ce n'est plus un poil, c'est la fourrure entière.

Des talons claquent dans le couloir, les Deschasse se précipitent dans le bureau. Leur avocat marmonne des excuses à peine audibles.

Colombe les rencontre pour la première fois. Elle est surprise, Nadine fait jeune : une femme blonde légèrement maquillée, la chevelure aux épaules et le brushing impeccable. Ses mains sont fines et joliment manucurées de rose pale.

Elle ne dénoterait pas au milieu de mes tantes et de maman.

Le teint hâlé par les heures de présence sur un green, Jacques est plus marqué. Comme pour s'excuser d'être là, son regard est fuyant. Il ose à peine regarder sa petite-fille.

Après des salutations rapides, Nadine manifeste son mécontentement en posant son regard sur Iris.

— Je ne tiens pas à ce que notre petite-fille assiste à ça. Pouvez-vous la faire sortir ?

Malgré son petit gabarit, la juge n'a pas pour habitude de se laisser déborder. La cinquantaine assumée, elle exerce depuis vingt ans et son expérience dans la magistrature lui a appris qu'elle doit fixer les règles dès

le départ. Elle se tapote les lèvres de l'index, enfile ses lunettes et lui répond sur un ton sec.

— Madame, dans mon bureau, vous parlez quand je vous donne la parole. Iris est présente à sa demande et je n'ai aucune raison de la lui refuser.

Nadine s'apprête à répliquer, leur avocat lui fait signe de ne pas poursuivre. Une fois tout le monde installé, la juge reprend la parole.

— J'ai souhaité vous réunir pour vous faire part de ma décision. Madame et monsieur Deschasse, j'aimerais que vous me formuliez la ou les raisons de votre requête ?

— Vivre avec la compagne de Martin est un risque, elle sera davantage en sécurité avec nous.

Elle replace plusieurs fois son sac à main sur ses genoux et le peu d'assurance de sa voix laisse planer un doute.

— Lors de la réception de ce dossier qui accable mademoiselle Desmarais, je peux comprendre votre inquiétude, mais vous le savez à présent. Tous ces certificats médicaux sont faux. Mademoiselle Desmarais n'a jamais été dépendante de ces substances.

— Je l'entends, mais cela ne modifie pas notre désir de l'avoir auprès de nous.

— Lorsque vous avez confié la garde d'Iris à monsieur Martin Legwen, le connaissiez-vous ?

— Il résidait avec elle depuis sa naissance. Après concertation avec notre fils, nous avons estimé qu'il était mieux pour Iris de rester avec lui. Cette décision a été entérinée par la juge des tutelles.

— Et aujourd'hui, vous souhaitez les séparer ? Pour quelle raison ?

— Iris est grande, elle peut vivre avec nous, sa famille. Un petit enfant réclame de l'attention, ce n'est plus le cas. Martin a une compagne, s'ils veulent des enfants, ils en auront ensemble.

Leur avocat la fusille et la juge prend des notes en levant les sourcils.

— Après avoir confié Iris du jour au lendemain à monsieur Legwen, combien de temps êtes-vous restés sans la voir ?

— Je ne sais pas... Quelques mois, répond-elle d'un air pincé.

La juge cherche dans ses notes.

— Dix mois... Pendant dix mois, vous n'avez eu aucun contact avec Iris et monsieur Legwen. Pour quelle raison ?

— Après la disparition de notre fils, quelques mois nous ont été nécessaires pour vivre notre deuil.

— Et Iris ? Ne venait-elle pas de perdre ses deux parents ? Ne vivait-elle pas un double deuil ? Pendant dix mois, vous n'avez pas passé un appel pour avoir des nouvelles de votre petite fille ?

Sans répondre, elle se contente de fixer ses mains.

— Ces huit dernières années, de quelle manière avez-vous contribué à son éducation ?

— Précisez votre question !

— Avez-vous établi un accord financier pour payer une partie des dépenses liées à des activités extrascolaires, des vacances, un budget habillement ?

— Martin ne nous a rien demandé. De notre côté, nous avons fait de même concernant les parts de notre fils dans la clinique vétérinaire qu'il gère seul à présent.

— Madame, vous n'aviez rien à réclamer. C'est Iris l'héritière de votre fils et non vous. Monsieur Legwen a racheté les parts de Loïc et a placé cette somme sur un compte bloqué qu'elle percevra à sa majorité. Tout a été transmis à la juge de l'époque.

La juge la fixe en déplaçant une feuille.

— Iris pourrait avoir une vie confortable avec nous. Nous avons une maison agréable, spacieuse avec une piscine et un terrain de tennis juste à côté.

— Madame, vous n'êtes pas sans savoir qu'elle est allergique au chlore. Avez-vous fait des démarches afin de modifier votre système ? Il existe sans doute des produits pouvant le remplacer ?

— Elle vient tellement rarement.

— Quand ses cousins passent l'après-midi dans l'eau. Que fait votre petite-fille ?

— Elle s'occupe autrement.

— Avez-vous un haras à proximité de chez vous ?

— Martin l'a initiée à ce sport sans notre consentement, je m'y serais opposée. C'est dangereux et d'ailleurs elle s'est blessée dernièrement.

— De quelle nature était sa blessure ?

— Je ne sais pas. Elle est arrivée avec une attelle au poignet gauche.

— Vous avez eu votre petite fille chez vous trois jours et vous ne lui avez pas demandé pour quelle raison elle avait cette attelle ?

— Je ne sais plus...

— Parlez-moi de ces trois jours chez vous.

— Iris n'est pas venue de bon cœur, la cohabitation a été difficile. Sans doute remontée par Martin, elle s'est montrée odieuse avec mes amies. Le premier soir, elle s'est enfermée dans sa chambre. À l'ouverture de la porte par le serrurier, elle lui a laissé entendre que je l'avais séquestrée.

— Madame, je vous avoue que je n'ai jamais connu une situation semblable. Je vous accorde cinq jours avec Iris et elle les passe avec vos amies ou devant la télé les trois premiers. Le quatrième, vous la laissez seule pour un déjeuner ? Vous deviez bien imaginer que ma démarche était un test ?

— Iris a douze ans, ce n'est plus un bébé. Je suis certaine qu'elle est seule parfois chez Martin.

— Mais elle est chez elle, avec la possibilité de rejoindre monsieur Legwen ou d'aller au haras ou même de faire venir sa meilleure amie. Avec mademoiselle Desmarais, leurs activités sont nombreuses.

— Ce n'était pas prévu. Après ces trois jours cauchemardesques, j'avais besoin de décompresser et mon mari a refusé d'annuler son golf !

La juge les fixe en se demandant si elle ne rêve pas.

— Votre petite fille a été malade pendant ces huit dernières années. Elle a eu toutes les maladies infantiles : la varicelle, des gripes et autres. Prenez-vous régulièrement des nouvelles ?

— Oui, une fois, Martin nous a dit qu'elle avait la grippe.

— Vous en avez eu connaissance parce que vous vouliez qu'elle vienne chez vous ce week-end-là. Lui aviez-vous proposé de le seconder pendant ces périodes ?

— Nous n'habitons pas la même ville. Comment le pourrions-nous ?

— Ne vous a-t-il pas suggéré de nombreuses fois de vous loger ?

Elle se contente de mettre ses lèvres en cul-de-poule, son mari à ses côtés est de plus en plus mal à l'aise.

— Suivez-vous sa scolarité ? Est-elle une bonne ou une élève moyenne ?

— ...

— En avez-vous parlé à Iris ?

— Il est difficile de dialoguer avec elle. Le sujet n'est jamais venu.

— Savez-vous que ses notes ont chuté depuis votre demande de garde ? Les dernières vacances, Iris a travaillé avec mademoiselle Desmarais et l'aide de son proviseur ainsi qu'une professeure d'histoire et géographie pour rattraper son retard.

— Je ne vis pas avec eux... Comment le saurais-je ? s'insurge-t-elle, le visage rouge jusqu'aux oreilles.

— Sans poser aucune question, il me paraît effectivement impossible d'en avoir connaissance !

Voyant la situation déraper dangereusement en la défaveur des Deschasse, leur avocat se manifeste.

— Madame la juge, un grand nombre de questions sont posées à mes clients, mais nous n'en avons entendu aucune pour la partie adverse.

Elle se redresse, lui jette un œil noir.

— Maître, ma remarque à madame Deschasse vaut pour vous. Vous parlez quand je vous donne la parole. Je vais tout de même vous répondre. À leur demande, je les ai entendus, ainsi qu'Iris, seuls. Je n'ai aucune raison de renouveler mes questions.

— Dans ce cas, pourquoi mes clients n'ont-ils pas eu le même traitement ?

— Je vous renvoie la question, maître. Pourquoi n'en ont-ils pas fait la requête ?

— Nous ne pensions pas cela nécessaire, leur dossier est suffisamment complet et explicite.

— Vous avez surtout estimé que l'affaire était pliée, classée. Complet, je n'emploierais pas ce terme. Voilà votre dossier et voilà le leur, qu'en pensez-vous ?

Elle désigne une chemise cartonnée contenant une trentaine de feuilles et celui de Martin et Colombe, aussi épais que le bottin mondain.

— Ce n'est pas l'épaisseur qui en fait sa valeur.

— Je vous le concède, maître. Vous m'avez présenté une vingtaine d'attestations de complaisance faites par les amies de madame Deschasse qui pour la plupart connaissent à peine Iris. Nous avons vérifié.

— La partie adverse a procédé de la même manière. Leurs amis et leurs familles sont juste plus nombreux.

— Maître, vous en avez eu les copies. Les anciennes maîtresses d'Iris, toutes sans exception m'ont adressé un courrier. Elles y relatent avec

émotions la manière dont Martin a élevé Iris les huit dernières années. Son pédiatre, la psychologue qui l’a suivie pendant cinq ans. Pensez-vous qu’ils ont fait preuve de complaisances ?

— Non, répond-il à voix basse.

En croisant les mains sur son bureau, elle fixe le grand-père d’Iris.

— Monsieur, je ne vous ai pas encore entendu. Je vais vous poser une seule question et je souhaite que vous soyez le plus honnête possible. Voulez-vous retirer la garde d’Iris à monsieur Legwen ?

Sans la regarder, il prend une grande respiration.

— Non... Je ne le souhaite pas.

Sa femme le foudroie. Ses yeux bleus ressemblent à deux charbons ardents, mais leur avocat ne semble pas étonné. Iris s’éjecte de sa chaise pour l’embrasser. Elle se bloque dans son cou en appuyant son menton sur son épaule.

— Merci, Papi ! dit-elle en reniflant.

Jacques lui caresse le dos en lui rendant son baiser.

— Madame, je ne comprends pas ce qui vous motive. Ils vivent ensemble depuis plus d’un an et je n’ai noté aucun manquement de leur part. Ce n’est pas votre cas. Le rapport de madame Decouvre – assistante sociale – à la suite de sa visite chez vous est sans équivoque. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Cette personne est arrivée chez nous en nous posant des tas de questions sur ses goûts, ce qu’elle aime faire comme activités. Comment y répondre ? Nous ne l’avons pas eue suffisamment en huit ans.

— Faites preuve d’un peu d’honnêteté envers nous et envers vous-même !

— Iris n’a aucun lien de parenté avec Martin. Elle est notre petite-fille et nous voulons la récupérer. La loi est de notre côté.

La juge s’appuie contre le dossier de son fauteuil en manifestant un signe de lassitude.

— Vous mettez en avant un lien filial, mais vous préférez déjeuner avec vos amies plutôt que de passer la journée avec Iris que vous estimez voir si peu. De son côté, il est clair que votre mari ne souhaite pas s’investir davantage. Sans faire référence à son dernier séjour chez vous, vous ne pouvez assumer le quotidien d’une adolescente.

Nadine lève haut les sourcils.

— D’où tenez-vous cela ?

— C’est mon travail de le savoir.

— Nous l’avons fait pour nos fils, cela ne semble pas d’une si grande difficulté. Nous n’avons rien de deux croulants !

— Je regrette, madame, mais vous ne m’avez pas convaincue que vous le vouliez ou même que vous en aviez l’envie.

En prenant son temps, la juge rassemble ses documents. La conversation tourne en rond, elle ne la fera pas changer d’avis. Nadine refuse de reconnaître qu’elle s’obstine dans une décision qui ne peut apporter ni le bonheur d’Iris ni le leur. Elle réclame sa petite fille, mais n’a pas l’intention de s’y intéresser davantage. Le cœur serré, Martin et Colombe ne cessent de penser au courriel de l’oncle d’Iris. La juge n’en parle pas, doivent-ils s’en réjouir ?

— Ma décision est prise depuis quelques jours.

Elle marque une pause.

— Iris reste avec monsieur Martin Legwen et mademoiselle Colombe Desmarais.

En larmes, elle se précipite dans les bras de Colombe et Martin. Tous les trois pleurent, sous le regard ému de la juge.

Outrée, Nadine fusille son avocat, prête à bondir.

— Nous ferons appel !

— Vous perdrez votre temps et celui d’un autre magistrat. Votre petite-fille ne veut pas vivre avec vous. Elle a douze ans et au regard de la loi, son avis compte. Ses parents, avant leur décès et ce voyage dramatique, avaient laissé un document confiant Iris aux bons soins de monsieur Legwen. Je ne vous cache pas qu’il a conforté ma décision.

— D’où sort-il ? Pourquoi n’en avons-nous pas une copie ?

— Tout simplement parce qu’il n’a pas été déposé chez un notaire et monsieur Legwen en avait oublié son existence. En cherchant des pièces pour constituer leur dossier, il l’a retrouvé et m’en a fait part, sans savoir si cela aurait une quelconque influence.

— Il peut très bien l’avoir écrit lui-même !

— Nous l’avons fait authentifier par un graphologue et ce sont bien Loïc et Gaëlle qui l’ont rédigé. Madame, votre mémoire vous joue des tours. Vous connaissez l’existence de ce document. Il y a huit ans, c’est vous qui

aviez déclaré à la juge que vous souhaitiez accéder aux volontés des parents d'Iris en la confiant à monsieur Legwen.

Nadine accuse le coup, la juge la voit cogiter encore.

— Le foyer d'Iris est celui dans lequel elle vit depuis douze ans, avec monsieur Legwen et à présent mademoiselle Desmarais. Elle n'est pas un objet que l'on déplace au gré de vos envies. Vous n'avez jamais manifesté pour elle le moindre intérêt. Je vais vous donner un dernier conseil. Si vous la voulez dans votre vie, intéressez-vous davantage à elle, plutôt qu'à ce que vous souhaitez. Vous conservez votre droit de visite. Je vous laisse vous entendre avec Iris et ses tuteurs sur ce point.

— Et si notre fils fait une demande de garde ?

Les cœurs de Martin, Colombe et Iris cessent de battre quelques secondes. Leurs poumons se compriment à en étouffer et leurs avocats se scrutent du coin de l'œil.

— Nadine, tu n'es pas sérieuse ? s'exclame son mari.

Iris s'éjecte de sa chaise.

— N'importe quoi ! hurle-t-elle à sa grand-mère. Je l'ai vu dix fois dans ma vie.

— Mais tu connais très bien sa femme et tes cousins.

— Il n'acceptera jamais. Quand mes parents sont morts, il a téléphoné à Martin pour lui dire qu'il le soutiendrait pour que je reste chez lui. Mes cousins me l'ont dit !

— Le contexte était différent ! argumente Nadine.

— Madame, je ne comprends toujours pas votre acharnement. Tôt dans la matinée, votre fils m'a envoyé un courriel. Comme vient de le déclarer Iris, il souhaite qu'elle reste avec monsieur Legwen. J'ai eu son épouse au téléphone et elle me l'a confirmé.

Martin déglutit en ravalant ses larmes et serre plus fort les mains de ses douces. De petites flammes s'allument dans leurs poitrines.

Nadine est hors d'elle. Son mari tente de lui prendre la main, elle le repousse. Leur avocat semble sous le choc.

— Nous n'avons pas eu connaissance de ce courriel.

— Ma greffière en a fait part à la partie adverse, mais vous n'étiez pas là. Maître, ne chipotons pas sur des détails, je vais vous en remettre une copie.

Il se contente de hocher la tête.

— Madame Deschasse, je m'adresse à vous puisque nous avons tous compris que votre mari et votre fils ne partagent pas votre démarche. J'ai contacté ses grands-parents maternels et tout comme eux, ils souhaitent qu'elle reste avec monsieur Legwen. Vous êtes seule, madame. De plus, dès que cela sera possible, Iris souhaite se faire adopter par monsieur Legwen.

— Je m'y opposerai ! éructe Nadine avec force.

— Je vous le déconseille. Si Iris obtient son émancipation dans quatre ans, vous n'en aurez plus le pouvoir. Les parents de votre belle-fille ont donné leur accord. Et même si elle ne l'obtient pas, cette procédure sera validée à sa majorité. Retirez vos œillères ! Faites preuve d'un peu de bon sens, de cœur ! Vous avez votre place auprès de votre petite-fille. Ne la gênez pas !

— C'est insensé... Je n'accepte pas votre décision !

— Madame, avant de vous libérer, je vais vous exposer ma théorie. Ce n'est pas la réception de ce dossier anonyme qui a provoqué votre demande, mais il vous a permis de la justifier. Vous avez pensé qu'une décision officielle obligerait Iris à l'accepter plus facilement. En réalité, vous la souhaitez auprès de vous uniquement pour ne plus avoir à vous expliquer auprès de votre entourage, de vos amies. Ces dernières années, les questions et les remarques sont sans doute plus nombreuses et elles vous blessent. Je me trompe ?

— Évidemment ! Comment pourrait-il en être autrement ? Nous passons pour des grands-parents indignes et égoïstes qui préfèrent laisser un étranger élever leur petite-fille. Comment allons-nous expliquer votre décision ? Nous allons devoir nous justifier pendant des mois !

Enfin, Nadine crache le morceau. Ça n'a pas été simple, mais la juge est satisfaite.

— Votre capacité à la gérer est proche du niveau zéro, mais celle de faire abstraction des conséquences sur sa vie me laisse sans voix. Votre projection est faussée par un fort désir de faire taire le qu'en-dira-t-on. Vous seriez responsable de ses fugues à répétition et d'un échec scolaire qui se profile. Avec un peu de bon sens, vous trouverez les mots pour l'expliquer à votre entourage. En ces murs, c'est le bien-être d'Iris qui prévaut et non le vôtre. Gardez ceci en mémoire.

Elle marque une pause, referme son dossier.

— Iris, mesdames et messieurs, maîtres, vous pouvez quitter mon bureau. Ma greffière vous adressera une copie du jugement.

Martin et Colombe la remercient en lui serrant la main, Iris, en reniflant. Ils saluent Jacques et leur avocat, s'abstiennent avec Nadine. Les mains serrées sur son sac, elle tourne la tête pour ne pas s'y plier.

Dans le couloir du palais de justice, ils ont des ailes. Les minutes qui suivent, ne sont qu'embrassades et larmes de joie. Même si aujourd'hui leurs avocats ont fait acte de présence, le travail qu'ils ont produit en si peu de temps est considérable. Ils les remercient chaleureusement, savent ce qu'ils leur doivent.

Alors qu'ils s'apprêtent à descendre les marches, des talons claquent sur le carrelage du hall. Nadine les rattrape.

— Martin, pourrons-nous continuer à la voir de temps en temps ?

— Vous avez entendu la juge, Iris décidera, comme elle l'a toujours fait. Ne comptez plus sur moi pour soutenir vos demandes. À partir d'aujourd'hui, si elle refuse, inutile de m'appeler !

Son ton affirmatif ne laisse aucune alternative. La grand-mère se tourne vers sa petite-fille, tente de l'attendrir en adoptant une voix suppliante et en essuyant une larme.

— Iris... Qu'en penses-tu ?

— Garde tes larmes de crocodile, moi aussi j'ai beaucoup pleuré... et Martin et Colombe ! Tu n'as même pas réfléchi à ce que ça me faisait. La seule chose qui compte c'est ce qu'en pensent tes copines. Tu n'es qu'une égoïste, tu ne penses qu'à toi ! Je ne veux plus te voir pour le moment. Papi pourra venir chez nous, mais pas toi !

— Tu es comme ton papa... Tu n'as pas le sens de la famille et ton cœur est un bloc de granit ! Tu...

Iris explose sans lui accorder le temps de terminer son laïus inapproprié.

— Laisse-le tranquille ! Arrête de m'emmerder avec tes comparaisons, tes regrets et tout le reste. Je suis Iris, je ne suis pas Loïc ! C'est toi qui parles de cœur, mais tu n'en as pas ! Le bloc de granit, c'est toi qui l'as ! Qu'est-ce que tu as fait quand maman est tombée enceinte ? Tu leur as coupé les vivres dans l'espoir qu'elle avorte !

— Martin n'aurait jamais dû te le raconter et cela démontre sa volonté à te monter contre nous !

— Ce n'est pas MARTIN qui me l'a dit !

— Je ne te crois pas !

Ses mains serrant celles de Martin et Colombe, Iris se sent forte et elle n'a pas l'intention de la ménager !

— Mes cousins me l'ont raconté ! Et je sais que papi envoyait de l'argent tous les mois à mes parents sans te le dire. Sous ton beau maquillage, tes vêtements de marques et ton brushing impeccable, ce n'est pas joli ! Fous-nous la paix ! Continue ta petite vie insipide avec tes copines, tes rendez-vous chez le coiffeur. LAISSE-NOUS VIVRE !

Nadine vire au rouge !

— Iris ! On ne parle pas de cette manière à sa grand-mère ! Martin, réagissez !

Stopper sa petite fleur n'est pas dans l'idée du moment. Iris se redresse, la mise à mort est proche.

— Je te le redis une dernière fois. Papi est le bienvenu chez nous, toi, je ne veux plus te voir. Tu as semé le vent, débrouilles toi avec la tempête. Tu n'es pas et tu ne seras jamais ma grand-mère. Tu es la maman de mon papa, rien de plus ! La grand-mère et les parents de Colombe sont mes grands-parents. Les liens du sang, je m'en fous complètement. Tu crois que tu m'aimes, mais tu n'aimes personne à part toi !

— Martin, comment pouvez-vous la laisser me parler de cette manière ?

Il pince légèrement les lèvres.

— Nadine, dans une guerre, on choisit un camp. On attaque et on se bat encore et encore. Quand comprendrez-vous qu'il est temps de stopper, de simplement capituler ? Nous conservons la garde d'Iris, vous allez devoir vous y faire. Qu'est-ce que cela change pour vous ? Rien. Faites preuve d'intelligence. Calmez le jeu et tout se passera bien.

Nadine fait volte-face sans rien ajouter sans même essayer d'embrasser sa petite-fille.

Dans un dernier sursaut après leur sortie du bureau de la juge, elle s'est précipitée avec la volonté d'arrondir les angles, faire en sorte de ne pas se quitter fâchés. Une fois de plus, elle a échoué. Nadine n'a ni les mots ni la manière, ne les aura peut-être jamais. Incapable de se mettre à la place d'Iris, elle patauge dans son entêtement absurde qu'elle ne parvient pas à reconnaître.

Pendant la joute entre Iris et Nadine, Colombe ne se sentait pas à sa place, presque illégitime. Elle a connu des situations similaires avec Hélène.

Des moments d'incompréhensions communes, où la colère emporte tout sur son passage. Les relations catastrophiques avec sa maman ne sont plus, elle garde l'espoir qu'il en sera de même entre Nadine et Iris, sans le verbaliser. Sa petite fleur n'est pas en état de l'entendre. Le temps n'efface pas les blessures, les rancœurs, mais il les apaise. Entre Colombe et Nadine, rien ne sera jamais possible, elle le sait. Madame Deschasse porte en elle trop de similitudes avec les femmes de sa famille qui l'insupportent. Mais si Iris le souhaite, elle ne refusera jamais sa présence.

Sans se retourner, le cœur léger, ils descendent l'escalier, main dans la main.

Bébé luciole

Sur le chemin du retour, et sous des trombes d'eau, ils sont sur un nuage. Les éléments se déchaînent sur leur voiture, c'est tout juste s'ils le remarquent. Délestés de leur sac à dos si lourd qu'il les entraînait vers le fond, tant de bonheur est indescriptible. Leur panique en arrivant au palais de justice est oubliée. Iris ne cesse de tirer des plans sur la comète. Elle parle du séjour qu'ils feront très bientôt pour rendre visite à Gonzague et à sa famille. De leur futur voyage en Suède qu'ils ont dû reporter et aux nombreux week-ends à Rennes chez Guillaume et Hélène. Après un sevrage d'une rigueur effroyable, c'est *open-bar*.

La première personne qu'elle met au courant, c'est Suzette. Sa grand-mère de cœur lui répond aussitôt avec des dizaines de baisers. Les parents de Colombe la rappellent dans la foulée. La voix de Guillaume est à peine audible, les larmes sont là. Entre deux sanglots, Hélène se contente de leur dire qu'ils les attendent avec impatience pour fêter cette merveilleuse nouvelle. Un peu parce qu'elle a peur que leur réaction ne soit pas à la hauteur du bonheur qu'ils éprouvent, elle ne prévient pas Marthe et Mathieu, préférant que leur fils le fasse.

Tout en conduisant, Martin sourit en l'imaginant la fenêtre ouverte et le criant avec un porte-voix sur leur passage. Il savoure l'instant, prend la main de Colombe, lui embrasse longuement.

— Martin, c'est toi qui as demandé à mon oncle d'écrire à la juge ?

— Il l'a fait spontanément. Je lui enverrai un courriel demain pour le remercier. La peur que j'ai eue. C'est un beau geste et j'ai conscience du courage qu'il lui a fallu pour se positionner contre ses parents. Il n'a pensé qu'à toi en faisant abstraction du reste. Il est le digne frère de Loïc.

— J'espère qu'il ne m'en voudra pas d'avoir répété qu'il t'avait téléphoné il y a huit ans. Je regrette un peu...

— Le courriel va dans le même sens, cet appel n'a plus d'importance.

— Tu n'as pas rompu ta promesse, c'est moi qui l'ai dit et ce sont mes cousins qui m'avaient vendu la mèche. Hein, Martin ?

— N’y pense plus. La page est définitivement tournée. Nadine ne peut plus prétendre à rien. Son fils et son mari ont fait le choix de la raison. Qu’ils en soient remerciés !

Martin ne le verbalise pas, mais lui aussi a imploré l’aide de Loïc et Gaëlle. Ce matin devant sa tasse de café, il ne priait pas, mais il a ressenti si fort leurs présences.

Colombe envoie un message à Léopoldine pour lui annoncer la bonne nouvelle. Et surtout pour la remercier pour son soutien et ses conseils avisés dans cette épreuve qui les a tous fait vaciller à un moment ou à un autre. Elle lui répond dans la foulée en renouvelant l’invitation pour un séjour à Quiberon. Elle leur en fait part en souriant.

— Martin, on pourra y aller ? s’enflamme Iris.

— Oui, et on les fera venir très prochainement. Léopoldine nous a apporté la lumière qu’il nous manquait. Ma reconnaissance est infinie.

Dans quelques heures, ils annonceront la grossesse de Colombe. Martin aime cette journée. Son bonheur est tel, il rêve d’avoir la formule magique pour figer l’instant, effacer les mois précédents. Ne garder en mémoire que la beauté de ce jour.

En lui souriant, Colombe déboutonne discrètement le haut de son jean. Depuis deux semaines, bébé luciole fait savoir qu’il est là, et qu’il prend ses aises. Le ventre de la future maman affiche un petit arrondi et elle l’a senti bouger pour la première fois il y a deux jours. Bouger est un bien grand mot, un léger papillonnement serait plus exact. Ils ont hâte de partager ces moments avec Iris.

À peine de retour à Concarneau, ils se rendent directement au haras. Max, Paul, Bénédicte et Jérôme les accueillent avec des larmes de joie. Ils savent, Iris les a appelés de la voiture. Tous prennent la direction de l’appartement de Colombe, le vide en trois heures. Pas encore débarrassée de sa botte horrible, Bénédicte se lamente de ne pouvoir les aider. Son chéri lui fait remarquer en riant que cela représente davantage une chance, vu son aptitude à laisser échapper ce qu’elle tient.

Toutes les voitures sont pleines à craquer. Devant la jolie maison sur deux étages, Colombe remet solennellement la clé aux amoureux en les remerciant pour leur patience et leur soutien. Elle y a été heureuse, elle y a

aussi beaucoup pleuré. Un nouveau chapitre va s'écrire dans un autre lieu de vie. Ce ne sera plus chez Martin et Iris, mais chez Martin, Iris et Colombe. Les fêtes de fin d'année approchent à grands pas, ils ont bien l'intention de réunir la troupe Desmarais au grand complet. Max et Paul se sont proposés pour loger Mayeul, Gonzague et leur famille. Ils envisagent même de convier Marthe et Mathieu et contre toute attente, c'est Boucle d'or qui en a eu l'idée. La locomotive s'est transformée en TGV et il fonce à toute vitesse. Elle a goûté aux joies des grandes tablées. Qu'ils l'aiment ou qu'ils ne l'aiment pas n'est plus un grain de sable dans sa chaussure. Iris est une jeune fille très mûre pour son âge. Sa situation familiale particulière, et les derniers mois ont accéléré le processus. La vie au sein d'une famille nombreuse lui était étrangère, elle vient de suivre un cours en vitesse rapide. Et cela lui va.

Colombe et Martin ont conscience que tout ne sera pas rose. Après les premiers mois d'excitations et d'émerveillement, Iris trouvera sans doute que ce bébé prend trop de place. D'évidence, Colombe sera moins disponible pour elle et les balades à trois moins fréquentes. La future maman s'est promis de tout faire pour conserver ce lien fort qui les unit. Martin est moins inquiet. Des erreurs, il en a fait et ils en feront d'autres, comme tous les parents. Ils savent être réactifs, le dialogue entre eux en est la clé. Poser les problèmes, verbaliser les angoisses, ils en ont l'expérience à présent. Les derniers mois leur ont beaucoup appris sur eux-mêmes, sur Iris, mais également sur le couple et la famille qu'ils forment, et celle qu'ils veulent. Cette épreuve ne les a pas détruits, elle a consolidé leur amour. Ils sont entourés d'amis sincères et espèrent poursuivre leur chemin avec eux.

Au milieu des valises et des cartons, il est temps de trinquer à leur bonheur ineffable. En préparant les verres, Colombe est submergée par l'émotion de l'instant. Martin la prend dans ses bras, lui chuchote à l'oreille en lui essuyant une larme.

— Retiens bien chaque seconde, ça va être l'un des plus beaux jours de sa vie. Son plus beau cadeau n'est pas Sultane, c'est celui qui vient !

— Arrêtez vos roucoulades ! rigole Iris. On est là... et on a soif !

Autour de la table du salon, ils lèvent leur verre à leur nouvelle vie. Le champagne est de mise, sauf pour Colombe. Surexcitée, Iris mélange tous les sujets. Pour pouvoir la suivre, ils lui demandent plusieurs fois de répéter,

sans parvenir à en placer une. Les futurs parents se disent que le moment n'est peut-être pas idéal. Malgré son jeune âge, Iris risque la syncope.

Martin fait signe à sa douce qu'il est temps. Colombe sourit puis se tourne vers l'assemblée. Elle adresse un clin d'œil à Bénédicte, ses joues se teintent de rose.

— Nous avons une grande nouvelle à vous annoncer...

En avalant de travers, leur petite fleur pose son verre d'un geste brusque, essuie maladroitement du bout des doigts les moustaches laissées sur sa lèvre par le jus de fruits.

— On va avoir un bébé jack russel ?

Sans attendre sa réponse, elle éclate de rire en se trémoussant sur sa chaise.

— Prions pour qu'il ne soit pas noctambule et pickpocket ! Sinon, je ne vous explique pas les fêtes nocturnes qu'ils vont faire avec Tara ! On va devoir bannir tout ce qui est vert de la maison !

Martin prend le relais en regardant Iris et tout son visage trahit sa joie.

— Pas un bébé jack russel...

Au ralenti, le sourire d'Iris s'efface. Elle a compris. Aussitôt, deux grosses larmes coulent de ses mirettes bleues. Une vient mourir sur ses lèvres, l'autre dans son cou.

— Oui, Iris... Colombe a un bébé luciole sous le nombril...

Table des matières

Prologue

Les prémices d'une belle année

Le haras des dunes

La rentrée

Rubis

Barbie

Mamie Suzette

Philibert, le Rhett Buttler de Scarlett

Barbie est une garce

Si c'est un tombeur, ça change tout !

Black a le dos large

Le marteau et le moustique

Les cœurs cabossés

Une petite chose... rose

Grand vent

Des douleurs fantômes

Les fugueurs

Les liens du cœur

La famille va s'agrandir

Les tenues pour le grand jour

Rébecca

Tara... noctambule

Les larmes d'Hélène

Le retour des enfants prodiges

Un beau jour

La vie n'est pas si rose
L'assistante sociale
Dans le fond de la piscine, il n'y a pas de fond
La belle vie de haras
La famille Salinger
Le nuage
La tombe d'Iris
Capucine
La fugue
Les bras de sa belle
Les Iris de Colombe
Le côté pile
Barbie Frankenstein
Marthe et Mathieu
Un jour, ça va Deux jours, bonjour les dégâts
Après la tempête
Les impostures de Barbie
La dernière ligne droite
Bébé luciole

REMERCIEMENTS

Une fois de plus, mes remerciements vont d'abord à vous, lecteurs. Ceux de la première heure, des premiers clics et ceux qui se sont joints au groupe. Vos commentaires, vos retours de lectures, vos étoiles sur Amazon et votre fidélité me portent et m'encouragent à poursuivre cette aventure, sans aucun doute merveilleuse. Ma reconnaissance est infinie.

Les aventures de Léopoldine et Nathan se poursuivent bientôt dans un quatrième tome. Si celle de Colombe et Martin vous a plu, la suite n'est pas écrite, mais elle est possible. C'est vous qui en déciderez. N'hésitez pas à me le faire savoir.

Merci à Muriel pour sa relecture si précieuse, à ma correctrice Audrey. L.
Merci à mes amies, à ma famille, à Fabienne A.C.

De la même auteure :

À nos vies À y croire À nos âmes sœurs (tome1)

À ne garder que le beau (tombe 2)

À demain... un autre jour (tome 3)

À nos flèches À nos étoiles (tome 4) en précommande

Pour contacter l'auteure :

helenejasme@gmail.com

Édition : Hélène Jasmé, 2023 – Yonne

« Imprimé à la demande »

ISBN/ 9798375655222

Dépôt légal : Juin 2023

OceanofPDF.com